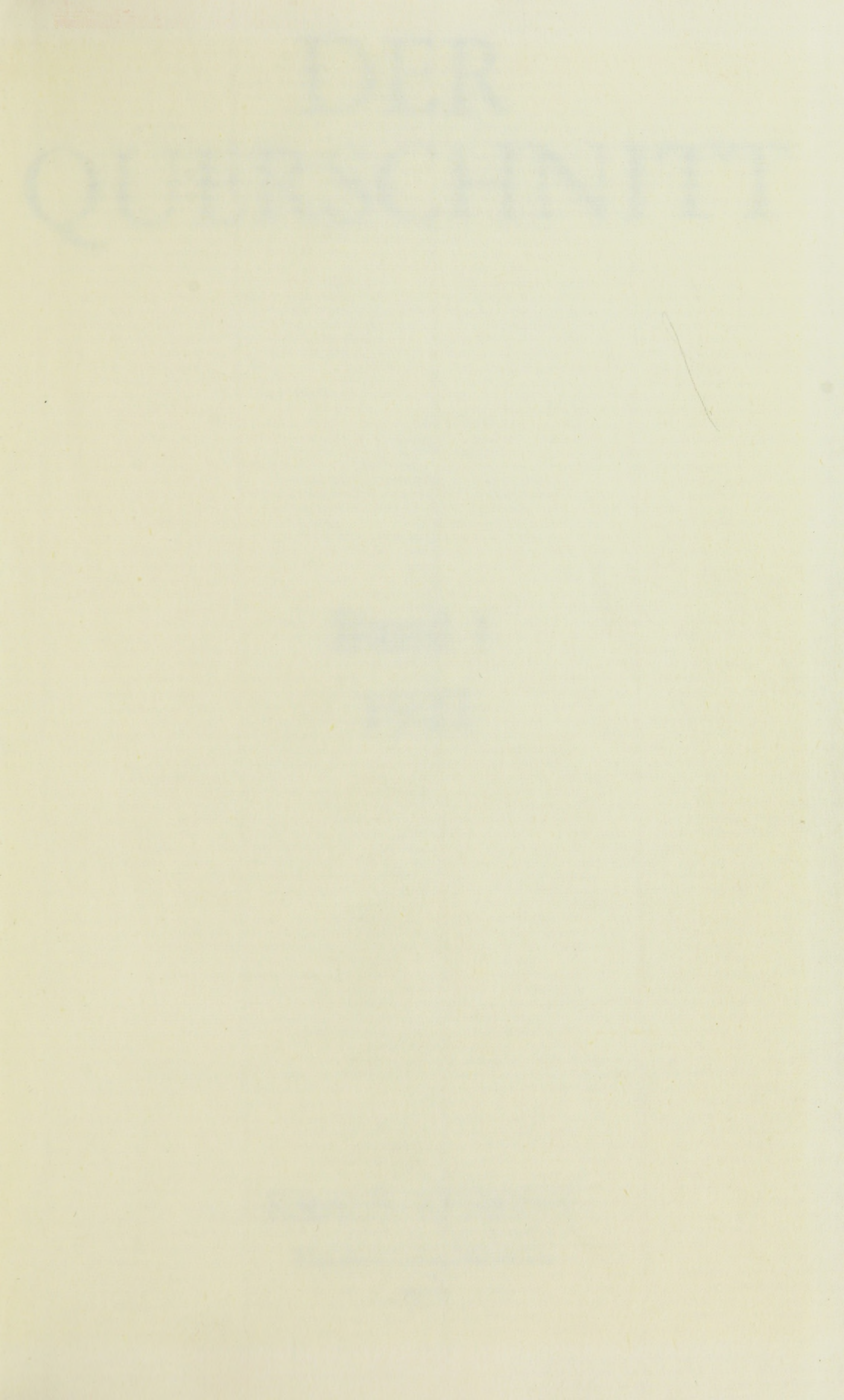
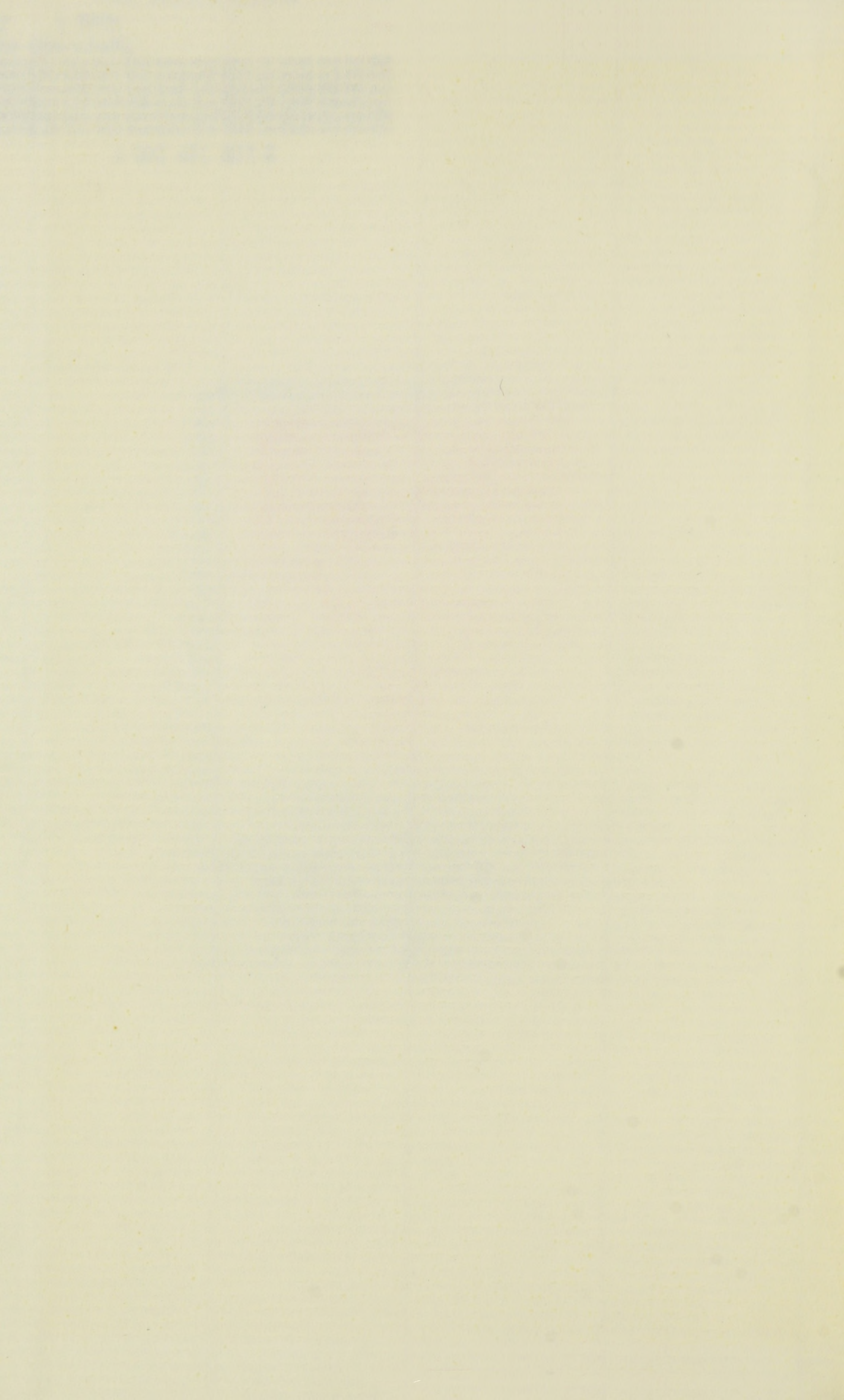





McGILL
UNIVERSITY
LIBRARY





DER QUERSCHNITT

Band 1
1921

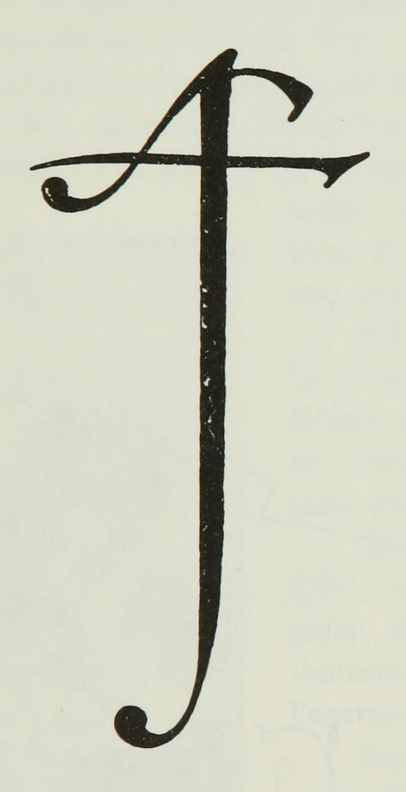
KRAUS REPRINT
Nendeln / Liechtenstein
1970

Reprinted by permission of Verlag Ullstein GmbH., Berlin
by
KRAUS REPRINT
A Divison of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1970
Printed in Germany

DER QUERSCHNITT

DURCH

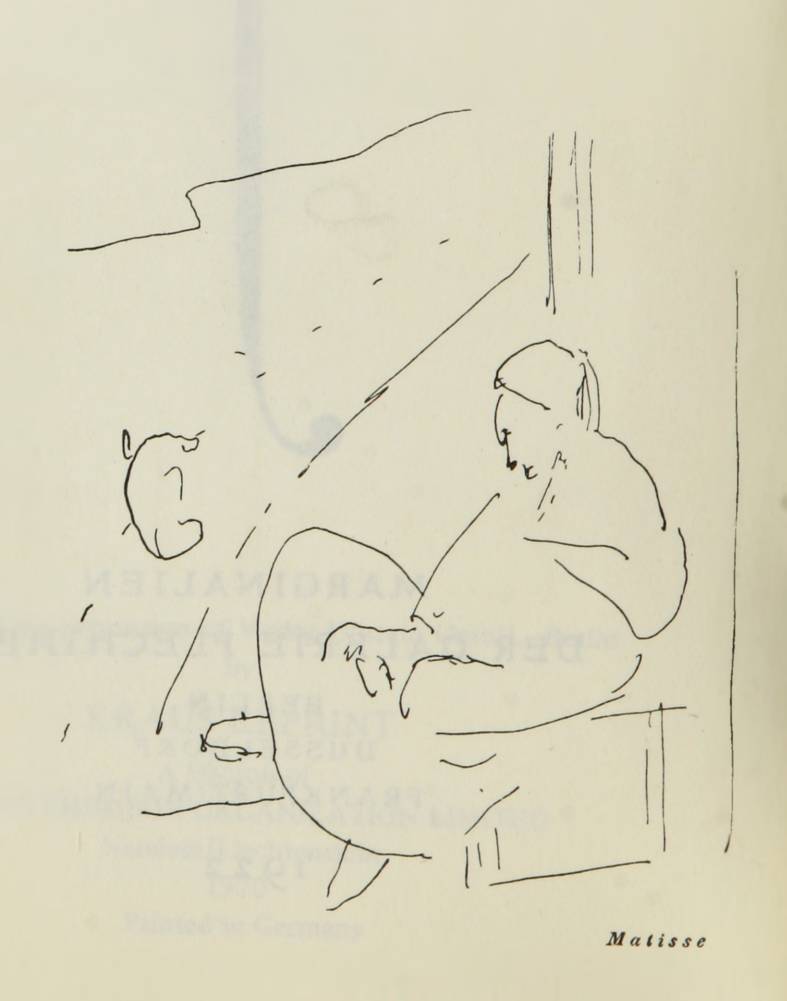
1 * 9 * 2 * 1



MARGINALIEN
DER GALERIE FLECHTHEIM

BERLIN
DÜSSELDORF
FRANKFURT/MAIN

1922



Matisse

LA CAPTIVITÉ DE CÉZANNE*

Le vieux maître d'Aix-en-Provence, l'ami de Zola, que Zola ne sut pas comprendre et qui cachait ses toiles dans un placard, pour leur épargner sans doute le rire de Paul Alexis et d'Oskar Méténier; ce peintre de génie, dont un ancien condisciple, devenu concierge du musée d'Aix, se gausse devant les voyageurs étonnés qu'il ne soit pas représenté à la galerie de sa ville natale, Cézanne, enfin, ne professait pas pour le métier des armes une estime particulière.



Der grüne Topf

S'il était pieux, lisait la *Croix* et s'inquiétait de Rome et des jésuites, il se contentait du goupillon sans adorer le sabre.

Certain après-midi d'été, le poète Léo Larguier, alors sergent d'infanterie, revenait de l'exercice avec sa section.

Sur la route, il fit rencontre du peintre qui s'en revenait chez soi, ayant passé une rude et bonne journée « sur le motif ».

Poète dont le moindre geste a le déploiement strict et pompeux de l'alexandrin classique, le sergent Léo Larguier fit faire halte et commanda:

* Dieser Aufsatz erschien im L'Homme Libre am 13. Juli 1914. (Chefredakteur Georges Clemenceau.)

Présentez . . . armes!

Le vieillard sublime fut grandement touché de cet hommage, si gentil dans son emphase.

Pourtant, la vue des vingt-quatre lebels ne laissait pas que de le tourmenter et, serrant avec effusion la main de son admirateur, il ne put se défendre de s'enquérir:

— Ils ne sont pas chargés, au moins?

Il prononçait « au moinsse », à la provençale.

On assure que Cézanne mit si peu de bonne volonté à prendre en mains de tels instruments qu'on dut renoncer. Il ne voulut pas faire la guerre. On le laissa en paix. La mort qui voulait qu'un peintre fût tué à la bataille jugula le pauvre Henri Regnault.



Der Italienerjunge *

Or, bien que n'ayant pas voulu faire le métier de soldat, là où, précisément, ce métier est le plus beau et le plus rude, voici Cézanne prisonnier, captif en Allemagne . . . pas moinsse!

Douce captivité, si ceux qui le gardent jalousement ne marquent jamais une joie si vive, et si cordiale, que quand nous venons de France pour rendre visite au grand Provençal.

Tout de même, c'est bien loin quand le Louvre est si près!

B., où le collectionneur R. a réuni vingt-sept des plus belles de toiles du maître, est un faubourg industriel de Düsseldorf.

---

* Als dieses Bild in der Nemes-Sammlung 1912 in Düsseldorf ausgestellt war, besahen es sich Eduard von Gebhardt und Max Liebermann; dieser voller Begeisterung; jener aber in seinem rheinischen Baltisch: „Aber der Arm ist doch viel zu lang"! Darauf Liebermann in seinem schönsten Berlinisch: „Wissen Se, wissen Se, der Arm is so jut jemalt, der kann jarnich lang jenug sein!"

Des usines vomissent des torrents de fumée, un petit chemin de fer suspendu et futuriste, tout au moins propre à réjouir Paul Adam, file au-dessus d'une rivière d'encre et de boue. Seules les coquettes maisons d'ardoises depuis le faite jusqu'aux assises et ornées de volets verts chers à Jean-Jacques, éclairent un peu le lugubre paysage.

Des rues tortueuses, parcourues par des artisans laborieux, une route plate, le poteau rouge et blanc de la frontière westhphalienne, et voici, entre deux usines, le logis de notre Provençal.

Une jeune et fraîche voix musicienne s'est tue; mais le piano vibre encore et les ondes sonores adoptent, semble-t-il, le rhythme des calmes eaux de ce paysage fluvial, suspendu à dessein au-dessus de l'instrument

Mozart! Cézanne! La peinture française et la musique allemande!

Ici, rien du musée, rien de la galerie, et, bien qu'on soit en Allemagne, rien de pédagogique. Le maître du logis est homme de trop bonne culture pour ne pas sourire un peu de la «kultür». C'est au salon, dans le hall, dans le boudoir, que sont accrochées





Julitag

les toiles émouvantes; les *Pommes*, les fameuses pommes de Cézanne, sont, très naturellement, placées dans la salle à manger. J'aime que l'amateur raffiné n'ait pas honte de donner à un chef-d'œuvre la destination bourgeoise qu'un petit retraité parisien assignerait à un chromo culinaire ou cynégétique.

C'est parce que Mme R. a disséminé, elle aussi, dans ses appartements privés, les toiles de jeunes dont elle fait, avec goût si je m'en rapporte au catalogue, collection que je fus privé de revoir tant de toiles amies. Seule, une toile de Gauguin, acquise par l'élégante châtelaine de B., se mêle aux Cézannes, aux Manets, aux Renoirs, aux Goyas et aux Monticellis. C'est la grande négresse jaune à l'évantail, vautrée avec une grâce animale dans un fauteuil vulgaire, sur fond jaune. Cette toile a été très peu exposée à Paris, mais ceux qui l'y virent en ont gardé une sorte d'éblouissement.

Sachant que je revenais d'Allemagne, Hermann-Paul me demanda, avant toute chose, si j'avais vu la *Négresse* de Gauguin. Il ne se fût pas informé avec plus de passion d'une vieille amie.

Je place Paul Gauguin fort au-dessous de Paul Cézanne. Mais c'est faire un assez bel éloge de la *Négresse* que dire qu'elle résiste parmi les vingt-sept chefs-d'œuvre du grand Provençal.

Il m'apparaît que la perle de la collection est le *Jeune philosophe.* Vous vous souvenez de ce grand adolescent en méditation devant une tête de mort, au regard si puissamment chargé de foi, d'amour, d'austère passion et aussi de toute la naïveté d'un jeune philosophe de seize ans, méditant sur la mort et ne sachant rien de la vie, Il y a beaucoup du regard de l'aïeul Cézanne dans le regard de cet enfant. Même foi! même austérité! même honnêteté laborieuse; même ignorance! Mais j'admire, et voici qui, pour moi, caractérise Cézanne d'un trait, j'admire que, toujours dédaigneux de l'effet, le peintre paysan, l'artiste religieux ait traité le crâne dépouillé, le crâne de Yorick, le crâne romantique (qui l'est si peu ici) absolument comme ses pommes.

Il faut, immédiatement après le *Jeune philosophe,* dont la belle harmonie bleue parfume l'esprit de quiétude, se pencher sur le *Petit Italien,* dont je connais une réplique, également en Allemagne. Ah! ce n'est pas le modèle italien de la place Pigalle! Le moutard, aux allures sournoises de maraudeur, a belle perruque, mais il louche désespérément. Cézanne devait goûter puissamment



Haus mit rotem Dach

h



Der Mord

ce regard, et peut-être jamais peintre traduisit-il mieux les vertus de la lumière armant, si j'ose dire, le plus humble miroir incliné sur l'univers grandiose et misérable. Mais toute la richesse de cette toile n'est-elle pas dans la tonalité rouge du gilet ? Un rouge unique dont Cézanne extrait tous les degrés, plus : toutes les couleurs du prisme. En cela Cézanne est unique, S'il l'a rarement donnée avec autant de bonheur, Cézanne a souvent donné cette leçon et c'est de lui que nos contemporains, qui sont authentiquement des peintres, ont reçu l'art de peindre.

Hélas ! je ne puis tout dire ici. Un livre pourrait être consacré à ces paysages, à ces nus d'une élégance qui échappera toujours aux élégants : ces nus dans des paysages symphoniques. Une toile inachevée (un bout de draperie) émeut aussi intensément que le plus somptueux vénitien.

Dans cette maison, où le musique aussi est fort en honneur, on me confie que les musiciens les moins préoccupés de peinture cultivent l'amour de ce beau paysage fluvial. C'est à leur



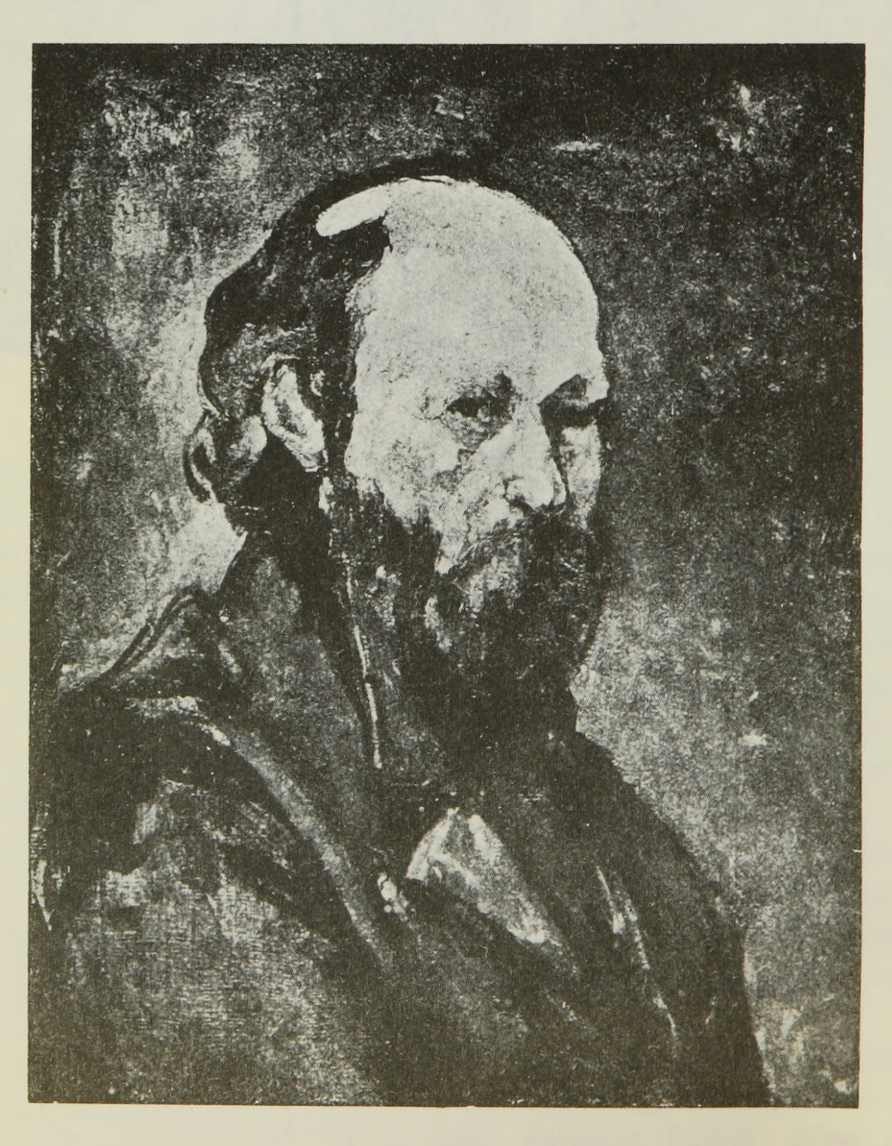
Tulpen

k

prière qu'il est suspendu au-dessus du piano; croyez qu'il ne s'agit pas là d'un caprice d'esthètes. Cézanne, vieux dieu sanguin et grognon, ne favorise pas l'odieux esthétisme qui nous englua voici vingt-cinq ans et dont Munich, si loin d'ici, n'est pas encore délivré.

Je voudrais vous parler des Manets, si largement humains, de Renoir, si grand d'ignorer le pittoresque! et vous parler encore des voluptueuses *Fileuses* de Goya. Cézanne m'a envoûté; Cézanne triomphant en sa captivité!

Un bout de toile accroche le regard un moment. C'est un Monticelli, des meilleurs. Mais j'aurai le cynisme d'avouer que je prise peu ces raclures de palette. Oui, c'est bien là la pein-



Selbstbildnis

INHALTSVERZEICHNIS



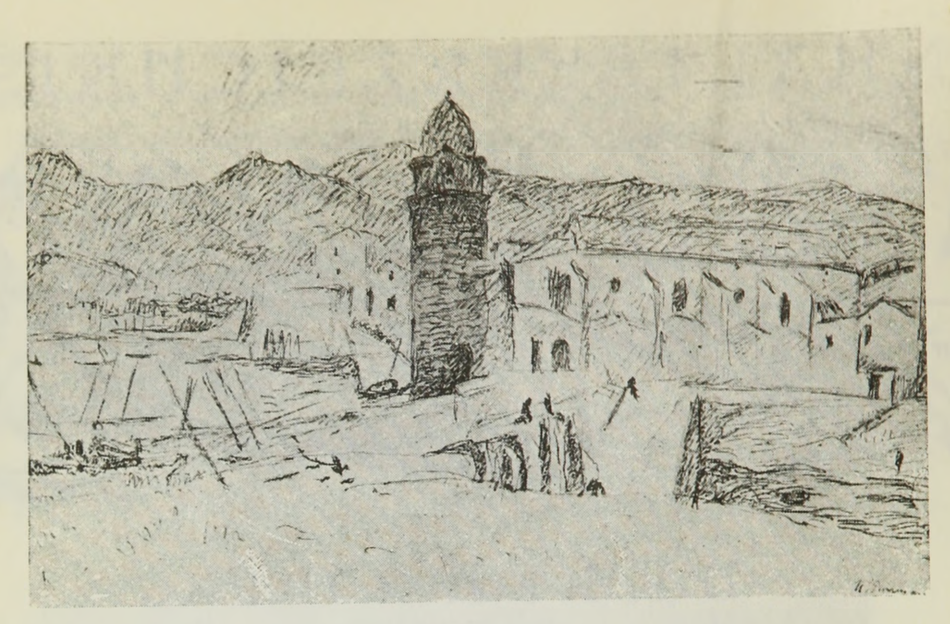
Luce

BEITRÄGE

	Seite
Guillaume Apollinaire, Georges Braque . . .	209
Guido Bagier, Wiesbaden	241
Peter Behrens, Carl Ernst Osthaus	71
Hans Bethge, Die Künstler	46
Franz Blei, „Candide“ .	10
Münchener Brief . . .	146
Hauer Bohnenkamp, Ein Tag aus meinem Leben	150
Hans Breitensträter, Mein erster Sieg . . .	142
Walter Cohen, Erinnerung an Seehaus .	176
Collofino, Der langschwänzige Grasaffe oder Der künstliche Schellfisch	47
Theodor Daeubler, Gleichmann's Graphik .	191



Munch

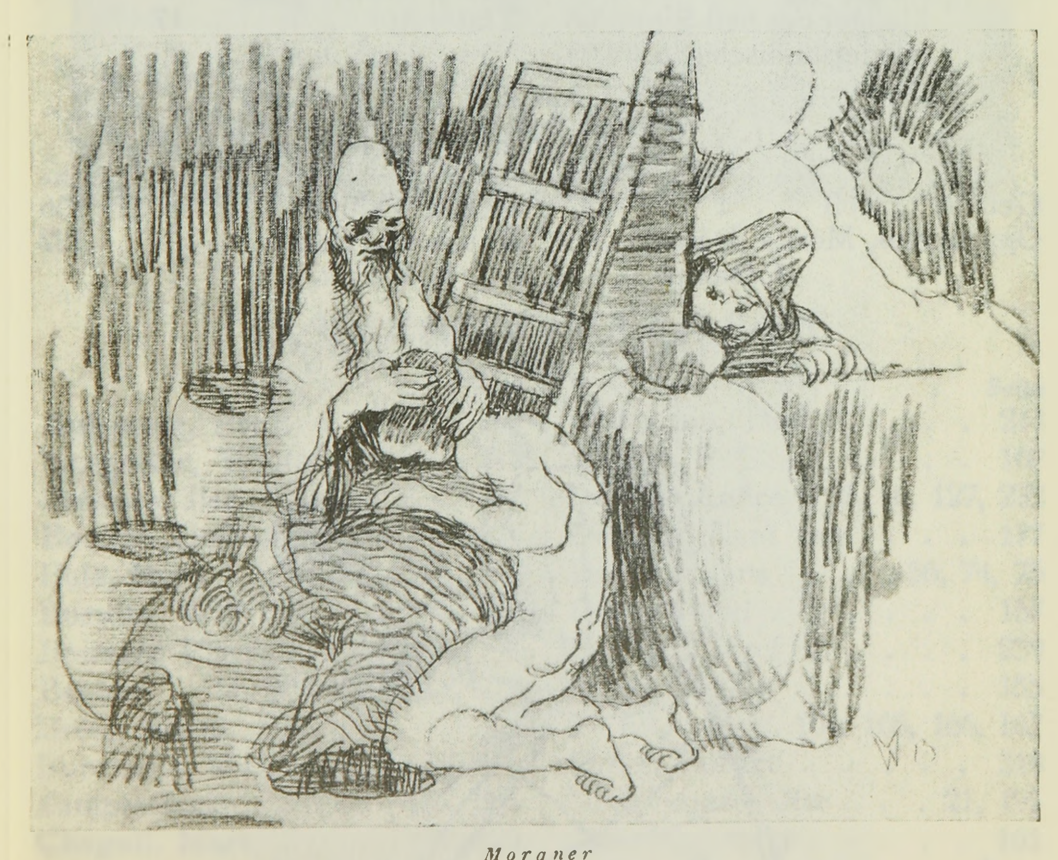


Purrmann

	Seite
Dietrich, Morgner . .	50
Kasimir Edschmid, Hoetger und seine Zeit	51
Max Ernst, Dada est mort, vive Dada! . .	22
Hans Franck, In memoriam Wilhelm Morgner	233
Max I. Friedländer, Über das Kunstsammeln . .	65
Curt Glaser, Julius Elias	162
Walter Gropius, Das Bauhaus in Weimar . . .	133
Rudolf Grossmann, Erinnerung an Matthes .	110
Fritz Grünspach, Der Venuswagen	226
Paul Guillaume, Modigliani	101
Adolf von Hatzfeld, Westfalenballade	232
Siegfried Jacobsohn, Alles um Geld . . .	203
H. W. Keim, Die Lage der neuen Kunst . . .	31
Heuser's Köpfe . . .	190

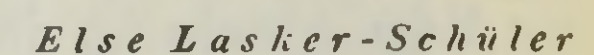
	Seite
Bernhard Kellermann, Der Venuswagen . .	229
Max te Kloot, Boxsport .	218
Artur Landsberger, Vom Film	129
Marie Laurencin. Le Calmant	217
Lion	217
Rudolf Levy, Gebet . .	129
Der Dôme	250
Ulrich Megerle, Interregnum	14
Julius Meier-Gräfe, Die Marées-Gesellschaft . .	114
Mynona, Grotesk . . .	54
Max Osborn, Kronprinzenpalais	167
Karl Otten, Erinnerung an Hans Bolz	202
Grete O, Versus memoriales	238

	Seite
André Salmon, La captivité de Cézanne . . . (Vorwort)	
Pariser Brief	97
Pariser Brief	152
Alois Schardt, Lehmbruck	63
René Schickele, Für Marie Laurencin . . .	44
Hermann Harry Schmitz, Vereinfachung im Eisenbahnverkehr	80
Otto Schoff, „Christine“	48
Hans Siemsen, Duisburg	56
de Fiori bei Gurlitt .	164
Rudolf Levy	206
Chaplin	213
Christof Spengemann, Der Künstler im Urteil seiner Zeitgenossen . .	34
Carl Sternheim, Europa	53
Berlin	94
Thea Sternheim, Masereel	215
Scofield Thayer, Gladiators	140
Wilhelm Uhde, Von Bildern und Burgen	117
Maurice de Vlaminck, L'Hiver	29
Dancing	83
Lettre sur la Peinture .	131
Hermann v. Wedderkop, Sternheim's neues Stück	81
Shimmy greift ein . .	88
Breitensträter	125
Paul Westheim, Ausländische Kunstzeitschriften	124
Pariser Brief	224
Karl With, Hans Drexel	74



Morgner





Else Lasker-Schüler

A. v. Jawlensky

ABBILDUNGEN

ALTE KUNST

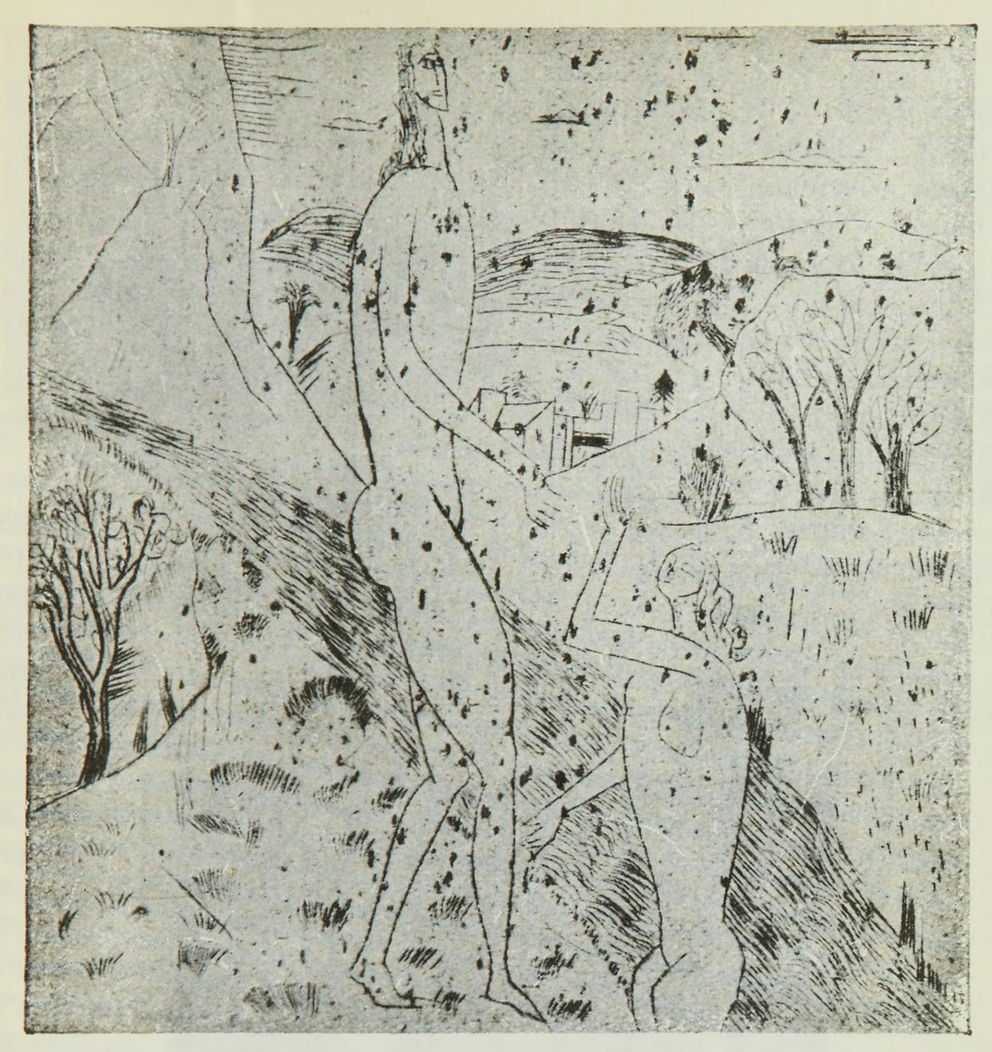
	Seite		Seite
Bartel Bruyn . . .	23	Jan Provost . . .	67
Haarlem, 15. Jahrh. .	13	Rubens	36
Jan Joest van Calcar	37	Siena, 15. Jahrh. . .	32
Magnasco . . .	18, 24	Süddeutsch, 17. Jahrh.	66
Meister der heil. Sippe	68	Tintoretto	17
Niederländisch, 17. Jahrh.	25	Westfälisch, um 1520	38

XIX. JAHRHUNDERT

	Seite		Seite
Gensler, Jacob	237	Redon, Odilon	156
Oppenheim, Moritz Daniel	236	Rousseau, Henri	122

Cézanne . . d, e, f, g, h, i, k, l





Derain

XX. JAHRHUNDERT

	Seite
Aufseeser, Ernst	180
Bangerter, Walter	240
Behrens, Ilse	32
Boccini, Umberto	126
Bolz, Hans	201, 202
Borutta, Willi	153
Bonnard Pierre	c
Braque	14, 209, 210, 211, 212
Bretz, Julius	91
Burchartz, Max	83, 175
Campendonk	182, 246
Chagall, Marc	124, 125

	Seite
Champion, Theo	244
Cürten, F. C.	107
Derain, André	5, 16, 127, 233
Dongen, Kees van	177
Drexel, Hans	55, 74, 75
Dufy, Raoul	157
Enseling, Josef	239
Friesz, Othon	155
de Fiori	8, 42, 104, 165, 166, 167
Genin, Robert	213
Gleichmann, Otto	21, 191
Gleizes, Albert	161

Seite
Gris, Juan 115, 225
Grossmann 147, 149, 219, 235
Haller, Felicitas 7
Haller, Hermann . 43, 82, 87
Heuser, Werner . . . 54, 105
Hoetger, Bernhard . . 51, 87
Hofer, Karl 4, 188
Jawlensky, Alexei von . 4
Kaufmann, Artur . . . 45
Klee, Paul 89, 135
Kokoschka, Oskar . 174, 248
Kreis, Wilhelm 185
Lasker-Schüler, Else . . . 4
Laurencin, Marie m, 27, 104, 176
Laurens 108
Léger 224, 239
Lehmbruck, Wilhelm . 33, 56
Levy 94, 123, 206, 207, 227, 229, 250



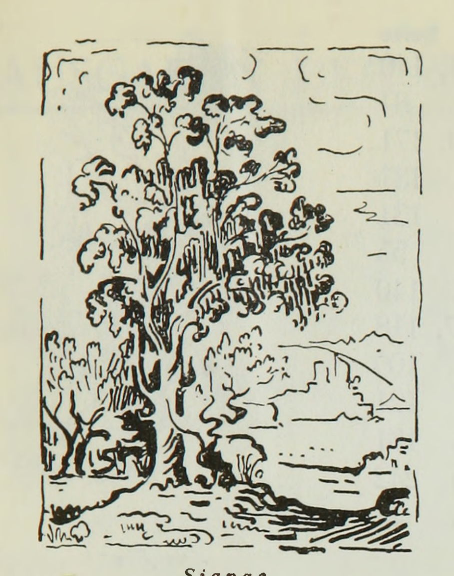
Pascin

Seite
Luce 1
Macke, August 9, 180
Marc, Franz 6, 183
Masereel . . Holzschnitt, 215
Matisse, Henri 10, 84, 112, 116, 158
Matthes, Ernst . . . 111, 113
Meid, Hans 252
Meidner, Ludwig 63



Marc

Seite
Schmurr, Wilhelm . . . 243
Schoff, Otto . . . 48, 173, 234
Seehaus, Paul 77, 78
Signac, Paul 7, 22
Sintenis, Renée 193
Starke, Ottomar . . . 40, 150
Tanck, Walter 29
Thesing, Paul 26
Togores, José de 157
Vlaminck, M de . 28, 97, 133
Waetjen, Otto von . . 92, 178
Watenphul, Max P. . . 91, 135
Weiss, E. R. 171
Zimmermann, Susi von . . 220



Signac

Seite
Modersohn, Paula . . 186
Modigliani . . . 100, 103
Moll, Oskar 247
Molzahn, Johannes . . 106
Morgner . 3, 49, 50, 85, 180
Munch, Edvard . . 1, 95
Nauen . 19, 30, 172, 179, 249
Pascin, Jules 6, 189
Pechstein, Max . . . 1
Picasso, b 80, 98, 102, 129, 159, 195
Purrmann, Hans . . 2, 109
Roessingh, Henry . . . 246
Rohlfs, Christian . . . 8
Sauermann, Gertrud . . 168



Felicitas Haller

FOTOS UND PORTRÄTS

Seite
Maria Benemann 83
Hans Breitensträter 136, 139, 222
Georges Carpentier . . . 143
Paul Cassirer 87
Charley Chaplin . . 213, 214
Gustave Courbet 238
Jack Dempsey 142
Tilla Durieux 138
Julius Elias 163
H. H Ewers 64
Ernesto de Fiori 141
Max Leon Flemming . . 238
Adolf v. Hatzfeld 45
Alfred W. v. Heymel . . 113

Seite
August Frh. v. d. Heydt . 177
Ludwig Justi 30
Oskar Kokoschka 248
Marie Laurencin . . . 43, 70
Wilhelm Lehmbruck . . 63
Erna Loewenstein 178
Henri Matisse 82
Wilhelm Morgner . . . 180
Heinrich Nauen 200
Carl Ernst Osthaus . . . 70
Max Pechstein 1
Curt Prenzel 218
Max Pretzfelder 235
Auguste Renoir 138

	Seite
Gertrud Sauermann	231, 140
Sent M'Ahesa	84
Renée Sintenis	140, 171
Albert Steinrück	131
Hanny Weise	131
Karl With	55
Susi von Zimmermann	140
Burg Lauenstein	117, 118
Lützowufer 13	109
Uhde's Wohnung in Paris	121
Bücherstube Severin (Hagen)	181
Bücherstube am Museum Wiesbaden	242
Romolus und Remus	44



de Fiori

GEBURTSTAGE

	Seite
Franz Blei	33
Paul Cassirer	93
Julius Elias	163
H. H. Ewers	64
Max Leon Flemming	238
Hermann Haller	44
Freiherr August v. d. Heydt	177
Max Pechstein	1
Fritz Roeber	245



Rohlfs

Bücher

Beiträge zur Kunst des 19. Jahrhunderts und unserer Zeit, zusammengestellt von Dr. Paul Mahlberg, herausgegeben anlässlich der Eröffnung Weihnachten 1913. Vergriffen.

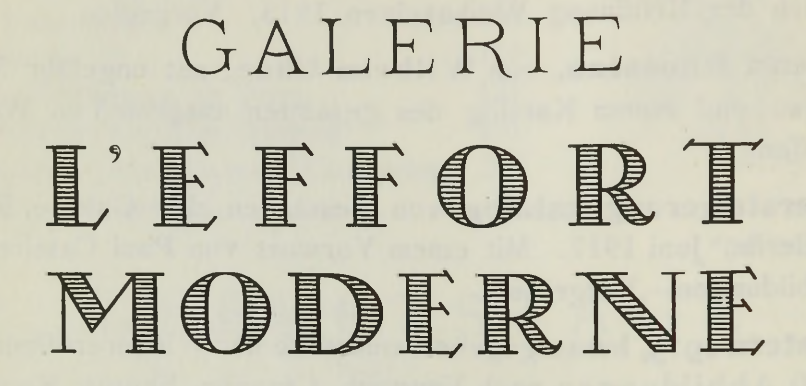
Henri Rousseau, von Wilhelm Uhde, mit ungefähr 50 Abbildungen und einem Katalog des gesamten ausgestellten Werkes. Vergriffen.

Versteigerungskatalog von Beständen der Galerie Flechtheim, Berlin, Juni 1917. Mit einem Vorwort von Paul Cassirer und 86 Abbildungen. Vergriffen.

Ostern 1919, herausgegeben anlässlich der Wiedereröffnung mit über 60 Abbildungen nach Vangogh, Cézanne, Seurat, Rousseau, Picasso, Braque, Marie Laurencin, Rohlfs, Nauen, Macke, Seehaus, nach Minne, Maillol, Lehmbruck, Haller, de Fiori u. a. Beiträge von Walter Cohen (Erinnerung an Macke) — Herbert Eulenberg (Vorspruch) — Wilhelm Hausenstein (Kunst und Revolution) — Wilhelm Uhde (Die neue Kunst) — von Wedderkop (Revolution in der Kunst) — Westheim (Lehmbruck) u. a. (Preis M. 4,50 (fast vergriffen).



Macke



LÉONCE ROSENBERG

19 RUE DE LA BAUME 19

PARIS

VIII°

STARKE'S CANDIDE

Voltaires Candide zeichnerisch zu paraphrasieren, die Dummheiten und Scheusslichkeiten dieser besten aller Welten mit drastischer Unerschrockenheit in den Stein zu ätzen, das war eine Aufgabe, für welche Ottomar Starke sein Talent bekam. Sollte man es in Worte umschreiben, würde man vielleicht sagen, dieses Talent ist seltene Vereinung von Esprit, der sich völlig im Malerischen ausdrückt, und Malerei, die es sich leisten kann, mehr als ein bloss Sinnliches zu vermitteln. Ein reizvolles Equilibre auf der äussersten Kante. Starke ist so erquickend — ungemütlich. Er ist so befreiend — stimmungslos. Und sein nervöser spiritueller Strich kann immer auf die falschen Hilfen der Intellektualität verzichten. Will man eine beiläufige Analogie: Hokusai.

FRANZ BLEI.

AUSGABEN DER GALERIE FLECHTHEIM*

In Vorbereitung:

Mappe XIII

RUDOLF GROSSMANN

Boxer

8 handkolorierte Lithographien mit einer Selbstbiographie von Hans Breitensträter, einem Chanson von Béranger (1814), einem Beitrag von Scofield Thayer (New York)

110 Mappen

Mappengrösse . 55 × 44 cm
Grösse der Lithos 50 × 40 cm

Ausgabe **A,** 15 Mappen . . . . vergriffen
„ **B,** auf Japan, 35 Mappen . . . . je M. 1200
„ **C,** auf Bütten, 60 Mappen . . . . M. 600

Jede Mappe und jedes Blatt sind von Grossmann signiert und numeriert. Breitensträter signierte seinen Beitrag für die Mappen der Ausgabe A. und B.

(Vergl. Seite 136—145 und 218—223)

Mappe XIV

OTTO SCHOFF

Das Wannseebad

8 Steinzeichnungen mit einem Beitrag von Hans Siemsen

90 Mappen

Mappengrösse . 26 × 31 cm
Grösse der Lithos 21 × 27 cm

Ausgabe **A,** 15 Mappen, handkoloriert in Passepartout auf echtem Bütten. Jeder Mappe liegt, ausser einem besonderen Abzug der den Umschlag schmückenden Lithographie, eine Originalzeichnung oder ein Aquarell bei. — Die Mappe in rotem Leinen (fast vergriffen) . je M. 1800
„ **B,** 75 Mappen, schwarz-weiss, auf echtem Bütten, die Mappe in grünem Leinen . . . . . . je M. 400

Jedes Blatt und jede Mappe von Schoff signiert und numeriert, Siemsen zeichnete seinen Beitrag für die Mappen der Ausgabe A.

(Vergl. Seite 234)

* Vergl. auch die Seiten

In Vorbereitung:

Mappe XV

OTTOMAR STARKE

14 Federlithographien zu Voltaire's Candid
mit einem Vorwort von Franz Blei

80 Mappen
Mappengrösse . . 54×42 cm
Grösse des Lithos . 52×40 cm

Ausgabe **A,** 15 Mappen, auf Büttenpapier, jeder Mappe ist eine Originalzeichnung beigelegt (fast vergriffen) je M. 1500
„ **B,** 65 Mappen, auf Büttenpapier . . . . je M. 700

Jede Mappe und jedes Blatt von Starke signiert und numeriert

(Vergl. die Seiten 10 und 50)

Mappe XVI

HOETGER-MAPPE

6 Lithographien von Bernhard Hoetger
mit einer auf den Stein gedruckten, handgeschriebenen Vorrede von Kasimir Edschmid

Unter Aufsicht des Künstlers in der Künstlerpresse Worpswede auf Japanpergamentpapier gedruckt; jedes Blatt von ihm handschriftlich signiert und numeriert. — Kasimir Edschmid signierte seinen Beitrag eigenhändig

Mappengrösse . . . . 57×71 cm
Grösse der Lithos 28×37 bis 41×54 cm

Vorzugsausgabe von 10 Mappen in besonderer Ausstattung mit einer farbigen Lithobeilage (fast vergriffen) . . . je M. 3000
40 Mappen . . . . je M. 2000

Alle Mappen in farbiger Original-Lithographie gebunden.

(Vergl. Seite 51 und Cicerone 1921/XXII)



Henri Matisse *Die Odaliske (Ölg.) 1921*

VERLAG DER GALERIE FLECHTHEIM, DÜSSELDORF

VERLAG DER GALERIE FLECHTHEIM, DÜSSELDORF

Mappe VI **MARIE LAURENCIN** Mappe VI

„SOMMER" / Vier Lithographien zu Adolf von Hatzfeld's Gedichten mit einer Einführung in der Laurencin Werk von André Salmon und einem Vorwort von René Schickele. Größe üer Mappe 30 : 45 cm. 100 Mappen. /

Ausgabe A. . . . . vergriffen.

Ausgabe B: Die Mappe in Halbpergament, die Lithographien auf handgeschöpftem Bütten. Jeder Mappe hat Arthur Kaufmann, einer der Führer des „Jungen Rheinlands", das Bildnis von Hatzfeld, Radierung auf Japan, beigegeben Preis M. 1000.– (fast vergriffen).

Jede Mappe und jede Lithographie von der Künstlerin signiert, die Mappe und die Gedichte von von Hatzfeld.

Ausgabe C: Die Mappe in ganz Pappband, mit Rusticabezug, die Lithographien auf handgeschöpftem Bütten. 60 Mappen. / Preis je M. 500.– (fast vergriffen).

Jede Mappe von der Künstlerin und dem Dichter signiert, die Lithographien von der Laurencin monogrammiert.

Mappe VII **PAUL THESING** Mappe VII

„DAMAS DE NOCHE" (Erinnerungen an spanische Nächte). Sechs Lithographien in Mappe mit einem Vorwort von Hanns Heinz Ewers. Größe der Mappen 47 : 60 cm. 80 Mappen. /

Ausgabe A. . . . . vergriffen.

Ausgabe B: Auf Pergamentpapier, die Mappen mit Leinenrücken. 30 Mappen . . . . , . . je M. 280.–

Ausgabe C: Die Lithographien auf Kupferdruckpapier, die Blätter in kartonniertem Umschlag. 50 Mappen . . je M. 180–

Jede Mappe und jedes Blatt von Thesing und Ewers signiert.

Mappe VIII **WALTER TANCK** Mappe VIII

15 Radierungen zum „DON QUIJOTE" in Mappe, deren Umschlag eine Lithographie schmückt. Ein besonderer Abzug dieser Steinzeichnung ist jeder Mappe beigegeben. Die Radierungen auf russischem Kupferdruckpapier, Mappengröße 25 : 30 cm. 40 Mappen . . . . , . je M. 500.–

Die Preise verstehen sich ohne Luxussteuer. Nach Herstellung der angezeigten Exemplare sind die Platten und Stöcke zerstört, die Steine abgeschliffen. / In Vorbereitung Mappen von

OTTO GLEICHMANN / WERNER HEUSER
HEINRICH NAUEN / OTTOMAR STARKE

VERLAG DER GALERIE FLECHTHEIM, DÜSSELDORF


Tischers Kunst-Haus
Düsseldorf
Königsallee 100
am Apollotheater
Alte Kunst
Neue Kunst
Zur zwanglosen Besichtigung laden wir ein.

MTTEILUNGEN DER GALERIE FLECHTHEIM
HEFT 1 • JANUAR 1921

Infolge des Streiks der Buchdrucker konnte der Katalog der Weihnachts- ausstellung – meist in diesem Sommer entstandene Arbeiten rhei- nischer, westfälischer und französischer Künstler, dazu Bilder von Hans Bolz †, August Macke †, Wilhelm Morgner †, Paul A. Seehaus † und Bildwerke von Wilhelm Lehmbruck † – nicht hergestellt werden.

Dieser Katalog wäre der letzte gewesen in der Reihe der Hefte, die die von mir seit Weihnachten 1913 – mit Kriegsunterbrechung – veranstalteten Ausstellungen regelmäßig begleiteten.

In diesen Ausstellungen brachte ich zum erstenmale nach Düsseldorf in größeren Kollektionen Werke der großen französischen Impressio- nisten und Handzeichnungen von Hans von Marées, bedeutsame Bilder von van Gogh, Cézanne, Gauguin, Odilon Redon, Henri Rousseau, Henri Matisse, Edvard Munch, Rohlfs und der heutigen Generation der französischen Kunst.

An alter Kunst zeigte ich die chinesischen Bilder der Olga-Julia Wegner, eine Sammlung von Werken des genuesischen Barockmalers Alessandro Magnasco und primitive Bilder aus dem Besitz der hiesigen Akademie.

Ich zeigte den Düsseldorfern zum erstenmale das Lebenswerk von Ernst te Peerdt, der in der Kunststadt am Rhein ein fast feuer- bachisches Schicksal erlebt hatte. Eine große Reihe jüngerer rheinischer und westfälischer Künstler konnten zum erstenmale bei mir in Sammel- ausstellungen ihr Schaffen dokumentieren: Ernst Aufseeser und sein Kreis, Julius Bretz, Max Burchartz, Walter Bötticher, Campendonk, Davringhausen, Josef Enseling, Otto Gleichmann, Irma Göcke, Luise Hellersberg, Werner Heuser, Hünten, Ernst Isselmann, Arthur Kaufmann, Gertrud von Kunowski, Willi Lammert, Wilhelm Lehmbruck, Rudolf Levy, August und Helmut Macke, Carl Mense, Wilhelm Morgner, Heinrich Nauen, Walter Ophey, Paul A. Seehaus, Carli Sohn, Ottomar Starke, Kurt Störmer, Arnold Topp, Uzarski, Eberhard Viegener Otto von Wätjen, Walter von Wecus, Wulfertange und manche andere. Dazu eine Reihe anderer deutscher Künstler und die Architekten Wilhelm Kreis und F. A. Breuhaus.

Im Jahre 1921 wollte ich das Werk Bernhard Hoetger's zeigen, den Kölner Dadaisten Max Ernst, Theo Champion, Hans Drexel, Ludwig ten Hompel, Eugen Kerschkamp, Johannes Molzahn, Max Peiffer-Watenphul und andere.

Da hat mir das Luxussteuergesetz in seiner heutigen Form einen Strich durch die Rechnung gemacht.

Werke aller derjenigen rheinischen und westfälischen Künstler, denen die Kunst keine milchende Kuh ist, werden ständig bei mir, allerdings unverkäuflich, zu finden sein. Der Kunstfreund wird Proben ihres Schaffens bei mir finden und so werde ich der jungen Generation meiner Heimat helfen können. Wird das Luxussteuergesetz aufgehoben oder in eine vernünftige, die Kunst nicht schädigende Form gebracht, dann werden meine Ausstellungen wieder aufleben. Bis dahin erscheinen statt der Kataloge



CHINA 16. JAHRH.
Krieger mit Pony

„MITTEILUNGEN DER GALERIE FLECHTHEIM"

Dieses ist das Heft 1.

Die Mitteilungen werden in Düsseldorf den Kampf für Kunst, so schwer er ist, fortsetzen und sich bei meinen „Freunden" von rechts und links derselben Liebe erfreuen, wie meine kleinen Kataloge.

Ihre Mitarbeit sagten zu u. a.: Dr. Guido Bagier, Maria Benemann, Paul Bommersheim, Dr. Walter Cohen, Theodor Daeubler, Dr. Herbert Eulenberg, Dr. Hanns Heinz Ewers, Dr. Adolf von Hatzfeld, Daniel Henry, Kurt Kamlah, Dr. H. W. Keim, Prof. Dr. Kötschau, Rudolf Levy, Dr. Megerle, Mynona, Dr. Rein, Pierre Roché, André Salmon, Christoph Spengemann, Carl Sternheim, Edwin Suermondt, René Schickele, Maurice de Vlaminck, Hermann von Wedderkop, Dr. With, Prof. Dr. Wilhelm Worringer.

Der Bezugspreis beträgt bei kostenfreier Zusendung Mark 20.– für 6 Heftchen.

Alfred Flechtheim.



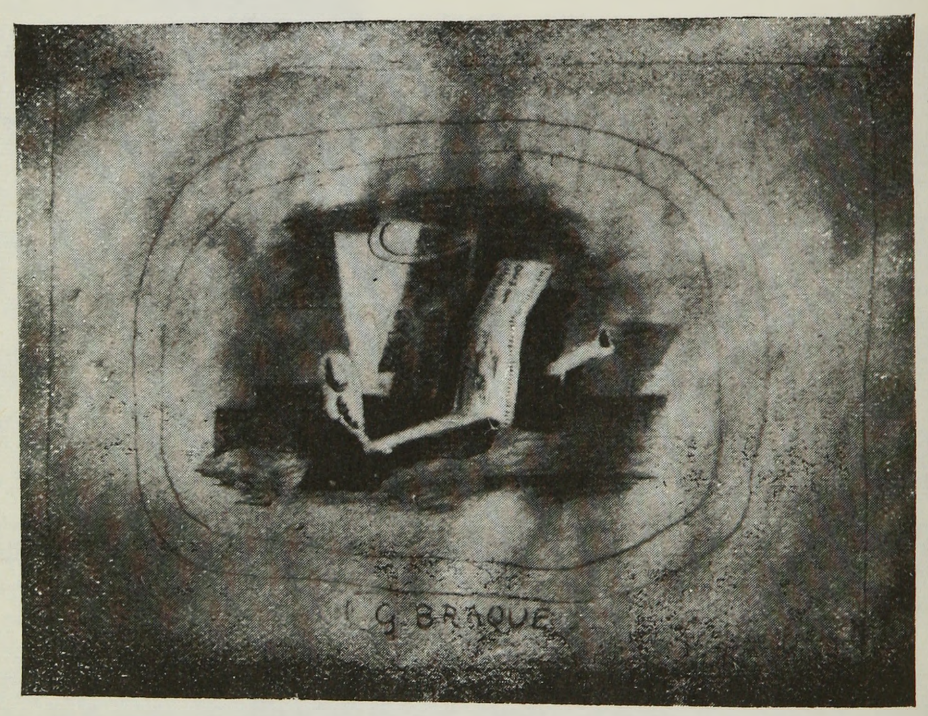


HAARLEMER MEISTER des 15. Jahrh. (Galerie Flechtheim) Nachfolger des Geertgen tot Sint Jans.

INTERREGNUM

Wir vermögen die Transzendenz der Zusammenhänge nicht zu definieren. aber wir können sie nicht leugnen. Kräfte, die außerhalb unseres dreidimensionierten Begriffsvermögens wirksam sind, bauen an einem Genie, dessen plötzliches Erscheinen, meteorhaft, dennoch bedingt ist aus einem höheren Sinn der Zeit – von der es keine Loslösung gibt.

Zu San Callisto tünchten beim Schein von Oellämpchen in fünfstöckiger Nacht ungeübte Hände die Mauern, beschrieben sie mit Arabesken und dem Symbol des Fisch's. Christliche Kunst wurde aus Christentum geboren. Die Maulwürfe sprengten den Palatin an



GEORGES BRAQUE Stilleben, Rötel (1920)
(Hamburg, Sammlung Flemming)

die Wolken. Aber päpstliches Rom verfiel in ärgeres Heidentum mit Putten-Liebesgöttern, Engeln-Feinfüßigen Nymphen und der süßen Maria zwischen Gold, Brokaten und Parfums. So irdisch verzückt die heilige Therese gebildet wird, bleibt es doch Kult noch. Von der Wand zum Altarflügel wandelte das Bild bis zum losgelösten Porträt der Donatoren breit an Wände der Paläste des Adels und des Patriziats. Die Mantelverlosung zu Füßen des Gekreuzigten wurde zum Genre. Aber dem profanen Gemälde stand eine Gesellschaft Modell, die über Watteau und die großen Engländer die Kultur trug. In landschaftlichem wurde die Farbe innig oder düster, stimmungsbildend. Mit der Verflachung der Gesellschaft kam die große Oede der Verlegenheitsmalerei.

Der Impressionismus brachte einen langersehnten Sieg des Lichts und schuf die Bedingungen für eine neue, für die neue Einstellung. – Van Gogh entdeckte den Sinn des Wachstums der Linie, der Baum und Gräser malte, wie sie wuchsen, Gestirne, wie sie kreisten, Schnee, wie er fiel, Luft, wie sie stand. Cézanne entdeckte die stabile Farbe, wie sie den Körper zweidimensional beschrieb, Picasso und Braque das Material, die glänzendes Holz, Papier und matten Kalk zusammenklebten in Furcht und Bewunderung vor dem selbständig gewordenen Dinglichen, der Pariser Braque, der Spanier Picasso, der zärtlich wie Pisanello fühlte.

Auf diesen Karyatiden fußt mit eins diese Erkenntnis, bedeutsamer im Handwerklichen als Gotik. Blau und Rot sind nicht mehr vorgeschrieben vom Gesetz als Mantel der Madonna und die Schächer am Kreuz nicht mehr schismatisch gestellt. Die Verantwortung für jeden Pinselbreit Farbe wird zu einem Kontrapunkt, der in jedem Bild eigene und neue Gesetze bildet. Das Material triumphiert und äfft der Natur nicht mehr nach, sucht nicht eine Treue, Aehnlichkeit, Stimmung und Täuschung vorzuschieben, die aus Bilderrahmen Ausblicke in landschaftliche Horizonte oder Interieurs macht, sondern gibt dem Farblichen und Linearen seine eigene unersetzbare Schönheit, die des Kultmotivs und des profanen nicht mehr bedarf.

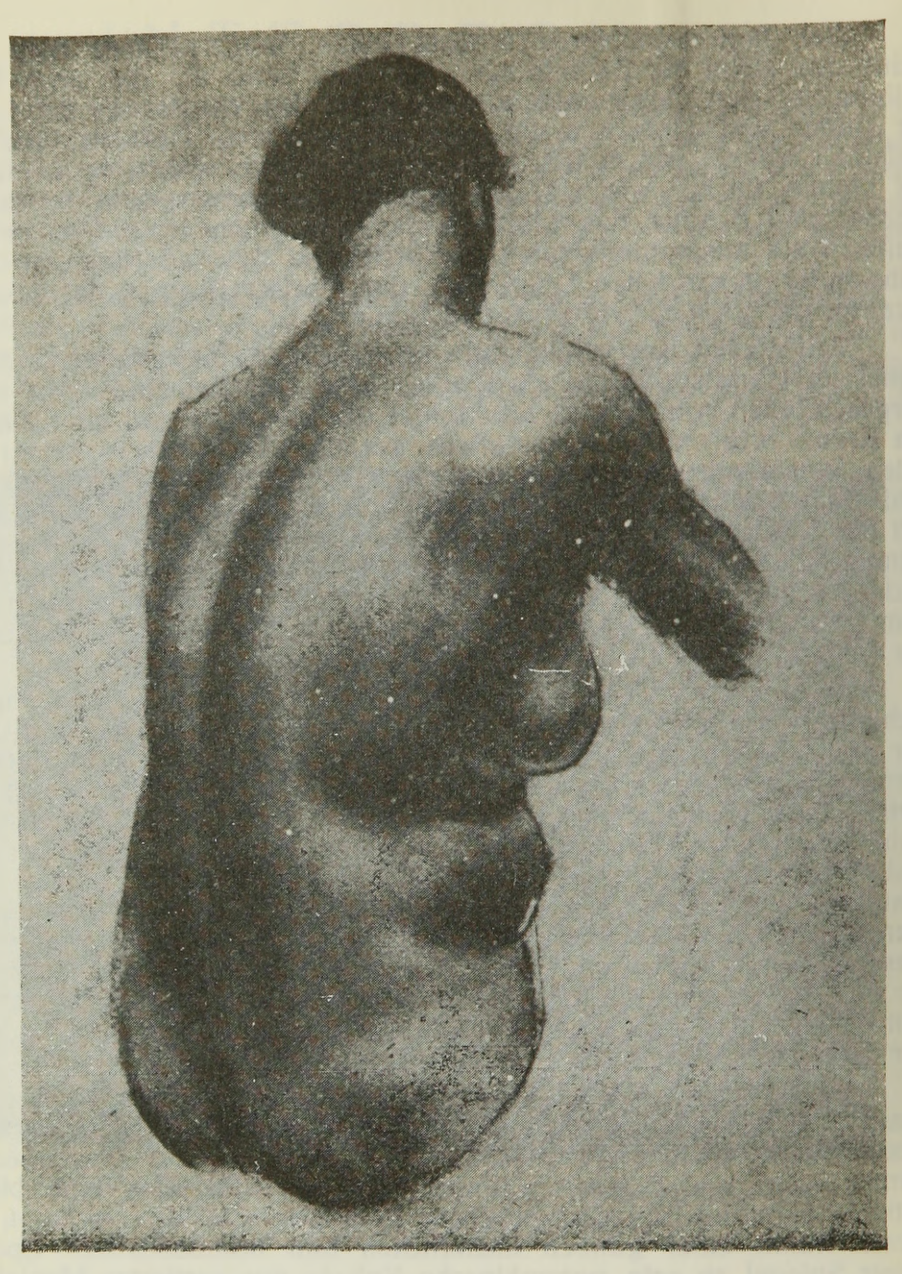
Van Gogh. Cézanne, Picasso, Braque, Matisse und Munch stehen – Monumente. Aber deren Erkenntnisse gelangen nicht mit der Zeit, sondern gegen die Zeit, eine kleine Zeitlichkeit, in der nur Wenige hellsichtig waren. Nie, wie immer nie die Masse. Doch der stets bereite Troß der Gelegenheitsmacher hat bei einem deroutierten Publikum leichte Gelegenheit. Und mit witzigen Eigenbrödeleien und Manieren erobern und behaupten Hunderte einen beklatschten Platz vor einem Parterre von Dummköpfen. Nie hat eine grausamere Gerechtigkeit eine Welt von Emporkömmlingen schlimmer genarrt als dieser Heloten-Aufstand in der Kunst, dieser Aufruhr der Sklaven, die das Schöne aus der eigenen Bresthaftigkeit hassend, ihre Häßlichkeit ausschreien: was die Expressionismus nennen, ist die Idolatrie der Häßlichkeit.

Picasso sagte einmal: „La nature existe, mais ma toile existe aussi." Es enthält die neue Erkenntnis. Religion, Gesellschaft und Ressentiment haben abgewirtschaftet. – Aber was auf Riesenflächen Farben klext und Fratzen schmiert, faul und talentlos eine billige Attitude annimmt und dem stupiden Publikum gefällig erscheint, hat diesen Ruhm, einer ganzen lächerlichen und bombastischen Epoche treuer Spiegel zu sein, potemkinsche Kulisse vor vertierter Mentalität.

Namen?? – Keinen!! – Keinen Kommentar, kein Augenzwinkern für gelehrige Käufer, die ihr schlechtes Papiergeld gern um aussichtsreiche Leinwand tauschten – sondern Zusammenbruch – Inferno – Krach und Pleite einer so heillos lächerlichen Sozietät! –

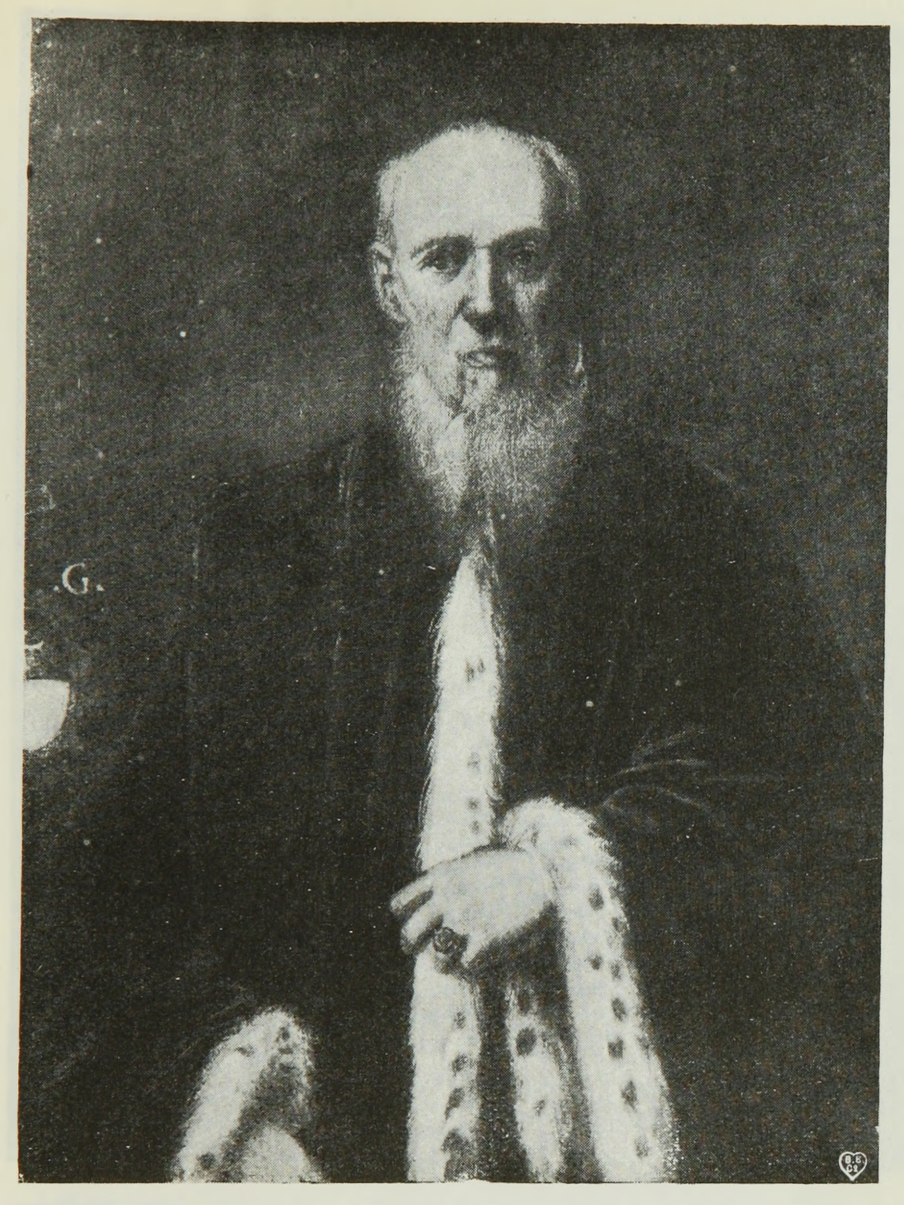
Weihnachten 1920, Naumburg an der Saale.

Dr. Ulrich Megerle.



ANDRÉ DERAIN Torso, Pastell (1920)
(Privatbesitz, Hamburg)

Ein Urteil über die jetzt eingeschlafenen Kataloge.
Dr. Willis, der Herausgeber des Künstlerlexikons Thieme-Becker schreibt: „Eben liegt Ihr neuestes Heft über Ophey vor mir; neben der Freude des Anschauens möchte ich Ihnen auch sagen, wie wertvoll mir für das Lexikon Ihre biographischen Notizen sind. Ich möchte Sie bitten, künftig dieses Gebiet noch mehr zu pflegen, denn gerade über die junge Kunst fehlen uns sehr häufig alle Unterlagen.“



TINTORETTO Bildnis eines venetianischen Prokurators
(ausgestellt in der Ausstellung alter Meister aus Düsseldorfer Privatbesitz)

Herr **Richard Hofer**, der Saarbrücker Verleger, Gründer und Herausgeber des **„Feuers“** ist in Baden-Baden plötzlich verschieden. Der Verstorbene hatte große Pläne: ein rheinischer Verlag für alle Künste im rheinischen und westfälischen Kulturgebiet. Sein Tod ist ein unersetzbarer Verlust. – Das „Feuer“ wird unverändert in Saarbrücken unter Guido Bagier's Redaktion weitererscheinen. Das soeben erschienene Doppelheft des 2. Jahrgangs enthält u. a. einen Aufsatz über Barock von Brinckmann, über Cézannen von Osthaus, über den Bildhauer Fritz Claus, dessen Büste des Malers Carli Sohn Eigentum der Düsseldorfer Kunstsammlungen ist, von Pfister.



ALESSANDRO MAGNASCO (1667—1749) Der Maibaum
(Galerie Flechtheim)

Die **„Dame“**, die in ihren letzten Nummern Otto von Wätjen's „Nacht in Granada“ und „Die Loge“ abbildete, bringt in ihrem Novemberheft aus der Feder Helmud Kolle's, eines der Mitarbeiter an Uhde's Freude, einen reich illustrierten Aufsatz über **Marie Laurencin,** über die der belgische Schriftsteller P. G. van Hecke in der 4. Nummer der **„Selection“**, einer in Brüssel erscheinenden modernen Zeitschrift, spricht. Die in Rom erscheinende Zeitschrift **„Valori Plastici“** bildete u. a. Arbeiten von Campendonk ab. Der **„Wieland“** reproduzierte letzthin Zeichnungen von Heinrich Nauen und André Derain.



HEINRICH NAUEN Mann mit Pferd, Litho.

Bei Goltz in München fand eine erste Ausstellung des Werkes von **Heinz Ehmsen** statt. Ehmsen, Schüler der Düsseldorfer Kunstgewerbeschule, machte sich damals schon einen Namen durch seine eigenwilligen ausgezeichneten Holzschnitte.

Den Vorsitz der **Kestner-Gesellschaft** in Hannover, deren Verdienste um die Pflege der modernen Kunst, dank ihrem Leiter, Dr. Küppers, bekannt sind, hat Prof. Dr. Biermann, der Herausgeber des Cicerone, übernommen.

Die **Internationale Ausstellung** in **Genf** ist Weihnachten eröffnet. Die ganzen heutigen Künstlergenerationen Frankreichs und Italiens, der Schweiz, Hollands und Belgiens sind vertreten; vom Rhein Nauen (mit einer neuen Fassung des barmherzigen Samariters), Burchartz, Gleichmann, Drexel, Werner Heuser, ten Hompel, Kaufmann, Uzarski, Ophey, von Wätjen u. a., dann die Münchner Klee, Levy und Eberz, die Hamburger Ahlers-Hestermann, Anita Rée, Tanck. Kokoschka hängt bei den Oesterreichern, Archipenko und Marie Laurencin bei den Franzosen, bei denen Derain den Vogel abzuschießen scheint. Der Laurencin Bild heißt „J'aime les chiens, celui-ci est rose". „Arts et Lettres", eine Genfer Reveu, schreiben in ihrer Kritik: „Marie Laurencin, tout son mystère et toute sa grâce sont dans ces mots, dont elle illustre son portrait au chien: »J'aime les chiens, celui-ci est rose.« Il est rose, parce qu'il lui plaît qu'il soit rose. Et cela exprime plus de psychologie féminine que tous les in-folio de nos illustres bas-bleus." Und ein Kritikus, genannt Pharamousse, schreiet über dieses Sensation erregende Bild: „J'ai connu le chien rose. en 1917. La bonne Marie, en exil à Barcelone, dessinait, à la plume, le portrait de son »Coco«, portrait qu'elle distribuait aux amis, en guise de talisman spécial:

Ce chien si rare, Si bon, Tue le cafard à ceux qui l'ont.

Telle était la notice explicative accompagnant le précieux don. Ce chien rose était la bête noire de M. Francis Picabia qui, dans ce temps-là, s'adonnait à la poésie, et l'aimait pour lui-même," — Morgner's Werk, das „Braune Selbstbildnis", das in diesem Sommer in Darmstadt und dann in der Dresdner Sezession ausgestellt war, wurde von dem bedeutendsten Genfer Privatsammler neuer Kunst, dem Herrn C. G. Falk, erworben.

„Was Marées begann, was Cézanne unter dem kostbaren Mantel seiner Malerei sich strecken und recken ließ, was Henri Rousseau und Derain deutlicher ans Licht hoben und Picasso und Braque schließlich in kühner Konsequenz rein und nackt herausstellten, — dies Gestaltungsprinzip absoluter Gesetzmäßigkeit und transzendenter Raumordnung ist ein fanatischer Protest gegen eine durch und durch materialistische Weltauffassung".

Diese Worte stehen in dem Buche **„Kubismus"**, das Paul Erich Küppers bei Klinkhardt & Biermann erscheinen läßt. In der Ueberfülle an deutscher Kunstliteratur fehlten erstaunlicherweise Werke über den Kubismus. Vielleicht, weil der Kubismus von den Deutschen nie recht begriffen wurde. (Wurde er doch von den meisten Kunstschreibern mit dem sogenannten „Expressionismus" in einen Topf geworfen, mit dem Expressionismus, der mit Malerei nichts zu tun hat, der nichts anderes ist, als auf die Leinewand übertragene Graphik, ein Verwechseln der Leinewand mit dem Blatt Papier oder dem Holzstock.) Vor kurzem erschien Daniel Henry's vorzügliches Buch **„Der Weg zum Kubismus"** im Delphin-Verlag, jetzt klärt Küppers über den heutigen Stand des Kubismus in Frankreich und Deutschland, in Böhmen und Italien auf. Dem Werke sind Abbildungen nach den Vätern — Cézanne, Seurat, Rousseau, — nach den Bahnbrechern — Picasso und Braque — und den Beeinflußten in der ganzen Welt, in der Malerei und Plastik, beigegeben.



OTTO GLEICHMANN Aquarell, 1920 (Mannheim, Kunsthalle)

In den Besitz des **Landesmuseum** der Provinz Westfalen in **Münster** gelangten aus der Ausstellung westfälischer Künstler, die im Februar in der Ruhmeshalle in Barmen gezeigt wird, von Ernst te Peerdt die Oelgemälde „Altmühltal“ (1890) und Selbstbildnis (1910), von Christian Rohlfs „Mädchenbildnis“, von Wilhelm Morgner „Sauerlandschaft mit Krähen“, von Max Schulze-Sölde „Rhein-allee“ und von Arnold Topp „Das Wunder“.

Das **Neue Museum** in **Wiesbaden** erwarb von Otto Gleichmann „Helle Frau“, von Max Schulze-Sölde „Das Kloster von Corbara“, von Paul Thesing „Blumen“ und von Arnold Topp „Mitternachtssonne“. In der Ausstellung wurde ein Aquarell Topp's gestohlen. Der Künstler schrieb darauf: „Dieser Bilddiebstahl ist mein schönster Erfolg. Selbst dann, wenn der Liebhaber einer von der schwarzen Besatzung war. Schenken wir es ihm. Benachrichtigen Sie bitte sämtliche Zeitungen von diesem Bombenerfolg. – Wann wird wohl das nächste Bild gestohlen?“ – Das **Museum** in **Elberfeld** erwarb von Max Burchartz „Der Mann am Fenster“.



PAUL SIGNAC — Issy, Aquarell

(Hamburg, Kunsthalle)

Die **Technische Hochschule** in **Aachen** ernannte anläßlich ihres Jubiläums gleichzeitig zu Ehrendoktoren Carl Ernst Osthaus und den Akademieprofessor Adolf Münzer.

Dada est mort, vive Dada!

Ein großes Dada-Dämmern scheint heraufzuziehen. Wie im Muspilli gehen die Helden gegeneinander los. Der Huelsenbecker gegen den Hauptgott Tzara; der Präsident des Weltalls wurde desgleichen von Huelsenbeck schwer beschädigt und last not least wendet sich der Dadaistenführer Serner gegen Weltmeister Huelsenbeck und Tzara (Großgroßhaupt) ***. Ebengenannter versucht weiter und auch einen Todesstoß dem Weltmeister beizubringen. Großdada Arp (Qualitätsarp), Serner und der Dadafex Maximus (Dadamax Ernst) sollen einem noch nicht bestätigten Gerücht zufolge in einer Nacht zusammengetreten sein, um den neuen Dada-Rütli zu verschwören. Mit äußerster Vorsicht und strengster Geheimhaltung ihrer Pläne treffen diese unvergleichlichen Männer ihre Vorbereitungen. Sie holen, so sagt man, zu dem letzten, entscheidenden Schlage aus.



BARTEL BRUYN d. Ä. Frauenbildnis
(ausgestellt in der Ausstellung alter Meister aus Düsseldorfer Privatbesitz)

Ottomar Starke hat 88 Lithographien zu de Stendhal's Armance geschaffen, die im Verlage von Tiedemann & Uzielli in Frankfurt erscheinen.

Marie Laurencin, die den Dezember in Paris verbrachte, ist Weihnachten nach Düsseldorf zurückgekehrt.

Julius Pascin ist, aus Amerika kommend, in Paris eingetroffen.

Das **Junge Rheinland** zeigt im Februar die Arbeiten seiner Mitglieder im Albrecht Dürer-Verein zu Nürnberg.



ALESSANDRO MAGNASCO (1667—1749 Die Klosterschule
(Galerie Flechtheim)

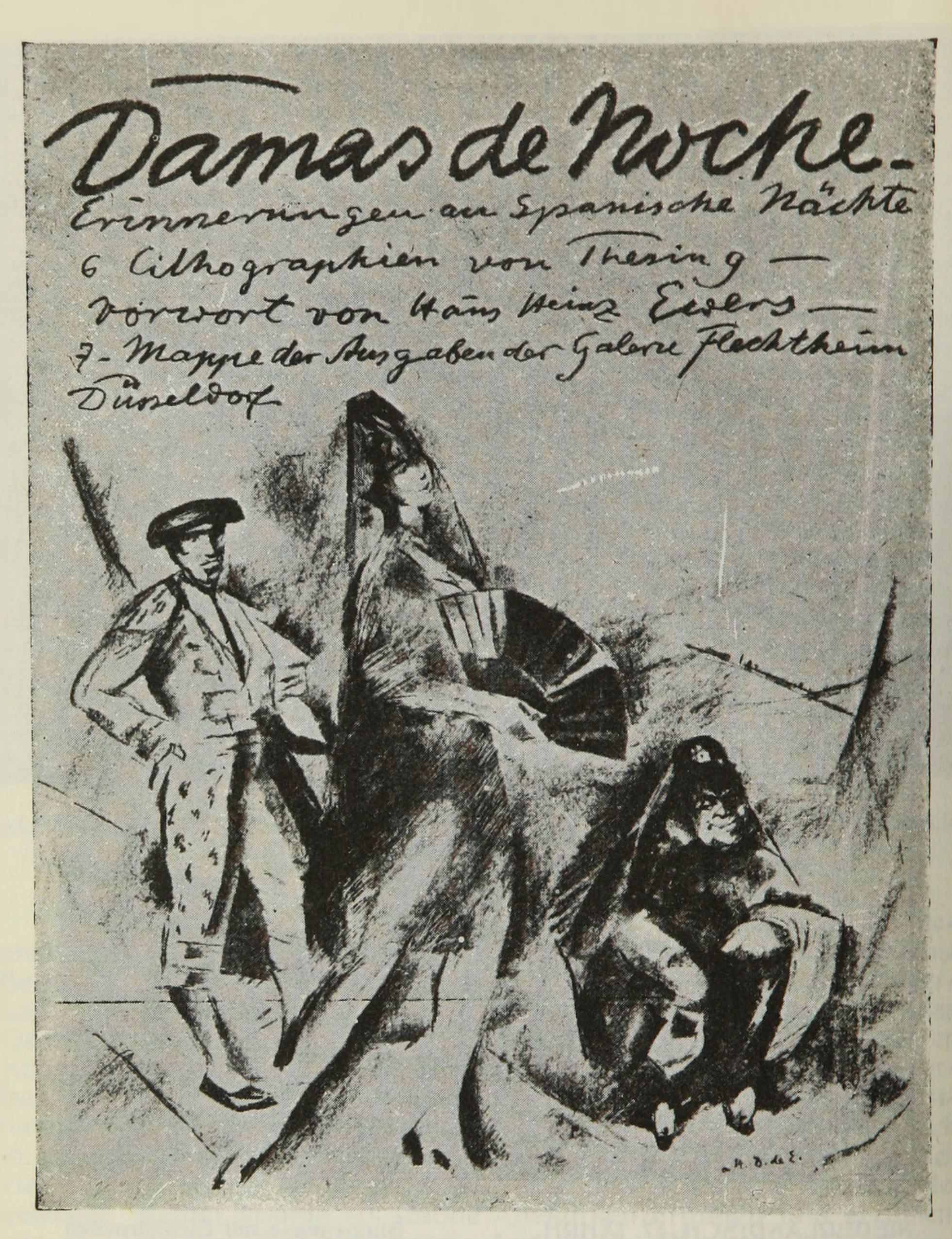
Der Sammler erzählt: „Nach Gerüchten in Händlerkreisen beabsichtigt Herr **Leo Blumenreich** i. Fa. Paul Cassirer, demnächst Berlin zu verlassen und in das Ausland, wahrscheinlich sogar außerhalb Europas, zu gehen. In den gleichen Kreisen zirkuliert das Gerücht von der beabsichtigten Eheschließung eines bekannten anderen Kunsthändlers mit der Kinoschauspielerin **Henny Porten.**" So erfreulich die letzte Nachricht ist, die Herzensverbindung von Kunsthandel und Kino, so traurig ist die erste. Hat doch Herr Blumenreich in den wenigen Jahren seines Berliner Aufenthaltes außerordentlich viel für die Kunst in Deutschland und den deutschen Kunsthandel geleistet. Keiner konnte so schöne Anekdoten erfinden und erzählen, wie er. Der von ihm stammende Ausspruch „Plappern gehört zum Handwerk" und seine Depesche an eine Versammlung der deutschen Kunst- und Antiquitäten-Händler „Redet mit viel schönen Preisen", charakterisieren treffend die Zunft.

Carli Sohn, der wieder in Rom lebt, veranstaltet im Januar eine Ausstellung von Malereien und Zeichnungen (meist aus seiner Zeit in Indien, 1913, stammend) in der Casa d'arte Bragaglia.



NIEDERLÄNDISCH. 17. JAHRH. Blumenvase mit Eichhörnchen
(Galerie Flechtheim)

J. E. Laboureur, ein junger französischer Maler, hat im Jahre 1916 an der britischen Front in Flandern, im Artois und in der Picardie neun Kupferstiche geschaffen, die in einer Mappe vereinigt mit einem Vorwort von Roger Allard zur Subskription aufgelegt sind. Es sind 120 Mappen hergestellt, von denen 115 in den Handel kommen. Preis Mark 500 ohne Steuer. Das Werk kann durch die Galerie Flechtheim, bei der auch die Subskriptionseinladungen zu haben sind, bezogen werden. Die Mappe nennt sich „Peties Images de la Guerre sur le Front britannique". Es ist interessant, zu sehen, wie bei Künstlern auf der andern Seite sich das Kriegstheater abspielte.



PAUL THESING — Titelbllatt der Mappe „Damas de Noche"

Maurice Raynal bereitet für den Delphin-Verlag ein umfassendes Buch über **Pablo Picasso** vor, das Abbildungen von seinen Frühwerken, der sogenannten époque bleue, bis zu den letzten Arbeiten, den Figurinen für ein russisches Ballet, bringen wird. – Diese Figurinen sind in einer Mappe vereinigt bei Rosenberg in Paris in einer einmaligen Auflage von 250 Exemplaren erschienen, von den 50 mit einer Radierung und einer schwarz-weiß Folge der 32 Blätter begleitet sind. Die Blätter sind in der Galerie Flechtheim ausgestellt.

Franz Hessel, ein alter Dômier, hat im Verlage Rowohlt ein Buch erscheinen lassen „Pariser Romance“, das die Sehnsucht nach dem Vorkriegsparis wieder aufrüttelt, nach dem Paris, das heute nicht mehr ist, dem Paris, in dem die neue Kunst begann sich durchzusetzen, als Renoir, Rousseau und Odilon Redon noch lebten, als Derain, de Vlaminck, Picasso, Braque noch „Wilde Tiere“ waren, als Levy und Pascin im Café du Dôme feierlich beieinander saßen und Domino spielten.

Das Graphische Kabinett J. B. Neumann in Berlin stellt im Januar das malerische Werk **Wilhelm Morgner's** aus, das im März in Wiesbaden zu sehen sein wird.



MARIE LAURENCIN — Die Amazone Lithographie (1920)

In der Serie **Junge Kunst** von Klinkhardt & Biermann erscheint demnächst ein Bändchen von Hermann von Wedderkop über **Marie Laurencin.**

In den Besitz der **Nationalgalerie** kamen letzthin von Wilhelm Morgner „Reiter“, „Pflanzender Bauer“, „Ernte“, „Reiter II“ und „Säugende“, ferner Benno Elkan's Bronzebüste Alfred Flechtheim's und Marie Laurencin's „Mädchen mit Pudel und Tauben“.



MAURICE DE VLAMINCK — Die Straße in Louveciennes, Oelg. (1920)

(Galerie Flechtheim)

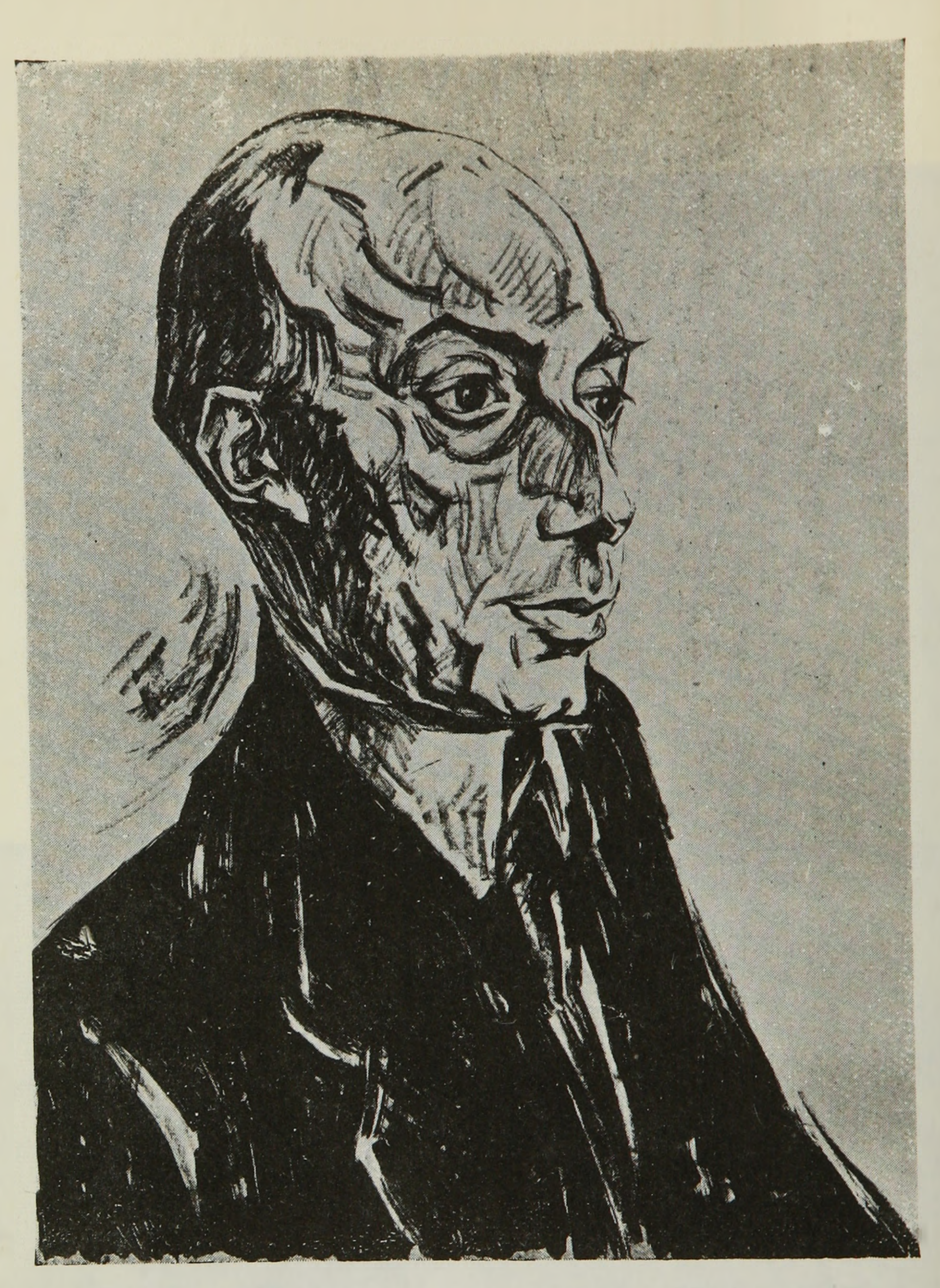
L'HIVER

Le vieillard est inquiet pour le peu
de chemin qui lui reste à faire . . .
C'est pourtant la fin
on y croit encore moins!
On a les cheveux blancs
et la neige tombe.
On a toujours peur
de manquer de charbon
et d'argent!
On n'a plus d'engelures
ni de peine d'amour.
On a des douleurs
qui vous remontent
au cœur
pour toujours!

Maurice de Vlaminck
(aus „A la Santé du Corps", Gedicht
Galerie Simon, Paris, Verlag.)



WALTER TANCK — Aus der „Don Quijote"-Mappe (Rad.)



HEINRICH NAUEN — Bildnis Justi, Litho.

Juan Gris hat 4 Lithographien für das Gedicht von Max Jacob „Ne coupez pas Mademoiselle ou les erreurs des P. T. T.“ geschaffen, die im Verlage der Galerie Simon erscheinen. Auslieferung durch die Galerie Flechtheim. Näheres im Anzeigenteil.

Das Kunstgewerbe-Museum in Köln veranstaltet im Monat Januar eine Ausstellung des gesamten graphischen Werks von **Ewald Dülberg** zugleich mit Stickereien von Frau H. Dülberg-Arnheim. — Der Kunstverein zeigt eine kleine Kollektion von Arbeiten von **Julius Bretz.**

DIE LAGE DER NEUEN KUNST

Je weiter die Kunst des Expressionismus sich entwickelt, desto deutlicher fallen in ihr Wesentliches und Zufälliges, Tragfähiges und Unfruchtbares auseinander. Der formale Expressionismus in der Bild- und Wortkunst ist im Begriff, zu einem neuen l'art pour l'art-Prinzip sich auszubilden. Die neuen Formen einer irgendwie gesehenen Wirklichkeit, die neuen Gesetze einer auf diesem Boden wachsenden Bildkomposition haben teilweise zu einer Suprematie rein kunstformalistischer Faktoren und einer neuen Aesthetisierung des Schaffensprozesses geführt, die immer ausschließlicher an den Künstler und den Kunstkenner, immer weniger an den Menschen als seelische Größe sich wendet. Von diesen gewiß ehrlich arbeitenden formalistischen Pfadfindern mag der umfassende Künstler manche wertvolle Orientierung empfangen. Sie schulmäßig nachbilden heißt aber eine eben erst gelöste Erstarrung im Körper der Kunst von neuem herbeiführen.

Dem formalen Expressionismus gegenüber steht die expressionistisch-literarische Kunst in Wort und Bild. Literarische Kunst – ein Paradoxon; geistige Kunst mildert die Ausschließlichkeiten nicht. Diese Gebilde widernatürlicher Zeugung von entartetem Kunstgefühl und hypertrophierter Gedanklichkeit sind Zwitter, die mit Stillschweigen übergangen werden müßten, wenn sie nicht in unserer genielosen und geniesüchtigen und urteilsschwachen Zeit überhand nähmen. Nichts erweist die Kulturlosigkeit, in der wir leben, stärker, als die ernsthafte Aufnahme, die jene Mischlinge in der Kunst erfahren haben. Sie vertreten das Programm der neuen Epoche; sie prostestieren, propagieren, aktionieren, revidieren. Aber vor allem: sie kompromittieren. Die so benannten Aftermieter im großen Hause der Kunst wollen nicht Kunst, sondern Wirkung auf den Menschen. Sie lehnen die Leistung aus leicht auffindbaren Gründen ab und lassen sich an ihrem Glauben genügen, menschliche Unwerte zu tilgen und verschüttete Seelenwerte auszugraben berufen zu sein. Aber eins fehlt dem Programm: die Folgerichtigkeit. Denn wer nicht Kunst, sondern Wirkung erstrebt und nicht einsieht, daß beides nicht sich ausschließt, sondern daß höchste Wirkung durch höchste Kunst erzielt wird, wer also aus der Enge seines künstlerischen Volumens heraus nicht diese Synthese erkennen kann, der sollte zu seinem und anderer Nutzen auf die mißachtete Kunst, auf den geschmähten Namen Künstler verzichten und Leitartikel schreiben, Reden halten, die Straße pflastern, nach Rußland gehen oder gegen die traurigen Freunde Jahrhunderte alter Kunstüberlieferung mit der ätzenden Schärfe seines unvergleichlichen Geistes vorgehen. Damit vermag er tatsächlich

Wirkung zu erzielen. So aber nimmt der Mensch künstlerischer Art ihn nicht ernst, und der Mensch politischer Art spottet seiner Schwatzhaftigkeit und eitlen Belanglosigkeit.

Zwischen beiden Extremen, dem der Ueberkunst und dem der Unkunst, dem der Erstarrung und dem der äußern Vielgeschäftigkeit, geht der Weg des Menschheits- und Kunstwerte schaffenden Künstlers hindurch. Die Schar derer wächst, die arbeitend sich zu diesem Ziel bekennen. Und damit entsteht die große Scheidung im Expressionismus; eine Scheidung, die voreilige Reaktion zu lautem Jubel veranlaßt und die sie doch, wäre sie sehend, begründet mit Sorge erfüllen müßte. Der Expressionismus war noch abzutun, als er die synthetische Leistung des Menschen und des Künstlers vermissen ließ. Jeder einzelne aber, der darauf hinarbeitet, besitzt jene höchste Aktivität des Schaffens, das in seinem Da-Sein seine Berechtigung und seine Kraft trägt – allem Mißverstehen, Uebelwollen und Destruktiven zum Trotz.

Dr. H. W. Keim.



SIENESISCHER MEISTER, ENDE 15. JAHRH. Klage um Christus

(ausgestellt in der Ausstellung alter Meister aus Düsseldorfer Privatbestitz)

Am 18. Januar feiert **Franz Blei** seinen 50jährigen Geburtstag. Er hat mit soviel Grazie und Esprit seine Jugend und sein Mannesalter erlebt, daß wir uns auf die Arabesken seiner vielleisse verte freuen.



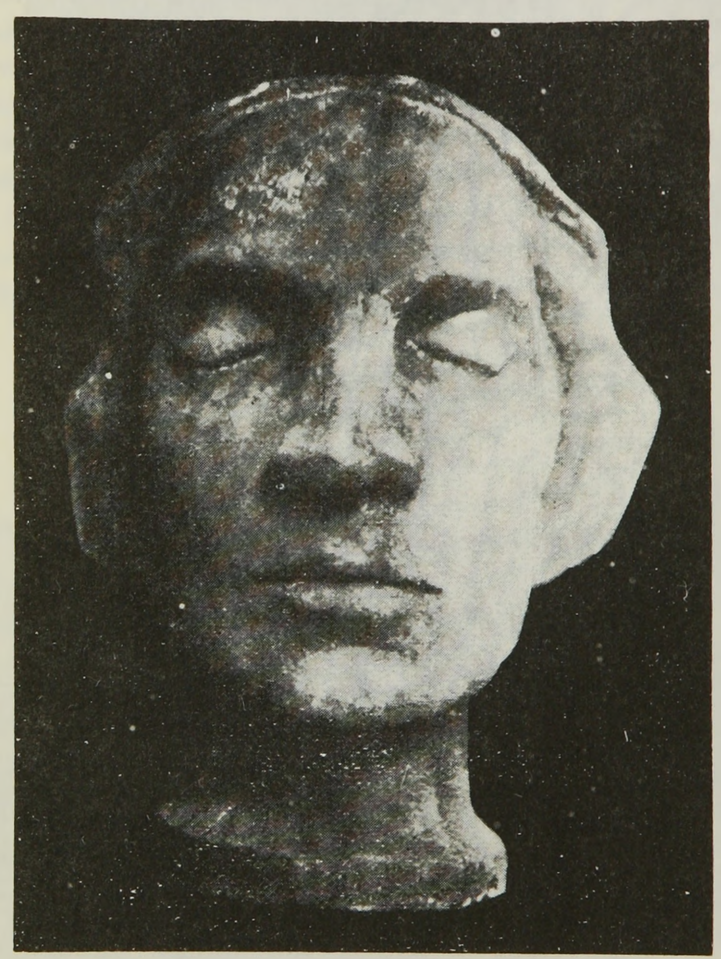
WILHELM LEHMBRUCK — Der Raub, Radierung

Als ergänzende Lektüre zu diesen „Mitteilungen" sei der **Ararat** des Goltzverlags in München empfohlen.

DER KÜNSTLER IM URTEIL SEINER ZEITGENOSSEN

Das ist sehr lustig!

Achtzehnhundertvierzig: „– – von der modernen Poesie laßt uns hier ein Wort einschalten. Bei ihr ist nicht die Rede von großen Männern, – wohl aber von krankhaften Zuständen. Sagen wir's nur immer gerade heraus: Hypochondrie, entgeistete, grämliche Hypochondrie ist die Amme der modernen Literatur, und man wird nächstens, zur richtigen Beurteilung unserer jüngsten Dichter, des Arztes statt des Rezensenten bedürfen." –



ILSE BEHRENS Kopf (Stein)

Es wird nicht die erste Feststellung dieser Art gewesen sein. Die letzte ist es bestimmt nicht. Jüngster Befund (1920): dementia präcox.

Ja (fügen alle würdigen Meister vom Stuhl hinzu): in dumpfer Umnachtung wendet sich diese unselige junge Generation ab von der alten bewährten Kunstform – –

Von jener nämlich (sagen wir), deren Urhebern der Dr. med. Ernst Freiherr von Feuchtersleben – den Arzt statt des Rezensenten verordnete. („Zur Diätetik der Seele".)

Ja, ja!

Die Konfirmanden werden immer kleiner, – eine Feststellung, die jeder Dreißigjährige mindestens zwanzig Palmsonntage immer wieder vernommen hat. Jeder Vierzigjährige dreißig, jeder Fünfzigjährige vierzig – – –

Wir werden schließlich Flöhe konfirmieren müssen.

Unser Leben währet siebzig Jahre. Deshalb: weil man den alten Witz nicht länger als sechzig ertragen kann.

Christof Spengemann.

AUS DEM DÜSSELDORFER KUNSTLEBEN

Der große Endkampf um die Kunst beginnt. Alle Mittelmäßigen, alle Femininen, die ohne Leiden nicht auskommen, und alle Naiven werden sich zusammentun, um die bedrohte Kunst zu schützen. Auch läuft ihre Ernährung Gefahr, wenn es allgemeine Ueberzeugung würde, daß nichts idiotischer sein kann, ais hundertmal Spargel, Waisenmädchen, Kuh mit Landschaft, Engadinsee wieder und wieder zu malen. Otto Flake.

Heinrich Nauen hat die Berufung zur Leitung eines Meisterateliers an der Düsseldorfer Akademie, dem Beispiele Kokoschka's in Dresden und Hofer's in Berlin folgend, angenommen.*

Am 2. Januar wurde in den Räumen des „Kunstvereins für die Rheinlande und Westfalen" eine **Ausstellung von Werken alter Meister aus Düsseldorfer Privatbesitz** eröffnet, die seit 1886 das erstemal den Versuch macht, eine Auslese aus dem Besitz der heimischen Sammler zu bringen. Seitdem hat die Auflösung der Galerie des verstorbenen Herrn Werner Dahl dem Düsseldorfer Sammelwesen eine noch nicht geschlossene Wunde zugefügt, doch wird die neue Ausstellung lehren, daß hier neben den bewährten älteren neue Sammler mit wichtigen Erwerbungen auf den Plan getreten sind. Die „Primitiven" des 14. und 15. Jahrhunderts sind nicht minder mit hervorragenden Schöpfungen vertreten, wie die Meister der Renaissance und des Barocks in Deutschland, Italien und den Niederlanden. Ein erst neuerdings bekanntgewordenes Originalgemälde von P. P. Rubens, ferner Bilder von B. Bruyn d. Ält., Anton v. Worms, Jan Joest, Joh. Stephan von Calcar, von Tintoretto, dem jüngeren Palma und Alessandro Magnasco, dazu eine sorgfältige Auswahl von Stilleben der holländischen Meister A. van Beyeren, W. Kalff, W. Cl. Heda u. a. gereichen der Ausstellung zu besonderem Schmuck. Sie ist veranstaltet von den städtischen Kunstsammlungen in Verbindung mit dem Immermannbunde. Ein Katalog mit 8 Abbildungen, nach größtenteils erstmalig publizierten Gemälden, von denen einige hier abgebildet sind, bearbeitet von Kustos Dr. W. Cohen, dem das Zustandekommen der Ausstellung zu danken ist, ist durch das Sekretariat des Kunstvereins und durch die Galerie Flechtheim zu beziehen.

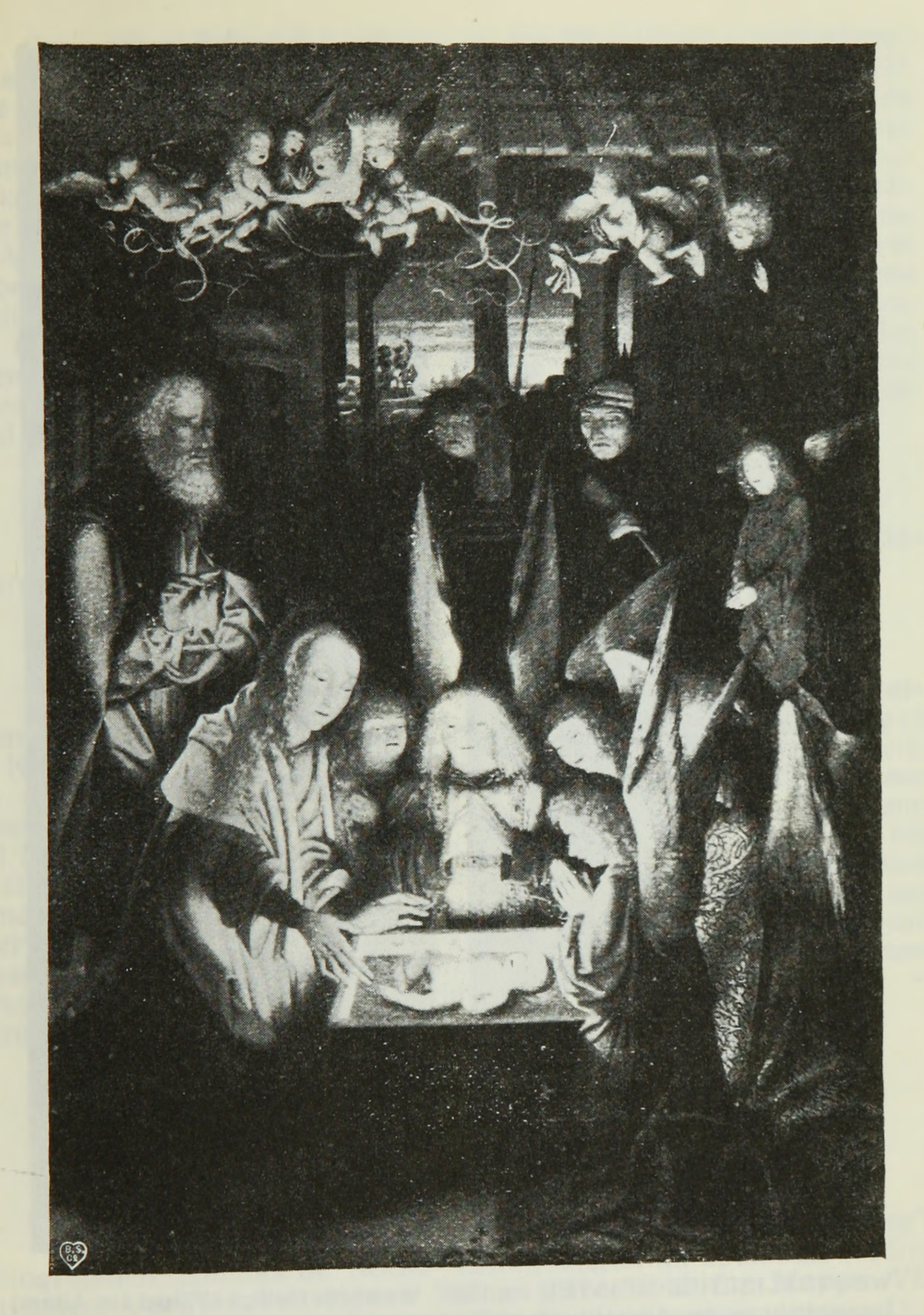
In Düsseldorf ist wieder was los. (**„K. K."** schreibt die Lokal-Zeitung, das kann heißen: Kunstkrieg, Kunstklüngel, Karl Koetschau.) Wenn alles erledigt sein wird, und eine Notwendigkeit noch dafür vorhanden, wird Hermann von Wedderkop sein Resumé ziehen und hier und im Cicerone veröffentlichen.

* Inzwischen ist auch Paul Klee, und zwar in Weimar, Akademieprofessor geworden.



PETER PAUL RUBENS Papst Gregor der Große
(ausgestellt in der Ausstellung alter Meister aus Düsseldorfer Privatbesitz)

In der Generalversammlung des **Jungen Rheinlands** wurden neu- bezw. wiedergewählt zum 1. Vorsitzenden der Maler Heinrich Nauen, zum 2. Vorsitzenden der Bildhauer Bernhard Sopher, zum 1. Schriftführer der Maler Adolf Uzarski, zum 2. Schriftführer der Maler Ludwig ten Hompel, zum Schatzmeister der Maler Arthur Kaufmann und zu Beisitzern der Bildhauer Jos. Enseling, der Architekt Wilh. Ernst, der Architekt Regierungsbaumeister Alfred Fischer, Direktor der Kunstgewerbeschule in Essen und die Malerin Frau Hedwig Petermann.



JAN JOEST VAN CALCAR Die Geburt Christi
(ausgestellt in der Ausstellung alter Meister aus Düsseldorfer Privatbesitz)

Immermannbund. Unter den Vorträgen, die in diesem Jahre stattfinden, seien genannt: Professor Dr. Hans Hildebrandt-Stuttgart: Wandmalerei. Museumsdirektor Dr. Wichert-Mannheim: Kunstsehen, Kunstfühlen und Linienausdruck. Geh. Reg.-Rat Prof. Dr. Waetzold-Berlin: Ueber die Reform der Kunstschule. Geh. Reg.-Rat Prof. Hermann Muthesius-Berlin: Die Wohnungsfragen der Gegenwart. – Im Sommer veranstaltet er in den Räumen der Galerie Flechtheim eine **Ausstellung ostasiatischer Kunst.**




WESTFÄLISCHER MEISTER um 1520 Weibliche Heilige (Flügel ein. Altars)
(ausgestellt in der Ausstellung alter Meister aus Düsseldorfer Privatbesitz)

Ueber die **Uzarski**-Ausstellung in meinen Räumen, die im Dezember in Köln, im Januar in Elberfeld gezeigt wird, schrieb der Cicerone: „Uzarski, im letzten Jahre sehr bekannt geworden durch seine „Spanische Reise", ist einer der vollwertigsten Vertreter des jungen Düsseldorf, der das Beste in seinen Aquarellen gibt, von denen Flechtheim einige vierzig Stück vorführt. Die Stärke dieser Arbeiten liegt in ihrer konpositionellen Gebundenheit, der sich eine flotte Pinselführung angleicht. Was auf diesen Blättern als expressionistischer „Stil" erscheint, ist innerlich empfunden und daher echt."

Otto Albert Schneider schreibt in den Düsseldorfer Nachrichten: „Bekanntlich wird der verdiente Leiter der Kunstakademie Professor **Fritz Roeber,** am 1. April dieses Jahres sein Amt niederlegen, da das neue Zwangspensionierungsgesetz, das neben fraglos pensionsbedürftigen eine Anzahl noch durchaus schaffenskräftiger Gelehrter und künstlerischer Beamter trifft, sein längeres Verbleiben nicht zuläßt. Trotz dringender Vorstellungen aus dem Lehrer- und Schülerkreise der Akademie konnte eine Ausnahme nicht gemacht werden. Es war ein besonderer Wunsch Roebers, die neue Akademie, die heute erst zu einem kleinen Bruchteil im Rohbau dasteht, vollenden zu helfen. Nun muß er dieses wie so manches andere Werk aus den Händen geben, ein Entschluß, der einem Manne von seiner Tatkraft und seinen ungewöhnlichen organisatorischen Fähigkeiten gewiß nicht leicht fallen dürfte."

Dem Schriftsteller **Gottfried Stoffers** in Düsseldorf ist das Eiserne Kreuz verliehen worden.

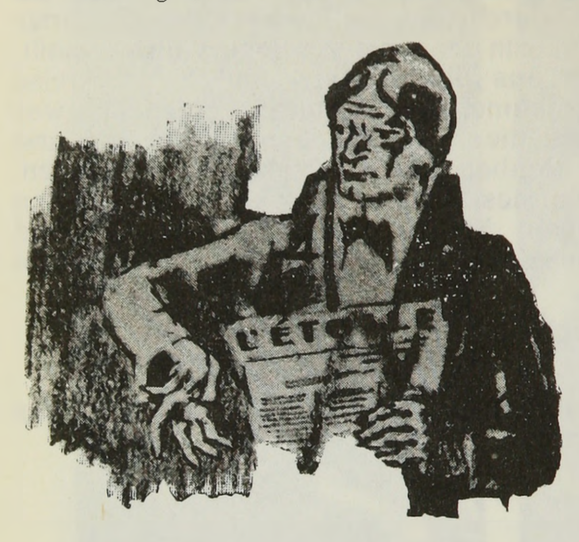
Professor Koetschau hat die Ankäufe der **Städtischen Kunstsammlungen** neu geordnet und zeigt zum erstenmale die Erwerbungen der Kunst des 20. Jahrhunderts. Hodler und Buri vertreten die Schweiz, das nichtrheinische Deutschland Nolde mit einem Gartenbild aus Soest, die Slavona, Moll und Rudolf Levy mit Stilleben, Beckmann und Leo von König mit Bildnissen. – Unter den Rheinländern ein vorzüglicher Macke, ein überraschender Seehaus, Nauen mit dem Sämann aus 1907 und einem Damenblildnis aus 1914, Rohlfs mit einer entzückenden impressionistischen Brücke bei Weimar und einem Soester Hause, Bretz mit der Grafenberger Allee, Deusser mit einem gericault'schen Pferdebild und einer niederrheinischen Kirmess. – Dazu Bildwerke von Enseling und Claus.

Ausgaben der Galerie Flechtheim.

Die Subskriptionseinladungen für **Mappe VII, Thesing's** Lithographien „Damas de Noche" Erinnerungen an spanische Nächte, mit einem Vorwort von Hanns Heinz Ewers und für **Mappe VIII** des jungen Hamburger's **Walter Tanck,** Radierungen zum „Don Quijote" sind vor Weihnachten versandt. – Der **Cicerone** schreibt:

„Die wenigen originalgraphischen Mappenwerke, die Alfred Flechtheims rühriges Unternehmertum bisher den Freunden graphischer Kunst geschenkt hat, sind Dokumente eines sicheren künstlerischen Instinktes und durchaus auf Wesentliches eingestellt", und über die **Morgner-Mappe:** „Als letztes Werk der bedeutsamen und an dieser Stelle bereits gewürdigten Folge hat die Galerie Flechtheim-Düsseldorf kurz vor Weihnachten die dem Andenken Wilhelm Morgners gewidmete Mappe mit sieben Linoleumschnitten größten

Formates, die alle dem außergewöhnlich fruchtbaren Jahre 1912 entstammen, herausgegeben. Auch von dieser Mappe sind nur fünfzig Exemplare für Sammler und Kunstfreunde aufgelegt worden, die zum größten Teil bereits durch Subskriptionen vergriffen sein dürften. Die Blätter selbst wurden unter Aufsicht von Georg Tappert, dem Lehrer und Freunde Morgners, mit der Hand abgezogen und von der Mutter des verstorbenen Künstlers signiert und numeriert. Aus diesen Linoleumschnitten aber steht wie in letzter Konzentration die Kraft und Größe dieses Meisters auf, der viel zu jung ein Opfer des Krieges geworden, sich dennoch in der Zukunft als einer der großen bahnbrechenden Neutöner behaupten wird. Mit Recht nennt Theodor Däubler die Werke dieses Künstlers in dem schönen Geleitblatt, das der Mappe beigegeben ist, „eine frühlingshafte Verheißung". Vielleicht aber sind sie – einmal eingespannt in den breiteren Rahmen des geschichtlichen Werdens dieser Zeit – mehr als das, erste Erfüllung einer aus Sehnsucht geborenen Zeugung. Adolf von Hatzfelds „Westfalenballade" aber, die ebenfalls diesem Mappenwerke als Widmung vorangestellt ist, klingt in diesem Zusammenhang doppelt wuchtig, ehern und schicksalhaft. Ein Requiem auf Morgner, den deutschen westfälischen Künstler, das für ihn ein unvergeßliches „In memoriam" bedeutet. Auch die äußere Erscheinung dieser Mappe, die, in der Mitte den Holzschnitt „Patroklidom" zeigt und von Richard Schwarzkopf entworfen wurde, paßt sich buchkunsttechnisch dem Sinn dieses schönen und ernsten Werkes vorzüglich an." – Am 22. Oktober fand in Paris im Hotel Druot eine Versteigerung statt, in der **Marie Laurencin's** Lithographie „La petite Orphée" mit frs. 181,50 oder zu Mark 700 ca. verkauft wurde. – Die **„Sélection"** in Brüssel schreibt:



OTTOMAR STARKE
Zeichnung zu de Stendhals Armance



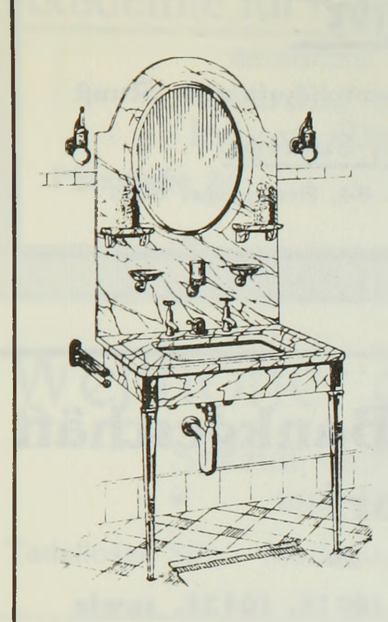
OTTOMAR STARKE Zeichn. zu de Stendhals Armance

„C'est une merveille de voir avec quels moyens simples, mais qui lui sont innés comme l'habileté même de ses doigts de femme. Marie Laurencin atteint dans ses lithos — comme dans ses eaux-fortes — cette même finesse et recherche d'expression et ce même raffinement de sentiment qui confèrent à ses tableaux un charme si unique Charme essentiellement féminin, je le veux bien, mais d'autant plus rare à retrouver dans la lithographie, généralement travaillée avec des noirs et blancs robustes, des plans plus concis et plus anguleux, des tons plus simples.

Marie Laurencin appliqué à ses lithos, ses eaux-fortes et ses dessins les mêmes dons caractéristiques de grâce et d'agilité qu'à ses œuvres peintes. Son crayon et son burin sont entre ses doigts comme des aiguilles à broder entre ceux d'autres femmes. Elle détaille une figure avec tant d'élégance, compose un groupement avec tant de sens décoratif, rythme si musicalement ses arabesques qu'elle transforme ses lithos en des miniatures agrandies. Dédaigneuse du "paysage", elle apporte uniquement à ses sœurs, les femmes jeunes, les femmes sveltes, les femmes un peu mièvres ses seules sympathies, et elle se reconnaît en toutes. Son art — dans lequel Salmon a si bien retrouvé "le goût de ronsardiser" — présente un mélange bien nouveau de frivolité et de noblesse, d'ingénuité et de perversité, de modernité inquiète, complexe et de grâce ancienne, presque d'estampe du dix-huitième siècle ou parfois de vieille image populaire.

On retrouve dens les quatre lithographies, toute la délicatesse féminine de cette artiste d'exception, dans sa "Petite Orphée" et "L'Amazone" surtout, alors que son "Portrait de Marie Laurencin" — qui n'est qu'un des multiples portraits dans lesquels elle s'est confessée un peu, avec son amusante tête ébouriffée, ses yeux vifs, son âme candide et brutale et un peu blessée -- et sa "Jeune fille" sont plus sobres de tracé, plus dans sa première manière, légèrement "princesse persane". Ces deux planches, pour être plus puissantes et plus sobres, plus "litho" suivant la tradition du genre, ne tons pas aussi caractéristique que les deux autres, presque des petits "tableaux" à la Laurencin, les teintes précieuses en moins. Dans ces deux compositions se répète entretemps son thème favori des femmes aimant les bêtes et leur ressemblant de rythme, de regard et peut-être un peu d'âme. Equivoque gracieuse. On dirait un parc aux gazelles. Les jolies bêtes sont caressantes comme des femmes, les jeunes filles glissent comme des bêtes félines. Et toutes les créatures de ce jardin des pechés ont le même regard, ce regard unique que seul Marie Laurencin sait peindre, si effarouché, si lourd de fièvre, et qu'on n'oublie pas. Cocteau a eu raison de parler de "l'œil Laurencin", celui qu'elle dessine aux jeunes filles, aux zèbres, aux biches, aux colombes. On le retrouve dans les présentes estampes. Son "Orphée", aux yeux étrangement sensuels et dilatés, comme toujours très fixes et largement ouverts sur un rêve intérieur quelque peu mystérieux, son "Amazone", svelte et ténébreuse, lasse un peu, appartiennent aux meilleures de ces images de la féminité moderne, dans lesquelles l'Artiste s'est exprimée avec tant de melancolique volupté. Si Marie Laurencin est "littéraire" elle l'est en peintre cependant, avec une conception authentique de la plasticité, et comme le sont ses sœurs, une Colette Willy ou une Comtesse de Noailles, pour nous dire le secret d'elle-même, avec tous ses désirs et ses passions, toutes ses langueurs et ses nostalgies, toute la joie et tout le drame d'être femme......"

Als **Mappe IX** wird demnächst ein Album „Köpfe", 11 Holzschnitte von **Werner Heuser**, zur Subskription aufgelegt. Die Einführung schreibt Mynona. Den nächsten Mitteilungen wird die Einladung beigegeben. Die Mappe wird in einer einmaligen Auflage von 50 Exemplaren erscheinen.



A. BALLAUFF

Inh. Oskar Dörrenberg & Adolf Fischer

Düsseldorf

Bismarckstraße 6

Gesundheitstechn. Anlagen

Central-Heizungen

Vornehme Baderäume

Waschtoiletten etc.

Weinhaus Fischer

Düsseldorf

Königsallee 43

Weinstuben vornehmsten Stils

/ 5 Uhr Tee /

Künstlerkonzerte

Fernsprecher 5947


Der Mittag
Der Mittag
Sport
Verkehr
Politik
Kunst

Atelier für moderne Photographie



Gegründet 1870

Viktoriastr. 26

Fernruf 3294



Constantin Luck ❧ *Düsseldorf*

M. Amram · Düsseldorf

Charlottenstraße 57 :: Telefon No. 151

Generalagentur

Unfall-, Haftpflicht-, Lebens-, Feuer-, Einbruch- und Transportversicherungen

---

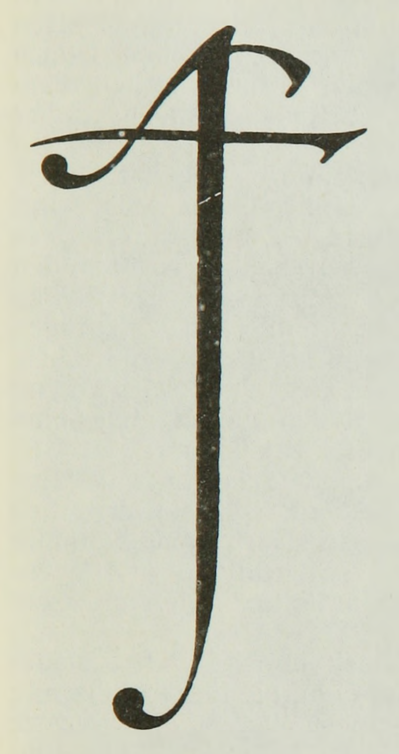
DR. FRITZ GOLDSCHMIDT
DR. VICTOR WALLERSTEIN

GEMÄLDE
SKULPTUREN
BRONZEN

BERLIN W 35

SCHÖNEBERGER UFER 36A
PRIVATSTRASSE, HOCHPARTERRE

MITTEILUNGEN DER GALERIE FLECHTHEIM
HEFT 2/3 ENDE MAI 1921



Mitarbeiter u. a. Bagier, Franz Blei, Paul Cassirer, Walter Cohen, Collofino, Daeubler, Max Deri, Kasimir Edschmid, Carl Einstein, Eulenberg, H.H. Ewers, Max J. Friedlaender, von Hatzfeld, Hausenstein, Daniel Henry, von Hörschelmann, Paul Huldschinski, Kamlah, Keim, Kötschau, Marie Laurencin*, Rudolf Levy, Lotte von Mendelssohn-Bartholdy, Megerle, Mynona, Osborn, Raynal*, Grete Ring, Roché*, André Salmon*, Salmony, Schickele, Siemsen, Sternheim, Suermondt, Uhde, de Vlaminck*, Karl With, Wilhelm Worringer. Herausgeber **Werner Heuser** und **Hermann v. Wedderkop.**

* Um ihnen nicht den Charme des Originals zu nehmen, erscheinen diese Beiträge im Urtext.

UEBER DAS KUNSTSAMMELN

Das Sammeln ist insofern Spiel, wie es sich gegensätzlich verhält zu pflichtmäßigem und unmittelbar nützlichem Tun. Der Sammler erholt sich von der Last seines Berufes, indem seine ernste Alltagsaktivität in Liebhaberei umschlägt. Ein Pierpont Morgan setzte dieselben Kräfte, nämlich Erwerbsinn und Entschlußkraft, als spekulierender Kaufmann und als Kunstsammler ein, hier und dort in ebendem gewaltigen amerikanischen Ausmaß, und fand Entspannung von der auf wirtschaftlichen Erfolg gerichteten Anstrengung, wenn er für Bilder und Bücher ausgab, was zu erwerben, ihm hartes Gebot zu sein schien.

Der Reichtum bedarf, um sich zu offenbaren, so kostspieliger Dinge, wie sie von der Kunst geschaffen worden sind. Nur Kunstwerken sind Außerordentlichkeit und Seltenheit in dem Grad eigen, daß ungeheuere Preissteigerung möglich wird, und der Besitzer von 100 Millionen sich etwas gestatten kann, was der Besitzer von

10 Millionen sich versagen muß. Der banale Luxus, wie ausschweifend er sein mag, bleibt einer vergleichsweise großen Zahl erreichbar. Wer darüber hinaus seine Lebensführung den reichsten Mitteln anzupassen strebt, kommt zum Sammeln, auch ohne daß Kunstliebe ihn dorthin lenkt, zumal wenn seine Geistesart dem groben Genuß abgeneigt ist. Er will doch etwas von seiner Macht sehen und sichtbar machen.

Der Kunstbesitz ist so ziemlich die einzige anständige und vom guten Geschmack erlaubte Art, Reichtum zu präsentieren. Den Anschein plumper Protzigkeit verjagend, verbreitet er einen Hauch ererbter Kultur. Die Schöpfungen der großen Meister geben dem Besitzer von ihrer Würde ab, zuerst nur scheinbar, schließlich aber auch wirklich.



Süddeutsch, 17. Jahrh.
Madonna immaculata
(Galerie Flechtheim)

Der Sammler bringt begehrenswerte Dinge an sich kraft seines Geldes oder kraft seines Verständnisses. Zumeist bleibt es unklar, welche von den beiden Kräften den Ausschlag gegeben habe. In Folge dessen vermag ein reicher Mann sich einzureden und die Vorstellung bei anderen zu wecken, daß geistige Potenz entscheidend sei, während er die Macht des Geldes wirken läßt. Und dies schmeichelt seiner Eitelkeit.

In die dankbar aufschauende Begeisterung, mit der das Kunstwerk den Betrachter erfüllt, mischt sich dem Sammler etwas von der herrschsüchtigen und eifervollen Verliebtheit, mit der wir umfassen, was uns gehört.

Von allen Besitztümern unterscheidet sich das Kunstwerk durch die schillernde Unbestimmtheit seines Wertes. Ein echter Rembrandt stellt ein Vermögen vor, ein falscher ist wertlos. Und der echte sieht dem falschen verzweifelt ähnlich. Nur wenige Augen nehmen den Unterschied wahr. Das Bewußtsein, Werte sein zu nennen, die nur Eingeweihten erkennbar sind, und die Ueberzeugung, zu den Auserlesenen zu gehören, da doch niemand das Kunstwerk besser gewürdigt zu haben scheint als der, welcher es bezahlt hat, beglückt den Reichen, der sein Gold gern mit dem Mantel geistiger Exklusivität bedeckt.

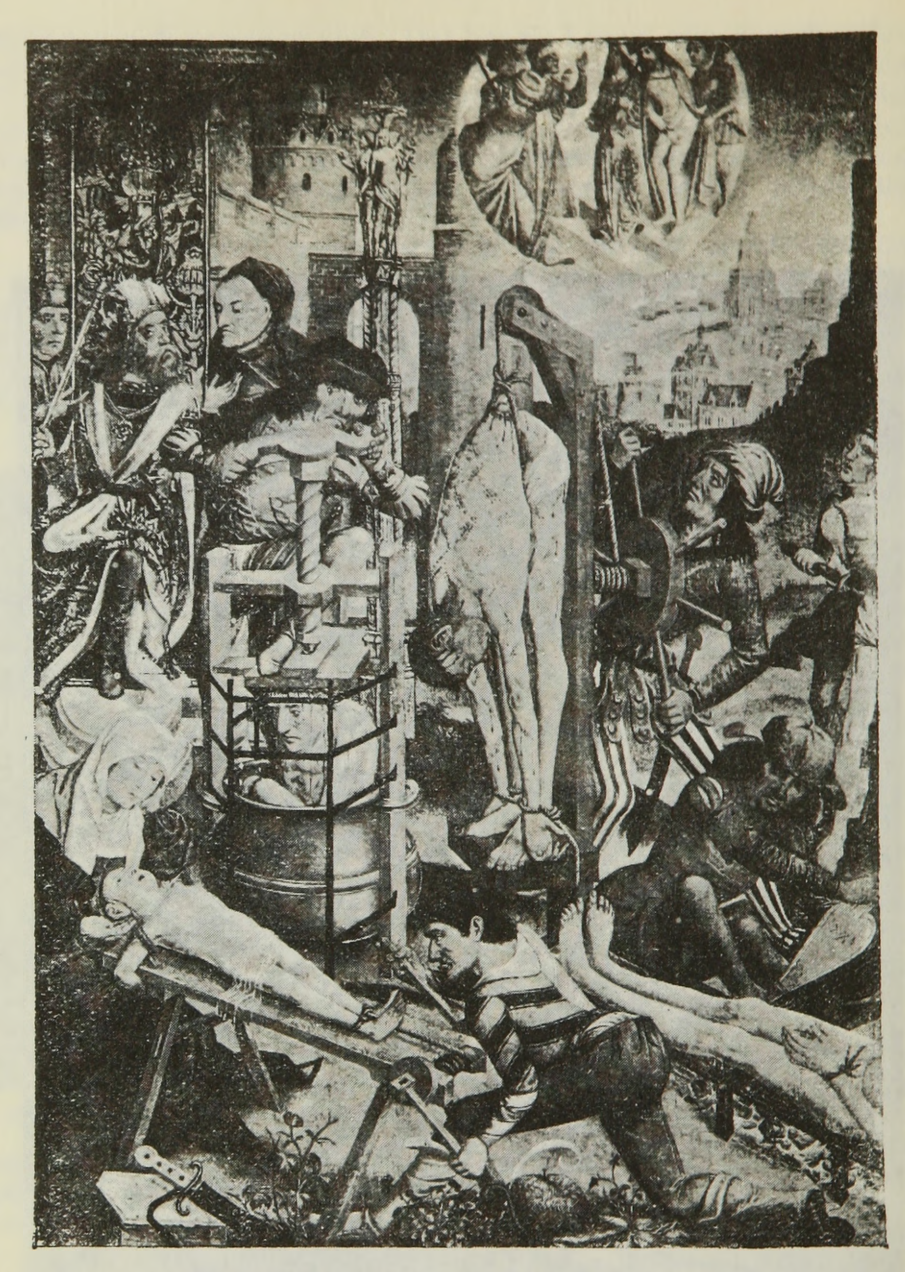
Man kauft nicht das Holz oder die Leinwand, sondern das Lustgefühl, das ein Komplex von Formen und Farben gewährt, oder den Ruhm eines Autors oder ein Kennerurteil. Manche Sammler suchen ängstlich und begierig in den Mienen und Worten ihrer Besucher nach Bestätigung so luftiger und problematischer Werte, einige verdoppeln sich die Freude durch die stolze Vorstellung, daß nur der Eigentümer sich das Kunstwerk ganz zu eigen mache und schwelgen sogar in dem Gedanken, die anderen von der Wirkung ausschließen zu können.

In dem natürlichen Verlangen, sein Eigentum, also die Genußquelle, zu sichern und zu vergrößern, steigert der Sammler seine



JAN PROVOST Beweinung Christi

(Vormals Slg. v. Back, Szegedin, jetzt Galerie Flechtheim)



MEISTER DER HEILIGEN SIPPE, Köln um 1500
Martyrium der Makkabäischen Brüder (Galerie Flechtheim)

Genußfähigkeit, wobei die Heuchelei in Selbsttäuschung und die Selbsttäuschung zuweilen in Kunstverständnis übergeht.

Ueberschätzung des Eigenen wird selten vermieden. Die optimistisch bejahende Anlage, die den Entschluß der Erwerbung bestimmt, endet manchmal in Narrheit, zumal wenn der Sammler mit naivem und ungebildetem Selbstgefühl nur dem eigenen Urteil zu folgen, stolz, nicht von anderen zu lernen bereit ist und sich in Wahnvorstellungen einspinnt. Der kluge Sammler wird die letzte Entscheidung dem eigenen Urteil überlassen, aber fremde Kennerschaft

ebensowenig verachten wie ihr blindlings trauen, er wird jeden Irrtum für möglich und keine Meinung für unumstößlich halten, er wird sich daran gewöhnen, statt mit Ja oder Nein mit Mehr oder Weniger zu rechnen und den prickelnden Reiz empfinden, den der Umgang mit Gefühlswerten bietet. Glaubt er Sicherheit gewonnen zu haben, so ist er schon auf den toten Punkt gelangt. Mißtrauisch zweifelnd und empfänglich lernend, bleibt er frisch und fortschreitend. Sein Geist ist erfüllt von Eindrücken, die ebenso zart und kaum faßbar wie maßgebend und entscheidend sind. Nicht nur durch Geschmacksbedürfnisse, sondern auch durch Eitelkeit und durch materielle Interessen wird er zum Aufspüren von Nuancen getrieben und entwickelt dabei Fähigkeiten, die der gelehrten Forschung und dem Kunstverständnis zugute kommen.

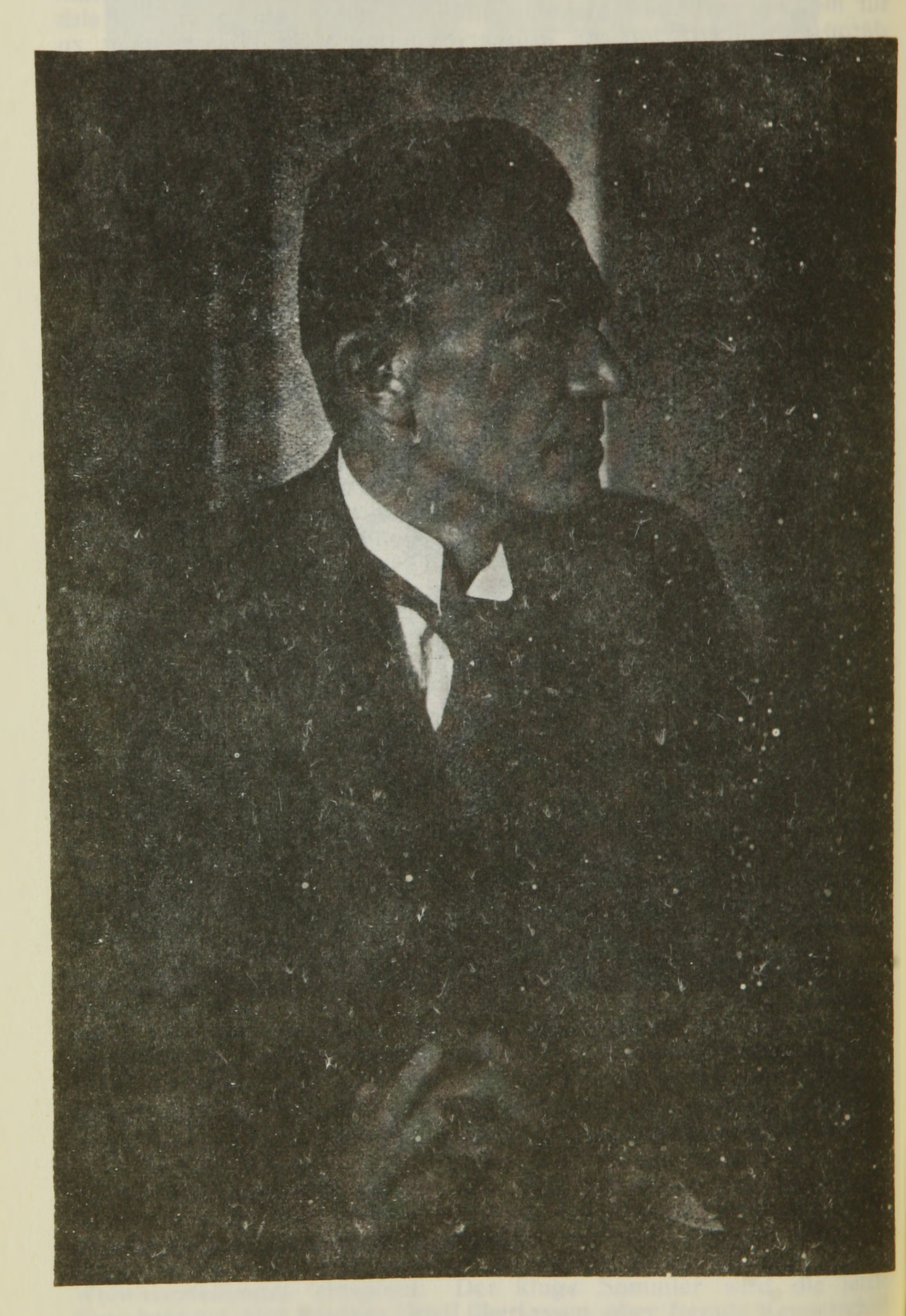
Wie sich in der Passion des Sammelns der Beruf des spekulierenden Kaufmanns spiegelt, so auch der Beruf des Wissenschaftlers. Das Sammeln ist nicht selten platonische Gelehrsamkeit. Das Entdecken, Wiedervereinigen zerstreuter Glieder, das Einordnen und systematische Vervollständigen befriedigt strebsame Geister, die sich auf diese Art die beglückende Empfindung aufbauender Tätigkeit verschaffen oder mindestens der Langweile entgehen. Der Schaffensdrang der Unproduktiven offenbart sich am klarsten dort, wo Dinge gesucht werden, die an und für sich wenig bedeuten. Das Briefmarkensammeln ist das Sammeln an sich. Hier empfangen die Gegenstände erst aus der Erregung und Mühe des Erwerbens und als Teile des organisierten Gefüges ihren Wert. Vom Briefmarkensammeln führt der Weg aufwärts zum Sammeln von Kupferstichen, Münzen, Medaillen und dergleichen, wobei sich mit dem absoluten Triebe Kunstsinn und gelehrtes Streben vereinigen.

Die Phantasie wird bei dem Erwerben durch Abenteuer angeregt, eine freiwillige Geschäftigkeit füllt die Mußestunden aus. Die Jagd mit Glücksfällen und Ueberraschungen wird zum Bedürfnis, ja zum Lebensinhalt. Wer darauf nicht verzichten will, auch nicht auf die Betätigung erworbener Kennerschaft, nachdem sein Haus gefüllt ist oder seine Mittel erschöpft sind, der gleitet leicht über Tauschen und „Abgeben" in mehr oder minder verschämten Handel. Bei den „marchands amateurs" findet man neben scharfem Geschäftssinn nicht selten die zäheste Leidenschaft und das tiefste Verständnis.

Ohne die gierige Monomanie der Sammler wäre viel Kulturgut verloren gegangen oder doch verborgen geblieben. Aus der wirren Verwurzelung der Beweggründe entfaltet sich als die schönste Blüte enthusiastische Kunstliebe. Und nicht Wenigen, die aus Snobismus oder gar aus Berechnung sich dem geistigen und sublimen Sport gewidmet haben, ist die Besitzfreude eine Brücke zur reinen Verehrung geworden.

Max J. Friedländer.

(mit gütiger Erlaubnis des „Kunstwanderers")



Carl Ernst Osthaus

CARL ERNST OSTHAUS

ist Ostersonntag, 47 jährig, in Meran verschieden. Hier die Rede, mit der **Peter Behrens** diesen großen und seltenen Menschen bei der Gedächtnisfeier im Folkwang-Museum am 10. April würdigte.

Verehrte Anwesende! Der deutsche Werkbund hat mich beauftragt, am heutigen feierlichen Tage und an dieser Stätte, seinem Vorstandsmitglied, dem Weggenossen und Freunde einen letzten Gruß nachzurufen.

Auch der Werkbund ist nur ein Verein von Männern und Frauen, die durch einen Gedanken zusammengeführt und gehalten sind, und ein Abgesandter trägt den Anschein, eine wohlerwogene Pflicht zu erfüllen.

Jedoch, wenn ich ohne Ueberlegung bereit war, Ueberbringer zu sein, so kam mir nicht der Gedanke, im ehrenvollen Dienste zur Vermittlung nur einer höflichen Botschaft zu stehen. Denn der Werkbund ist auch eine Gemeinschaft von Männern und Frauen, die erglüht sind von einer Idee und an ein Ziel glauben und es zu erstreben suchen in rastloser Arbeit. Diese sind es, die durch die Trauernachricht im Schmerze verstummt, mich sandten und ein Wort zu vermitteln hießen.

Sie sind es, die sagen wollen, daß sie am Grabe eines Freundes nicht nur trauerten, sondern untröstlich seien, weil ihnen der Mitkämpfer gefallen, ein Bruder im Geiste genommen, ein Vorbild erloschen sei.

Das ist es, was die, die dem Werkbund zugehören, auf's Tiefste erschüttert und eigentlich ganz Deutschland in Trübnis stoßen mußte: Der Mann, dessen Leben von der reiferen Jugend an bis zum letzten Atemzuge Werkbundgedanke war, der ihn nicht nur in aller Reinheit durchdachte, sondern im Handeln ihn zur Tat werden ließ, dieser Verwirklicher ist nicht mehr.

Ich lernte Carl Ernst Osthaus zu meiner Darmstädter Zeit, als wir, damals die Jüngsten in der Kunst, ein neues Leben heraufbeschwören wollten, eines Abends in Berlin kennen. Eine durch den ersten Blick gewinnende Persönlichkeit, die, wie ich merkte, zudem mit reichen Kenntnissen von Kunst- und anderer Wissenschaft versehen, mir zustimmte in allen meinen hochfliegenden Phantasien.

Uns jungen Künstlern ging es auch damals nicht um eine kunstgewerbliche Bewegung: wir wollten etwas anderes, als es den Anschein durch unsre Arbeiten und Ausstellungen zunächst bekam. Viel Höheres und Umfassenderes. Weltanschauungsideen waren es auch damals, die uns bewegten, für die wir symbolischen Ausdruck auf allen Gebieten der Kunst, im kleinsten Gegenstand und im monumentalen Wollen, bis zum großen Festspielhause suchten.

Und alles dieses verstand der bewerkenswerte junge Mensch aus der westfälischen Industriestadt Hagen, stimmte ihm zu, bekräftigte es und erzählte, daß er in seiner Stadt ein Museum gebaut habe und es von van de Velde ausbauen lassen wolle, um die allermodernste Kunst darin aufzunehmen.

Einem solchen Menschen zur damaligen Zeit zu begegnen, mußte wie ein Ereignis wirken, auch wenn man noch nichts von der Art seines Sammelns und allen seinen anderen Plänen wußte.

Später dann, als ich und andere Gleichgesinnte und Strebende in Freundschaft mit ihm verbunden waren, lernten wir seinen schaffenden Geist bewundern. Denn natürlich von größerer Bedeutung als durch alle reichen und anregenden Schätze seiner Sammlung, als durch den stärkenden Meinungsaustausch, wurde er für uns als der Vermittler von gemeinsamer Arbeit. Die Aufgaben, die an uns herantraten, standen nicht immer außerhalb wirtschaftlicher Notwendigkeit, durch den besonderen Bauherrn und Vermittler aber wurden sie fast ganz zu Problemen der Kunst.

Es mag mir vergönnt sein, in dieser Stunde der Erinnerung im Namen aller derer, die durch ihn zu künstlerischem Wirken kamen, die Schuld tiefer Dankbarkeit zu bekennen.

Wie er nicht durch Freundschaft verbunden, nur einen einzigen Künstler zu Wort kommen ließ, sondern neben aller Herzensfreundlichkeit, die von ihm ausging, sich von ernster Sachlichkeit leiten ließ, wie er in der damaligen noch unklaren Zeit sich nicht nur *einer* Persönlichkeit verschrieb, sondern die Synthese der verschieden gearteten Begabungen erstrebte, ebenso lag ihm auch nicht an der Architektur allein, sondern er faßte auch sie auf als ein Teil vom gesamten künstlerischen Geschehen seiner Zeit. Wohl war sie für ihn die Kunst, die die Gesetzmäßigkeit des Kunstwollens am meisten verriet, in der das Abstrakte am klarsten zu Tage trat, aber er wollte sie zudem durchwoben sehen und aufleuchten lassen mit allen Mitteln, die ihr zu einer plastisch sinnlichen Erscheinung verhelfen konnten.

Auch die Synthese aller *Kunstäußerungen* suchte er. So wurden seine Freunde nicht nur die Baukünstler, sondern auch die Schaffenden auf allen anderen Gebieten der Kunst.

Wenn es uns heute als eine der wichtigsten Erkenntnisse, ja die wichtigste Forderung für künstlerische Entwicklung gilt, nämlich im Zusammenklang der Künste, im Gesamtkünstlerischen, die Grundbedingungen für eine ästhetische Kultur zu erblicken, so ist man wahrhaft erstaunt, wie diese Einsicht so früh schon durch Osthaus gewonnen und in die Tat umgesetzt wurde.

Er beschränkte sich nicht auf das Zusammenwirken von Werken der Architektur, Malerei und Plastik, sondern es darf ihm hoch angerechnet werden, daß er auch das schöne Handwerk in das Reich seiner Pflege einbezog. Durch die volle Auswertung handwerklicher Tüchtigkeit bekannte er sich auch ganz zu den kunstpädagogischen Grundsätzen, die unseren heutigen Erfahrungen gemäß sind. Die Ergebnisse, die er verwirklichte, geben deutlich Zeugnis dafür, daß es tatsächlich keinen Unterschied zwischen hoher und „Kleinkunst“ gibt, wenn alles sich zu einer Einheit zusammenfügt, die durch den persönlichen Geschmack und die Qualität des Objektes bedingt wird.

Und darüber noch hinaus wollte er das Leben selbst in den Kreis der schönen Dinge einschließen, indem er der menschlichen Gestalt durch Rhythmus und Farbe, nämlich durch Tanz und Mode Veredelung geben ließ. So prägte er auch das Wort: „Wer die Einheit sucht, wirkt am Teppich des Lebens“.

Auf seinem ganzen Lebenswege suchte er die Einheit, suchte und fand Werte, die er verband. Und auch das gehört zu seinem Bilde, daß eine Gattin als seltenes Beispiel treuer Mitwirkung in gleichgeartetem Verständnis ihm helfend zur Seite stand.

Doch alles was er unternahm, alle Kunstliebe, alles Sammeln und Bauen stand unter der Einstellung auf die lebende Kunst. Die Jugend zu finden, die der kommenden Zeit Form gibt. Dieses war sein Grundsatz von seinen eignen jungen Tagen bis zu seinem Ende.

Diese Neigung beherrschte ihn so sehr, daß er die Sorge nicht los ward, es könnten junge Talente sich im Verborgenen mühen und nicht hervortreten können, weil das Interesse zu sehr für die bereits Erfolgreichen beansprucht sei. Und noch auf seinem Krankenlager beschäftigte ihn dieser Gedanke, der ihn antrieb, mit einem Schreiben dem Werkbund einen Künstler zu empfehlen, den er erkannt hatte und für den er sorgte.

Wir, die wir die Zeit des Erwachens eines künstlerischen Gewissens, die Anfänge eines morgendlichen Dämmerns zur Zeit der Jahrhundertwende erlebten, erinnern uns gut und wissen es darum, was es bedeutet, dem Neuen und Werdenden beizustehen.

Wir haben nicht nur beim eigenen jungen Schaffen die Wohltat einer Zustimmung erfahren, sondern sind gern bereit, auch für unsere Zeit den Schluß daraus zu ziehen: Nur durch den jungen Geist kann die Zukunft in Schönheit gestaltet werden.

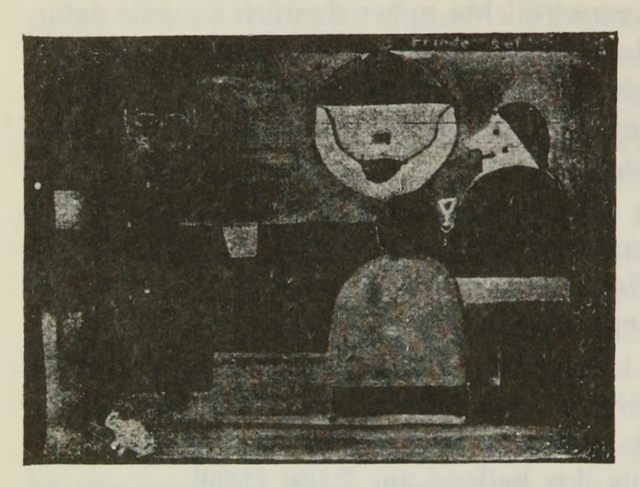
Dieses will der deutsche Werkbund als das Vermächtnis des dahingeschiedenen teuren Freundes heilig halten.

Die Leitung des Folkwang-Museums hat **Dr. Karl With**, seit langen Jahren Osthaus' Freund und mit den Schätzen des Museums vertraut, übernommen.

H·A·N·S D·R·E·X·E·L

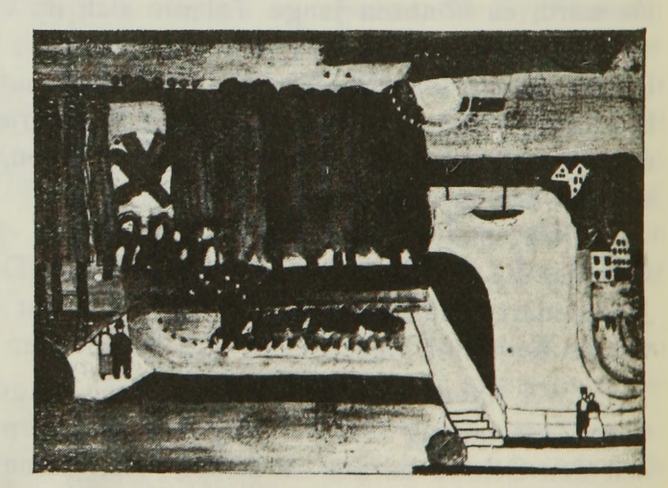
Nach einer fast 10jährigen Pause sind wieder Arbeiten von Drexel zu sehen.

Eines dieser Bilder hing ich kürzlich im Folkwang neben Matisse. Es stellte sich heraus, daß bei gewisser Verwandtschaft in der Art der farbigen Filtration des Thematischen eine weite Kluft zwischen beiden sich auftat: dort der französische Geist aus der „kultivierten" Zeit vor dem Kriege – hier der deutsche Geist nach Krieg, Lazarett, Tumult. Wie raffiniert erschien Matisse, wie bewußt und fast allzu reich und sicher im Mittel und in der Geste, mit der Kraft sinnlicher Bezauberung und Verführung. Drexel blieb daneben erst stumpf und trocken; stimmte ernsthaft, wirkte wohltuend in seiner kargen Aufrichtigkeit; und dann ließ sich aus dieser lebensvollen, herzhaften Primitivität eine große Welt gewinnen. Tiefsinn, Wärme und Wundertätigkeit, aber auch Angriff, Schärfe, und Brutalität liegen hier eng beieinander.



HANS DREXEL Familie (Oelg.)

Diese Bilder sind keine malerischen Auseinandersetzungen mit der Leinwand; auch keine bloßen künstlerischen Affektationen. Es sind menschliche Auseinandersetzungen mit diesem Weltdasein, Konfrontationen jedes Irdischen mit dem Generationalen.



HANS DREXEL Rheinlandschaft (Oelg.)

Das Thema bleibt immer Vorwand, Spannungspol; ist niemals Ziel, aber auch nie unwichtig. Ist der Bogen zum Pfeil.

Verschieden ist der Grundzug dieses „Zwischen-den-Dingen-Seins“, dieses Schwebens und Fluktuierens in einer Zwischenzeitlichkeit: in den Bildern der früheren Epoche mehr eine unheimliche Verdunstung des Gewohnheitsmäßigen; oft nervös, oft gespenstisch, oft heraufbeschworen aus einer Verzauberung; mit transluciden Tönen und Durchsichtigkeiten, mit der nagenden Schärfe von Gedanken im Halbschlaf oder auch wie das stumpfe Weltbrüten eines ungeborenen Kindes. In den Bildern der letzten Periode dann – eine kräftige, bis zur gesunden Derbheit gehende Festlegung; die Farbe klar und rein, unvermischt und einfältig zwischen braun und blau sich auslebend mit viel Rosa und Ocker; das Thema vereinfacht bis zur schlagkräftigen Banalität, aber immer explosiv und dauernd in Veränderung, in Bewegtheit; Kontur und Fläche durch Kreis und Punkt magisch überhöht.



HANS DREXEL Zeichnung

Ueberhaupt viel in diesen Bildern vom Kaleidoskop. Voller Ernst und voller Schrecknisse und ebenso voller Spiel und Lust. Dazu äußerst geladene Irritationsmomente. Fortreißende und aufsprühende Raketen in jene große Leerheit hinein, deren Widerspiel unsere Welt ist.

Ueber alles dies sei an anderer Stelle noch einmal ausführlicher die Rede.

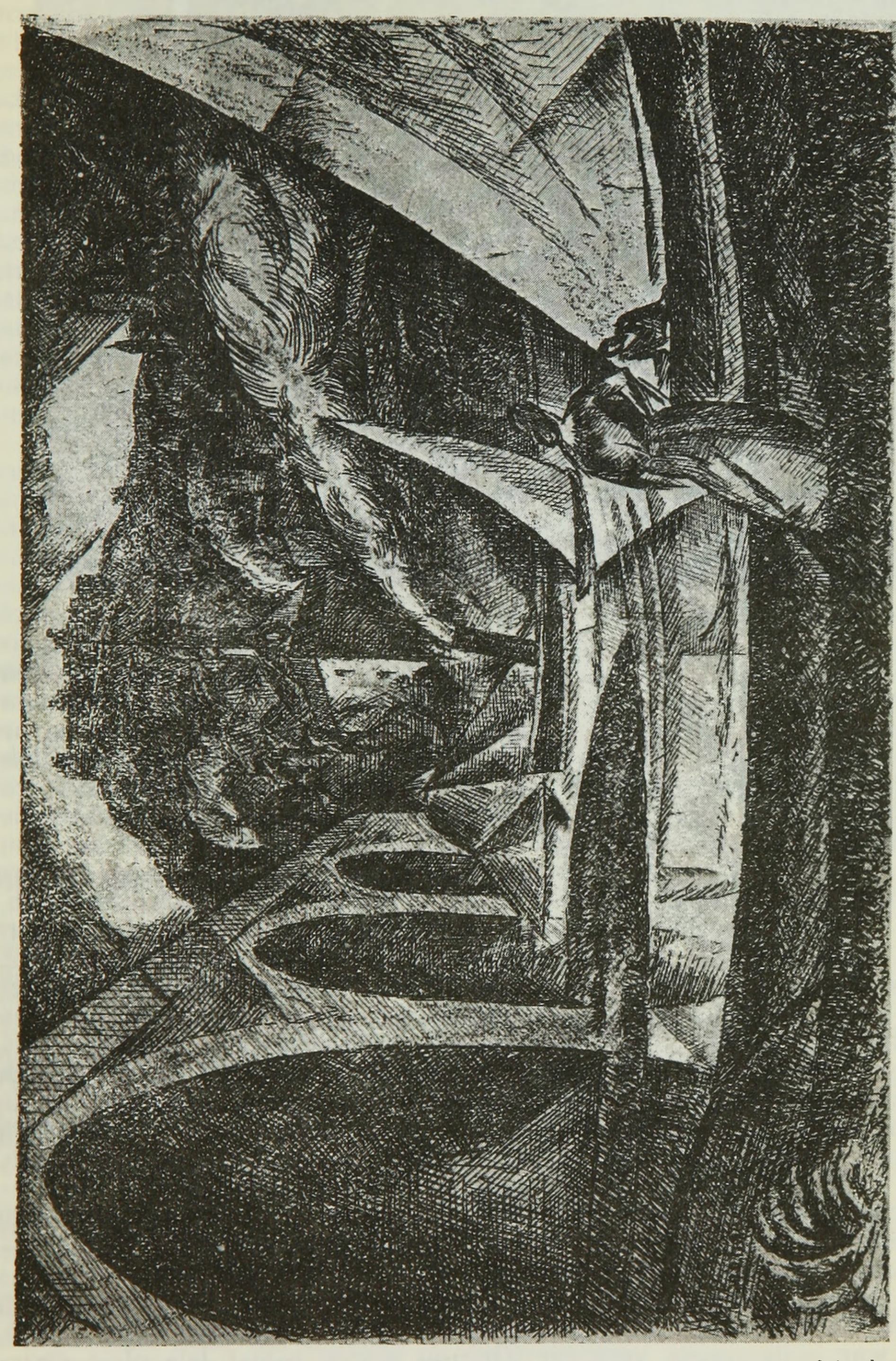
Karl With.

ERINNERUNG AN SEEHAUS

Im Jahre 1913 wurden Paul Seehaus und ich Freunde. Natürlich war es wieder Macke, der uns zusammenführte. Er war ja in Bonn der Mittelpunkt der unzünftigen Kunstfreunde, das anerkannte Haupt einer Gemeinde, die keineswegs auf Lokalpatriotismus ausging, vielmehr in Köln, im Industriegebiet, in Berlin und vor allem in Bayern viele Mitglieder zählte. Gemeinde ist fast zuviel gesagt. Es war mehr ein Geheimbund solcher, denen der übliche „Kunstbetrieb" keine rechte Befriedigung bot. Der im Jahre 1912 bei Piper erschienene „Blaue Reiter" gibt viel von den Stimmungen und Anschauungen wieder, die in diesem und in verwandten Kreisen herrschte. Daß heute beinahe Akademie geworden ist, was damals protestlerisch und proklamatorisch ausgesprochen wurde, mindert keineswegs das Verdienst von Männern, die in jener Kampfperiode des jungen Expressionismus von allen aufgescheuchten Kunstphilistern, vor allem denen der Presse, mit ängstlichem oder zornigem Ruf begrüßt wurden. Einer der häufigsten Gäste in diesem Bonner Kreise war Mackes fast ehrfürchtig bewunderter älterer Freund Franz Marc.

Damals also, 1913, herrschte in dem trotz der Universität doch recht provinziellen Bonn ein geradezu lebendiges Kunsttreiben. Es gab – nur wenige wußten davon – eine wahrhaftige „Künstlerkolonie" in dem inzwischen eingemeindeten Bonner Vororte Grau-Rheindorf, nicht zu verwechseln mit dem durch seine romanische Doppelkirche hochberühmten Schwarz-Rheindorf auf dem rechten Rheinufer. Rheindorf war das Eldorado der Studenten und kleinen Mädchen, die dort Sonntags zum Tanze kamen, ansonsten bewohnt von einer braven Bevölkerung, die mit Eifer und Erfolg bemüht war, die Stadt mit Gemüsen und Milch zu versorgen. Man stelle sich vor, daß in einem dicht am Rhein gelegenen, ziemlich verkommenen, aber durch Garten und Wiesenland ausgezeichneten Gebäude ein mutwilliges Künstlervölkchen hauste, das in Schwabing oder Friedenau, selbst auf dem Montmartre gewissermaßen Ortsfarbe gewesen wäre, hier jedoch, am breit und gemächlich hinströmenden Niederrhein, wie ein Capriccio wirkte. Hier in Rheindorf lebten der Schriftsteller Karl Otten, der jüngst als Mitglied des Aktionskreises den Berlinern den „Roten Hahn" aufs Haus setzte, der Münchener Maler Franz Henseler, dessen reiche Fähigkeiten ein grausames Kriegsschicksal verschüttete, bevor ihn 1917 der Tod erlöste, der ausgezeichnete Graphiker und Silhouettenkünstler F. M. Engert und der liebenswerte Bonner Chemie-Student F. K., der jenes Haus gemietet und den Kolonieplan gemeinsam mit Macke ausgeheckt hatte. Fast täglich kam dieser aus seiner Bonner Klause herüber; ihn lockte die fabelhafte Unbekümmertheit und Sorglosigkeit des Rheindorfer Freilichtlebens – wenn Macke am Sonntagmorgen, faul und behaglich im Lehnstuhl liegend, seine Tonpfeife rauchte oder mit Henseler vorübergehende Passanten durch ein improvisiertes Rheinbad erschreckte, so sind kleine Züge einer vie sur la campagne aufgezeichnet, die in allem Wesentlichem doch ernsthaftester, künstlerischer Arbeit galt. Wie hätte sich sonst auch Paul Seehaus in diesem Kreise wohlfühlen können, Seehaus, der so gar nichts von Mackes Impulsivität und ansteckender Lebensfreude besaß, vielmehr Grübelei und melancholischer Weltflucht ganz unrheinischen Gepräges ausgesetzt war? Aber gerade

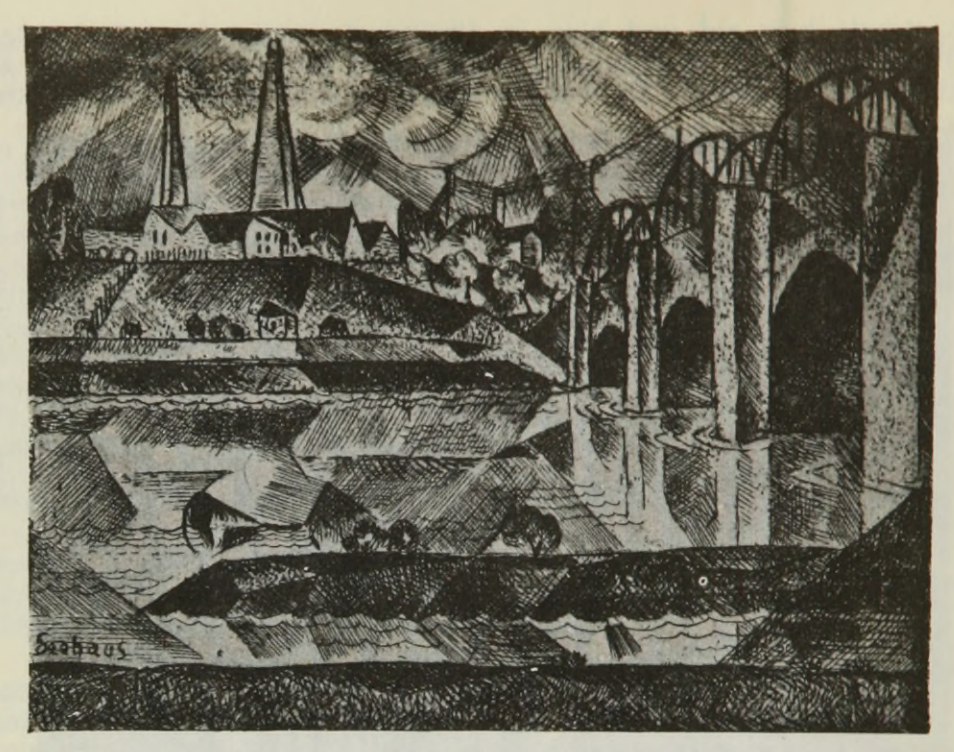
er atmete hier auf und hier, in Rheindorf, entstanden seine ersten farbig ungemein lebendigen Landschaften, die ich noch heute zu seinen besten zähle. Sie wurden zuerst in einer kleinen, viel disku-



PAUL A. SEEHAUS Brücke und Stadt (Radierung)

tierten Ausstellung rheinischer Expressionisten gezeigt, die Macke in jenem Jahre in einer Bonner Buchhandlung veranstaltete.

Es ist charakteristisch für Seehaus, der damals erst 22 Jahre



PAUL A. SEEHAUS Elbbrücke (Radierung)

zählte, daß er diese Oelbilder – eins davon ist in der schönen Sammlung von Dr. Hans Koch in Düsseldorf – nicht mit seinem Namen, sondern nach dem englischen Fischerdörfchen, wo er seine ersten Malerferien verbracht hatte, „Barnett" signierte. Vater Seehaus wollte vom Malerberufe des einzigen Kindes nichts wissen. Ihm zu Liebe ward Seehaus der Sohn Student der Kunstgeschichte und wurde „Barnett", um nicht die Familie zu „kompromittieren". Es lag ihm nicht, auf den Tisch zu schlagen oder die Tür in's Haus zu werfen. Er war durch und durch Künstler und ganz und gar kein Kraftmensch.

Als Maler ein Autodidakt, war Seehaus es auch als Graphiker. Die frühesten Blätter, drei radierte Landschaften, entstanden 1912. Das nächste Jahr, 1913, war das allerfruchtbarste auf diesem Gebiete; ich zähle 23 Radierungen, größtenteils wiederum Landschaften. Eine erstaunlich große Anzahl für den, der des Künstlers peinliche Gewissenhaftigkeit in allen Dingen der Kunst kannte und dem zugleich bewußt ist, daß gerade damals, nach Mackes jähem Tode (Sept. 1914), seine Malerei eine Krisis durchmachte. Regelmäßig kam er mit seinen Kupfer-, später Zinkplatten nach Düsseldorf, wo die alte Firma Schulgen, die einst für Josef von Keller und die andern Düsseldorfer Kupferstecher gearbeitet hatte, den Druck besorgte. Als einige rheinische Museen zu einem lächerlich niedrigen Preise einige Abdrücke erwarben – zu einem Verleger hat er es bei Lebzeiten nicht gebracht – war das für den allzu Bescheidenen eine große Befriedigung. Man möge mich nicht mißverstehen: bescheiden wirkte dieser Künstler nach außen. Er war andererseits von der Zukunft seiner Kunst felsenfest überzeugt und von der größten Empfindlichkeit gegen diejenigen erfüllt, die sie verlachten. Wer ihr aber glaubte, dem bewahrte er eine Dankbarkeit, die in ihren Ausdrücken oft rührend, ja beschämend wirkte.

Mehr, als ich es in Worten auszudrücken vermöchte, hat Musik auf fast alles eingewirkt, was Seehaus mit dem Pinsel oder der Nadel auf der Fläche zu bannen versuchte. „Vor Beethoven verbeugte er sich tief, aber seine ganze Liebe gehörte Schubert“, sagte Wilhelm Worringer in einem Nachrufe auf den Künstler. Er ging gerade in den Radierungen auf den Rhythmus aus, und wenn gelegentlich einiges mehr zufällig wirkt, so ist dieser Zug auf's engste mit einer Naturverehrung verbunden, die von ängstlichem Naturalismus ebenso weit entfernt war wie von kalter Abstraktion. Er ist Landschafter gewesen in jenem neuen Sinne, der alles Vedutenhafte verschmäht und den Raum an sich verherrlicht. Oft ein Idylliker von Beschaulichkeit und mit Vorliebe für's Kleine, erhebt er sich in einzelnen Radierungen zu einem feierlichen Pathos, das so innig ist, daß die Gefahr leerer Geste auf's glücklichste vermieden wird. Man hat ihn, den der kubische Aufbau einer Landschaft reizte, mit Feininger verglichen, aber Seehaus ist viel weniger doktrinär, blutvoller, von jener echt-rheinischen Sinnlichkeit erfüllt, der als Maler August Macke den reinsten Ausdruck gegeben hat.

Als Seehaus am 13. März 1919, erst 27 Jahre alt, in Hamburg starb, wurde der schwere Verlust, den die ganze deutsche Kunst dadurch erlitt, erst von wenigen empfunden. Heute hängt eins seiner malerischen Meisterwerke, „der Dom zu Magdeburg“, in der Nationalgalerie. In den Sälen des „Jungen Rheinland“ im Düsseldorfer Kunstpalast (Große Kunstausstellung 1920) wirkten Landschaften wie der „Rotierende Leuchtturm“, der „Hafen“, die „Stadt am Berge“ als zwingende Gestaltungen von fast vollendeter Klassik. Sie sind ganz stark und sicher gefügt, wie für das große Orchester. Den Radierungen wird seine Zuneigung schenken, wer auch den Sinn für Kammermusik hat. In ihrer Feinheit ist wahrlich mehr Stärke als in der entsetzlichen Richtungsmalerei, die heute den Expressionismus zu einer Sache von Literaten und Programmfanatikern gemacht hat! Walter Cohen.

Aus der (vergriffenen) Seehaus-Mappe, 3. Veröffentlichung der Galerie Flechtheim.

OEUVREKATALOG PAUL A. SEEHAUS OELGEMAELDE *

1913

1 Hafen, Altrahlstedt, Gertrud Drascher
2 Rheinufer, Düsseldorf, Slg. Dr. Koch
3 Blumen, Bonn, Frau H. Cohen-Bouvier
4 Stilleben, Bonn, von Witzleben
5 Rotierender Leuchtturm, Düsseldorf, Slg. Flechtheim
6 Eisenbahnbrücke, Düsseldorf, Prof. Kumpmann
7 Fabriken, Bonn, bei den Eltern
8 Dorfstraße, Pützchen bei Bonn, Frau Dr. Peipers
9 Landschaft, Düsseldorf, Prof. Kumpmann

1914

10 Bergstadt, Düsseldorf, Städt. Kunstsammlungen
11 Hafenbassin, Barmen, Slg. Ibach

1915/16

12 Seelandschaft, Bonn, Dr. F. Kiel
13 Rheinische Stadt, Bonn, Dr. F. Kiel
14 Eifellandschaft, Bonn, von Witzleben

1916

15 Eifeldorf, Godesberg, C. Gebühr
16 Leuchtturm, Godesberg, C. Gebühr
17 Welle, Barmen, Slg. Siller
18 Steile Küste, Bonn, Frau Prof. Wygodzinski
19 Irische Küste, Neuß, Verein zur Förderung deutscher Kunst
20 Das Kreuz in der Eifel, Neuß, Verein zur Förderung deutscher Kunst
21 Große Eifellandschaft, Neuß, Verein zur Förderung deutscher Kunst

1917

22 Ebene, Köln, Frau Fritz Lehmann
23 Rote Türme, Köln, Frau Luise Koppel

1918

24 Rote Segel, Altrahlstedt, Gertrud Drascher
25 Haus am Wasser, Bonn, bei den Eltern
26 Magdeburger Dom, Berlin, Nationalgalerie

Hierzu noch einige unvollendete Bilder bei den Eltern und Freunden.

---

* Ueber seine Radierungen ist ein Verzeichnis in der Serie der Graphik-Prospekte erschienen; an Lithographien existieren ein Blatt, das in den Kriegsbilderbogen bei Goltz in München erschien, dann drei nicht gedruckte Blätter, die für Hans Siemsen's Zeitecho bestimmt waren.

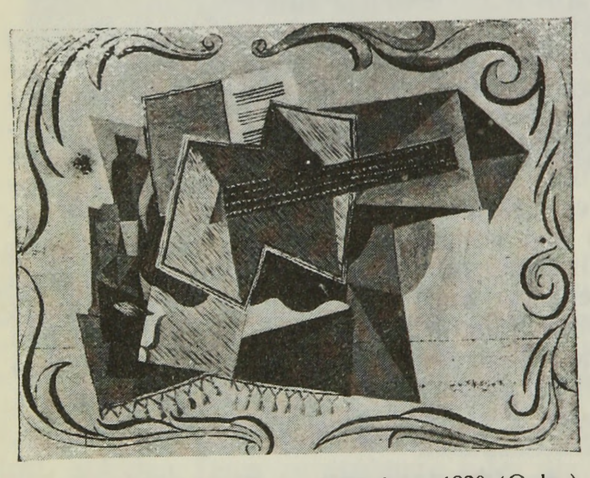
VEREINFACHUNG IM EISENBAHN-VERKEHR

Der Vater will nach Cottbus. Er hat die Fahrkarte Berlin-Cottbus. Die Fahrkarte nützt dem Vater nichts. Der Vater ist trostlos.

Die Fahrkarte gilt für den Eilzug. Der Eilzug ist schon fort. Der Vater will in den Schnellzug steigen. Der Vater darf es nicht. Der Vater weint. –

Ein Schnellzug ist kein Eilzug. Wenn man schnell ist, eilt man nicht. Wer eilt, ist nicht schnell. Die Eile ist langsam. Der Vater hat Eile, will mit dem Schnellzug fahren. Das darf er nicht. Der Vater reißt sich ein Büschel Haare aus. –

Die Fahrkarte des Vaters hat keinen Längsstrich. Hätte sie einen Längsstrich, so könnte er mit dem Schnellzug fahren. Der Längsstrich ist rot. Der Vater braucht Zuschlagskarten. Es gibt Zuschlagskarten mit breiten Längsstreifen. Der Streifen ist gelb Der Streifen ist manchmal grün. Der Streifen kann auch braun sein. –



PABLO PICASSO Stilleben, 1920 (Oelg.)

Der Vater geht an den Schalter. Der Vater kauft eine Zuschlagskarte. Der Vater hat einen braunen Streifen. Der braune Streifen nützt dem Vater nichts. Der braune Streifen gilt bis Lübben. Der Vater will nach Cottbus. Der Vater hat in Lübben nichts zu tun. Die Sache geht nicht. Der Vater rennt mit dem Kopf gegen die Wand. –

Der Vater muß eine andere Zuschlagskarte haben. Er braucht einen grünen Streifen. Der Vater will eine Zuschlagskarte bis Cottbus. Eine Zuschlagskarte bis Cottbus gibt es nicht. Der Vater muß eine Zusatzkarte bis Schleife kaufen. Der Vater will nicht nach Schleife. Der Vater hätte eine Sammelkarte nehmen müssen. Der Vater hat das nicht gewußt. Der Vater wird tobsüchtig. –

Man bringt den Vater in die Irrenanstalt. Der Vater wird von den Wärtern totgeprügelt. Der Vater kommt in den Himmel. Die Strecke nach dem Himmel ist über 150 Kilometer. Der Vater braucht hierzu keinen roten Längsstrich und keinen bunten Streifen und keine Sammelkarte. Der Vater frohlockt über diese Vereinfachung.

Hermann Harry Schmitz
(aus seinem Nachlaß)

KARL STERNHEIMS NEUES STÜCK:
DER ENTFESSELTE ZEITGENOSSE
URAUFFÜHRUNG IN DARMSTADT

Quintessenz dieser neuen Komödie ist das Rezept einer Reispunschtorte, dem Herr v. Schmettow, Diplomat, Golfspieler, deutscher Gourmet, dem zum erstenmal die geheimen Wunder der welschen Küche aufgehen, im Auto nachhetzt. Dieses Rezept hat er hintenherum durch Schustern bei dem jüdischen Maître d'Hôtel des reichen Fräuleins Cassati bekommen, die bekurt wird von 1. ihm, 2. einem Tenor, 3. einem Admiral, 4. einem augenblickserregten Journalisten und 5. einem jüdischen Politiker.

Diese fünf erscheinen zuerst, als der Vorhang wegrauscht, in Form von glühenden Zigarrenstummeln bei völlig verdunkelter Szene. Als Licht gemacht wird, sitzen sie in schwarz-weiß-roten Klubsesseln mit Taburett daneben, auf dem ein Cognakflacon mit Riesenschenkglas steht. Auch bei Licht bleibt es finster um sie her. Nur Sternheim brilliert, schwelgt in den süßen Ahnungslosigkeiten der fünf Mitgiftjäger. Er hat sich am meisten des Admirals angenommen, der, wie sich später erweist, weder schwimmen kann, noch eine Flotte hat. Der jüdische Politiker endigt sämtliche Sätze, deren Anfang er aus dem politischen Lehrbuch großer Zeiten genommen hat, mit „etc. pp." Auch der Tenor singt dauernden Kitsch, knödelt mitten in erregten Unterhaltungen die vier Töne eines Dominantakkords, zusammenhanglos, nur durch das Einzige des Tenors voll gerechtfertigt. Dieser erfreut sich denn auch wegen der schlagenden Einfachheit seiner Mittel der ausgesprochenen Ungunst der vier anderen, die nur bei schärfstem Nachdenken (Schmettow) oder in starker moralischer Erregung (Admiral) zu unkünstlerischen Aeußerungen gelangen. Zwingt ein kitschiger Zusammenhang den Tenor, so singt er auch mal: Ach wie so trügerisch sind Weiberherzen.

Diese fünf haben sich, immer schon wieder ausgesiebt, im Schloß von Fräulein Cassati am Bodensee etabliert, um hier den Besitz der Dame anzutreten. Sie sind derart konfus oder von so kollektiver Hinterlist, daß sie sich gegenseitig Korpsgeist im Vorgehen zugeschworen haben.

Diesen beweisen sie bei einem Sturm auf dem Bodensee, dem sich das Fräulein Cassati vereint mit ihnen in einem Boot entgegenwirft. Sie stürzt sich in die Flut und hört außer dem Geräusch der Elemente nur Geschrei und gegenseitiges Anfeuern, besonders von Seiten des jüdischen Politikers Verhaltungsmaßregeln. Mann der Tat ist Herr Klette, Outsider, frischer Schippel, der in diesen festen Kreis einige Tage vorher eingebrochen ist, ohne Prätention und

ausgezeichnet durch Nichtschwimmkunst. Dieser rettet Fräulein Cassati und steigt einige Zeit später zu ihr ins Fenster.

Die sämtliche Elite hat nach der Blamage auf dem Bodensee schleunigst abzubrausen. Herr von Schmettow hat aber nur einen Teil des Rezepts der Reispunschtorte. Er kann ein Ingrediens nicht verstehen, das ausschlaggebend ist. Es ist in dem Rezept die Rede von Marillensalse. Daß Marillen Aprikosen sind, hat er herausbekommen. Wegen der Salse kehrt er bei Nacht nochmals zurück, und der jüdische Maître d'Hôtel, Herr Mayer, gibt ihm die ergänzende Auskunft. Diese Szene wird in der Nacht gespielt bei dem Schein einer Blendlaterne und ist von ausschlaggebender Wirkung.

Den Admiral schmückt Sternheim stets. Er sitzt zuerst bei Havanna und Cognak in großer Uniform in dem schwarzweißroten Klubsessel. Zum weißen flanellenen Golfdreß darf Er allein große goldene Epauletten mit Fransen und einen goldenen Taillengürtel tragen. Der Tenor trägt den Golfschläger verzückt. Schmettow hat ein langes weißes Golfcape, innen mit roter Seide ausgeschlagen.

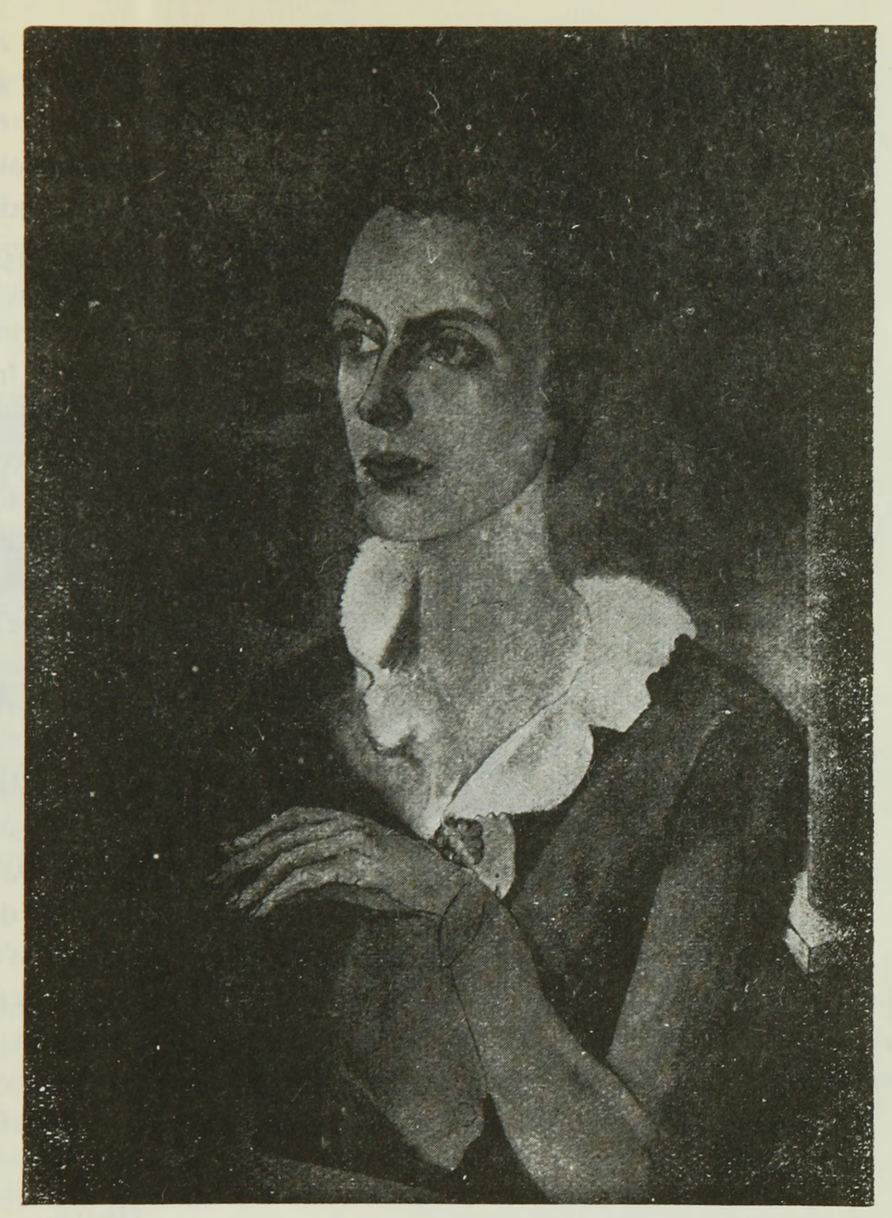


HERMANN HALLER
Marie Laurencin
(Terracotta)

Die Güte, Konservativismus mit mildem Vorwärtsgehen repräsentiert der jüdische Maître d'Hôtel, Herr Mayer, der Sternheim selbst bei der Aufführung rührte. Dieser macht alles. Er zieht den Haushalt seines Fräuleins wie einen großen französischen aus dem XVIII. Jahrhundert auf, hat durch sanfte Kommandos sämtliche Diener in der Hand, hilft Herrn v. Schmettow zu der Reispunschtorte und redet schließlich, als Klette sein Glück übersympathischer Weise noch nicht einmal begreifen will, diesem zu, einzusteigen. Er findet hier weiche, schmelzende, rührende jüdische Töne, bei denen Klette schließlich das Wasser im Munde zusammenläuft.

Was die Darmstädter zu dieser Komödie sagen, ist unklar. Sie wurde freundlich aufgenommen jedenfalls. In Darmstadt drängt sich wirklich viel zusammen. Von der Mathildenhöhe her drohen jährlich expressionistische Ausstellungen. Kasimir Edschmidt sitzt hier fest, und Graf Keyserling will wieder etwas anderes. Nun kommt auch noch Sternheim, der sich bekanntlich an garnichts kehrt. Schließlich hat der Darmstädter ganz recht, wenn er alle diese Herrschaften sich gegeneinander durchsetzen läßt und bei Hans Heiling bleibt.

H. v. Wedderkop.

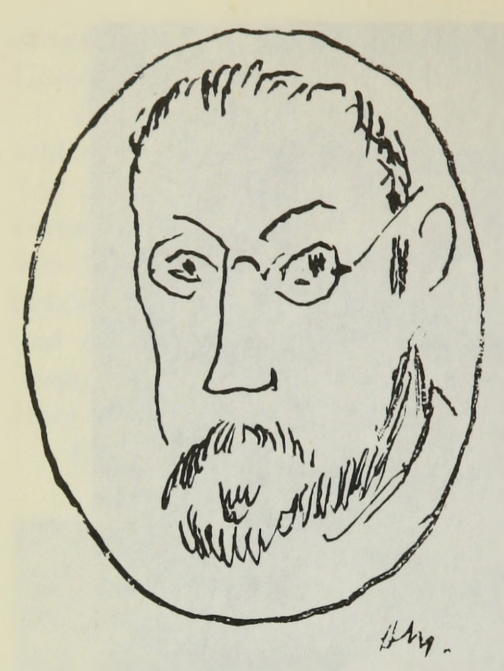


MAX BURCHARTZ Bildnis Maria Benemann, Oelg. (1920)

D A N C I N G

Les violons des Tziganes
Dans le café
Le thé tango
Sur la mer ballote le bateau
Sur l'eau
Et dans les bois
Le chant des oiseaux
Le rossignol ne chante pas dans le phonographe.

M. DE VLAMINCK
(aus „Communication", Galerie Simon, Paris, Verlag)



HENRI MATISSE Selbstbildnis

Holzschnitt von Jules Germain. Aus "HENRI MATISSE" von Marcel Sembat. (Editions de la Nouvelle Revue Française.)

Es ist nicht schwer, aus Ereignissen, die groß und gewichtig im Leben stehen, aus seltsamen Menschenschicksalen, aus tragischen Stoffen, eindrucksvolle Bücher zu komponieren. Aber eine Kunst ist es, uns durch das ganz Kleine und Geringfügige zu erschüttern, uns froh zu machen, uns wehe zu tun. Robert Walser gelingt es zuweilen in einigen seiner kleinen Geschichten. Von **René Arcos** erschien soeben im Inselverlag ein Bändchen **„Das Gemeinsame“,** in dem solche kleine Dinge uns tief bewegen. Aber der Meister dieser Kunst ist **Hans Siemsen,** dessen schlanke Gestalt mit dem blassen Gesicht und den traurigen Augen wir von Paris her kennen. Und von Paris, „unserem“ Paris handeln manche dieser Erlebnisse, die unter dem Titel **„Wo hast du dich denn herumgetrieben?“** bei Kurt Wolff erschienen. Die kleinen Geschichten des schmalen Bandes, von denen wir einige aus der „Freude“ kennen, rühren mit leisen Fingern an unsere Seele, – aber so, daß wir plötzlich voll großer Sehnsucht sind, oder voll Leidenschaft, voll Liebe und Zartheit, oder von Herzen betrübt.

Uhde.

In **Frankfurt** waren während der Kunstmesse drei wichtige deutsche Maler zu sehen. Neue Bilder von **Campendonk** bei Zingler, von **Kirchner** bei Schames und das Werk **Max Beckmann's** von 1914–1921 im Kunstverein. Diese Ausstellung war von der „Arbeitsgemeinschaft“, der Jean-Baptiste Neumann, Berlin und Peter Zingler und deren Graphische Kabinette in Bremen und Düsseldorf angehören, veranstaltet.

Für die Serie **Neue Kunst** von Klinkhardt & Biermann sind Bändchen über Nauen von Edwin Suermondt und über Henri Rousseau von Helmud Kolle in Vorbereitung.

Das Aprilheft der „Dame" brachte einen reichillustrierten Aufsatz über **Renée Sintenis,** dieser und **Marie Laurencin** ist das Maiheft des „Kunstblatts" gewidmet.



WILHELM MORGNER Der Reiter (Kohle) (Berlin, Nationalgalerie)

Wilhelm Morgner's malerisches Werk war im Januar in Berlin im Graphischen Kabinett ausgestellt, einerseits von der Kritik bejubelt, andererseits in Acht und Bann getan. Im März wurde die Kollektion in Wiesbaden gezeigt. – Das „Neue Museum" daselbst erwarb **Werner Heuser's** Oelbild „Paradies".

Das Museum in Essen, das immer mehr und mehr eine westliche Vorburg des östlich orientierten Expressionismus wird, zeigt im März eine **Nolde-**Ausstellung. Bei dieser Gelegenheit sei auf Direktor Gosebruch's liebenswürdigen Aufsatz über **Schmidt-Rottluff** im **„Genius"** aufmerksam gemacht, welcher Aufsatz an seinen früher erschienenen Brief „Mein lieber Herr Clarenbach" anklingt. Das vierte Heft des Genius ist vorbildlich und ohne Fehl: zwei Malern, die es wirklich verdienen, derartig pompös herausgebracht zu werden, ist es gewidmet: **E. L. Kirchner,** von dem wundervolle Zeichnungen abgebildet werden und **Henri Matisse,** von dem Marcel Sembat, Heinz Braune und die Maler Hans Purrmann und Rudolf Levy plaudern.

Im Phantasusverlag, München, erschien soeben das erste Buch mit Originalgraphik **Th. Th. Heines.** Der Simplizissimusmeister schuf 40 Original-Lithographien zu einer als Privatdruck veröffentlichten bisher unbekannten Novelle von Thomas Mann.

Herbert von Garvens-Garvensburg hat in der Gefangenschaft auf Fort Barraux im Juli 1919 farbige Zeichnungen geschaffen, die jetzt als erster Druck der Galerie von Garvens zu chinesischer Lyrik erschienen sind.

Das „Bulletin de la Vie Artistique“ in Paris, zu deren Herausgebern Félix Fénéon gehört, bringt folgende Notiz über eine deutsche Ausstellung in **Buenos-Aires.** Sie übersetzen, hieße ihr den Witz rauben.

Les Allemands peintres viennent de se produire, coup sur coup, en deux expositions à Buenos-Aires. C'étaient, surtout, des “réacteurs” contre l'ex-peinture du temps impérial, des hypermodernistes, qui se produisaient là. Ces Sécessionistes dernière manière ont intéressé les Argentins, à des titres divers. On y voyait des disciples de l'école de Worpswede, tel Vogler, des représentants des jeunes groupes souabes et badois, révoltés également contre l'influence de Berlin et de Munich; d'autres venus de Weimar, de Darmstadt, de Carlsruhe, de Dusseldorf: MM. Dettmann, Schreuer, Clarenbach et de plus actuels encore, tous artistes qui, en des expositions régionales, chez eux et depuis la guerre, on porté un coup, que l'on dit terrible, aux “bluffeurs” et aux “tam-tamistes” berlinois. Ce n'est pas dire que les expositions allemandes de Buenos-Aires n'ont valu aux inscrits au catalogue que des applaudissements, mais ces deux manifestations ont eu pour effet qu'en Argentine on reste désormais très intéressé par l'effort des petites écoles provincales allemandes, et que l'on garde le désir de se tenir désormais au courant de ce qu'elles feront.

Uhde, der Verfasser des „Henri Rousseau“, des Malers Freund und ein Vorkämpfer der jungen Kunst, wird jetzt zu nämlicher Zeit, da seine Pariser Sammlung zur Versteigerung kommt, ein Buch erscheinen lassen, über jenes helle, lebendige und schöpferische Paris: Die Liquidation einer besonnten Vergangenheit im Romane **„Die Freundschaften Fortunats“** (bei R. Kaemmerer, Dresden). Wir werden darin alles das finden, was wir selber liebten an der „Stadt des Lichts“ und unter den vielen, die wir in ihr kannten, vor allem die jungen Künstler treffen. Vom alten Rousseau hören wir anmutig und intim plaudern und erleben den Kampf des Kubismus. – Die Vente Uhde findet am 30. Mai statt.

Collofino sendet dem Querschnitt diese Annonce a. d. Köln. Ztg.

Enorme Verdienste.

Für hiesigen Bezirk wird von einer Kunsthandlung hervorragend tüchtiger Vertreter gesucht, der nachweislich über die besten organisat. u. akquisit. Fähigkeiten verfügt und imstande ist, als **Kolonnenführer** umfangreiche Verkäufe an Private zu tätigen.

Offerten mit Angabe bisheriger Tätigkeit und Referenzen erbeten unter **J M 13036** an **Rudolf Mosse, Berlin SW 19.**



BERNHARD HOETGER — Sent Mahesa, Stein

(ausgestellt im Jungen Rheinland)

SHIMMI GREIFT EIN

Wilhelm Hausenstein und Wilhelm Worringer haben kürzlich ernst, kurz und prägnant den Expressionismus erledigt. Diese Erledigung bezieht sich indessen nur auf den bewußt angebrachten Expressionismus, stärksten Exponenten modernen Fühlens. Während diese weit vordrängenden Pioniere also abgewirtschaftet haben sollen, beginnt jetzt der Expressionismus als Ganzes in die unbewußte Volksseele einzuziehen und sich hier besonders in den Beinen auszuprägen. Wer in der „Skala" in Berlin Shimmi gesehen hat, ist hiervon überzeugt. Es wird zwar einfach immer hier von dadaistischen Elementen gesprochen, aber Dada kommt garnicht in Betracht, da er alles andere als eine Kunstrichtung sein will, sondern distinguiert abwartend bei Seite steht. Shimmizweck war zunächst hygienisch. Zur Dicke neigende Leute in eleganter Form, nämlich zwischen den einzelnen Gängen eines Diners abnehmen zu lassen, ihnen wieder Appetit zu machen und Wurstgliedern schärfere Profile zu geben. Der Amerikaner tanzt in den großen Hotels ständig in den Essenspausen, wenn er sich nicht gerade mit dem Kurszettel beschäftigt. Darnach bedeutet Shimmi, künstlerisch gesprochen, Auflösung der menschlichen Gestalt in unten geometrische Gebilde, oben Auflösung in atmosphärisches durch Schüttelbewegung.

Diese Erweckung unbewußter Instinkte, die die Thesen expressionistischer Pioniere besser bestätigen, als kühnste Konzeptionen und stärkstes kosmisches Ueber- und Durcheinandergeschiebe mußte uns von England kommen. Denn nur mit englischem Feuer läßt sich ein Jazzband treiben, die wiederum nötig ist, damit die unbewußten Instinkte herauskommen. Diese zeigen sich eruptiv bei den Klängen fabelhaftester Musik mit unerbittlichem Rhythmus, unterschiedslos bei allen Ständen, beim Ladenschwung, Grafen, haute finance, Juden und Christen. Nichts ist elementarer als ein achtköpfiges Instrument, das als Unterlage, Urschlamm, eine große Trommel hat. Hieran sind angebracht und werden von einem Schöpfer bedient: Triangel, Schmetterschellen, kleine Trommel, Schnarrinstrument, Kuhglocken, Holzbretter und ein gardemäßiges Näselinstrument. Beiläufige Instrumente sind ein Flügel, Violine und Klampfe mit Tamburin und Schellen. Dies Gesamtgebilde, so heterogen es ist, geht einheitlich ins Zeug und erschrickt in ununterbrochener Stärke, zweimal in jedem Takt. Fast ununterbrochen, denn manchmal gibt es 3 Takt Pause. Man kann sich auf etwas gefaßt machen, wenn es wieder einsetzt. Stille vor dem Sturm versagt, denn die Gewißheit des Einsatzes kommt taktmäßig, so etwa wie alle 20 Minuten ein Schuß der Großen Berta auf Paris. Doch die Beine halten Stand. Unaufhörlich, auch in diesen stillen Pausen bilden sich schnell verschwindende und sich wieder formende Kegel, große mit ganzen, kleine mit halben Beinen. Die Kegel wieder, die an sich schon sich dauernd auflösen, glitschen weiter fort auf den Fußboden. Oben rüttelt der Körper in die Atmosphäre hinein, leblos geschüttelt. Kein Zusammenhang zwischen Oben und Unten, nur im Instinkt und in der Idee.

Weg über den Intellekt völlig ausgeschlossen. Der Intellekt leitet nicht das Bein, sondern dieses höchstens den Intellekt, wenn er nicht so völlig ausgeschlossen wäre, daß er selbst die Folgen nicht



PAUL KLEE Rotes Villenquartier (Oelg.) 1920

mehr sieht. Der individualistische Expressionist sieht hier Kollektivismus der Beine. Er könnte hier seinen schädlichen Intellekt, der ihm den Kosmos, den er so gerne erfassen möchte, auseinanderreißt und zerfasert, veräußern, wenn er Talent zum Tanzen hätte, und so in der Zeit stände, daß er ihre Ideen in den Beinen einfängt und sie damit ausdrückt. Die Expressionisten können hier Expressionismus lernen, was sie doch so gerne möchten.

Der romantisch-sentimentale Zug, der durch den Expressionismus geht, Abart des Spitzweg-Vergnügens, ist hier nicht zu spüren. Der Mensch wurde mechanisch, Worringer würde sagen abstrakt und behielt trotzdem ein unmittelbares Leben. Er schmiegt sich so wenig, wie er ins Leere nach den Sternen greift, ist verzärtelt weder im alten noch im neuen Sinne, macht keine individuellen Sprünge in alle Himmelsgegenden, sondern wird straff regiert durch eine streng rhythmisch daherbrausende Gegenwart, die sich Jazzband nennt.

H. v. Wedderkop.

AUS DEM DÜSSELDORFER KUNSTLEBEN

„In Düsseldorf eine Stellung zu behaupten, sei es in der Musik oder Malerei, dazu gehört ein dickes Fell. Sie ehren ihre bedeutenden Leute nicht, sie machen ihnen das Leben schwer."

(Aus einem Briefe Clara Schumanns an Brahms.)

Es ist ein Glück für die Herren Feuilletonredakteure der „Düsseldorfer Zeitung", daß Prof. Dr. **Karl Kötschau** immer noch hier weilt. Denn er trägt nicht unwesentlich zur Verbesserung ihrer Finanzen bei. Fast täglich, mindestens aber allwöchentlich stehen Angriffe gegen diesen Mann, der den Augiasstall der Städt. Kunstsammlungen gereinigt hat, unterm Strich dieses Lokalblattes. Schade, daß diese Angriffe zu langatmig sind, sie müßten abgedruckt werden und würden sehr zur Erheiterung aller Kunstinteressierten beitragen, denen diese Ergüsse so verborgen bleiben. – Unterstützt werden die Düsseldorfer Zeitungsschreiber durch die „Völkische Rundschau", und zwar mit so viel Gehässigkeit, als wenn Kötschau Kötschauer hieße.



JULIUS BRETZ — Alpendorf (Oelg.) 1920
(ausgestellt in der Ausstellung des Jungen Rheinlands in Düsseldorf)

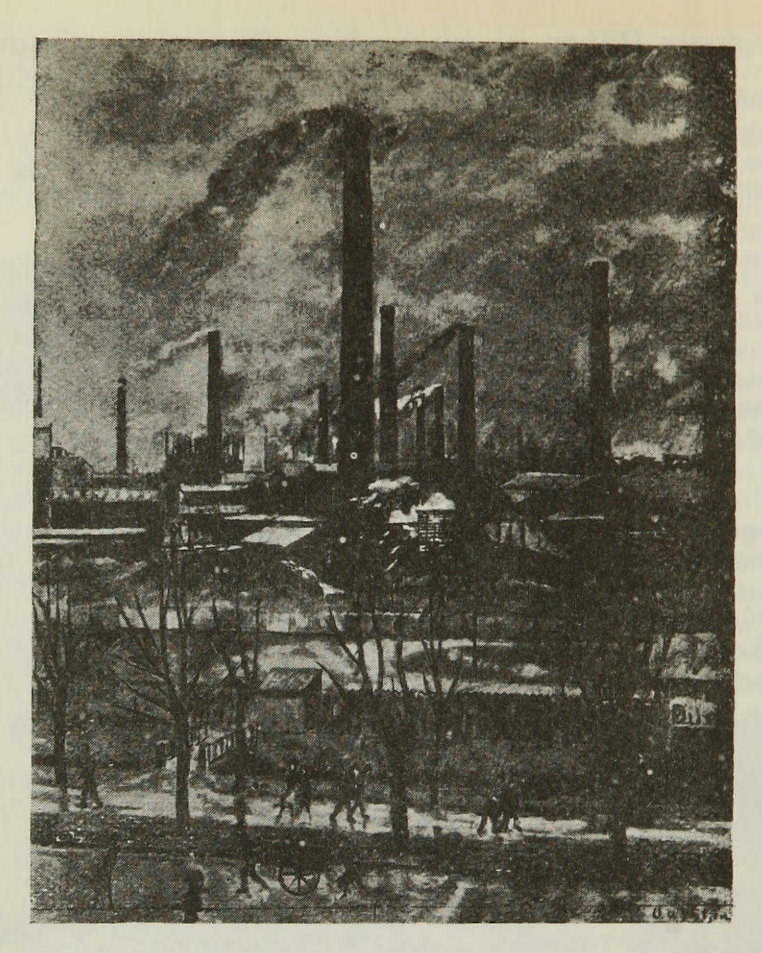
Professor **Röber** ist mit der Weiterführung der Geschäfte als Direktor der **Kunstakademie,** vorläufig bis zur Vollendung des Akademieneubau's, beauftragt worden. – **Peter Behrens** wurde an die Akademie berufen, und so kehrt der frühere Direktor der Kunstgewerbeschule in die Stadt zurück, die für seine Begabung damals keine anderen Aufgaben fand, als Häuser in Papiermaché zu errichten.

Das **Junge Rheinland** zeigte im März die Arbeiten seiner Mitglieder in den Räumen der Kunsthalle. Während die Juristen der sogenannten „extremen" Gruppe ihr schweres Amt mit zuviel Milde walten ließen – denn es wimmelte von falschen Meidner's, falschen Kokoschka's, falschen Nauen's und falschen George Grossens, selbst ins Plastische wird Meidner übertragen - refüsierten die „gemäßigten" die Oelbilder von Felicitas Haller, (von der demnächst eine Kollektion bei Cassirer in Berlin zu sehen sein wird) von Ottomar Starke und Otto von Wätjen, während sie mit Arbeiten von – nomina sunt odiosa – die Wände behingen.



MAX PEIFFER-WATENPHUL Radierung

Nach der Enttäuschung, die die **Galerie Goyert** in **Köln** mit ihrer Eröffnungsausstellung erlebte, ist ihr der Erfolg, den sie mit der **Pechstein**-Ausstellung erzielte, voll zu gönnen. Eine Reihe rheinischer Privatsammler haben Werke dieses berlinischsten Expressionistenführers erworben. Außerdem zeigt **Belling** seine um Weihnachten in der Galerie Flechtheim ausgestellten Bildwerke. Ein sehr schöner Katalog ist erschienen, in dem Hans Geier, Paul Fechter, Paul Erich Küppers und Belling selbst die Ausstellung erläutern. – Der **Kunstverein** zeigte das Werk **Karl Hofer's** mit weniger Erfolg. Es ist klar, daß dieses Malers Malereien beim Laien weniger Eindruck machen, als die Leinewände Pechsteins. Denn es ist schwer, ein fertiges Bild von einer Untermalung zu unterscheiden.



OTTO v. WÄTJEN Vorstadt (Oelg.) 1921

In den Räumen des Kunstvereins Düsseldorf **Ausstellung der Düsseldorfer Akademie.** Man kommt, sieht und ist verblüfft, nicht über die Leistung, sondern die Aufmachung. Eine erstaunliche Begabung, die Dinge so zu zeigen, daß durch Drum und Dran Fehlen des Wesentlichen nicht allzuhart in Erscheinung tritt, war hier am Werk und hat dieser Ausstellung sein Gepräge gegeben. Blickt man dann ernsthaft nach, so wird alles Atrappe und Bluff und es bleibt nichts Positives. Das ist der ganze alte hohle Zauber, der durch Aufwand der Mittel die innere Armseligkeit vergessen machen will. An diesem Ergebnis ändert auch die vorhandene Qualität im Kunstgewerbe und Innenarchitektur (Kreis, Fahrenkamp, Aufseeser) nichts. W. H.

AUS DEM MÜNCHNER KUNSTLEBEN

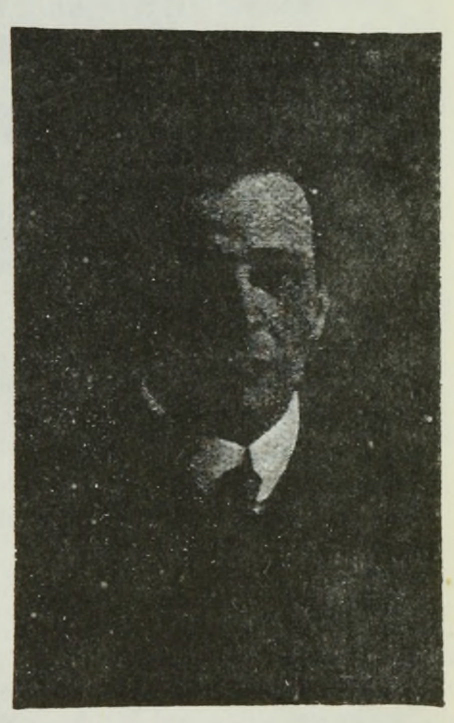
„Kinder seid still, der Vater
setzt die Glanzlichter auf."

Einen Kunstbrief aus der Feder **Franz Blei's** bringt der nächste „Querschnitt".

AUS DEM BERLINER KUNSTLEBEN

Schon bei der ersten Ankündigung des Buches als eine Erledigung der Reichshauptstadt wehrte sich ein Teil jener Presse, die in jedem Schritt des Autors einen Dolchstoß für ihre Tendenzen sieht, mit der Antwort: Berlin wird diesen Schlag nicht verwinden, was Ironie sein sollte, aber ganz etwas anderes war. Siehe: schlotterichte Königin, Auflage 50000.
(Text des Umschlags zu Sternheims „Berlin".)

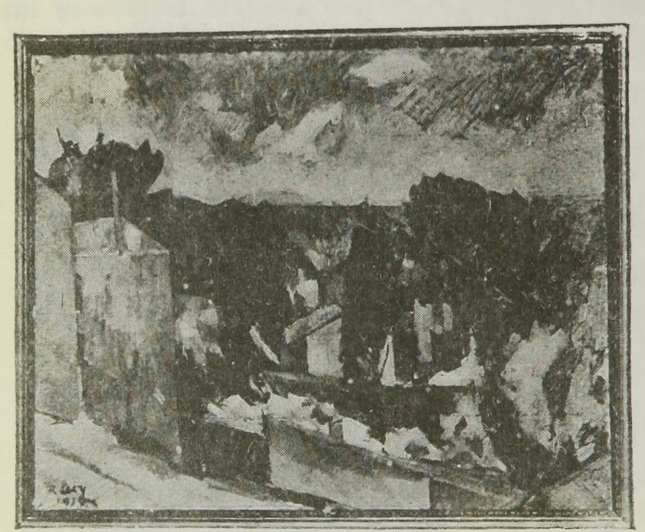
Eines der wichtigsten Ereignisse im Berliner Kunstleben war neben **Paul Cassirer's** 50. Geburtstag die **Kirchner**-Ausstellung im Kronprinzenpalais. Es ist Justi's Verdienst, der Reichshauptstadt, die die nichtberlinischen modernen Künstler stiefmütterlich behandelte, die Bekanntschaft mit diesem feinnervigen und kultivierten Brückenmaler vermittelt zu haben. Die Bedeutung der Ausstellung geht wohl schon daraus hervor, daß der Reichskunstwart selbst sie mit einer Ansprache eröffnete. Dieser Ausstellung folgte der Nachlaß **August Macke's**, besser gehängt als in Frankfurt, besser gesichtet als in Wiesbaden, dieser folgt eine solche der Maler, die der italienischen Kunstzeitschrift **„Valori Plastici"** nahestehen und die Justi und Theodor Däubler mit Ansprachen eröffneten, und diese soll, wie man hört, von einer solchen der Pariser Künstlergruppe, der **„Section d'Or"**, abgelöst werden. Im „Sturm" waren ein paar liebenswürdige französische Kubisten zu sehen, allerdings weder Picasso, noch Braque, noch Léger, nun kommt die Section d'Or, bei der nicht nur nicht diese Bahnbrecher des Kubismus fehlen werden, sondern auch die anderen und besten Maler der heutigen Generation, Matisse, Derain, de Vlaminck, die Laurencin, Dufy, Maler, von denen die Provinz bereits neue Arbeiten sah. Die Berliner werden einen ganz falschen Begriff über die Kunst im heutigen Frankreich bekommen und das ist um so bedauerlicher, als kaum eine andere Stadt, außer Frankfurt vielleicht, den Kultus falscher Götzen so betrieben hat, wie Berlin, wo für Arbeiten gewisser deutscher und russischer „Expressionisten" Preise verlangt und bezahlt werden, wie sie kaum Munch bekommt, von Matisse,



Paul Cassirer *
feierte seinen 50. Geburtstag

* Er hat mit soviel Grazie und Esprit seine Jugend und sein Mannesalter erlebt, daß wir uns auf die Arabesken seiner vieilleisse verte freuen.

Derain und den anderen Franzosen ganz zu schweigen.* — Der „Sturm" zeigt das Werk **Archipenkos**, Cassirer neue Bilder und Graphik von **Edvard Munch** mit ungeheurem Erfolge beim Publikum, im Gegensatz zu früheren Ausstellungen in Berlin, die stets, wie Glaser in seinem vorzüglichen Buche berichtet, zu Skandalen auszuarten pflegten und Gurlitt das malerische und plastische Werk von **Ernesto de Fiori.** Hans Siemsen wird auf diese wichtige Ausstellung im nächsten Querschnitt zurückkommen. — Da, wo einst Unter den Linden Alice Frank ihre Oelgemälde in Goldrahmen und unter Glas verkaufte, zeigen jetzt **van Diemen & Co.** ihre Bilder von Rembrandt, Rubens, Tintoretto und anderen großen Meistern.



RUDOLF LEVY L'Estaque (Oelg.) 1914
(Berlin. Nationalgalerie)

Die vom „Sammler" verbreitete Nachricht, daß Herr **Leo Blumenreich** ins außereuropäische Ausland gehe, bewahrheitet sich glücklicherweise nicht. Die Firma Cassirer wird nun wohl auch ihre neu eingetragene Kabeladresse „Meister der weiblichen Halbfiguren Berlin" (mit der sie Dr. Wendland's neue Telegramm - Adresse „Tintoretto Berlin" hat übertrumpfen wollen) löschen lassen.

* Charakteristisch ist die Ausstellung der von den Amsterdamer „Indépendants" eingeladenen Deutschen. Ausgestellt haben Brass, Erika Freund, Heckel, Herzog, Robert Jawlensky, Cézar Klein, Melzer, Albert Müller, Oppler, Pechstein, Segal, Wilhem Schmid, Schmidt-Rottluf, Scholz, Schwichtenberg, Tappert, die Bildhauer Belling und Walther. Man kann nicht sagen, daß die Auswahl eine sehr glückliche ist. Dem Kataloge vorausgesetzt ist „In Verband met den markenkoers blijft wijziging vorbehouden", d. h. wenn die Mark steigt, steigen auch die Preise. Es verlangen Belling für seine Gipsskulptur „Der Mensch" fl. 275, Brass für das Oelbild „Asket" fl. 345, Heckel für sein Gemälde „Die Frau" fl. 975, Klein für seine beiden Oelbilder je fl. 275, Melzer für seine Oelgemälde je fl. 1380, Oppler für ein Bronzerelief fl. 1150, Pechstein für eine seiner Negerskulpturen fl. 1040, der junge Radziwill, der gerade anfängt zu malen, von fl. 275 bis fl. 345, Schmidt-Rottluff für ein Interieur fl. 1035, für ein „Gewitter über der See" fl. 1150. Man muß die Preise mit 20 multiplizieren und bekommt dann ein Bild dieser Forderungen. — Auf einer Versteigerung bei Mak wurden bezahlt für Picasso fl. 925 und fl. 625, für Braque von fl. 400 bis 775, für Herbin bis 600, für Juan Gris von fl. 200 bis 360, für André Lhote fl. 60 bis 240, für Matisse'sche Zeichnungen fl. 110, für solche des Bildhauers Laurens ca. fl. 30. Dieses sind bezahlte Preise, während die Werke der Deutschen wohl alle nach Deutschland zurückgingen.



EDVARD MUNCH Akt im Walde, Oelg. (1919)
(ausgestellt bei Cassirer)

Die **Galerie Flechtheim** eröffnet im September Niederlassungen in Berlin (Lützowufer, an der Hohenzollernbrücke) und in Frankfurt am Main.

AUS DEM PARISER KUNSTLEBEN

„Der Expressionist spaziert in einem Wald ohne Bäume. Er blickt wie ein Kind den europäischen Expreß an, als naiver Expressionist. Der Expreß aber fährt wieder mal nach Paris, wie so oft in den letzten fünfzig Jahren."

Iwan Goll (im Kunstblatt).

André Salmon, der für die Folge dem Querschnitt Berichte über das Kunstleben in Paris zur Verfügung stellen wird, und der unter den französischen Schriftstellern einen ersten Platz einnimmt, hat einen neuen Roman veröffentlicht „C'est une belle fille":

„Chronique du vingtième siècle, dit l'auteur, c'est-à-dire roman dont la fantaisie s'alimente de documents. Ici, l'art du romancier tend à restituer sa vraie et profonde apparence à tout ce que déforme l'arbitraire de l'Information, indole monstrueuse. Mais qui est cette belle fille? Une jeune actrice qu'entourent ses amis et un amant; une jolie femme comparable à la vie que se font les oisifs. Elle vit, rit, pleure, déclame ou balbutie, ment ou se confesse, du foyer natal populaire à la Comédie-Française; de certaine garçonnière à la terrasse de Saint Germain où se saluent, corrects, le général et ce missionnaire, ennemis distingués qui préparent la guerre.

Billets galants! Lettres édifiantes! Traités internationaux! Contrats occultes! Lettres de change! Petits échos! Ordre de Mobilisation générale! Ces papiers divers en mosaïque composent la toile de fond et, après les duels pour rire avant le carnage à la cantonnade, tout se réduit, décor et personnages, à une collection de coupures journalistiques selon l'orthodoxie de l'Information. Après une horrible hécatombe, une répétition générale "sensationelle", Foin des héros! L'héroïne sera heureuse. La vie continue. C'est une belle fille!"

Von André Salmon erschienen bis jetzt:

Poesie: L'Age de l'Humanité, Gedicht, das in den Ausgaben der Nouvelle Revue Française erscheinen wird. Le Calumet, mit 60 Holzschnitten von André Derain (gleicher Verlag) 35 frs. Le Livre et la Bouteille (Camille Bloch) 7 frs. Prikaz, Gedicht (Verlag La Sirène) fast vergriffen, 10 frs. Peindre, Gedicht (gleicher Verlag) 10 frs. Ventes d'Amour, Gedichte, erscheint in der Belle Edition. Le Calumet, 1910, Les Féene, 1907, Poeme, 1905 (vergriffen).

Romane: La Négresse du Sacré Cœur (Verlag N. R. F.) 8. Ausgabe, 6.75 frs. L'Entrepreveur d'Illuminations, erscheint im April (N. R. F.). Mœurs de la Famille Poivre (Crès) 10 frs. Bob et Bobette en ménage (Albin Michel) 6. Ausgabe, 6.50 frs. C'est une belle fille (Albin Michel) soeben erschienen, 5. Ausgabe, 5.50 frs. Tendres Canailles (4. Ausgabe, Ollendorff, 1912) vergriffen. Tendres Canailles (8. Ausgabe, N. R. F.) 6.75 frs.

Kritisches: La Jeune Peinture Française, 1912 (vergriffen). La Jeune Sculpture Française (fast vergriffen) 15 frs. L'Art Vivant, mit 12 Phototypien (Crès) 5. Ausgabe, 9 frs. In Vorbereitung: Modigliani (Action). Propos d'Atelier, mit 12 Phototypien (Crès) in Vorbereitung.

Verschiedenes: Le Manuscrit trouvé dans un chapeau, roman fantasque mêlé de poèmes, mit 50 Zeichnungen von Picasso à la Société littéraire de France (selten). L'Amant des Amazones, roman philosophique et libertée, mit farbigen Holzschnitten von Daraque, im Streifband, 30 frs. (selten).

PARISER BRIEF

Trouve-t-on, à la date de la paix, les artistes isolés les uns des autres plus qu'en aucun temps, et la conséquence de cette extraordinaire "démobilisation" est-elle de les arracher à la sorte d'œuvre collective dont, en 1914, le siècle tirait encore orgueil?

A cette question, comme a tant d'autres, point de réponse. L'univers secoué par les puissants explosifs est devenu tel que rien n'y est plus jamais ni absolument vrai, ni absolument faux.

Comme il n'y a plus de place non plus pour les regrets, on ne perdra pas de temps à soupirer: C'etait bien la peine de dépenser tant d'ingéniosité à mettre un peu d'ordre dans la confusion des talents!

Anecdote. En pleine guerre, un illustre Andalou et un poète en permission visitent un marchand en uniforme, lequel les introduit en son arrière-galerie. Ce no man's land des marchands. Exhibition d'un Matisse. **Le Marchand:** Hein! est-ce assez décoratif! **L'Andalou** au **Poète:** Et nous qui avous tant travaillé pour que ce ne soit plus jamais décoratif!

Quand les journaux allemands recommencèrent de figurer: aux étalages des libraires et aux pannaux des kiosques des boulevards, une vive curiosité se manifesta de connaître le dernier état de la jeune peinture allemande, depuis que le Café du Dôme avait augmenté le prix de ses consommations. On s'étonnait qu'aucune reproduction n'ait pénétré ici quand l'Allemagne ne nous avait rien tenu secret de sa littérature nouvelle. Une impatience certaine se marquait de ne plus ignorer l'expressionnisme. Etiquette déplorable; celle d'une école qui avait fait long feu a Paris, aux environs de 1909. Alors, des journalistes, des échotiers incultes avaient tenté, méconnaissant Rousseau, de faire un nouveau Douanier d'un pauvre diable enseignant le dessin et l'écriture aux enfants des boutiquiers de la rue Saint-Jacques, et qui exposait ses œuvres, qualifieés expressionnistes, sur un pignon de la rue Soufflot. La merveille de l'expressionnisme français fut Jonas dans la Baleine. Il est peu probable que M. Rudolf Levy en ait perdu le souvenir. Le poète Frantz Hessel eut la velléité de se l'offrir pour son anniversaire.



MAURICE DE VLAMINCK

Die Kirche, Oelg. (1920)

Ça n'est pas la raison pour quoi l'expressionnisme allemand a pu décevoir. J'écris aussitôt que je crois à son avenir. Les premières gazettes d'art allemandes découragèrent par l'abus de la terminologie insurrectionnelle. Peut-être n'a-t-on pas assez pris garde qu'elle traduisait l'état d'esprit le plus favorable à la création. Sans doute est-ce une erreur que de demander trop de leçons directes à Marc Chagall. dont l'intéret n'est pas niable; c'en est une

autre que de nationaliser Kokochka, plein de mérites; et Gross, dont on vient de révèler la nouvelle manière*, procède trop visiblement de Chirico le paradoxal "futuriste au Musée". L'expressionnisme est aussi littéraire que l'art de Munch, mais la littérature désormais choit dans le sarcasme eminemment suicide. Il n'en est pas moins visible qu'un art authentiquement allemand tend à se manifester; et qui sait si la faiblesse des premiers directeurs choisis n'est pas un bienfait, s'ils n'ont précisément pas en eux une puissance, une vertu de direction?



ANDRÉ DERAIN

Kopf, Bleistift (1921)

En France, aucun maître nouveau n'est apparu si l'horizon s'est élargi. Henri Matisse demeure le héros de l'Art Vivant et il ne se connait plus d'adversaires depuis qu'il ne pretend plus à soumettre. Picasso fait figure d'Animateur. Il se domine en puissance, suivant soi-même, qui le précède, l'Adolescent dont l'espièglerie autorisa l'austère génie. André Derain joue fortement le rôle de Régulateur. De ces trois artistes, il est celui qui peut encore ouvrir les mains pour enrichir et j'ai dit qu'il avait aussi le pouvoir de guérir quelques imprudents ayant avalé la règle de Picasso.

Raoul Dufy avait déploré que le culte étroit de la Raison fit à ce point tort à l'Effusion.

Mais vous n'attendez pas de moi que je livre en un jour tous mes secrets.

***

Picasso dîne en ville tous les soirs, mais il garde sous son gilet de smoking la belle ceinture rouge, enseigne de la rue Ravignan. Van Dongen est-il devenu portraitiste mondain? Ah! que ses demoiselles troussées de naguère sont donc chastes! Songez qu'un imprudent éloge du frontispice de Grosz au numero de janvier du Kunstblatt ferait saisir ce numéro! Alors! Peindre des femmes du monde ou le citoyen Rappaport dit la Vierge Rouge. Pourtant, ses nègres bleus des Indépendants dans un cadre évoquant la glace du cabaret où les matelots goutent l'amour comme la moins forte des consommations?...



PABLO PICASSO

Stierkampf, Zeichnung (1919)

Emile-Othon Friesz est un riche proprétaire terrien, face à la mer. Il possède parmi des labours

---

* Cahiers d'aujourd'hui, No. 1 (janvier 1921).

accidentés un éblouissant jardin d'acclimatation. Ornant le perron du château, les bustes de Nicolas Poussin et de M. de Bougainville, illustre navigateur.

Le cubisme a été accepté par l'Etat ainsi qu'une fondation pieuse. Le Temps et l'Echo de Paris en parlent comme d'un mort vénérable. Ses fils hérésiarques l'achèveront-ils? Certain cubisme à plat qui continue le cubisme scientifique en la niant doit son illusoire solidité aux raisons fortes, mais personnelles d'Albert Gleizes fixant encore les velléités de l'art officiel, subventionné à Moscou par Lunacharsky.

Le cubisme, que ne revendique pas Picasso en perpétuel enfantement, vit en Braque pour l'avenir. Je parlerai de sa légion.

Le Salon des Indépendants de 1921, médiocre, aura au moins affirmé la fin d'une superstition. On ne croit plus, d'une foi charbonnière, à la peinture claire, cette tarte-à la-crême de l'impressionnisme. Les bitûmes héroïques de Dunoyer de Segonzac ont-ils commencé la cure? "Aux jus, la-dedans!", comme disent, ou à peu près, les militaires.

***

Interrogé par un mélaniste bénévole, Pablo Picasso a répondu: "L'art nègre? Connais pas!" Apollinaire avait jadis instruit son hôte de la réponse télégraphique de Paul Alexis, lieutenant de Zola, à l'enquête de Jules Huret: "Naturalisme pas mort lettre suit". Le ciel a récompensé Picasso en lui donnant un fils. Des boîtes de dragées figurent en la vitrine, cristal et marbre, de M. Paul Rosenberg.

***

Au seuil de la galerie Hessel, un pastel de Degas. Il m'oblige à suspendre ici-même mon propos. C'est le portrait de Duranty dont la Sirène réédite le "chef d'œuvre", livre-type du réalisme: La Cause du Beau Guillaume. Ennui infini de ce livre: Et toute la faiblesse de Degas dénoncée par ce portrait! L'enterrement de Duranty en 1880. Derrière l'ordonnateur, Bartholomé, Guillemet, Manet (qui avait voulu lui donner des coups d'épée), Pissaro, Raffaëlli, le directeur de la Gazette des Beaux Arts, pas même Forain! Une baulieue funéraire tout à fait de Raffaëlli et de 1880. Sinistre!

Le néant de ce qui, hier, illuminait. Et, sondain, l'effroi de juger son époque, l'épouvante de l'avenir ennuyé, tournant le dos à nos ferveurs en poussière; en poussière de pastels fanés, et si nigauds.*

Paris, février 1921.

André Salmon.

---

* jusqu'à ce que les modistes ou quelque hardi gaillard, jaloux de l'aucêtre Charles Guérin, n'accordent à cette cendre un "charme d'époque" que fixeront les chefs de rayon des Galeries La Fayette.



MODIGLIANI Junges Mädchen (Oelgemälde)

M · O · D · I · G · L · I · A · N · I

Parce qu'il ètait très pauvre et qu'il s'empressait de s'énivrer chaque fois qu'il le pouvait, on le méprisa longtemps, même dans le milieu des artistes où certaines formes de préjugés sont plus ancrées qu'on ne le croit généralement. Amédéo Modigliani naquit à Livourne; il était juif et tenait même à ce que l'on considérât comme sémitique son œuvre d'artiste. Il était timide, distingué, grand seigneur, mais ses habits n'inspiraient point confiance et si d'aventure quelqu'un lui faisait l'aumône, ce n'était pas sans le tarabuster quelque peu. Car ceci se passait encore il y a six ans. On me discutera faiblement j'espère, si je dis qu'à partir du moment où je le connus cette triste situation cessa. Non point que j'aie seul contribué au confort qu'il connût dès lors, les suiveurs sont nombreux quand il ne s'agit plus de risquer le premier pas, devant l'ironie générale!

Modigliani, que le public anglais, empressé comme de coutume, lorsqu'il a pris une attitude, célèbre maintenant à l'égal d'un maître en multipliant les comparaisons les plus flatteuses, les plus extrêmes, en martelant son enthousiasme à coups de chèques, à l'époque dont je parle, avait la plus grande peine à vendre ses dessins cinquante centimes ou un franc. Il réussissait plutôt à les échanger contre des apéritifs dont la fréquence ruinait sa santé, ce dont nul ne se souciait d'ailleurs.

Il était assez singulièrement le protégé d'une poétesse de mérite, Béatrice Hastings, qui avait été écuyère de cirque au Transvaal et à qui il reste redevable de moments échevelés, voire dramatiques. Il a laissé d'elle de nombreux portraits qu'il faudra connaître lorsqu'on écrira l'histoire de cette vie où la passion a joué un si grand rôle. C'est en 1915 qu'il quitta Montparnasse pour venir s'installer dans un atelier que je lui louai au 13 de la rue de Ravignan, dans cette historique batisse de bois qui connut les heures difficultueuses et épiques de Picasso, de Max Jacob, du douanier Rousseau et de tant de peintres plus ou moins célèbres aujourd'hui.

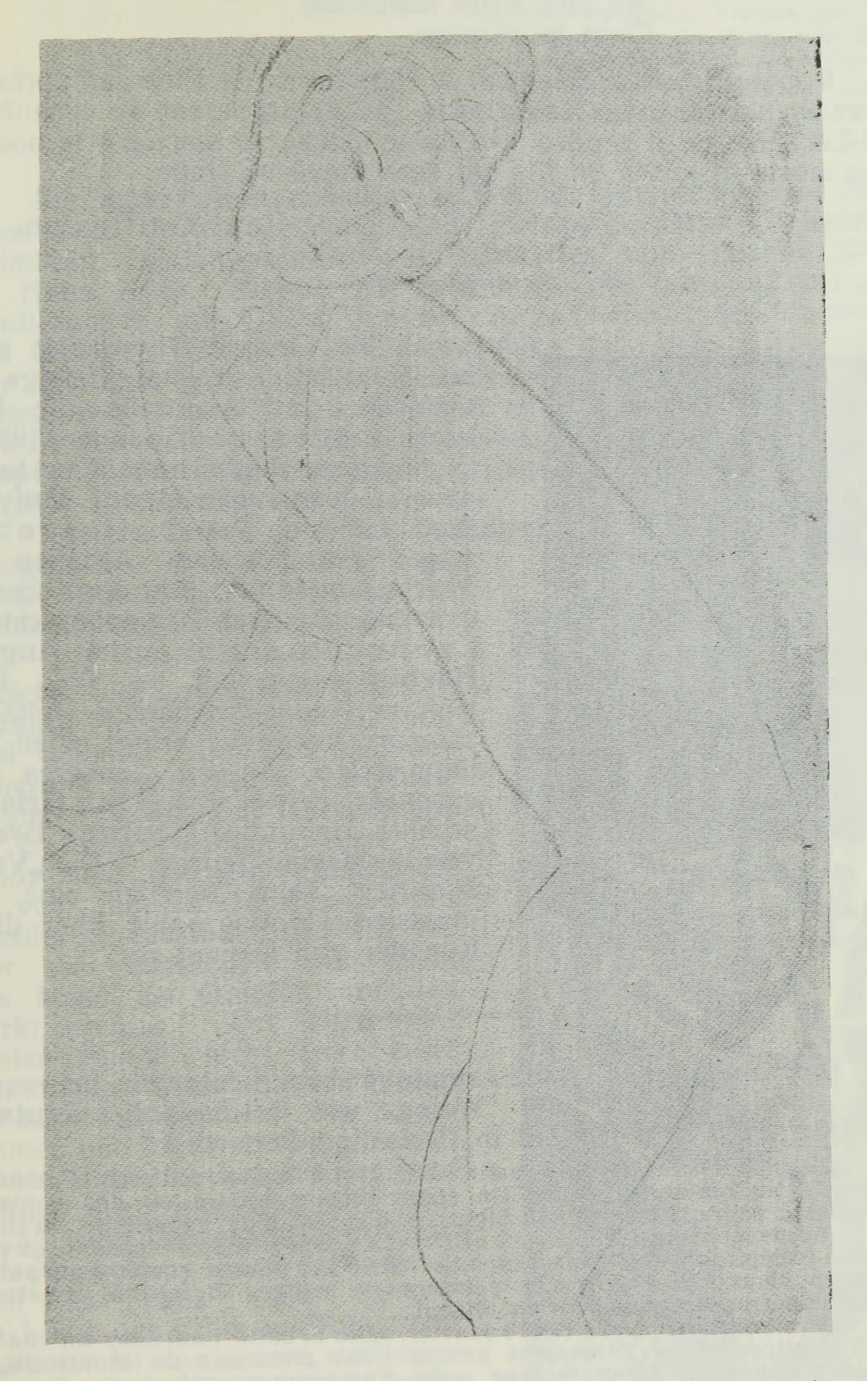
Dès lors il délaissa la sculpture, raréfia ses dessins et se mit à peindre, à peindre comme il vivait, en sentimental, en violent, en inégal, en gaspilleur, et c'est à dessein que j'emploie ce dernier mot subtilement caractéristique de l'existence extraordinaire de Modigliani. Dans son accoutrement loqueteux, il avait une élégance indubitable, un chic, une gentilhommerie à la milord l'Arsouille qui surprenaient et effrayaient parfois. Il fallait l'entendre déclamer pompeusement des vers du Dante devant la Rotonde, après la fermeture des brasseries, n'entendant pas les investives des garçons, ne sentant pas la pluie qui lui mouillait les os. Car ce peintre était poète. Il aimait et jugeait la poésie, non point à la manière froide et incomplète d'un agrégé de faculté, mais avec son âme mystérieusement douée pour les choses sensibles et aventureuses. Au demeurant, sa nature était savoureusement biblique. Je me souviens de m'être présenté à son atelier un matin qu'il dormait encore; je dus le réveiller. Il m'expliqua qu'il avait passé la soirée et une parti de la nuit en turbulente compagnie et me pria de m'asseoir, s'excusant de ne pouvoir me parler sans avoir préalablement fait sa toilette. Je m'inclinai. Modigliani s'empara alors d'un broc de zinc, dont l'anse

était absente, et qui tenait lieu pour lui du vase que nos grand-mères ont l'habitude de conserver dans un petit meuble auprès de leur lit. Modigliani qui avait nuitamment fait usage du broc, s'en fut le vider sur l'évier du couloir et le rapporta aussitôt, l'ayant rempli d'eau fraîche. Il me confia alors que c'était une coutume sémitique de se laver le plus complètement possible au lever et que de se rincer la bouche avec de l'eau très fraîche donnait de la lucidité. Aussi ne se fit-il point faute d'avaler quelques gorgées du broc nocturne, après quoi il s'ablutionna copieusement.

Ses dessins au crayon, qu'il dispersa inconsidérément sont souvent décorés de réminiscences poétiques ou philosophiques; ses improvisations de rimes étaient d'une liberté cocasse. Je me souviens de celle-ci:



PABLO PICASSO Der Balkon, Oelg. (1919)



MODIGLIANI Akt (Zeichnung)

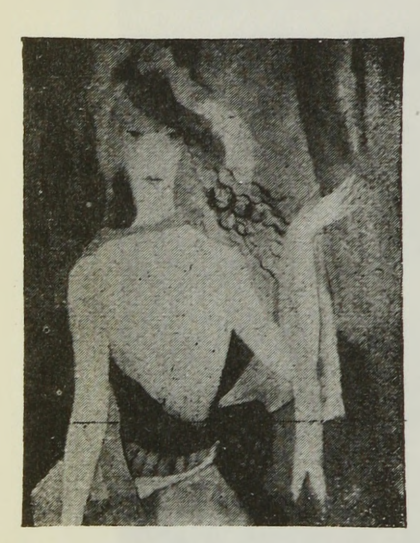
Il y a dans le corridor
Un homme qui m'en veut à mort.

Ou encore:

Ma plus belle maîtresse
C'est la paresse.

Il mourut lamentablement à l'hôpital de la Pitié un après-midi d'hiver et plus de deux cents amis l'accompagnèrent au cimetière du Père-Lachaise où il repose. Sa jeune femme se suicida à la nouvelle de sa mort. Il laisse un fils qui sera élevé en Italie.

Paul Guillaume.



MARIE LAURENCIN
La Diseuse (ausgestellt bei Rosenberg, Paris)

Die Galerie Bernheim zeigte im März mit großem Erfolge die Gemälde und Aquarelle, die **Kees van Dongen** im Sommer 1920 in Deauville geschaffen hatte, ihnen folgten neue Bilder von **Raoul Dufy.** — Die Galerie Paul Rosenberg zeigte die neuesten Arbeiten von **Marie Laurencin,** die der Künstlerin einen ungeheueren Triumpf brachten. — Leonce Rosenberg hat **Auguste Herbin** ausgestellt. — Das fünfte Heft der ausgezeichneten Zeitschrift „L'esprit nouveau" bringt einen reich illustrierten Aufsatz unseres Mitarbeiters Raynal über **Juan Gris,** das sechste Heft über **Georges Braque** von Waldemar George. — Die **„Valori Plastici",** Rom, bereiten eine reich illustrierte Monographie über diesen Künstler von Raynal vor.

Das „Bulletin de la Vie Artistique" bringt folgende interessante Notiz über die Art und Weise, wie leichtsinnig **deutscher sequestrierter Kunstbesitz** in Paris liquidiert wird:

„Le plus souvent, c'est la salle 13 (im Hotel Drouot) qui reçoit l'avalanche. La salle 13, au rez-de-chaussée. Un étroit boyau sinistre, où, dès l'ouverture des portes, s'engouffre une foule bigarrée, d'autant plus impatiente qu'elle est dans l'ignorance de ce qn'on va lui offrir. (Les expositions précédant les ventes sont une exception rare.) Aussi bien, le même lot pourra réunir une paire de bottes, un vieux parasol et une peinture de maître. Il faut à l'amateur un estomac d'autruche pour absorber le tout.

Dernièrement encore (le 19 janvier, salle 5, cette fois) dans un chaotique déballage allemand, se trouvaient perdus deux panneaux de Monticelli, deux admirables lithos de Gauguin, une suite d'amusantes caricatures de Ghezzi. Le commissaire-priseur eut assez de tact pour offrir à part les deux Monticelli (sans désignation nominale, bien entendu) et ils furent adjugés respectivement 3000 et 1010 francs. Mais pour les Gauguin et les Ghezzi, moins reconnaissables, on les jeta sur la table avec un tas d'innommables croûtes, que les acquéreurs se virent contraints d'avaler. Et presque chaque jour le même fait scandaleux se répète."

Ausgaben der Galerie Flechtheim.

„Von Marie Laurencins sublimer Kunst sind schöne Proben zur Stelle, von Nauen liegt eine Serie guter Drucke aus, gleichfalls von Maurice de Vlaminck“

Hamburger Fremdenblatt anläßlich einer Ausstellung bei Maria Kunde.

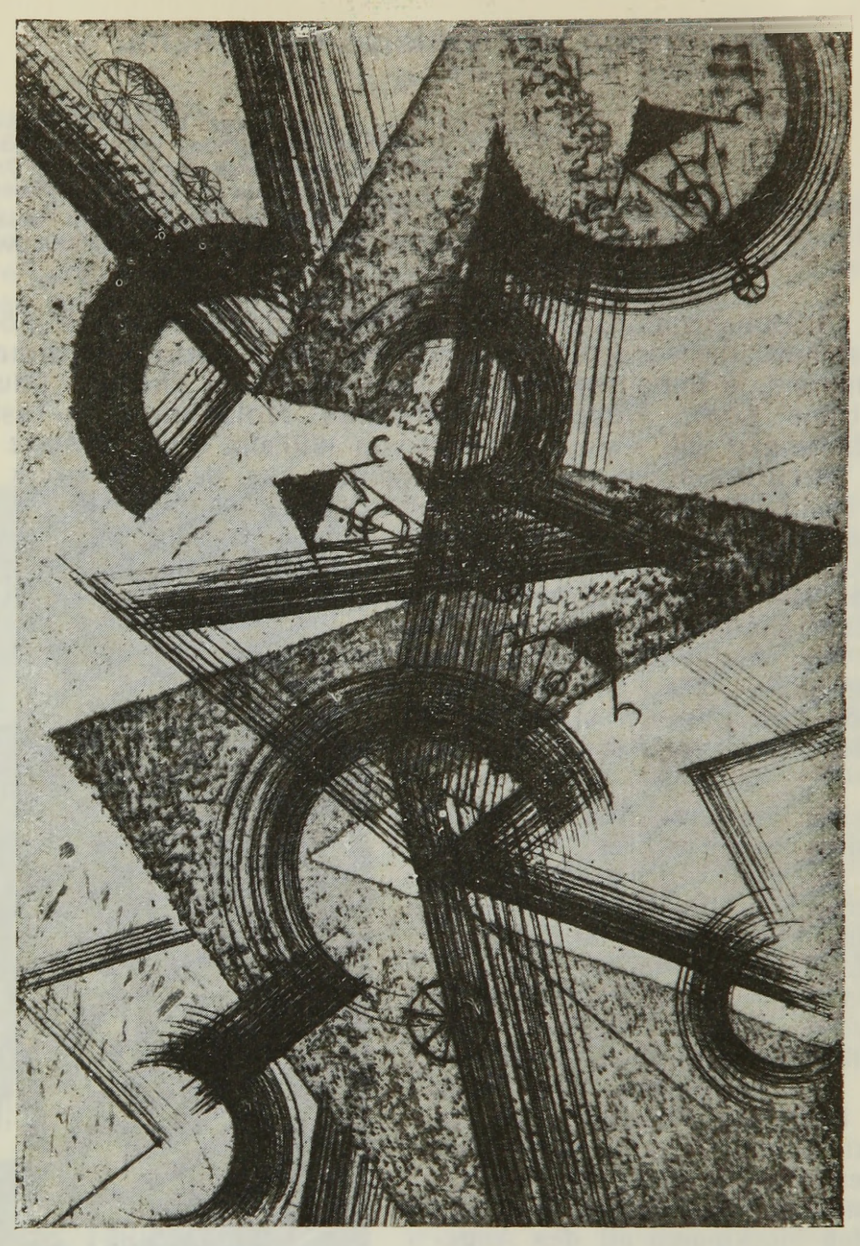
Die Subskriptionseinladung zu **Werner Heuser's** Mappe „Köpfe“ ist versandt. In Vorbereitung sind: **Mappe X Otto Gleichmann,** „Chimären“, 6 Lithographien mit Vorworten von Theodor Däubler und Hans Koch, **Mappe XI Johannes Molzahn,** „Zeit-Taster“. 6 Radierungen mit einem Vorwort von Wilhelm Uhde. **Mappe XII, Willi Borutta,** Bochum, 6 Lithographien aus dem Bergwerk mit einer Einführung von Max Schulze-Sölde, **Mappe XIII Rudolf Grossmann,** „Boxer“, Lithographien mit einem Bildnis und einem Vorwort des deutschen Schwergewichtsmeister Hans Breitensträter. **Mappe XIV Ottomar Starke,** 15 Lithographien zu Voltaires Candid mit einer Einführung von Franz Blei.

Neu erschienen von **Max Burchartz,** Bildnis Watenphul 51×35. Lithographie, Rötel; Mädchenkopf 51×43, Lithographie, Auflage je 40 Exemplare, Preis je Mk. 100.—.

Ueber die **Laurencin-** und die **Thesing**-Mappe schreibt Dr. Paul Ferd. Schmidt: „Die schönste der bisherigen graphischen Veröffentlichungen Flechtheims ist sicherlich die Laurencin-Mappe: ihre vier Lithos sind bei aller Schlichtheit so voll inneren Reichtums und künstlerischen Jubels, daß sie viel, sehr viel aufwiegen von dem, was heute an Graphik auf den Markt kommt. Auf allen vier spielen Hunde; nicht Tiere einer bestimmten Rasse, sondern Wesen mit den Merkmalen all des Angenehmen und Liebenswürdigen, was ein Hund an sich haben kann (und wirklich auch unendlich viel öfter hat als sein liebenswürdiger Herr, der Mensch). Man soll dabei nicht an Franz Marc denken. Die Liebe der Frau und Künstlerin Laurencin ist eine andere, sublimere als jene kosmische: viel mehr heiteres Spiel und Luxus, wie auch ihre Mädchen mehr vom Rokoko der Meißener Figürchen haben als von irgendeiner Wirklichkeit und



WERNER HEUSER
Holzschnitt aus der Mappe „Köpfe“

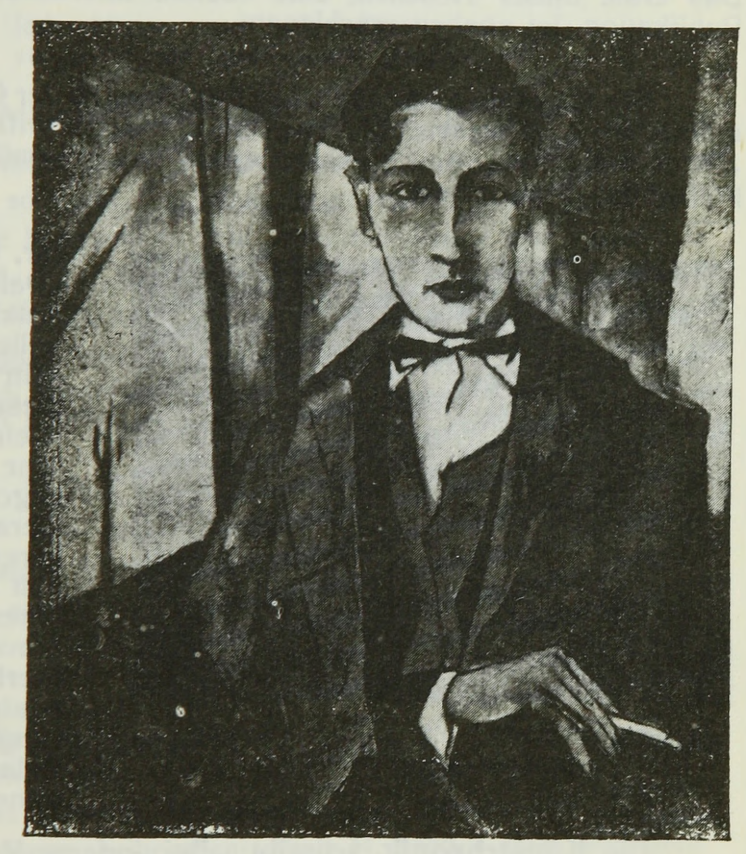


JOHANNES MOLZAHN Radierung
(aus der Mappe „Zeit-Taster“ mit einem Vorwort von Wilhelm Uhde)

sei es auch das Milieu von Faubourg S. Germain.) Das ist ja die Stärke ihrer Kunst, daß sie so zerbrechlich erscheint; als eine zarteste Blüte französischer Kultur von fast überfeinerter Zierlichkeit und mit einem Parfüm, daß sehr exklusiv, sehr sorgfältig ausdestilliert worden ist. So lieben wir sie: Repräsentantin und Darstellerin des Pariser Esprit von Prudhon bis Monticelli und Picasso; und nebensächlich erscheint das Gewand eines leicht übergeworfenen und ganz ätherisch gewordenen Kubismus (noch besser: lassen wir alle -ismen bei Marie Laurencin). Die Mappe ist ganz und gar Anmut; und zu ihrer Liebenswürdigkeit tragen nicht wenig die geistvollen Einführungen von Schickele und André Salmon bei; tragen

vor allem die starken und leidenschaftlichen Gedichte Adolf von Hatzfelds bei, die zu einer ungleichen, aber sehr glücklichen Geistesehe mit den Lithos zusammengebracht sind.

Thesings „Damas de noche“ reden von einer andern Welt; glutvoller, intensiver dem Leben zugewandt, wie es sich in andalusischen Städten nächtlich abgespielt. Man möchte den Titel mit „Nachtfalter“ übersetzen. Thesing ist gegenüber der andeutenden Zartheit von M. Laurencin ein „Naturalist“, aber einer mit Kultur und dem sicheren Gefühl dafür, was weise fortzulassen und was gut zu betonen ist, also doch ein Mann des Stils. Mir sind diese großen Blätter voller Anschaulichkeit lieber als die ekstatische Seelenakrobatik eines Viegener, Burchartz oder Tappert, eben weil sie aus der Anschauung geboren sind und zum Auge zu reden verstehen: Es muß ja nicht immer irgend etwas vergeistigt werden.“



F. C. CÜRTEN Bildnis (Oelg.)
(ausgestellt im Jungen Rheinland)

Ausgaben der Galerie Simon, Paris. Die Neuerscheinungen des Verlags der Galerie Simon sind auf Seite 64 angezeigt.

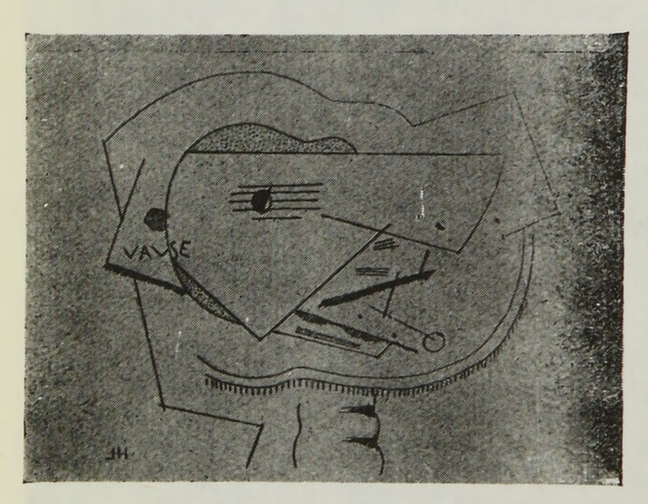
Ausgaben der Galerie Rosenberg, Paris. Von dem Album Picasso's „Le Tricorne“ 32 Blätter in Farbe nach den Originalen der Entwürfe der Kostüme und Dekorationen für das Ballet, von denen 250 Exemplare hergestellt wurden (hiervon 1—50 mit einer Radierung und einer Folge der Blätter in schwarz-weiß) sind noch einige wenige Exemplare im Handel und bei der Galerie Flechtheim zu beziehen.

URTEILE ÜBER DEN „QUERSCHNITT“

Otto Albert Schneider schreibt in den Düsseldorfer Nachrichten: „Bekanntlich veranstaltet die Galerie in Zukunft keine Ausstellungen von Kunstwerken mehr, die nicht zu ihrem festen Bestande gehören, bezw. von Künstlern herrühren, die sie vertraglich verpflichtet hat. Es fallen durch diese Maßnahme, die eine Folge der Luxussteuer ist, auch die vorbildlich ausgestatteten Kataloge fort. An ihrer Stelle treten Mitteilungen in zwangloser Folge unter dem Titel „Der Querschnitt“. Das erste dieser Heftchen, eine ebenso interessante wie amüsante Publikation, ist soeben erschienen.

Der **Cicerone** schreibt: „Die Mitteilungen der Galerie Flechtheim erscheinen jetzt wesentlich erweitert als Zeitschrift unter dem Titel „Der Querschnitt“ ohne ihren anregenden und amüsanten Charakter preisgegeben zu haben.“

Geheimrat Prof. Dr. Clemen schreibt: „Daß Ihre schönen Kataloge verschwinden sollen, beklage ich sehr: aber Sie haben diese Mitteilungen nun in eine neue aparte und sehr reizvolle Form gegossen, die auch literarisch noch in höherem Maße schmackhaft ist — ich wünsche Ihnen aufrichtig, daß Sie Ihre Minier- und Werbearbeit trotz der irrsinnigen Erschwerung durch steuerliche Belastung fortsetzen können.



LAURENS Guitarre, Radierung
(Galerie Simon, Verlag)

Die **Kunstchronik** schreibt: „Bei innerer Verwandtschaft mit dem „Ararat“ des Goltzverlages in München bestehen die Mitteilungen der Galerie Flechtheim überwiegend aus kurzen Notizen; sie sind reichlich mit Abbildungen — naturgemäß meist aus Prospekten des Verlages Flechtheim durchsetzt und zeigen in ihrem Interessenkreis eine ausgesprochen rheinische Färbung mit einem deutlichen jungpariser Einschlag. Wie beim „Ararat“ hat nicht gelehrte Pedanterie das Wort. Selbst die Polemik bleibt heiter und jedem Doktrinarismus abhold.“

Es wurden reproduziert das Selbstbildnis von Matisse mit Genehmigung der Nouvelle Revue Française, die Werke von Picasso nach Fotos von Léonce Rosenberg bezw. mit Erlaubnis von Paul Rosenberg, Paris. Hans Goltz genehmigte die Reproduktion des Bildes von Paul Klee, der Folkwang-Verlag die der Drexel'schen Bilder.

MAPPENWERKE

Mappe II **MAX BURCHARTZ** Mappe II

„RASKOLNIKOFF" / Zehn Steinzeichnungen in Mappe, deren Umschlag als elfter gilt, mit einem Vorwort von Paul Erich Küppers. 100 Exemplare. Nr. 1 bis 30 . . . . vergriffen. Nr. 31 bis 100 auf Büttenpapier. Preis M. 200.– (fast vergriffen).

Jede Mappe und jedes Blatt sind
von Burchartz signiert und numeriert.

Mappe V **IN MEMORIAM WILHELM MORGNER** Mappe V

Sieben Linoleumschnitte in Mappe, deren Umschlag der Holzschnitt „Patroklidom" schmückt (ein besonderer Abzug dieses Holzschnitts ist jeder Mappe beigegeben). Mit einer Einführung von Theodor Däubler und der „Westfalenballade" von Adolf von Hatzfeld. 50 Mappen. Größe 70 : 52 cm (fast vergriffen) . . . . . je M. 500.–.

Die Mappen sind von Georg Tappert, dem Freunde Morgners, signiert, die Blätter von der Mutter; Däubler und von Hatzfeld signierten ihre Worte eigenhändig.

Mappe VI **MARIE LAURENCIN** Mappe VI

„SOMMER" / Vier Lithographien zu Adolf von Hatzfeld's Gedichten mit einer Einführung in der Laurencin Werk von André Salmon und einem Vorwort von René Schickele. Größe der Mappe 30 : 45 cm. 100 Mappen. /

Ausgabe A. . . . . vergriffen.

Ausgabe B: Die Mappe in Halbpergament, die Lithographien auf handgeschöpftem Bütten. Jeder Mappe hat Arthur Kaufmann, einer der Führer des „jungen Rheinlands", das Bildnis von Hatzfeld, Radierung auf Japan, beigegeben. Preis M. 1000.– (fast vergriffen).

Jede Mappe und jede Lithographie von der Künstlerin signiert, die Mappe und die Gedichte von A. von Hatzfeld.

Ausgabe C: Die Mappe in ganz Pappband, mit Rusticabezug, die Lithographien auf handgeschöpftem Bütten. 60 Mappen. / Preis je M. 500.– (fast vergriffen).

Jede Mappe von der Künstlerin und dem Dichter signiert, die Lithographien von der Laurencin monogrammiert.

VERLAG DER GALERIE FLECHTHEIM, DÜSSELDORF

Mappe VII **P A U L   T H E S I N G** Mappe VII

„DAMAS DE NOCHE" (Erinnerungen an spanische Nächte). Sechs Lithographien in Mappe mit einem Vorwort von Hanns Heinz Ewers. Größe der Mappen 47 : 60 cm. 80 Mappen. /

Ausgabe A. . . . . vergriffen.

Ausgabe B: Auf Pergamentpapier, die Mappen mit Leinenrücken. 30 Mappen (fast vergriffen) . . . . je M. 280.–

Ausgabe C: Die Lithographien auf Kupferdruckpapier, die Blätter in kartonniertem Umschlag. 50 Mappen . . . . je M. 180–

Jede Mappe und jedes Blatt von Thesing und Ewers signiert.

Mappe VIII **W A L T E R   T A N C K** Mappe VIII

15 Radierungen zum „DON QUIJOTE" in Mappe, deren Umschlag eine Lithographie schmückt. Ein besonderer Abzug dieser Steinzeichnung ist jeder Mappe beigegeben. Die Radierungen auf russischem Kupferdruckpapier, Mappengröße 25 : 30 cm. 40 Mappen (fast vergiffen) / je M. 500.–

Mappe IX **W E R N E R   H E U S E R** Mappe IX

„KÖPFE" / 11 Holzschnitte mit einem Vorwort von Mynona. Format 25×39. Die Blätter sind mit der Hand abgezogen, signiert und numeriert. 50 Mappen . . . . je M. 500.–

Die Preise verstehen sich ohne Luxussteuer. Nach Herstellung der angezeigten Exemplare sind die Platten und Stöcke zerstört, die Steine abgeschliffen. / In Vorbereitung Mappen von

WILLI BORUTTA / ERNESTO DE FIORI
OTTO GLEICHMANN / RUDOLF GROSSMANN
JOHANNES MOLZAHN / HEINRICH NAUEN
MAX PEIFFER-WATENPHUL / MAX PRETZFELDER
OTTOMAR STARKE / OTTO VON WÄTJEN

VERLAG DER GALERIE FLECHTHEIM, DÜSSELDORF

O. C. RECHT VERLAG

/ **München, Leopoldstraße 3** /

HERMANN HESSE

ELF AQUARELLE AUS DEM TESSIN

/ Offset-Abzüge in den Originalfarben /

Zum ersten Male der berühmte Dichter als Maler

Inhalt: Blick nach Italien / Dorf am Hügel / Tessiner Sommer
Hütte / Tessiner Dorf / Gärtnerei / Tessiner Landschaft
Rote Hütte / Brücke / Rotes Haus / Föhniger Tag

Preis der Mappe . . . . M. **27.–**
Liebhaberausgabe in 100 numerierten Exemplaren
in handgefertigter Mappe . . . . . Preis M. **160.–**

*

GRAPHIK

Jedes Blatt in fünfzig signierten Drucken

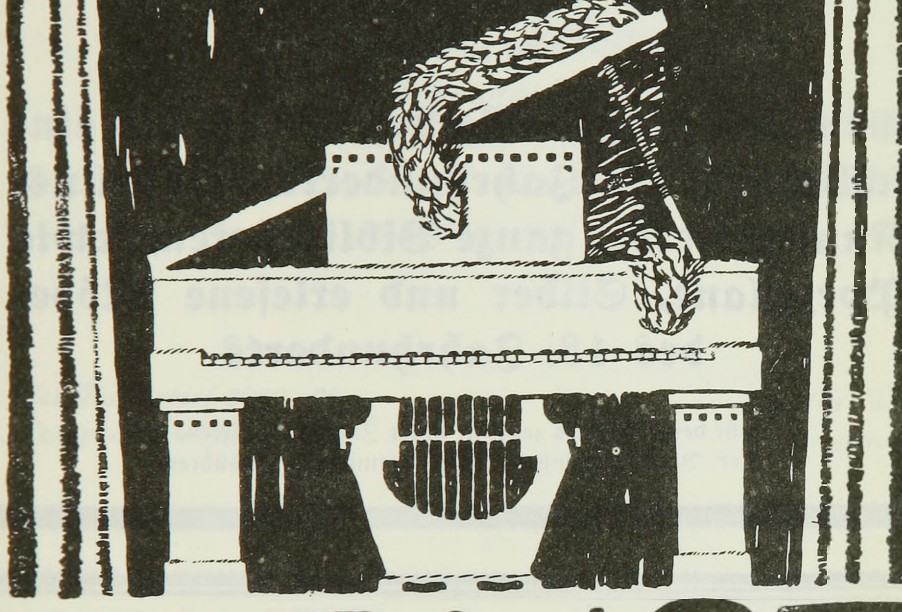
1. JOSEF EBERZ: Tropisches Märchen /
   Holzschnitt . . . . Preis M. 45.–
2. JOSEF EBERZ: Exotisches Paar /
   Holzschnitt . . . . Preis M. 45.–
3. RENÉ BEEH: Der Tod des Vogels /
   Handkolorierte Lithographie Preis M. 55.–
4. KONRAD SCHEU: Erschrecktes Mädchen /
   Radierung . . . . Preis M. 36.–
5. KONRAD SCHEU: Mädchen /
   Radierung . . . . Preis M. 36.–

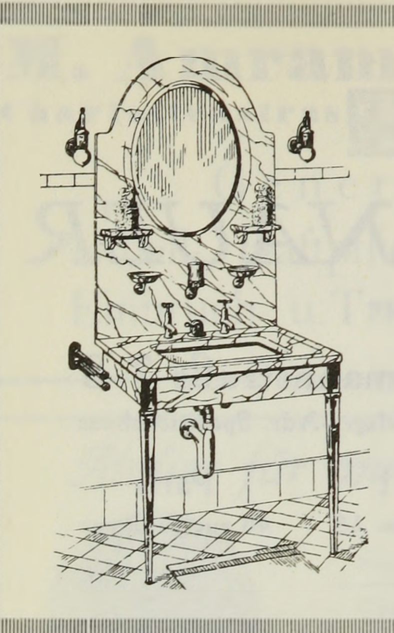
Bei Bestellung auf Nr. 1–5 Gesamtpreis M. **200.–**

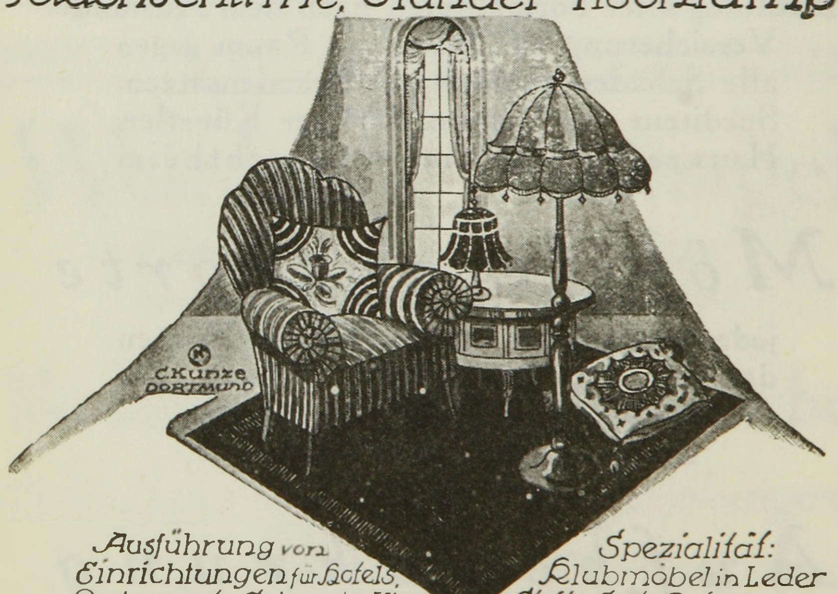
O. C. RECHT VERLAG

/ **München, Leopoldstraße 3** /









C. Kunze
Dortmund

MÖNCHSLIKÖR

CURACAO

PRUNELLE







3 Kantorowicz-
Spezialitäten

HARTWIG KANTOROWICZ A.G. jetzt nur BERLIN



Lützowufer 13 · Blick über den Landwehrkanal auf die Calandrelli-Anlage

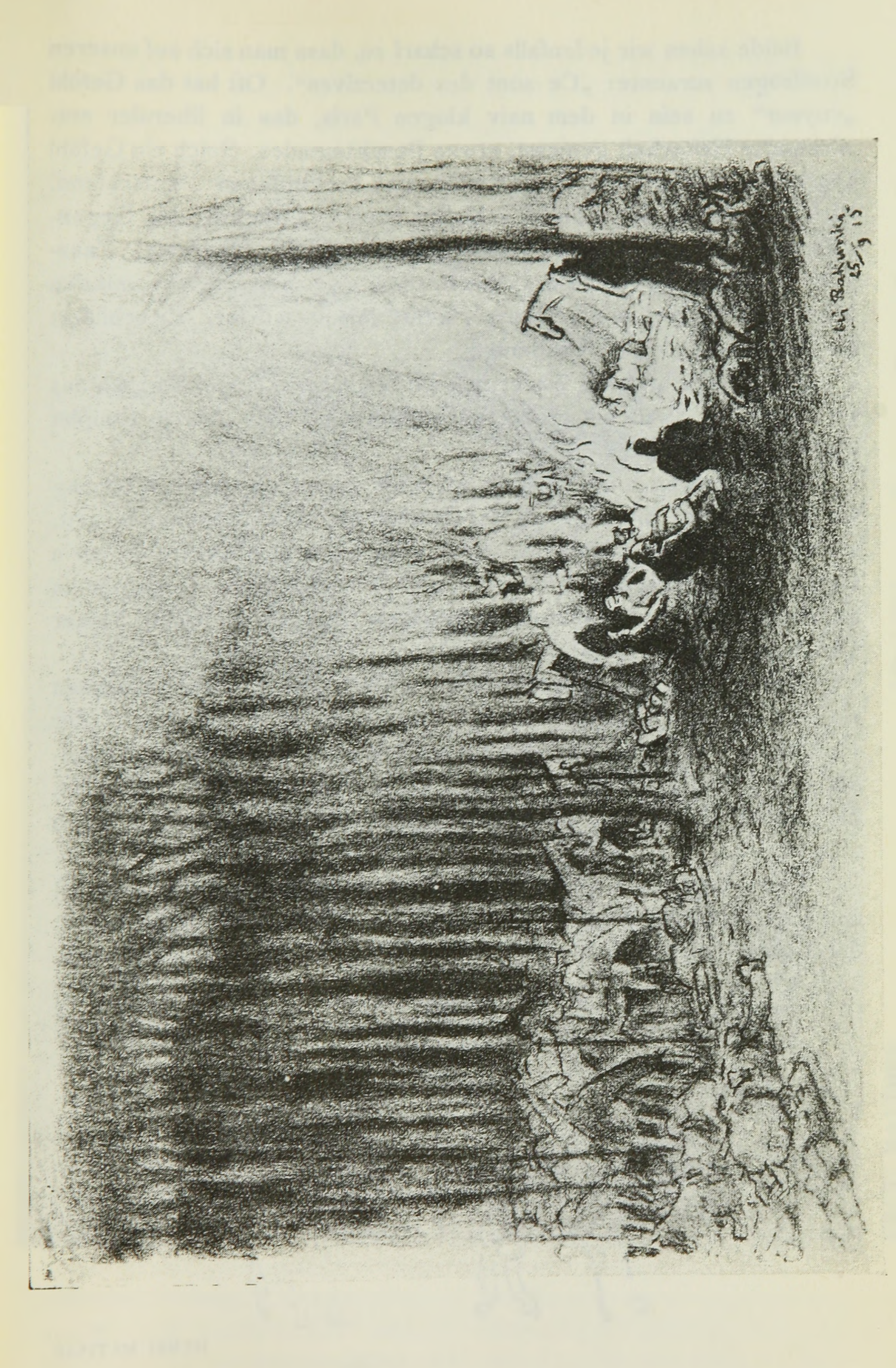
ERINNERUNGEN AN ERNST MATTHES

Ich lernte ihn in Paris kennen. Er gehörte zu dem Kreis der jungen westdeutschen Maler, die damals mit Tewes, Wiegels und Otto von Waetjen den Montmartre bewohnten, das mondaine Pariser Leben bevorzugten und höchst selten in das allzu bürgerliche Café du Dôme hinunter kamen.

Ich lernte Matthes schätzen und lieben durch sein Schweigen. Er war ernst und verschlossen und unterschied sich dadurch vom Pariser Milieu. Etwas Schwermütiges, Contemplatives war in sein Gesicht geschnitten, die hellen Augen insistierten schweigend, als ob sie die Dinge unmittelbar und ohne den Umweg der Worte fassen wollten. So war er auch in grosser Gesellschaft sehr feinfühlend und anpassend; regte ohne viel Worte an und förderte den momentanen Rhythmus.

„Die Ölmaler sind in der Überzahl" sagte Pascin, wenn wir manchmal mit Matthes und den vielen anderen Malern zusammen im „Dôme" sassen. Die Qualitätsmalerei, das schöne Stück im Sinne der Impressionisten machte ihm viel zu schaffen. Die Ölmaler behaupteten, es sei eben immer noch Zeichnung, und Pascin schnitt der Qualität halber sein Ölbild immer kleiner, bis das schön gemalte Stück übrig blieb. Von Matthes kenne ich dagegen Malerei in diesem Sinne gar nicht. Er machte Aquarelle oder Guaschen und liess sich durch malerische Theorien wenig stören. Uns, die wir mehr Zeichner waren und das menschliche Gebahren von Paris zu erhaschen suchten, war die allzu problematische Malerei ein Hemmschuh.

Er zeichnete seine fliegenden Montmartre-Carusselle, Tanzlokale, seine Gesellschaftsszenen im Ritz; begnügte sich, seine Gestalten leicht anzutuschen und rekonstruierte sie, ähnlich wie Hogarth, fast ausschliesslich aus dem Gedächtnis. Er sass in einer Gesellschaft und er schien bei oberflächlicher Beobachtung äusserst korrekt, peinlich konventionell, von Zeit zu Zeit zeigte er sein Gebiss schöner Zähne. Am anderen Tage hatte er uns zu fabelhaften Grotesken karikiert und schenkte sie seinen Opfern. Auf unseren häufigen gemeinsamen Streifzügen notierte und skizzierte ich eifrig, glaubte eine Bewegung, eine Geste direkt streifen zu können, verbiss mich in das Fragment. Nur mit grosser Mühe fügte sich das verzerrt Gesehene zum Ganzen, oft blieb es Fragment. Während Matthes, ohne zu notieren, Zuschauer war, zu Hause rein aus dem Gedächtnis aufbaute, eine Begabung, derentwegen ich ihn oft bewunderte.



Beide sahen wir jedenfalls so scharf zu, dass man sich auf unseren Streifzügen zuraunte: „Ce sont des detectives". Oft hat das Gefühl „voyeur" zu sein in dem naiv klugen Paris, das in liberaler entzückender Heiterkeit geniesst, etwas Beschämendes. Solch ein Gefühl überkam mich nie in dem sentimental verkniffenen Deutschland. Vielleicht suchte der stillere, ruhigere Bremer instinktiv den Gegensatz zum Allzu-Deutschen. Sein Gebiet war die Operette; Tanzgirls aus Tabarin, Nachtbars; ein Frauentyp, hager, pervers, mit den bekannten Pariser nez retroussé, kehrt immer wieder. Er schildert die Kapriziösen und Dekadenten.

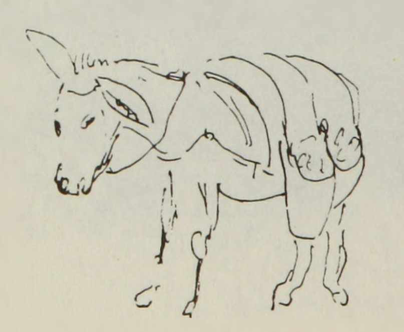
Oft sassen wir die Nacht im lichtzerplatzten Royal-Bar, wo aus zerwetztem Trikot mit letztem Kraftaufwand das letzte Couplet herausgeblecht wurde.

Wir trennten uns; er ging in seine kleine reizende Wohnung am Hippodrom, die er sich, der Hotels auf dem Montmartre satt, selbst eingerichtet hatte; ich nach dem Square d'Anvers in mein Hotel. Vom Morgenlicht angegrünte Weiber, deren Gesichter in Schminke zerflossen, huschten im katrigen Dämmer in leichte Fiaker „Au bois de Boulogne".

Später traf ich Matthes wieder in Berlin; wir lebten zusammen einige Zeit am Wannsee; er zeichnete wohl in Ermangelung der vielfältigen Pariser Grazie den Strand mit jener proletarischen Sündflut von Fleisch, wie man sie dort an heissen Sommertagen sieht, die schöne Emma ballspielend, von Kommis und Friseurlehrlingen umquatscht.

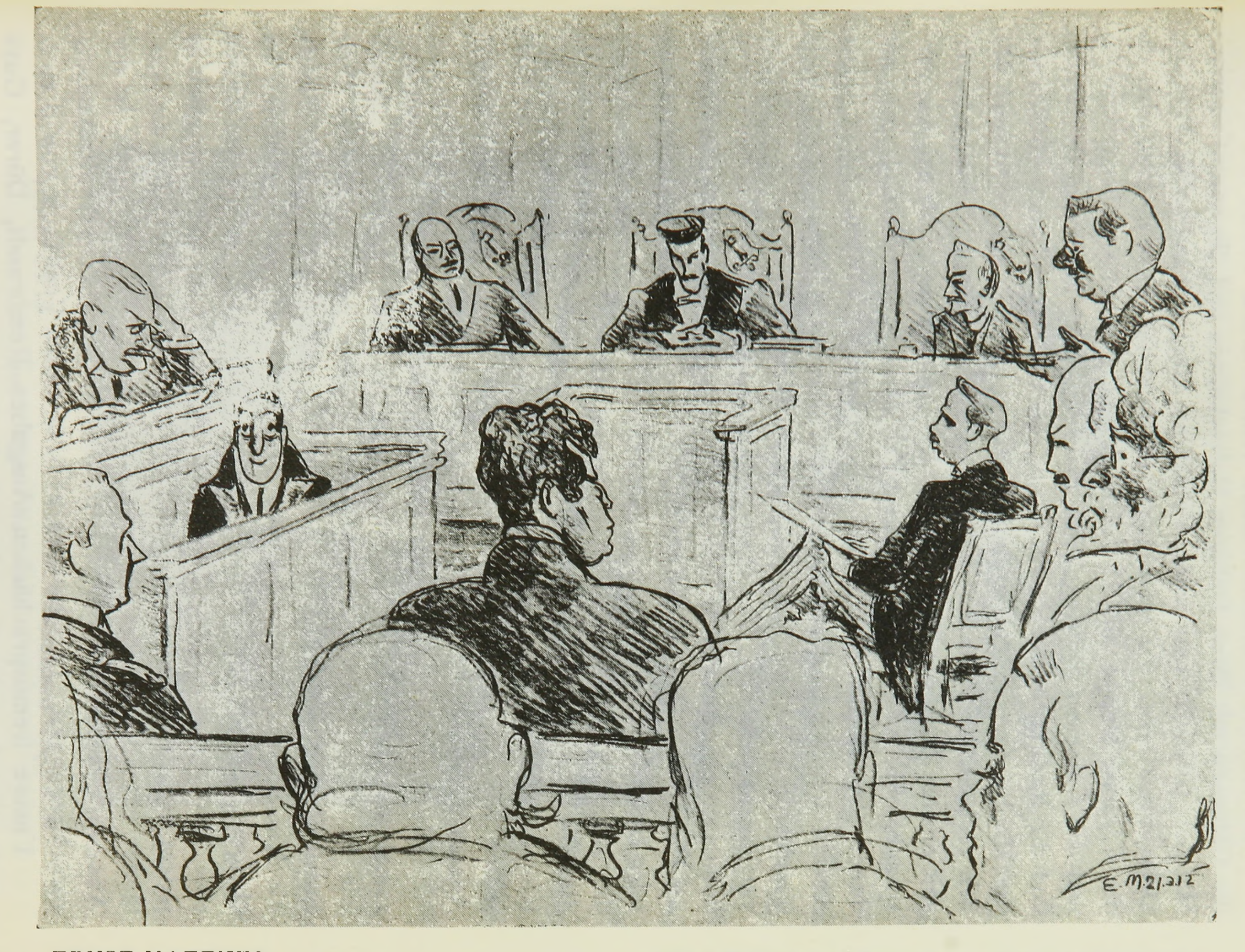
Dann kam der Krieg, der uns alle trennte und auseinanderwarf, und jener traurige Tag, an dem er, kurz vor dem Waffenstillstand, durch eine Granate uns allzufrüh durch den Tod entrissen wurde.

Rudolf Grossmann





HENRI MATISSE



ERNST MATTHES Alfred Walter von Heymel vor Gericht (Zeichnung)

DIE DRUCKE DER MAREES-GESELLSCHAFT

Sie wollen von unseren Plänen wissen? Gern. Nächstens kommen die Chinesen mit ihren farbigen Holzschnitten und die neue Cézanne-Mappe: Cézanne und seine Vorfahren Greco, Tintoretto, Poussin, Delacroix, Corot. Zu mehr langt es nicht für diese Herbstreihe, da die Cézanne-Mappe mit 25 Faksimiles sehr umfangreich geraten ist und die Chinesen heillose Mühe machen. Auch Manet ist im Druck. und die Redaktion bearbeitet Goya. Im Winter soll auch endlich mit der Mappe der Jungen begonnen werden. Ob ich zufrieden bin? Mit den technischen Fortschritten ja. Die eigene Anstalt „Ganymed", die seit erstem Januar in Berlin in Betrieb ist, hält mehr als ich mir versprach. Sie werden die Qualität der neuen Aquarelle Cézannes mit denen der alten Cézanne-Mappe vergleichen können. Ohne eigne Anstalt wäre die künstlerische Entwicklung des Unternehmens wohl überhaupt nicht möglich. Wir haben Verbesserungen des Druckverfahrens gefunden. Vor allem aber macht sich schon jetzt der Vorteil homogener Ansprüche an den Arbeiterstamm bemerkbar. Die Freude am Handwerk lockt bei den heutigen Fleischpreisen keinen Retuscheur oder Drucker, auch wenn man ihm die schönsten Reden hält. Sobald die Möglichkeit in der Nähe existiert, mit einer geringeren Arbeit dieselbe Einnahme zu erzielen, greifen Neunzehntel der Leute nach dem Kitsch. Man kann nicht heute Ansichts-Postkarten, morgen mit denselben Kräften Faksimiles herstellen. Nur wenn es in der ganzen Anstalt keinen anderen Auftrag gibt, wird Qualität geschafft.

Die Subskribenten? Wir könnten ein gutes Dutzend brauchen, zumal im Ausland. In Deutschland ist es zum Glück nicht überall wie in dem gesegneten Düsseldorf, wo wir im ganzen zwei Voll-Subskribenten besitzen. (Regieren immer noch die Leute, die damals die Kunsthalle um die Sammlung Nemes brachten?) Wir dürfen im übrigen nicht klagen. Es ist alles Mögliche, wenn in unseren Zeiten eine Marées-Gesellschaft überhaupt existieren kann. Unmöglich in jedem anderen Lande. Der Beweis ist erbracht. Trotzdem die Ausländer mit ihrer Valuta unsere Werke viel billiger erwerben, ist der Absatz im Ausland, von der Schweiz abgesehen, ganz unverhältnismässig zurückgegangen. In Schweden z. B. in einem Verhältnis von 5 zu 1.

Unsere fremdsprachlichen Ausgaben Rembrandt, Dürer, Guys werden von deutschen Sammlern, da die deutschen Ausgaben vergriffen sind, gekauft. England, Amerika — vacat. Selbst Frankreich, obwohl anerkennenswerter Weise uns der Chauvinismus nicht behelligt, beginnt

erst einzusehen, dass ein Faksimile dem Auge angenehmer ist als ein Massendruck. Man kann von dem kleinen Anlass auf grössere Zu-



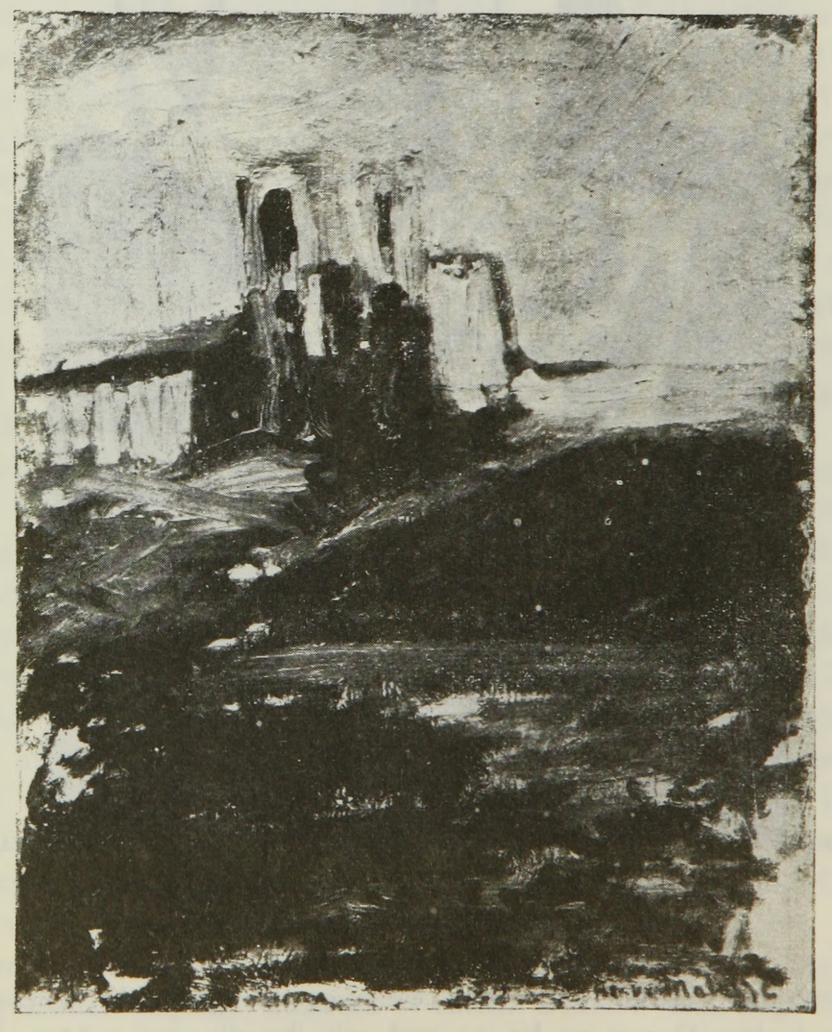
JUAN GRIS Stilleben (Ölg.)
(aus L'Esprit Nouveau)

sammenhänge schliessen. Auch wenn es unangebracht scheint, auf unsere Kultur Dome zu bauen und mit ihr die auf schöne Dinge

gerichtete Erwerbslust zu verwechseln, bleibt die Tatsache bestehen, dass die Nachfrage nach schönen Dingen bei uns hundertmal grösser ist, als irgendwo anders. Die berühmte Depression lastet auf allen Ländern. Nicht jeder Deutsche profitiert von der deutschen Valuta. Draussen wird bei schlechten Zeiten zu allererst der Leibriemen um die Kunst angezogen, oder vielmehr die Kunst wird automatisch ausgeschaltet. Der Patient ist zuckerkrank und Kunstgenuss befördert die Eiweissbildung. Im übrigen aber wird Zucker in Massen verschlungen. In Deutschland kenne ich eine ganze Anzahl von Subskribenten der Marées-Gesellschaft, die sich früher einen Tourenwagen und ein Landaulet hielten und heute Strassenbahn fahren.

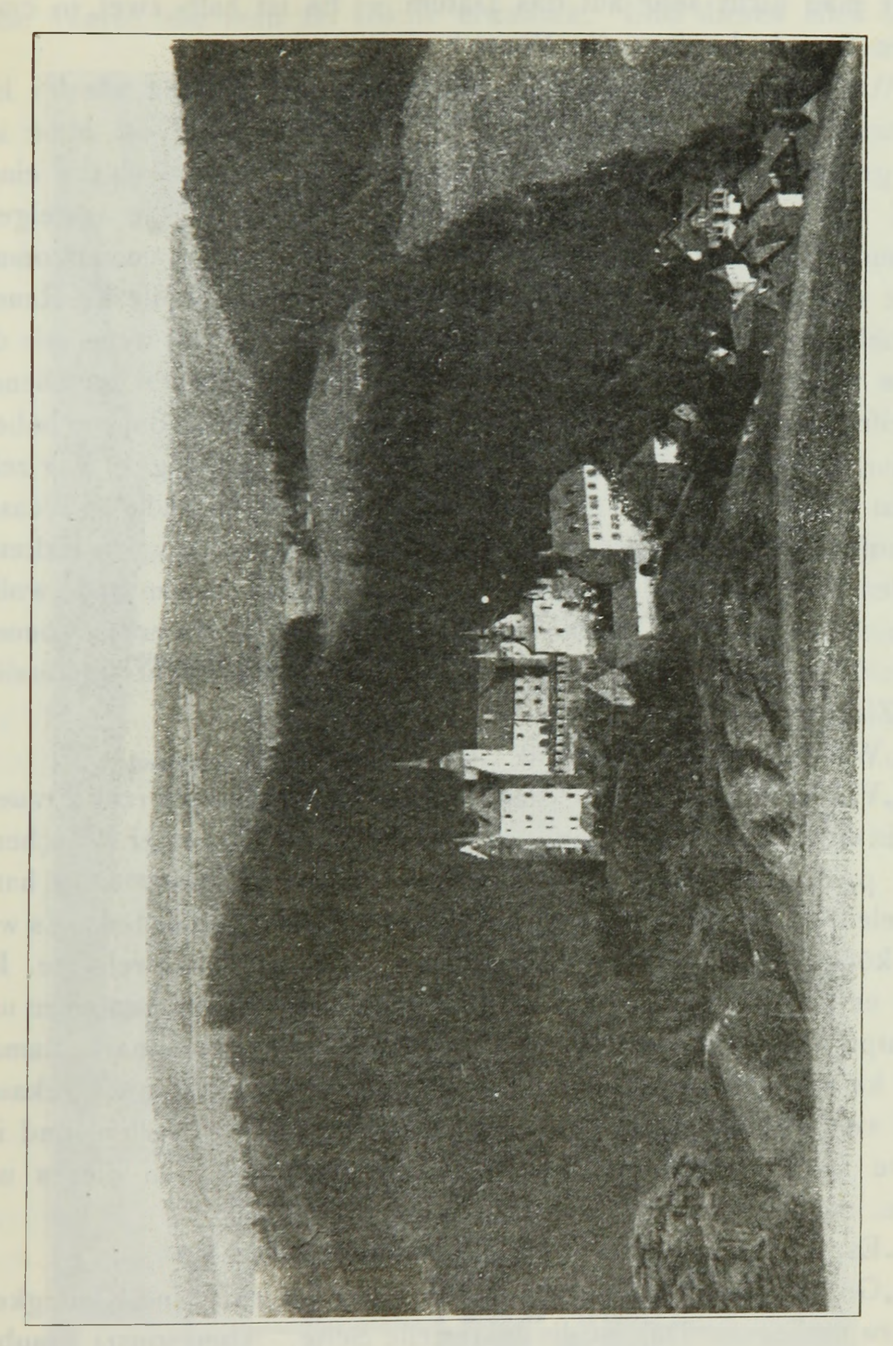
Herzlichen Gruss

Julius Meier-Graefe



HENRI MATISSE Ruine (Ölg.)

VON BILDERN UND BURGEN



Burg Lauenstein

Im Monat Mai fuhren Dr. Bagier und ich zusammen von Weimar nach Jena, ich um zu meinem Wohnsitz an der Grenze des Thüringer- und Frankenwaldes zurückzukehren.

„Was hören Sie von Ihrer pariser Sammlung?“ fragte Dr. Bagier.

„Sie wird am 30. versteigert.“

„Ja, aber der 30. ist heute", meinte Dr. Bagier zögernd.

Ich erschrak und sah nach der Uhr. Wenn man da oben wohnt, achtet man nicht sehr auf das Datum. — Es ist halb zwei, in einer halben Stunde beginnt die Vente."

Wir schwiegen wohl eine Weile. In mir wurden allerlei Erinnerungen wach. „Die Auktion ist in Saal 1. Wie oft habe ich dort gesessen, fiebernd, ob ich irgend ein Bild, eine Skulptur, einen Stoff, die ich liebte, mit meinen geringen Mitteln würde ersteigern können. Ich weiss, wie es ist, wenn man dort zusammenkommt, kenne das Licht, das im Frühjahr um diese Stunde in diesem Raume ist, fühle den groben roten Stoff der Wandbekleidung, weiss wie die Bänke und Stühle stehen, sehe das Kommen und Gehen der Diener. Die eifrigsten Sammler werden jetzt ihre Plätze eingenommen haben. Léonce Rosenberg leitet die Auktion als Sachverständiger. Vor zehn Jahren quälte er mich wochenlang, dass ich ihm ein Bild von Picasso verkaufen möge, eine majestätische Frauengestalt, die mit gefalteten Händen in einem Stuhle sitzt. Aber gerade von diesem Bilde wollte ich mich nie trennen. Heute wird er es nun doch erwerben können. Ein leidenschaftlicher Liebhaber hat Glück und erreicht schliesslich sein Ziel."

„Welches Bild liebten Sie am meisten?"

„Vielleicht ist es ein Bild von Rousseau, eine kleine rote Frauenfigur in einem Frühlingswalde. Ich fand dieses Bild bei einer Wäscherin eines pariser Vorortes als Ofenschirm vor dem Kamin. Dort hatte es viele Jahre gestanden und war ganz schwarz geworden. Es war eine köstliche und zärtliche Stunde als ich es zu Hause reinigte. Ich hatte es als schmutziges Bettlerkind mit nach Hause genommen und es entpuppte sich dort als eine Prinzessin. Rousseau hatte damals noch keine Preise und ich hatte das Bild für vierzig Francs gekauft. Auch von diesem Bilde habe ich mich nie trennen wollen, und ich musste immer sehen, andere Bilder zu verkaufen, um dieses und einige, die ich sehr liebte, behalten zu können." *)

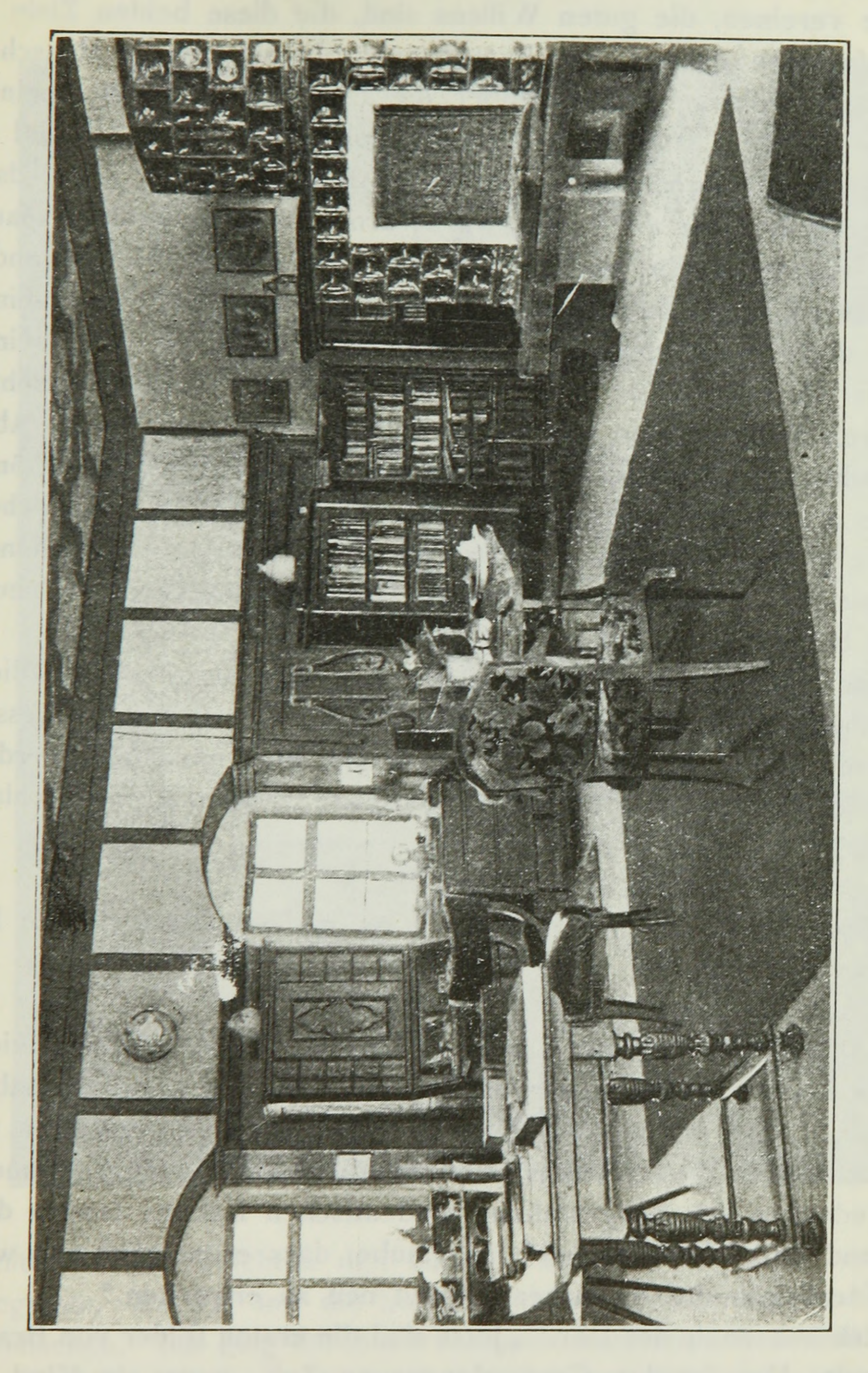
„Es ist ein schwerer Verlust, den Sie erleiden."

„Gewiss, in einem vorgerückten Alter ist es keine Kleinigkeit, alles zu verlieren. Das ist die materielle Seite. Aber sonst: glauben Sie nicht, dass unser Empfinden sich in vielem geändert hat, dass das Recht zum Genuss, zum privaten Anhäufen und Auskosten von schönen Dingen vor unserem neuen Gewissen nicht mehr recht bestehen kann? Und dann: in einem gewissen Sinne war meine Sammlung

---

*) Dieses Bild von Rousseau wurde auf der Vente mit 26 000,— Francs bezahlt.

nur Symbol und Ausdruck inneren Erlebens. Das Resultat eines stetig wachsenden Qualitätsgefühls, die Erinnerung an Kämpfe für hohe Werte, die man als solche erkannte. Und dieses alles bleibt



Arbeitsraum der Freude auf Burg Lauenstein

einem schliesslich, auch wenn das Sichtbare dahingeht. Man hat gelernt, das Echte vom Unechten zu unterscheiden, allen Schmähungen und Verleumdungen zum Trotz für jenes einzutreten, gegen dieses zu kämpfen. Das kann nicht mit versteigert werden."

So sammeln Sie gar nicht mehr?"

„Doch, — in einem gewissen Sinne. Ich sammle Menschen. Da oben, in der Burg Lauenstein, die meine neue Heimat ist, möchte ich die vereinen, die guten Willens sind, die diese beiden Ziele in sich aufnehmen: dass es keine Kriege mehr gibt und dass alle Menschen als Brüder froh und aufrecht über die Erde gehen. Das scheinen mir die Ideen zu sein, für die es sich lohnt, heute zu leben und zu kämpfen. In einigen Tagen werden es fünfundzwanzig Jahre, dass der jetzige Besitzer die Burg erwarb; arme Familien mit ihren Haustieren wohnten in ihr, und sie war sehr verwahrlost. Er verwandte sein Vermögen zu ihrem Aufbau und als sein Geld im Dienste seiner Idee dahinschwand, musste er Gäste aufnehmen, um das Werk seines Lebens weiterführen zu können. Gäste, wie der Zufall sie brachte; es waren manche nette und wertvolle Menschen unter ihnen. Aber ich möchte versuchen, die belanglosen auszuscheiden und diese schönen Räume als ein weltliches Kloster ganz denen zugänglich zu machen, die der grossen Idee des Friedens und der Menschenwürde dienen, dass sie hier sich begegnen, ihre Gedanken austauschen, die neuen Wege beraten.

Eine grosse Propaganda müsste von hier ausgehen für diese Bestrebungen, für alles was ein Foerster, Graf Keyserling und Kessler in diesem Sinne uns bringen. Hier müsste man ganz inne werden, dass die Initiative in den grossen Menschheitsfragen auf Deutschland überging."

„Und Ihr Almanach, die Freude?"

„Er müsste das Organ dieser Liga werden, die über alle Regierungen hinweg die guten Europäer zusammenschliesst."

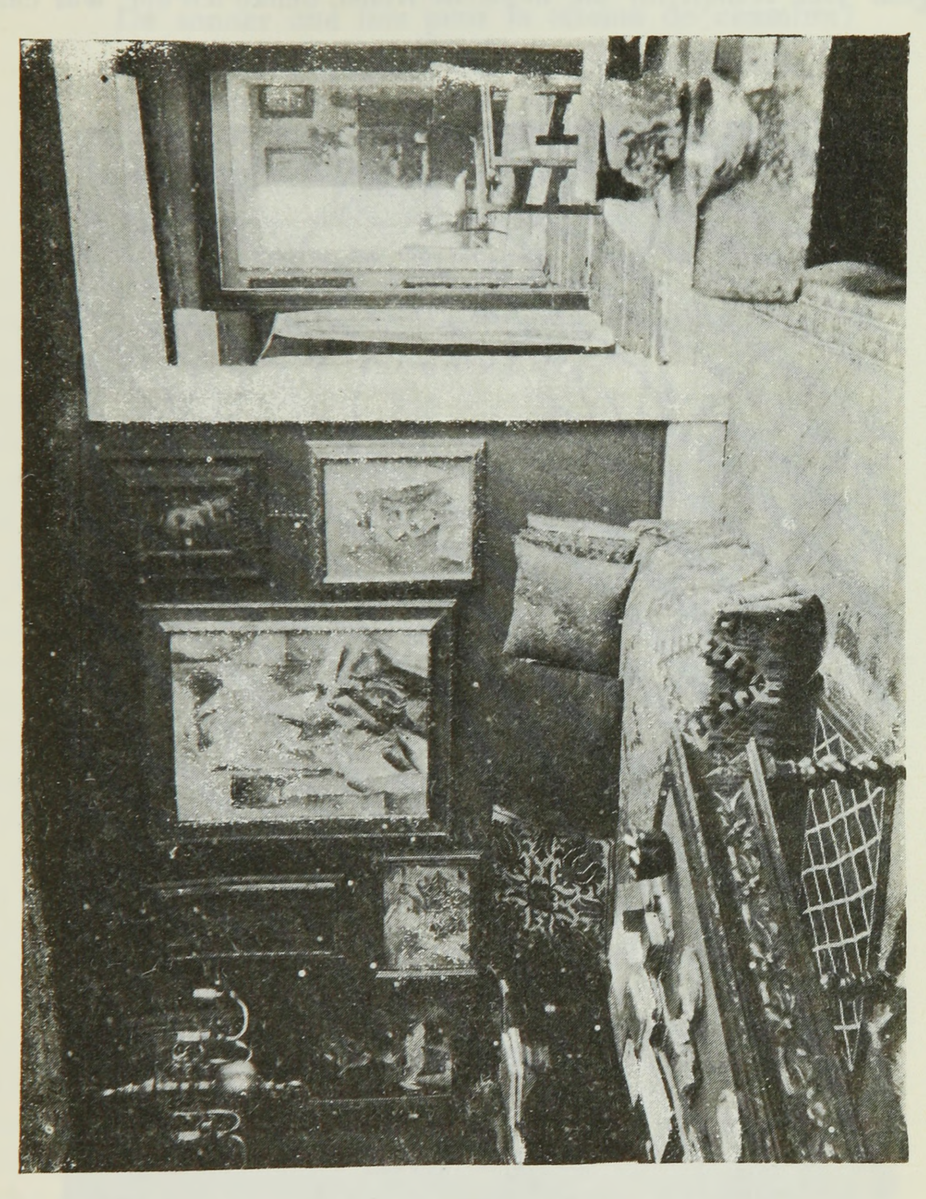
„Aber die Jugend?"

„Das ist ein trauriges Kapitel. Ich habe das Band meinem heidelberger Corps zurückgegeben, um die Arme frei zum Kampf zu haben. Von den Corps und den Burschenschaften ist nichts zu erwarten, und die Reformen, die ich versuchte, scheiterten kläglich. Aber meine Leitgedanken zur Neugestaltung studentischen Lebens fanden doch hier und dort Widerhall, und ich glaube, dass es möglich sein wird, den Idealismus der deutschen Jugend neu zu erwecken."

Ich sah nach der Uhr. „Jetzt sind die ersten Bilder von Braque verkauft. Das ist der Corot der neuen Zeit, ganz ein Kind der ‚douce France'. Ich bin gewiss, dass vielen Franzosen die Vente peinlich ist. Sie schreiben mir oft Freundliches."

„Und wann werden Sie nach Paris fahren?"

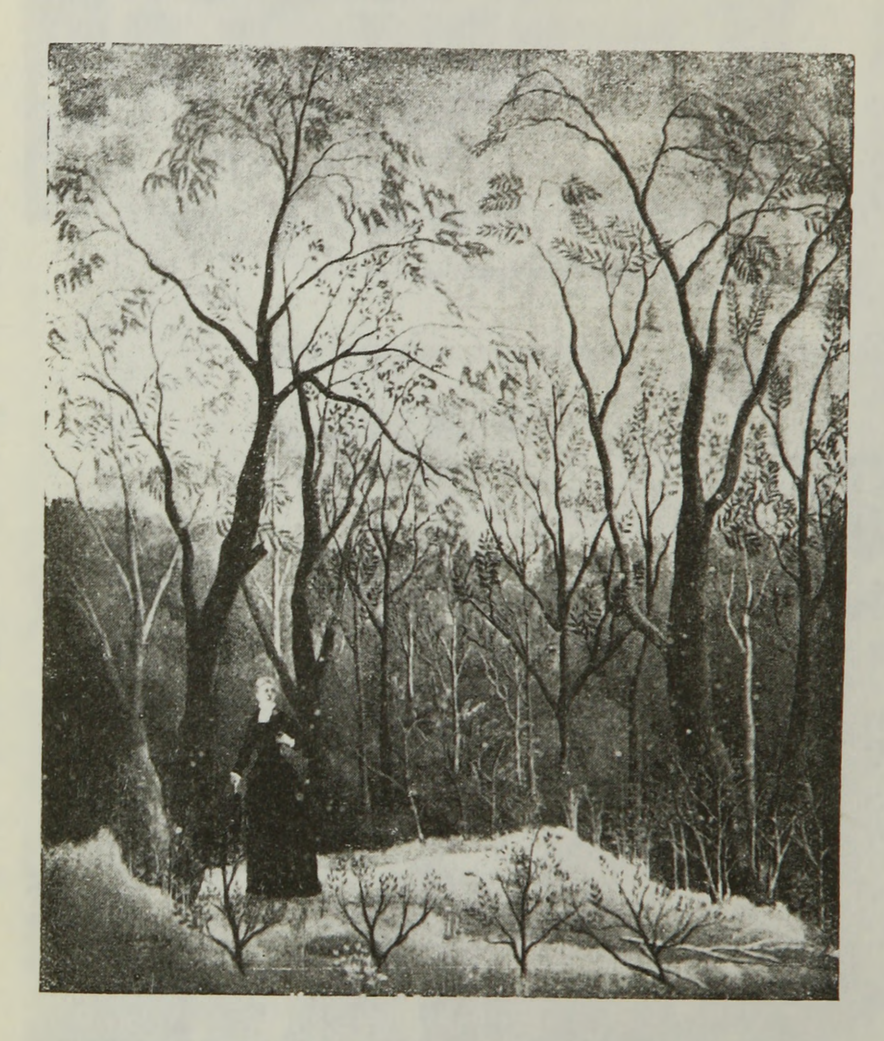
„Niemals, dieses besonnte Paradies in Perlgrau, Himmelblau und Rosa versank mir für immer mit seiner Herrlichkeit. Ich verdanke ihm viel; seinen Tagen den Genuss alles Köstlichen einer hohen



Uhdes Pariser Wohnung (Rue du Cardinal Lemoine)

Kultur, seinen Nächten den alles in Schönheit Sündigen und Verwegenen. Es war mir die hohe Schule des Rhythmischen und Harmonischen. Ich ging durch sie hindurch, aber ich kehre nicht wieder zu ihr zurück. Etwas Neues beginnt, etwas, das mir erhabener erscheint. Aber sehen Sie, jetzt kommen wir nach Jena. Hier werde ich in einigen Wochen vor den Studenten sprechen, die mit ihren Schmissen prahlend herumziehen und lärmend auf dem Markte kneipen.

Ich will versuchen, ihnen klar zu machen, dass nicht in der Befriedigung vieler kleiner Wünsche das Glück des Lebens liegt, sondern in dem unbefriedigten Verlangen nach wenigen grossen Dingen. Der Kampf für die moderne Kunst, denke ich mir, war eine



HENRI ROUSSEAU — Die rote Frau im Walde

gute Vorübung für den um die hohen menschlichen Werte, die uns heute am Herzen liegen."

Der Zug hielt. Dr. Bagier stieg aus und ging Offenbarungen an Musik entgegen, von denen seine Seele erfüllt ist, während ich weiterfuhr durch die stille Landschaft Thüringens, die so sehr geeignet ist, dem Fühlen Zuversicht und Gleichmass zu geben.

Wilhelm Uhde

GEBET

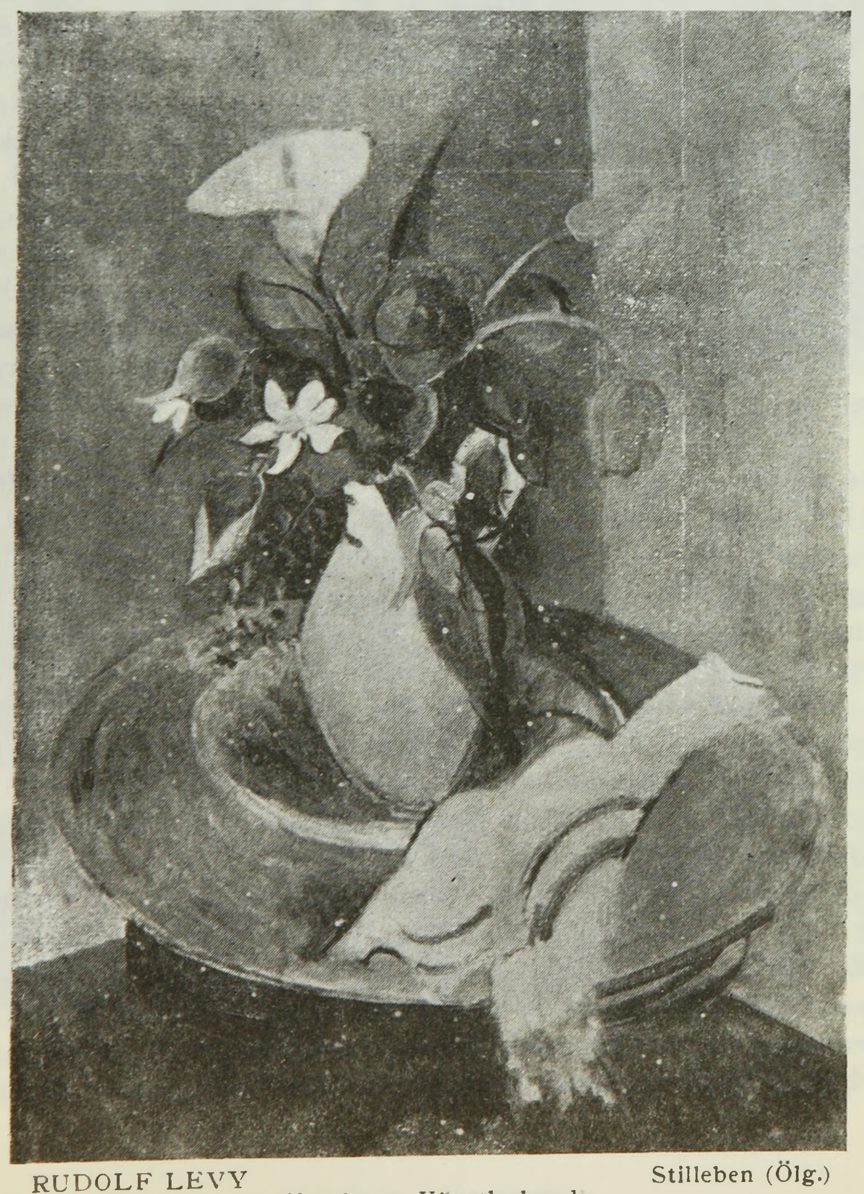
(Gedichtet während des Krieges in einem kleinen Hôtel in Brüssel.)

O Dieu... charmant de mes plus belles journées,
Quand nous habitions tous les deux rue Delambre.
Est-ce que c'est toi qui me donnes l'idée
De sonner une fois pour la femme de chambre?

Et toi, Dieu sangiant des champs de bataille,
Qui étais près de moi au son du canon,
Pourquoi toujours ton sourire canaille
Quand je sonne deux fois pour le garçon?

Et enfin toi, Dieu flamand ou wallon de Bruxelles,
Si tu es vraiment un frère à celui de la Seine
Laisse-moi donc, par pitié éternelle,
Sonner une fois trois fois pour l'homme de peine.

Rudolf Levy



RUDOLF LEVY Stilleben (Ölg.)
(Hamburg, Künstlerbund)

AUSLÄNDISCHE KUNSTZEITSCHRIFTEN

Wie bei uns wird auch im Ausland die Kunstliteratur beherrscht von Reflexionen über eine Situation, die als krisenhaft empfunden wird. Allerdings, man kommt nicht wie Worringer in seinem anregenden Vortrag „Künstlerische Zeitfragen“ zu einem Pessimismus, der aus der soziologischen Situation alles heutige Kunstgestalten nur noch als Fiktion empfindet; auch scheint man nicht unsere Institution der „nouveaux réactionaires“ zu kennen, die launisch und launenhaft sich an ein paar Nachkömmlinge von gestern und vorgestern klammern; man ist auf der Suche nach neuen Wegen, man glaubt an dieses Morgen und organisiert die Kräfte zu einem Neuaufbau. Charakteristisch ist Erscheinen und Art einer neuen, gross angelegten Revue in Paris: „L'Esprit nouveau“, die programmatisch gedacht ist und mit der Einseitigkeit, die ein festes Programm verleiht, sondert und Weg weist. „Certitude, ordre, pureté, spiritualité sind die Ziele, denen man zustrebt. Systematisch werden in den Heften, die bisher erschienen sind, die Kräfte aufgezeigt, auf die man sich stützen zu können glaubt. Man beginnt (bezeichnend genug) mit Seurat, um von Heft zu Heft weiter auszugreifen zu Cézanne, Greco, Ingres, Fouquet. Was Bissière in seinem distinguierten Essay über Ingres sagt, ist nicht kunsthistorische Betrachtung, nicht posthume Ausgrabung, vielmehr ein Aufzeigen der geistigen und schöpferischen Elemente, die eine neue Generation antizipiert sieht in dem Zeitgenossen des Delacroix. Verwirklichung sieht man in Picasso, Léger, Gris, dem jungen Bildhauer Lipschitz.



MARC CHAGALL Kopf (Ölg.)

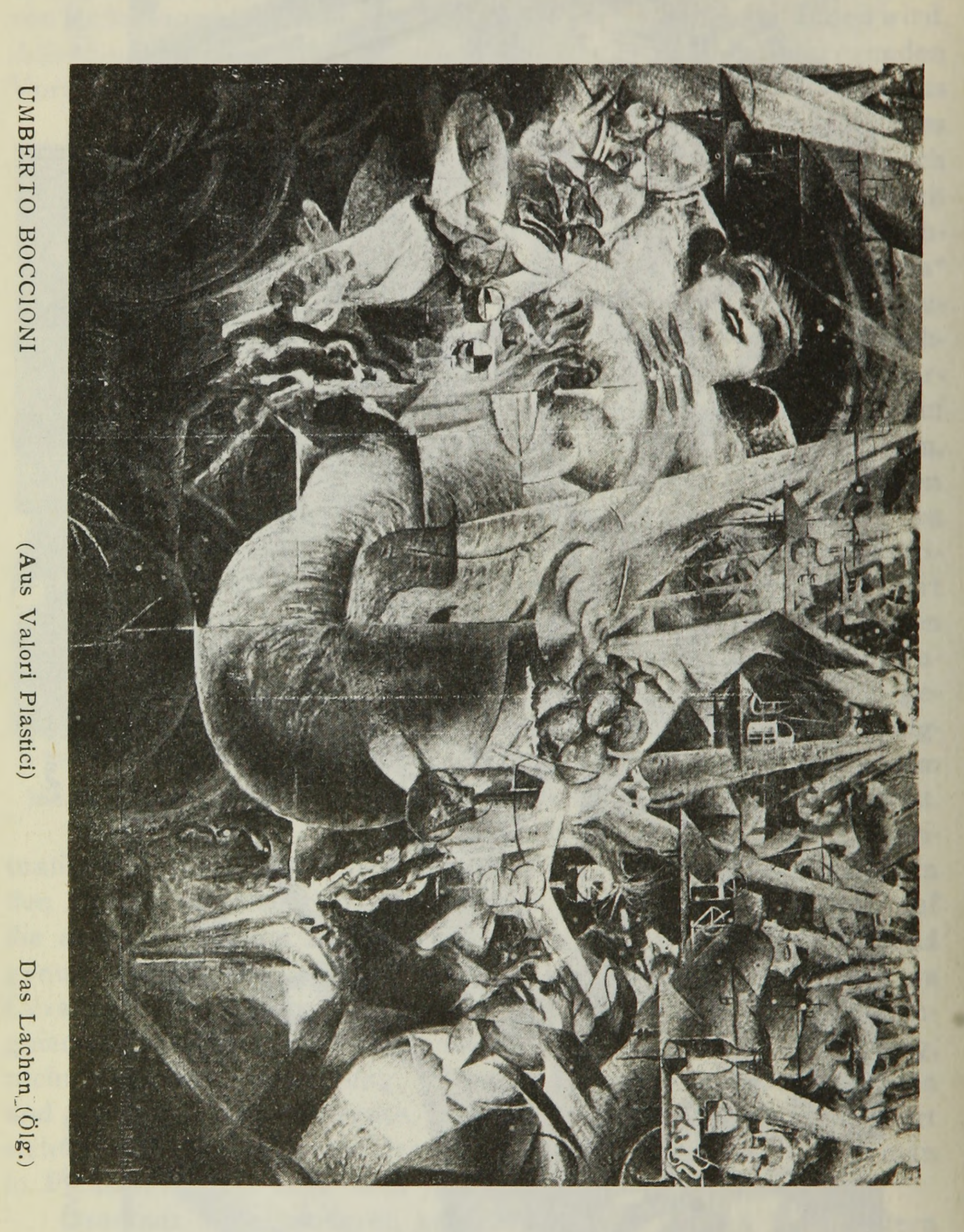
Ozenfant und Jeanneret, zwei Maler, die zu den Mitgründern der Zeitschrift gehören, entwickeln das Programm eines neuen „Purismus“. Ein klug durchdachtes, mit seinen Forderungen nach Logik, Hierarchie, Ordnung einleuchtendes Programm, das so überzeugend, will sagen: so relativ zu nehmen ist wie alle Kunstprogramme; von der künstlerischen Auswirkung dieses Programms, die eben in Paris zu sehen war, sind leider Proben noch nicht bei-



MARC CHAGALL — Interieur (Ölg.)

(Aus dem Chagallbuch)

gegeben. (Was inzwischen in einem weiteren Heft geschehen ist). „L'Esprit nouveau" beschränkt sich nicht auf Malerei und Plastik. Experimentelle Aesthetik, Literatur, Musik, Ingenieurwesen, Cinema,



UMBERTO BOCCIONI (Aus Valori Plastici) Das Lachen (Ölg.)

Zirkus, Sport, Mode sucht die Zeitschrift von dem gleichen Aspekt aus zu erfassen. Es wird hier viel systematische und vorbildlich didaktische Arbeit geleistet. Ein Architekt Le Corbusier-Saugnier entwickelt in einer Folge von Aufsätzen Grundelemente der Baukunst; so wird in Beispielen und Gegenbeispielen das Wesen plastischen Gestaltens dargelegt. In einem Literatur-Anhang er-



ANDRÉ DERAIN Frauenkopf (Ölg.)

(Aus L'Esprit Nouveau)

scheint die „Königin von Saba“ von Hamsun, von dem der Übersetzer unter Hinweis auf die wenigen französischen Übersetzungen Hamsunscher Werke aus den neunziger Jahren sagt, dieser Nobelpreisträger sei in Frankreieh nicht ein Unbekannter, sondern ein — Vergessener.

Die italienische Zeitschrift „Valori Plastici“, die in der Gruppe um Carra die Verwirklichung eines Programmes der Klarheit, Reinheit, Logik, formstrengen Disziplin, demütig religiösen Hingegebenheit und der Wiederaufrichtung einer neuen Konvention sieht, lässt Tavolato die letzten „Richtungen“: Futurismus, Expressionismus, die „peinture des états d'âme et ses tristes conséquences à la Kandinski“ in ihrer Mechanistik kritisch zerpflücken. Soffici legt in einer Auseinandersetzung mit dem Futurismus dar, warum er zu einer Sackgasse werden musste und wie andererseits er ein Auftrieb war für das junge Italien. Carra gibt eine Charakteristik des Standes der Malerei in Italien. Henri Rousseau, Picasso und Campendonk werden von Däubler, Carra und Ostayen gewürdigt, neue Arbeiten von Carra und Plastiken von Zadkine illustrieren das Heft.

„Die aktuellen Tendenzen der Malerei“ sucht auch eine Aufsatzfolge von Avermaete in der belgischen Zeitschrift „Lumière“ darzulegen. — „Sélection“, Brüssel, hat der „Section d'Or“ im Anschluss an eine Ausstellung in Belgien ein Sonderheft gewidmet — Zwei umsichtig organisierte Sonderhefte hat „L'Amour de l'Art“, Paris, herausgebracht: eins über Renoir und eins über Cézanne, in dem Bernhard seine Erinnerungen an Cézanne ergänzt und Gasquet aufschlussreiche Äusserungen Cézannes über sein Schaffen mitteilt. — „La vie des lettres“, die sich mit Eifer der jüngsten Literatur annimmt, bemüht sich um eine anschauliche Orientierung auch über das Kunstleben in Paris, aus dem Januarheft ist vor allem bemerkenswert eine Betrachtung von Albert Gleizes über den „Salon d'Automne“ und eine Konferenz über den „Dadaismus“ von Ribemont-Dessaines. — Collins „L'art libre“ widmet das neueste Heft Charles Vildrac im Anschluss an die 100. Aufführung seines „Paquebot Tenacity“ im Theater du Vieux Colombier. Roland, Duhamel, Romains, Schickele, Arcos, Werth u. a. schildern Werk und Persönlichkeit Vildracs. — Die holländische Architekturzeitschrift „Wendingen“ hat zum fünfzigsten Geburtstag von Josef Hoffmann ein Sonderheft über den Wiener Architekten herausgebracht, ein anderes Heft bringt die theoretisierenden Industriebauentwürfe Mendelsohns, ein weiteres, vorbildlich zusammengestelltes Sonderheft fasst Masken aus aller Welt; japanische Nomasken, griechische, römische, javanische, chinesische und Negermasken instruktiv zusammen.

Paul Westheim



PABLO PICASSO Der Pierrot (Ölg.)

VOM FILM

Lieber Herr Flechtheim,

bitte, was stellt dies Bild vor? — — — Wie bitte? — — — Sehr richtig! Einen häuslichen Streit nicht ganz harmloser Art zwischen einem Ehepaar, das sonst recht gut mit einander auskommt. — — —

Aber, nun hören Sie, was eine „Hohe Filmprüfungsstelle", die mir das Bild verbot, in ihrer frommen Denkungsart darin sieht:

„Gewaltsam verschafft ein Mann in brutaler sinnlicher Erregtheit von hinten zugreifend, sich mit der Hand Eingang in den Brustausschnitt eines sich wehrenden Mädchens. — Das ist für die Phantasie der rechte Hinweis und für die Vorstellung das Stichwort zur gelegentlichen Nachahmung. Die Darstellung ist geeignet, die Phantasie zu überreizen und auch die Schädigung der gesundheitlichen und sittlichen Entwicklung herbeizuführen."

Bei dieser Gelegenheit ein paar Worte zum Film: Da ich weiss, dass man demnächst **Slevogt** und **Corinth** auffordern wird, an der Bildgestaltung grosser (teurer) Films mitzuwirken, und da ich vermute, dass die beiden Künstler der Dollarversuchung nicht widerstehen werden, so weiss ich nicht, warum in diesem Blättchen nicht auch vom Film gesprochen werden soll. Die Lage der Filmindustrie hat sich nach dem Kriege bei uns so gestaltet, dass die Fabrikanten bei Herstellung ihrer Films als suprema lex den Absatz ihrer „Ware" in Amerika zu berücksichtigen haben. Wenn man bedenkt, dass sich das literarische Niveau des gebildeten Amerikaners etwa auf dem Niveau unserer Gartenlaube bewegt, so braucht man über das literarische Niveau unserer Films kein Wort zu verlieren. Das Wort **„Kunst"** kann also nur Bezug haben auf: Photographie, Architektur, Regie und allenfalls auf schauspielerische Leistung; obschon sich auch hier leise Zweifel regen Denn wie kommt es, dass — — gelinde und höflich gesagt — — Mittelmässigkeiten wie: Mia **May,** Lotte **Neumann,** Ossi **Oswalda** — — — um von der göttlichen **Fern** ganz zu schweigen — — — höher im Kurse stehen als Künstlerinnen vom **Range** einer **Höflich, Durieux, Welcker, Weisse?** Einfach: weil der Film für die **Masse** ist, und weil Masse und Kunst, solange die Welt steht, Gegensätze bleiben.

Der Film, dem das hier veröffentlichte Bild entstammt — — — — prägen Sie sich die Namen des Künstleroperateurs Curt **Courant** und des Architekten Ernst **Lessing** ein (dem niemand glauben wird, dass er hier sein Filmdebut gab) — — — — heisst **„Das Blut"**.

Das Manuskript entstammt einer Idee der Frau Tilla **Durieux**, die Herstellung übernahm ich und will nun, nachdem ich diese „Branche“ durchaus mit heissem Bemühen studiert habe, **Amerika** „beliefern“. **Es lebe die Kunst!**

Ihr

Artur Landsberger



Aus dem Film „Das Blut“

LETTRE SUR LA PEINTURE

La fréquentation des musées abâtardit la personnalité comme la fréquentation des curés fait perdre la foi. La science tue l'instinct.

Le Douanier Rousseau était un bonhomme qui avait gardé une âme fraîche d'enfant. Sa maladresse appliquée, sa foi si naïve, si inattaquable, sa magnifique bêtise, si l'on peut dire, était si candide, si ingénue et ses dons de peintre si évidents, que ses œuvres en sont imprégnées et atteignent parfois à la sensible et profonde traduction des primitifs.

On n'apprend pas à être aussi bêtement génial même à Rome.

Cézanne, lui, a tout le bénéfice d'une obstination qui le faisait s'écarter de ce qu'il savait, de ce qu'il avait appris et il attaquait les plus grands problèmes dans la tranquillité d'un catholicisme de province.

Visant si haut, il ne parvint qu'à se rapprocher de la vie. Peut-être beaucoup plus qu'il ne se l'imaginait lui-même. La nature le ramenait inconsciemment vers une chose humaine. Et quoiqu'il paraisse avoir beaucoup voyagé, il connaissait bien les fleurs de son jardin. A côté Renoir, Cézanne "c'est le copain triste".

Chez Renoir, il existe tout le goût du bourgeois, distingué, cultivé et raffiné qui aime et entretient dans le luxe la fille du peuple saine et jolie . . . la belle fille. L Art de Renoir est exempt de tares physiques et de maladies secrètes; il s en dégage de la joie et du bien être.

Parfois, même un mauvais goût si marqué, si personnel, une vulgarité qui s'arrête juste à temps pour ne pas être désagréable ou banale.

Je pense souvent à Renoir pour des sensations et des motifs différents.

J'ai souvent retrouvé Renoir dans le côté mesquin d'un charmant visage de petite bourgeoise; dans des détails précis et rococos, dans la couleur d'un ruban sur une robe, dans l'amour d'une beauté laide qui plait, dans une sensualité féminine et un peu animale...

Renoir goûtait la saveur des choses et possédait l'amour et la joie de vivre.

On ne fait pas de la peinture on fait "sa peinture".

Les groupements sympathiques, les écoles, les chefs d'écoles, les maîtres d'écoles; je n'accepte pas ces pleisanteries. J'accepte les défauts et les qualités de chacun, mais séparément. Une fois unifiés, malaxés, pétris, tout cela m'écœure... Un groupement dénote une faiblesse individuelle. Quand on considère qu'il faut être plusieurs pour traverser un endroit dangereux c'est que l'on a peur d'être seul...

Avant la guerre, je supportais mal la bêtise humaine, mais parfois elle m'amusait: la bêtise variée selon les types, l'emploi; celle qui paraissait appartenir en propre à son auteur; la bêtise que l'on découvrait par hasard, cela avait son charme.

Mais un certain 4 août cette bêtise s'est groupée transformée en une seule chose monstrueuse... la Guerre!



M. DE VLAMINCK Landschaft bei Paris (Ölg.)
(z. Zt. Berlin, Kronprinzenpalais)

Pour qu'un Art soit grand il doit être sérieux, ceci est de règle comme en amour:

Qui dit sérieux croit grand, qui dit grand dit classique, qui pense classique voit le Louvre et l'Italie apparaît... avec tous ses musées... ses Maîtres et ses ruines.

Si le créateur m'a affligé d'un physique peu agréable et irrégulier je n'ai nullement confiance dans les instituts de beauté pour me faire un masque à la Néron ou un profil comme celui de Monsieur de Max. Tel homme! Telle peinture!

A cela j'y crois plus que jamais.

On lit plus facilement le caractère de l'homme dans sa peinture que dans les lignes de la main. Les origines, le milieu, les influences, la

santé, la maladie, l'équilibre, les tares, les qualités, la noblesse, la culture, la bêtise, la pauvreté, et la grandeur d'esprit.

Si un jour j'avais à juger des hommes, je les condamnerais d'après leurs œuvres de peintres et je ne commettrais pas d'erreurs judiciaires.

Si j'avais un fils je lui tiendrais ce petit discours:

La guerre à été pour moi une grande leçon, elle a confirmé ce que je pensais déjà. Toute ma confiance dans la civilisation, la science, le progrès, le socialisme, tout s'est écroulé! Même la confiance en des amis de vingt ans.

Je ne crois plus en rien, je n'ai plus de confiance qu'en moi. Je ne crois même plus à la guerre de 1870, la guerre de nos pères...

Je ne crois plus à l'Histoire! Pas même à celle de la peinture!

La peinture ne fait pas de progrès, elle se transforme selon l'époque, avec les moyens d'expression de l'époque. Monsieur Rembrandt n'a pas plus de sensibilité ni plus de grandeur que Monsieur Cézanne.

Ah, les Maîtres! les leçons du Maître, l'école, les prix, le palmarès. J'ai vu le résultat de tout cela et j'ai vu la Victoire.

Si tu veux être un homme, vivre, ne pas mourir avant d'avoir vécu, écarte toi des idées toutes faites, de la nourriture toute mâchée et des récompenses.

Si tu es peintre regarde simplement en toi-même ce que tu aimes bien.

Quand on n'est pas stérile on n'adopte pas les enfants des autres.

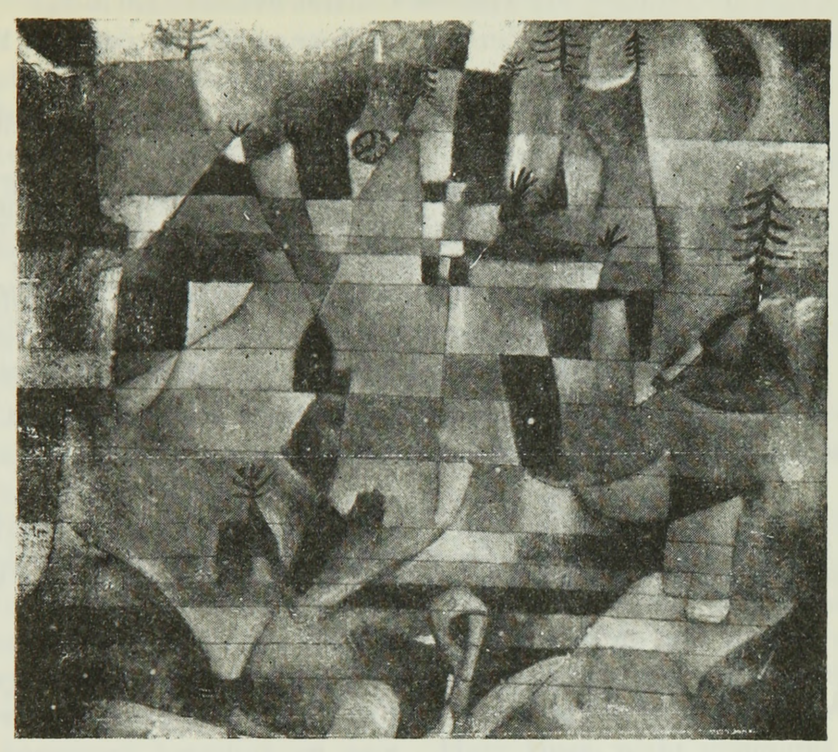
Maurice de Vlaminck

DAS STAATLICHE BAUHAUS IN WEIMAR

Das Endziel aller bildnerischen Tätigkeit ist der Bau! Ihn zu schmücken war einst die vornehmste Aufgabe der bildenden Künste, sie waren unablösliche Bestandteile der grossen Baukunst. Heute stehen sie in selbstgenügsamer Eigenheit, aus der sie erst wieder erlöst werden können durch bewusstes Mit- und Ineinanderwirken aller Werkleute untereinander. Architekten, Maler und Bildhauer müssen die vielgliedrige Gestalt des Baues in seiner Gesamtheit und in seinen Teilen wieder kennen und begreifen lernen, dann werden sich von selbst ihre Werke wieder mit architektonischem Geiste füllen, den sie in der Salonkunst verloren.

Die alten Kunstschulen vermochten diese Einheit nicht zu erzeugen, wie sollten sie auch, da Kunst nicht lehrbar ist. Sie müssen

wieder in der Werkstatt aufgehen. Diese nur zeichnende und malende Welt der Musterzeichner und Kunstgewerbler muss endlich wieder



PAUL KLEE Landschaft mit gelbem Kirchturm (Ölg.)
(Hamburg, Künstlerbund)

eine bauende werden. Wenn der junge Mensch, der Liebe zur bildnerischen Tätigkeit in sich verspürt, wieder wie einst seine Bahn damit beginnt, ein Handwerk zu erlernen, so bleibt der unproduktive „Künstler" künftig nicht mehr zu unvollkommener Kunstübung verdammt, denn seine Fertigkeit bleibt nun dem Handwerk erhalten, wo er Vortreffliches zu leisten vermag.



MAX P. WATERPHUL
Stilleben (Oel)
(ausgestellt in Essen, Goldschmidthaus)

Architekten, Bildhauer, Maler, wir alle müssen zum Handwerk zurück! Denn es gibt keine „Kunst von

Beruf". Es gibt keinen Wesensunterschied zwischen dem Künstler und dem Handwerker. Der Künstler ist eine Steigerung des Handwerkers. Gnade des Himmels lässt in seltenen Lichtmomenten, die jenseits seines Wollens stehen, unbewusst Kunst aus dem Werk seiner Hand erblühen, die Grundlage des Werkmässigen aber ist unerlässlich für jeden Künstler. Dort ist der Urquell des schöpferischen Gestaltens.

Bilden wir also eine neue Zunft der Handwerker ohne die klassentrennende Anmassung, die eine hochmütige Mauer zwischen Handwerkern und Künstlern errichten wollte! Wollen, erdenken, erschaffen wir gemeinsam den neuen Bau der Zukunft, der alles in einer Gestalt sein wird: Architektur und Plastik und Malerei, der aus Millionen Händen der Handwerker einst gen Himmel steigen wird als kristallenes Sinnbild eines neuen kommenden Glaubens.

Walter Gropius

P.S. Lehrende Meister für die Formlehre sind Walter Gropius, Lyonel Feininger, Johannes Itten, Paul Klee, Gerhard Marcks, Georg Muche und Oskar Schlemmer.

HANS BREITENSTRÄTER



In Berlin angekommen, wohin man sich, wenn rheinische Süssigkeit lästig wird, zum Ausgleich begeben soll, geriet ich sofort in die Mitte von Flechtheim und Grossmann, von de Fiori und Siemsen, der Sintenis und der Sauermann, die ein einziger Magnet anzog.

Flechtheim, nez en l'air, hinter der neuen Mappe, durchdrang kurzgefasst und ungehemmt den Wall mystischer Öffentlichkeit, der sich schnell um Breitensträter gelegt hatte und steuerte kurzer Hand im Auto auf eine obere Etage im Wildwest der kleinen Riesenstadt. Nachdem man sich unterwegs noch die Undurchdringlichkeit berlinischer Steinwüsten versichert hatte, kam man vor die Tür der oberen Etage, hinter der ein Hund mit greulichen Tönen warnte: Wohnung des Managers Herrn Buss. Dem Hunde beigesellt ein höchst passives Dienstmädchen, das heftig aufgefordert wird, den Hund freundlich zu stimmen. Unsere Art ist beiden völlig fremd, sie reagieren nicht

darauf. Herr Buss (mit dem kurzen tüchtigen Namen) wird bald kommen. Der Hund stört die gewisse Art von grosszügigem Auftreten, das er mit zielbewusster Feindlichkeit lächerlich macht. Man dringt endlich langsam in die Privaträume von Herrn Buss. Es entsteht eine Atmosphäre der Beobachtung und der Ungewissheit, wie der Hund sich verhalten wird. In Wirklichkeit war die ganze Wartezeit mit Gedanken über das Verhalten des Hundes ausgefüllt.

Über dem Schreibtisch hängt Rosario Guerrero, das herrliche Weib. Unwillig hervortretend aus unbeachtetem Privatleben. Sie sieht aus wie ein sehr ärgerlicher Herr. Der Öldruck hat ihr das strahlende Geschlecht genommen. Für meinen Geschmack. Boxern kommt sie sicher sehr entgegen. Sie entzünden sich an dieser Unerbittlichkeit zur Kampfeshitze.

Der Hund, dem man nur harmlos kommen soll, nicht eingenommen von sich, nur denkend an Mappen und Erfolg, spielt mit mir und einer Kugel

Herr Buss erscheint, gesetzt, aber verdammt kräftig. Warum haben diese Männer, die auf die Ausbildung ihrer Körperkräfte halten, ihren grossen Stil in ihrem ganzen Gehabe? Warum haben sie einen Ernst in Gang, Begrüssung, Benehmen, und warum wirken vielwissende Leute oft wie erste kleine Affen oder Missbildungen? Am äusseren Gehabe und seinem Ausdruck scheint das Zerebrale nur hemmend beteiligt zu sein. Herr Buss, nicht gehemmt durch Beschäftigung mit schwächenden Geistigkeiten, kurz gefasst, direkt vom Gedanken zur Ausführung, geht bedächtig und klar vor. Mit Sicherheit, die einen beruhigt wie ein schützender Mantel. Man wird selber ruhig. Grossmann, als vom Metier, zeigt sich am wenigsten beeinflusst, ist am objektivsten dieser Erscheinung gegenüber, die sein täglicher Frühumgang ist.

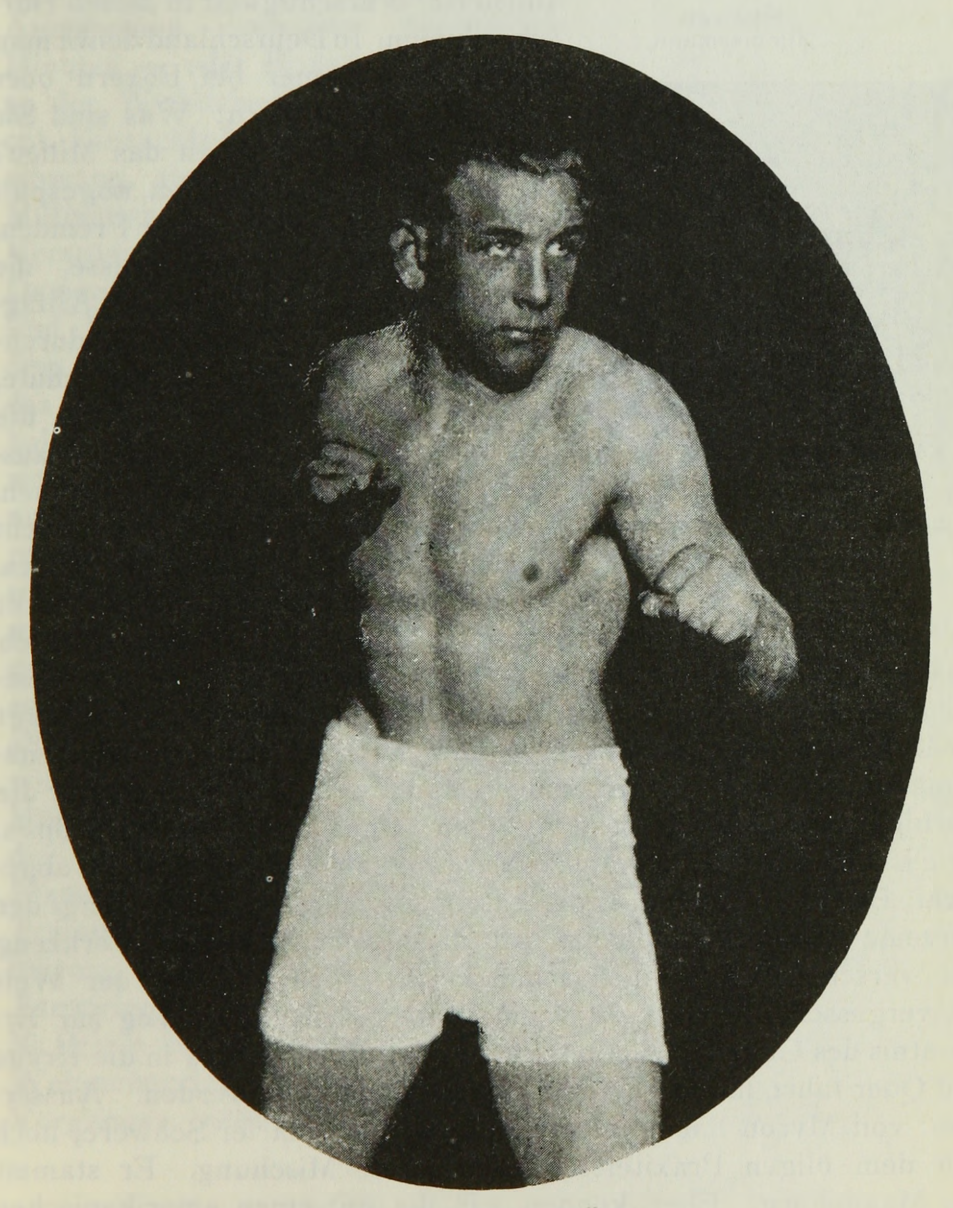
„Kommen Sie“, sagt Herr Buss, „wir können direkt zu unserm ‚Hans im Glück“ gehen. Er hat gerade eine grössere Filmaufnahme hinter sich, bekommt täglich 50 Briefe aus der Damenwelt, die ich abfange, und ist neulich wie ein König in Holland empfangen worden“. Das sind also Märchentöne, die Herr Buss findet. Er schöpft mühelos aus dem deutschen Märchenschatz. Hans ist ein Boxermärchen.

Es geht zu einer ebensolchen Etage, wie die des Herrn Buss, aber in einer ganz andern Gegend, hinauf. Hans wird gerufen und kommt, ein fester Ball, mechanisiertes Wunder, die Treppen herunterkugelnd, ins Zimmer herein. Lehnt vor uns, an einem kleinen dummen zerbrechlichen Schreibtisch, den er elastisch schont, gleichgewichtsschwebend. Blond, blau, Gold an Zähnen, eine verhauene, im Wirbel herumgedrehte Nase, frisch, riskieren wir kurz „jünglingsstark“, gebräunt, gestärkt durch Schläge, Training. Zum



AUGUSTE RENOIR
malt Tilla Durieux im Frühjahr 1914

Bewundern sachlich hingestellt. Bitte! Man merkt gleich die Art: Widerstandsfähiger Ball, der vorwärts braust, aufstossend, aufschwebend, vorwärtsgestossen, zurückgehalten, von harten Gegenständen elastisch wegprallend, immer in Bewegung, sich gehenlassend, gewährenlassend. Mit noch nicht ganz eingespannten, noch nicht nur dem Zweck dienenden Muskeln, die Weichheit noch bestehen liessen, auf der Kippe zwischen weich und hart, gerade im günstigen Moment, wo aus unbewusster Genussbewegung harter, berechneter Zweck wird.



HANS BREITENSTRÄTER
(der deutsche Schwergewichtsmeister schreibt für Rud. Großmanns Boxermappe das Vorwort)

Grossmann beginnt Ideen zu haben, zu zeichnen, Mass zu nehmen. Grossmann ist immer sachlich und baldigst erhaben. Taucht oft zu wenig ein in die Vorkommnisse.

Breitensträter wird gezwungen, das Nähere über seinen Personenstand anzugeben. Kein Mensch macht Halt vor dieser prachtvollen Vitalität. Nun weiss man, dass er aus Magdeburg ist und sagt: Aus Magdeburg? Aber sehr lange in den Wäldern in Westamerika. Also „getouched" vom Amerikanischen. Das war auch nicht anders denkbar. Wie kommt sonst dieser Gleichmut, diese Kühle, diese stilisierte Wurschtigkeit in diesen Burschen hinein. In Deutschland denkt man zudem noch immer bei Boxern oder sonstigen Leibesübern: Was sind Sie im Nebenberuf? Wie ist das Milieu? Dieser hier ist abgeschliffen, abgespült vom Leben im Freien, unter Fremden, durch unalltägliche Ereignisse, die durch Häufigkeit und Übung zu Alltäglichem wurden. Er hat etwas durchgemacht, eine sehr wohltuende Schule, um die wir ihn sofort beneiden, die wir täglichen Ereignislosigkeiten ausgesetzt, das Gehirn als Ersatz bemühen. Nichts europäisches, und doch nicht Tagore. Wunder. Aber ein angenehmes.

Susi von Zimmermann



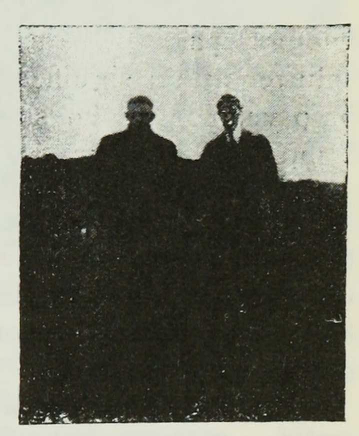
Renée Sintenis — Breitensträter — Gertrud Sauermann

Berlin, Juni 1921

Er ist auch nicht griechisch. Nicht die Spur. Kein Grieche aus Sachsen. Alles Erinnern unseres durch klassisches Klischee vergifteten Gehirns muss zerstört werden. Festgehaltene Bilder müssen Platz machen, damit ein neues Bild geprägt wird. Aber wir übernehmen unbekümmert, wie vor uns schönheitstrunkene Seher am Gymnasium griechische Vorbilder, nunmehr die Vorbilder aus Gotik, Südsee, Ägypten. Ohne die geringste Skepsis, ohne Leben wird die gangbare Vergangenheit nach Mustern abgesucht. Breitensträter und weniger Lebendigem gegenüber versagt der bequeme Einstellungsapparat, all dies grobe Erkenntniswerkzeug soll verschwinden. Es ist schon besser, alles Edle auf der Welt zu vergessen, als dass es einem immer wieder den Weg zur Erkenntnis des Gegenwärtigen verbaut oder einen sinnlos in die Kreuz und Quer führt, mit der Gefahr, selbst geadelt zu werden. Ausserdem: von Myron hat er nichts, von dessen scharfer Schwere, noch von dem öligen Praxiteles. Auch keine Mischung. Er stammt aus Magdeburg. Eher können wir ihn auf einen amerikanischen Grundbegriff bringen. Er hat das Wiegen und Taumeln davon, ein ewiges weiches schwankendes Hin und Her. In seinen Beinen

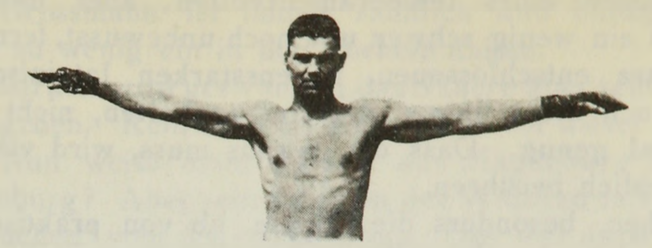
ist Gemütlichkeit, Sanftheit, Komik, zarteste Vorsicht, wie ein vorsichtiges Tasten eines temperamentvollen, aber misstrauischen Tieres, alles ein wenig schwer und noch unbewusst, fern dem formsicheren, kurz entschlossenen, willensstarken lateinischen Ideal. Vielleicht noch nicht immer zusammengehalten, nicht hart, nicht unsentimental genug. Dass das heraus muss, wird vielleicht sein Wesen erheblich berühren.

Wir sehen, besonders die Damen, ab von praktischen Erwägungen, die mit der Zukunft zu tun haben. Gegenwart genügt, unsystematische, also verbummelte Gegenwart. Schattenboxen — Atempausen zwischen entscheidenden Minuten — oder Boxen einen Millimeter an der Wirklichkeit vorbei, Swing, Uper cut, Kinnschlag, alles mit Wirklichkeitsschwung, aber mit sicherem Halt einen Millimeter vor dem Ende oder dauernder Verstümmelung, entzückt und macht die Damen jung. Sie sagen, nur starke Männer sind Kavaliere, sie gehen ganz auf in dem Gegensatz zu uns. Sie sagen: Nur das Boxen, nur körperliche Übung, und holen aus zu einer mindestens vierwöchentlichen Betätigung dieser Gesinnung. Breitensträter wird unter Zuhilfenahme solcher Stimmung und Gesellschaft eingeflösst, dem Boxen müssten mehr geistige Kreise gewonnen werden. Er lässt alles über sich ergehen, ist zu ausweichend, nachgebend-liebenswürdig, um das nicht auch als wünschenswert zu bezeichnen. Allmählich fürchtet man bei dieser Beeinflussung von allen Seiten. Bewunderung aus untrainierten Körpern umgibt ihn wie dünnes Geplätscher, ihn und seine starke Brust, seine eleganten Hüpfbeine. Man möchte, er schüttelte sich wie ein schneller Hund, der, nicht mehr gehemmt in seinen Fähigkeiten durch fremdes Element, aus dem Wasser steigt. Schleunigst sollte er mit seinem Trainer Kees aufs Land; Weiber, Literaten, Bewunderung, Einführung in das Transzentendale des Boxgewerbes vergessen. Dafür Tauspringen, Punchingball, im Freien leben nur mit Kees, der die 50 Briefe des Weiberchores abfängt, so wie es dieser vorzügliche Weltmeistertrainer und Sportsmenvater schon bei Breitensträters Vorgänger, einem Hohenzollernprinzen, zu tun gewohnt war.



BREITENSTRÄTER
und ERNESTO DE FIORI
Briesen, Juli 1921

H. von Wedderkop



JACK DEMPSEY

To the unphilosophical eye a prize-fight would appear a minute enough spark. But to any observer whatever must the attendant splutter attain significance. Not to broach any unnecessary social or psychological hogsheads, let us anyhow be amused by so world-compassing a show.

The fancy, embarked within an intensification of taxicabs, began by blocking all roots to the Jersey station and ferries. Indeed the tail of this huge fleet swished to and fro across the Avenue itself. Cowcatcher faces, turtle necks, and personalities which appeared to have been suckled upon port held grand sway. It was without dispute their inning.

The blond saucer with the square-cornered ring in the centre filled easily and early. The potent Tex Rickard himself, in manner quite Harvard (or was it Yale?) shone brightly; even amongst an assemblage which numbered John Ringling and Al Jolson. Our brothers and sisters, black and brown, despite the unhappy eclipse of their Great Eagle were generously sprinkled. Music, ensconced upon the horizon seats, recalled that Life, like an overfatigued hobo, was yet loping on. Perhaps it was better than an alarum-clock could have been.

The bustling and leprechaunish Descamps followed by the not extremely godlike but indubitably nice Carpentier, followed by lots of other big and little French hustlers bored a way down the main aisle. Arrived in the ring M Georges clasped hands above his head in recognition of applause; he smiled and lightened as only a French young man can. M Descamps took off his own jersey and then put it right on again. He trotted about sniffing the corners of the ring like a small intelligent wide-mouthed brown dog. He did not essay the Napoleonic.

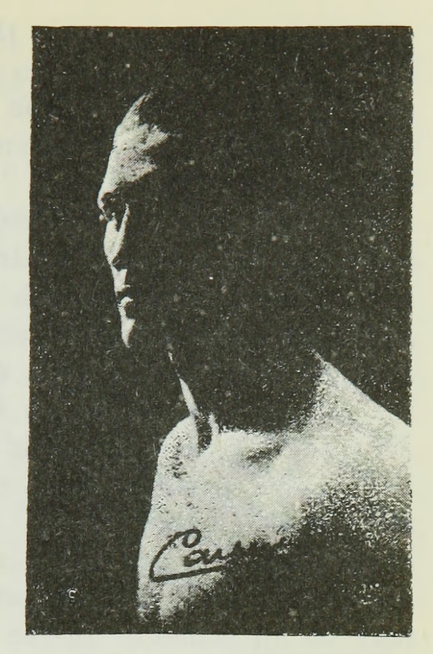
Our Jack meanwhile had also climbed into the ring. Some felt he might have omitted the maroon sweater, but for my part I thought it sat well with the four days growth of stubble worn upon his imposing jaw. The five dollar seats roared at their hero's advent even as the fifty dollars had cried out at the imported article.

Thus was there set up the requisite social barrier.

And while two unhappy dragon-flies and Monsieur Descamps buzzed, Destiny BULKED.

Georges Carpentier was handled and mothered and released for the battle much as a favourite gamecock would be by a feeling breeder. One questioned what he would do when left to stand on his own feet.

He flew at the giant and it was very noble. Of course it was also very foolish. His one chance lay in keeping his distance. Afterward he is quoted to have said he wanted to prove to his American friends that their faith in his courage was not misplaced. He was a little like that other veteran of the world-war who, to prove his manhood, the other day jumped off Brooklyn Bridge. One had thought Carpentier required no such demonstration. Anyhow this was for some of his American friends rather an expense. After a fraction of a moment Carpentier clinched. Those who have seen Dempsey's infighting know what that spelt. So the end began at the beginning.



GEORGE CARPENTIER

In the second round, for a moment and a half, Carpentier seemed to contradict Nature. He flew at Goliath with eyes that really did flash cold fire. And he hit too. Altogether he behaved in a fashion we have rightly been taught to consider honourable and French. And watching him step one had the impression there had come loose in the ring some links of chain-lightning. But such things do not feaze Jack Dempsey. For all the effect blows had on that boiler-like person, it might have been the Golem itself. Dempsey did, however, appear interested—much as a fond father might be at blows of a child. And one sensed that the parental mind was made up and that in a little while the boy would be guiet.

The rest of the fight was one long grizzly-like shuffling forward by Dempsey and one long series of futile attacks and pell-mell retreats by Carpentier. The Frenchman was forever backing up against one rope or another. It seemed almost as though the ropes came to him. It was like a very insistent nightmare. Usually in a prize-fight it is of course the weaker fighter who to save himself clinches. But here it was always Dempsey who, chin on chest, eyes intent on his man, pushed forward into a clinch. For each clinch

was the opening for more than one blow to his helpless opponent's body and was another step toward the knockout. In the fourth round came the bolt of iron to the jaw. Carpentier went down flat, sprang up on nine, and went down for good after a couple more short unspectacular jabs.

Would then the philosopher find aught here to hold his attention? The legs of M Carpentier and the paws of Mr Dempsey do not appear to signify much. Theirs is not the valid form of beauty. But have we not here, expressed in blow and counterblow, that old struggle of opposing wills which remains the life of drama? It is the iron Indian will which inhabits the stiff straight almost archaic neck of Jack Dempsey, it is the rich verve and bright courage which live in the springing legs of Georges Carpentier, which can hold alike the humanist an the hundred thousand. Why do spectators always applaud the smaller man? Surely because their emotions are roused by this demonstration of the power of a man's will to take on all comers. In the prize-ring the essential protagonist is not the sweating body, in Greek tragedy the essential protagonist is not the purfled king: in either case it is the spirit of man.

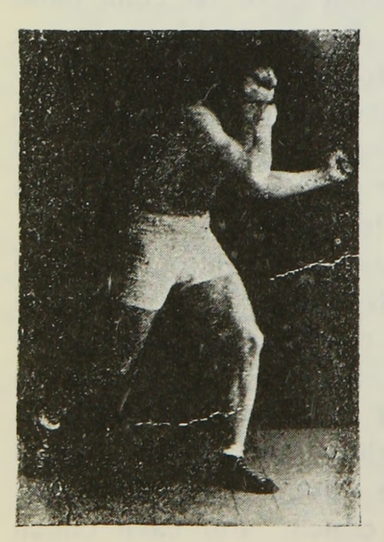
The more pity that commercialization here as everywhere else should murder.

Scofield Thayer
Herausgeber von „The Dial", New York

MEIN ERSTER SIEG

Meinen ersten Sieg habe ich nicht in Deutschland, sondern in England erfochten, und zwar in einem Gefangenenlager.

Als 1914 der Krieg ausbrach, da bekam ich Heimweh. Ich wollte gleich nach Deutschland; das war aber nicht so einfach. Die Engländer fingen alle Passagiere von den holländischen und amerikanischen Dampfern weg. 1915 endlich bekam ich falsche Papiere und versuchte als Schweizer nach Deutschland zu kommen. Aber die Sache ging schief. Statt Soldat zu sein, sass ich den ganzen langen Krieg im Knockaloe Camp auf der Insel Man.



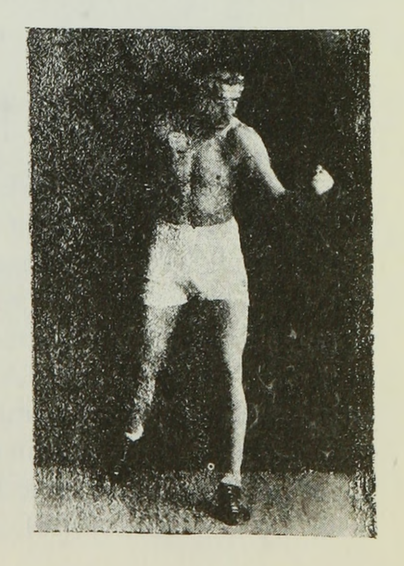
Was das bedeutet, so viel Jahre lang als junger Bursche hinter Stacheldraht leben zu müssen, das kann sich kein Mensch vorstellen, wer es nicht selbst mitgemacht hat. Da wurde der Sport unsere

einzige Rettung; sonst wären wir alle wohl verrückt geworden. Fussball, Baseball und Tennis, aber hauptsächlich Boxen.

Der beste Boxer des Lagers war „Nigger Charley“, das war aber gar kein richtiger Neger, er sah nur so negerartig aus. Sein eigentlicher Name war Charley Browning, er stammte aus Bremen, war aber lange auf amerikanischen Schiffen gefahren. Ich war kaum zwei Wochen im Lager, da sollte ich schon gegen ihn antreten. Er hatte aber 170 Pfund und ich nur 140. Deshalb schien mir der Kampf ziemlich aussichtslos und ich hatte keine rechte Lust, mich einer ziemlich sicheren Niederlage auszusetzen. Am Ende wäre wohl nichts aus der Sache geworden, wenn Nigger Charley mich nicht gereizt hätte. Er machte allerlei höhnische Anspielungen, und Feigheit wollte ich mir nicht vorwerfen lassen. Ganz wohl zu Mute war mir aber doch nicht, als es schliesslich so weit war, und ich durch die Seile klettern musste.

Schiedsrichter war der Leichtgewichtsmeister der englischen Armee Fitzpatrick. Zuschauer waren die Kameraden und ziemlich alle englischen Offiziere und viele Soldaten. Alle glaubten, der Kampf würde nicht lange dauern. Und er dauerte auch wirklich nicht lange. Obwohl er auf 20 Runden angesetzt war. Aber wie er verlief, das hatte doch keiner vorausgesehen.

Schon in der ersten Runde merkte mein Gegner, dass ich doch nicht so ganz von Pappe sei. Er versuchte mich zu überrennen. Er drückte mich gegen die Taue und führte im Nahkampf einen Tiefschlag. Fitzpatrick verwarnte ihn, und ich landete gleich darauf einen Treffer mit der Linken, der ihm wohl zeigte, dass ich mich nicht einschüchtern liess. Schon in der zweiten Runde zeigte es sich, dass ich meinem Gegner an Schnelligkeit überlegen war, mit einem rechten Haken brachte ich ihn das erste Mal zu Boden. Lauter Beifall bewies mir, dass ich die Sympathien der Zuschauer auf meiner Seite hatte. Und das erhöhte meine Zuversicht ganz gewaltig. Die Lust zu siegen wurde unbändig, ich konnte kaum noch die für den Kampf nötige Ruhe behalten. Nach einem graden Rechten musste Nigger Charley ein zweites Mal zu Boden. Und die vierte Runde brachte dann die Entscheidung. Mit einem





kurzen rechten Haken traf ich meinem Gegner so schwer, dass ihm das Nasenbein brach. Zähe, wie er war, gab er sich noch nicht geschlagen, aber als ich links fintierte und ihn nochmals mit einem geraden Rechtshnäder schwer niederschlug, liess er sich auszählen.



Der Jubel meiner Kameraden war unbeschreiblich Man trug mich auf den Schultern in meine Baracke, und ich war mit einmal der Champion und Liebling des ganzen Lagers. Der englische Kommandant gab mir einen Schein, mit dem ich ungehindert durch das ganze Lager laufen konnte. Auch der Kampfpreis war nicht zu verachten, 7 £ 10 Sh = Mark 150,—! Das war für unsere damaligen Verhältnisse schrecklich viel Geld. Dafür konnte man sich eine Menge zu Essen kaufen, so dass man sich etwas zu Gute tun und sein Training fortsetzen konnte.

Einen ernsthaften Gegner habe ich im Lager damals nur noch einmal gefunden. Es war mein Freund Wiegert, der sogenannte „Berliner". Er musste aber in der vierten Runde wegen einer Handverletzung aufgeben

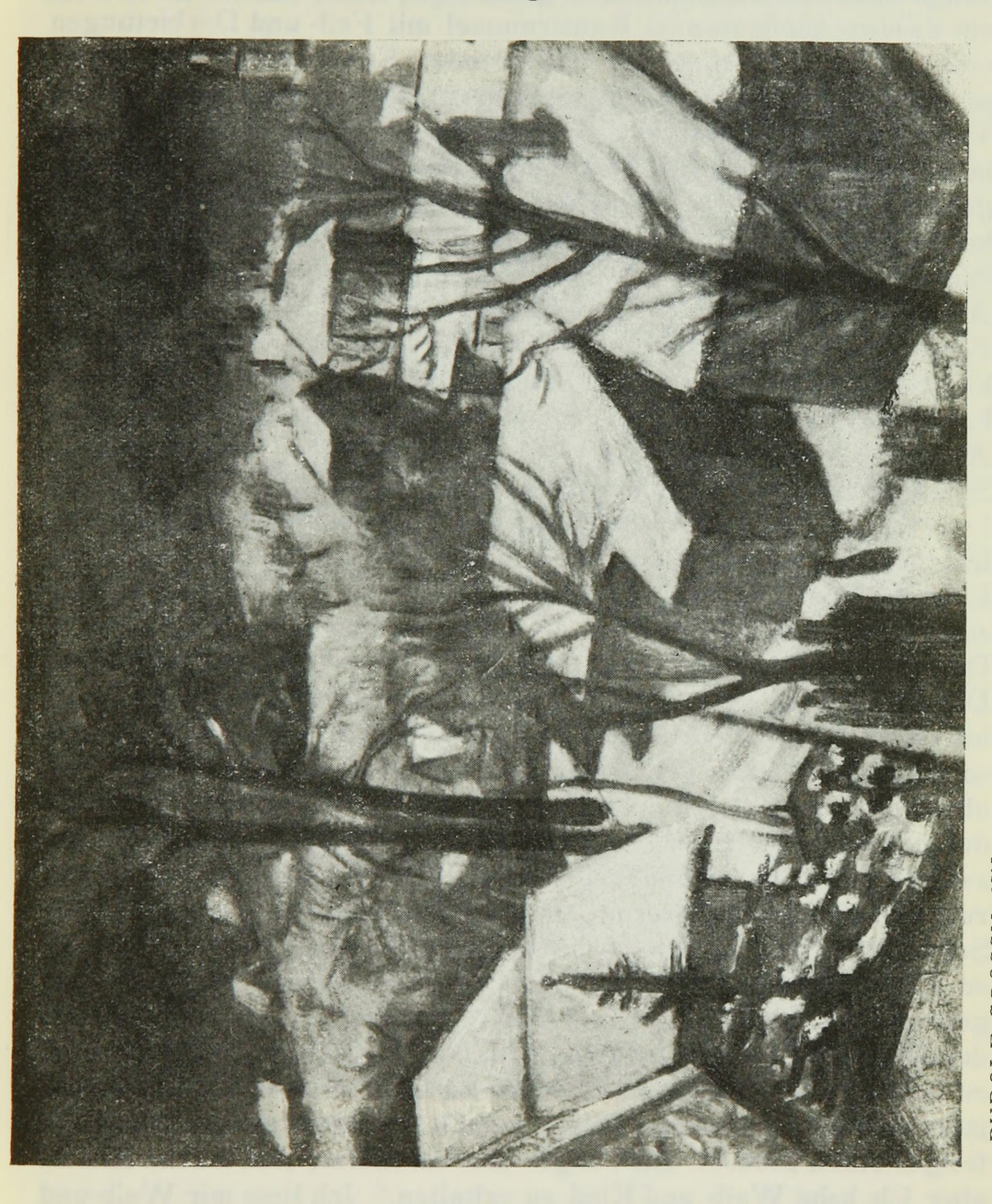
Hans Breitensträter

(Aus dem Vorwort der Boxermappe von Rudolf Grossmann.)

DER MÜNCHNER KUNSTBRIEF

Ich glaubte, mich für diesen ersten Kunstbrief meines Lebens gründlich vorbereiten zu müssen, begann also bei der ältesten Pinakothek und endete bei dem jüngsten Klee. Ein zeitraubender grässlicher Umweg, wie ich jetzt bei meiner Schlusserkenntnis bemerke, welche lautet: es gibt hübsche Bilder und hässliche Letztere sind häufiger. Besonders in München. Wahrscheinlich weil diese Stadt eine berühmte Kunststadt ist und Isarathen heisst. So was rächt sich immer. Man schmiert was hin und der Ruhm der Stadt soll dazu tun, was fehlt: alles. Wenn ich nun bloss das hinschriebe, gibts noch keinen Kunstbrief, deren Format ich von Herrn Oskar Bie

kenne. Gibt nicht einmal eine Kunstpostkarte. Lasst uns also persönlich werden, o Freunde! Lasst uns von den Künstlern sprechen! **Der Ober im Restaurant Künstlerhaus**, wohin ich mich dieses Briefes wegen begab (Spesenrechnung liegt bei) versicherte mir auf Ehren-

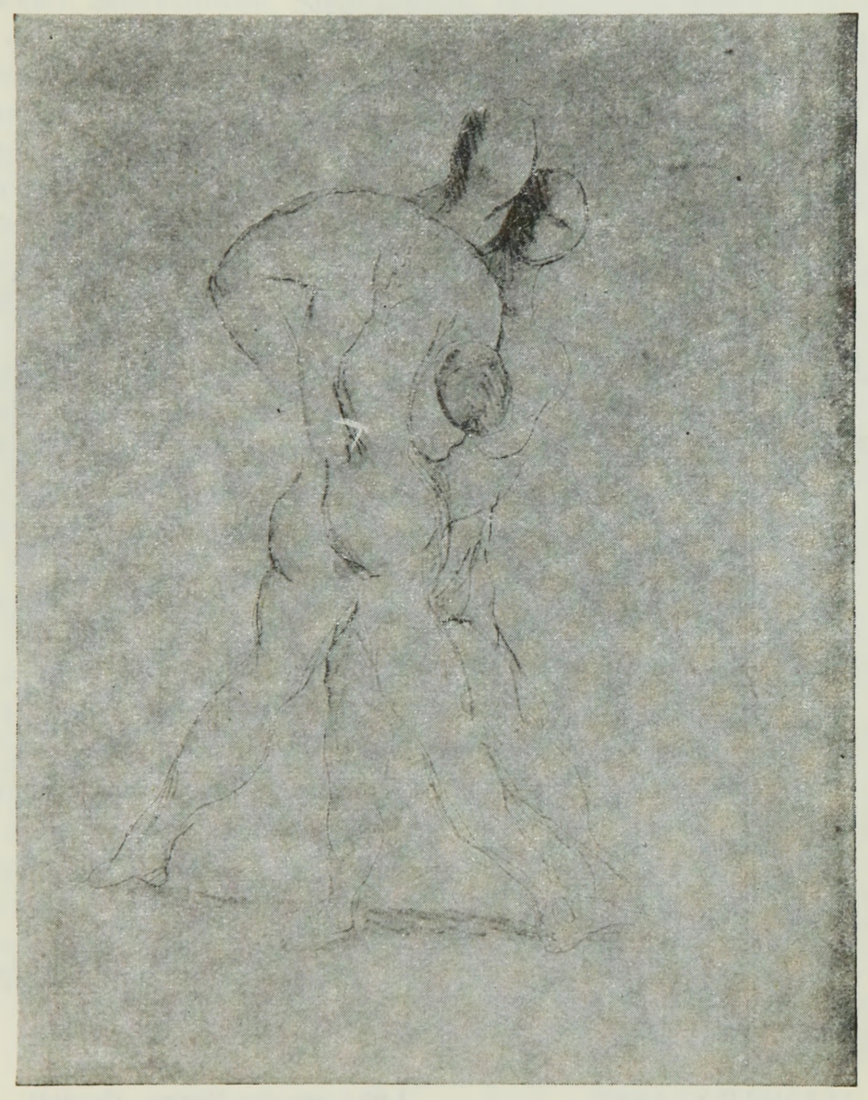


RUDOLF GROSSMANN (München, Neue Sezession) Partenkirchen (Ölg.)

wort (das ich wegen des tadellosen Frackes des Obers annahm), der bedeutendste münchnerische Maler sei **Stuck** (Franz von). Er bewohne ein Schloss in pompejanischer Bauart. Was ich bei den klimatischen Verhältnisssen von Oberbayern für eine ebenso nahliegende wie reizende Lösung der Kohlennot halte. In diesem flachdachigen, loggiendurchbrochenen Säulenhause empfing der Meister vorige Woche zu

seinem 57. Sterbetage viele Gratulanten, gleich ihm längst tot und gleich ihm ohne Ahnung von diesem so glücklichen Umstand, von dieser Erdenplage erlöst zu sein. Man sprach, hohl wie Tote reden, von der Zukunft der Zunft, denn gerade wurde auf der Theresienhöhe ein zweiwochendauernder Kunstrummel mit Feil- und Darbietungen eröffnet zur Linderung der notleidenden Kunstschüler (ich unterschlage „der Not", weil ich wegen gehäufter Genitive nicht in den Verdacht kommen will, ich brächte Sternheim um seine Einzigkeit in der Handhabung des Deutschen). Es soll allen Menschen gut gehen. Es sollen alle Menschen ihr Huhn . . . nur nicht die Kunsthochschüler. Ich bin dafür, dass sie aussterben. Wer noch? Einstimmig angenommen. Ich danke, meine Herren. Motivierung des Antrages: Ich finde dieses rudelweise Aufzüchten von Franzerls und Peperls, die so schön abzeichnen können, zu graduierten Pinslern künstlerisch absurd, wirtschaftlich blödsinnig und sittlich verbrecherisch. Mir wird übel, wenn ich an dem riesigen Steinkasten Akademie vorbeigehn muss. Nur Wohlerzogenheit und mangelnde Spucktechnik halten mich ab, der hier bemühten Pallas Athene ein Devotionale zu verabreichen. Auf der Theresienhöhe zeigt das notleidende Künstlervölkchen seine Talente als Schauspieler, Kabarettist, Lautenschläger, Schattenspieler, Märchenerzähler usw., nur als Maler zeigt es keinerlei Talent wie die gleichzeitige Ausstellung erweist. Die Kunstschüler hätten nicht ausstellen sollen. Das war leichtsinnig. Die Ausstellung beweist, dass man auf der Kunstschule nichts lernt, höchstens was verlernt. So viel Schund verträgt selbst der derzeit so ungebildete deutsche Kunstmarkt nicht. Herr Kultusminister! Vor allen grossen Meistern sind die Knnstakademien seit ihrem Bestande durchgefallen. Jetzt hätten Sie, von der Not dieser Studenten gezwungen, eine so schöne Gelegenheit, diese Akademien aufzulösen, zuzusperren, zu cassierern. Im Gipssaal könnten so viele brave Schustergesellen die uns so nötigen Stiefel sohlen, wo jetzt nur von zu Recht hungernden Kunsthochschülern Nutz- und Sinnloses hergestellt wird. Pfeifen Sie auf das Prestige, Herr Minister! Es ist durchaus keine kulturelle Schande für ein Volk, keine Kunstakademien zu besitzen! Es ist durchaus keine Barbarei, wenn in Deutschland jährlich bloss zweihundert Bilder gemalt werden statt der statistisch festgestellten 250000! „Ja", sagte mir ein Maler, „ich mache Kitsch, aber ich habe Weib und Kind zu erhalten." Ich liess mir Weib und Kind zeigen. Und ich fand, dass dieses Weib und solches Kind nicht wert sind, um den Preis solcher Verschandelung der Welt durch Oelgemälde erhalten zu werden. Als ich das dem Meister sagte, nannte mich dieser sittlich verkommene Bursche einen — unsittlichen Cyniker. Die Umwertung aller Werte ist vorläufig ganz anders ausgefallen als Nietzsche es sich gedacht hat.

Die Welt weiss, dass jener münchnerische **Grützner** vorgestern achtzig Jahre alt geworden ist. Nicht weiss sie noch, dass der greise Meister oder Meistergreis (denn er ist sehr rüstig, malt immer noch) bei diesem Anlass einen päpstlichen Orden in Anerkennung seiner



RUDOLF GROSSMANN Clinch
(Litho aus der Boxermappe)

Verdienste um die kirchliche Propaganda bekommen hat. Nur den Grütznerbildern aus dem urfidelen, wohlbekömmlichen und sorgenlosen Mönchsleben danken die Klöster in den letzten fünfzig Jahren ihren Nachwuchs. Wo sonst ausser bei den Kapuzinern gibt es noch deutschen Humor? Schräg gegenüber von **Goltz, Caspari** rechts liegenlassend, haben Braun und Schneider die Originalzeichnungen

der **Fliegenden Blätter** in ihre Auslagen gelegt, und die geärgerten Gaffer vor den Goltzfenstern, wo Seewald strahlt, haben nun für ihre Ablehnung den festen positiven Boden bei Braun und Schneider gefunden. Mich regt Klee nicht auf, noch an, noch ab, aber es rührt



OTTOMAR STARKE — Litho aus der Mappe „Candid"

mich der konservative Stumpfsinn eines deutschen Humores von anno Tobak zu Tränen. Nichts ist doch trauriger als dieser Humor in Typen, Figuren, Zuständen, Dingen, die es nirgendsonstwo sonst in Deutschland gibt als in diesen Fliegenden Blättern, die ethnographisch aufschlussreicher sind für die gemeindeutsche Seele als 7689 deutsche Expressionisten, lebende, tote und totgesagte. So was Weltfernes, Ästhetenhaftes, Unreales wie diese Fliegenden Blätter

gibts sonst in der Welt nicht. Traumhaft! Spassig, wie konsequent der humorig beflügelte deutsche Mann in den Stumpfsinn eines metaphysischen Mauseloches kriecht.

Ich darf die münchnerischen Plastiker nicht vergessen. Sie sind ausserordentlich verärgert. Von 1914 bis rund 1918 fabrizierten sie en masse Siegeslöwen, Siegesalleen, Hindendorfs und Ludenburgs und derlei. Ab 18 walkten sie den Tohn (oder schreibt man Thon? Ich will mit den Musikern keinen Streit bekommen) auf Freiheitsstatuen, Blusenmänner, Noskes und derlei aus. Jetzt haben sie die Bude mit dem Kram voll, das Ausland ist Selbstversorger, und sie schimpfen schrecklich. Sie haben wegen der längeren Zeitdauer und in dem den Künstler auszeichnenden politischen Unverstand viel mehr Ludenburge ausgehauen als Noskes, und sind daher gegen das „derzeitige" und für „geordnete Zustände", worunter sie sich so was wie Wilhelm denken. Dann könnte man, wenn auch nicht die Siegessachen, so doch die Heldenstatuen im Räumungsausverkauf los werden.

Ich glaube, verehrter Herr Herausgeber, Sie werden jetzt doch schon gemerkt haben, dass ich von Kunst nichts verstehe — **Rudolf Levy** und **Ottomar Starke**, meine Freunde, die mir rasch hätten was beibringen können, sind von München abwesend, der eine in Taormina, der andere, wie die Nordsee Zeitung meldete, auf Amrum — dass ich von Kunst nichts nicht verstehe, und ich kann zu meiner Rechtfertigung nur anführen, dass ich, verstünde ich etwas von Oelgemälden und Plastiken, ja auch keinen Münchner Kunstbrief geschrieben hätte, übrigens ein ebenso leichtes wie leichtsinniges Genre von Schriftstellerei, vor dem ich mich immer frage: wer liest das eigentlich? Die Künstler, um zu sehen, ob und wie sie drin vorkommen, weil das ihr Geschäft verlangt. Die Kunsthistoriker, um zu sehen, ob sie zitiert sind. Die andern Kunstschriftsteller, um zu sehen, ob man sie plagiiert, — aber ich bitte Sie, was sind das für Menschen!?

Womit ich die Ehre habe, zu sein Ihr sehr ergebener

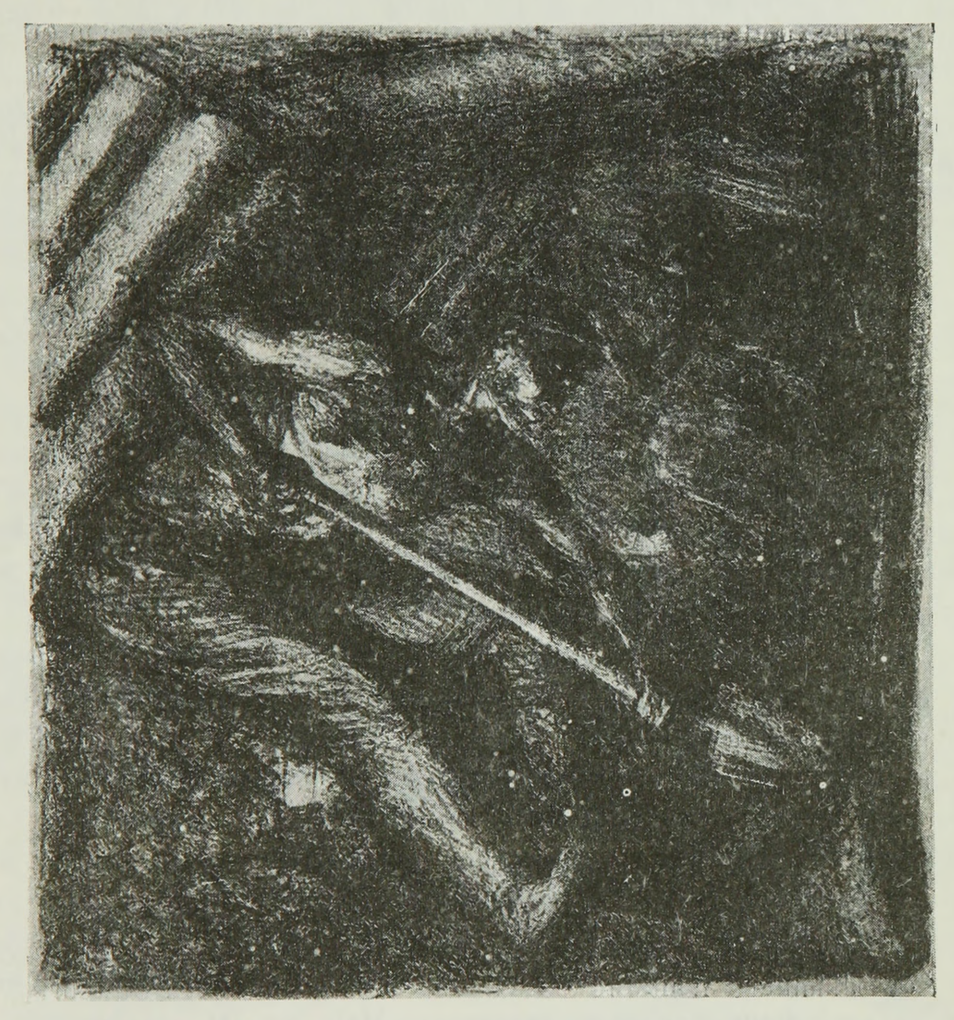
Franz Blei

P.S. Soeben erfahre ich von wohlinformierter Seite (ich habe Verkehr, bitte), dass sich das bayrische Kultusministerium mit der Absicht trägt, nicht die Kunst-Akademie aufzulösen, sondern darin einen zweijährigen Handelskurs für Kunsthochschüler einzurichten, damit diese lernen, 1. wie man Bilder verkauft, 2. wie sie sein müssen, damit man sie verkaufen kann, 3. wie sie nicht sein dürfen, wenn man sie verkaufen will.

EIN TAG AUS MEINEM LEBEN

Kaum hat man ausgeschlafen, da muss man die Kaffeepulle auf dem Buckel nehmen, und nach dem Kohlberg gehen. Von weitem kann man den Schacht schon sehn, da wird es einem schon wieder miess, um so tief unter die Erde zu fahren. In der Kaue wird sich schnell umgezwickt, und dann geht es rauf nach dem Schacht. Schon sitzen wir auf den Korb, der uns herunter bringt, tief unter die Erde. Unten angekommen, geht es herunter von dem Korb; aber da steht auch schon der Kumpel und wartet, welcher auch gleich sagt: „Komm, wir wollen gehn, dass wir van Dage unser Pensum kriegen". So gehn wir denn zusammen ½ oder ¾ Stunde nach unserer Arbeitsstelle hin. Dort angekommen, wird sich erst mal ausgeruht, denn wir müssen noch allerhand Fahrten wieder herauf klettern, je nachdem wie hoch man arbeitet. Dann geht es in Örtern oder Streben; aber vorher wird erst unten auf der Kiste gebuttert. Nun wird das Gezäh aus der Kiste genommen, und ran gehts an die Arbeit; denn jetzt geht es durch bis wieder Buttern gerufen wird. In der Strebe wird es noch mal nachgesehn, was der andere Kumpel gemacht hat, ob er was ausgeputzt hat oder nicht. Nun heisst es blos noch schepp-schepp oder hack-hack. Hat man einen Haufen Kohlen losgemacht, dann werden sie in die Rutsche geworfen, und auf jeden Wagen 4 bis 5 mal gerutscht. Wenn man so die ganze Schicht die Kohlen herunter gefahren hat, und dann auf alle Viere wieder herauf klettern muss, da verwünscht man aber doch öfters das Bergmannsleben. Ob man da will oder nicht, da wird nicht nach gefragt, wenn man zu lange auf den Wagen rutscht, da ruft er schon wieder von oben herunter: „Hast den Wagen noch nicht bolle vulle?" Schon geht es raus aus dem Bau, der Wagen wird voll gemacht, dann geht es heidi weg. Aber kaum ist man ein Stück gefahren, bums da liegt er dazwischen, da hebt man sich bald kaput, um den Wagen wieder auf die Schienen zu kriegen, aber es geht nicht allein, weil er mit alle vier dazwischen liegt. Schon läuft er wieder zurück, um den Kumpel zu holen, welcher schon am Donnerkeilen ist, dass er wieder herunter kommen muss. Da kann man bald ½ Stunde herummurksen, ehe man den Wagen wieder druf hat. Schon gehts im Tempo durch die Bahn nach dem Stapel, da werden wieder neue Leeren bestellt. Mit den Leeren da muss man wie doll mit nach hinten, damit sie wieder schnell voll gemacht werden. So rennt man die ganze Schicht hin

und her, bis auf einmal da sind keine Kohlen mehr im Kasten, dann heisst es mit herauf helfen hacken, da wird ringehauen immer doller. Bis auf einmal da fällt ihm ein Stein vom Hangenden auf die Pfoten, aber wenn es nicht schlimm ist, wird weiter gemurkst. Aber die Kohle will nicht gehn, da ruft auch schon der Kumpel, „spann mal



WILLI BORUTTA Litho aus der Bergmannsmappe

die Maschine an". Schon geht das Gerassel los, aber nur 5 Minuten und der Schuss ist drin, schnell wird er besetzt, angesteckt, ein Knall, und schon liegen da 5—6 Wagen Kohlen. „Komm Kumpel, jetzt wollen wir uns erst mal stärken", dann werden die Butters blos eben gegessen, und dann gehts wieder ran, denn man ist auch schon nass geschwitzt, dass man das Hemd auswringen kann, wenn man eins an hat. Aber da wird sich nicht dran gestört, denn nun wird noch mal drauf gehalten, nun ist ja bald Schicht. Es dauert

auch nicht lange, da wird schon gerufen: „Feierabend“. Nun geht es zurück nach dem Hauptschacht. Dort angekommen, kriegt man seine Nummer und geht auf den Korb. Aber noch ist man nicht über Tage, denn man weiss nicht, ob der Korb oben heil ankommt. Ist er aber glücklich oben, dann geht es so schnell wie möglich in die Waschkaue. Da zieht man sich nun schnell die dreckigen Sachen aus, und dann gehts unter die Brause, da buckelt nun einer dem andern, damit man wieder reine ist. Wenn er fertig gebuckelt ist, werden die schmutzigen Sachen an seinen Haken in Höhe gezogen, und der Bergmann fühlt sich in seine Kleider wieder als feinen Kerl.

Heinrich Bohnenkamp
Hauer auf Zeche Langenbrahm bei Essen

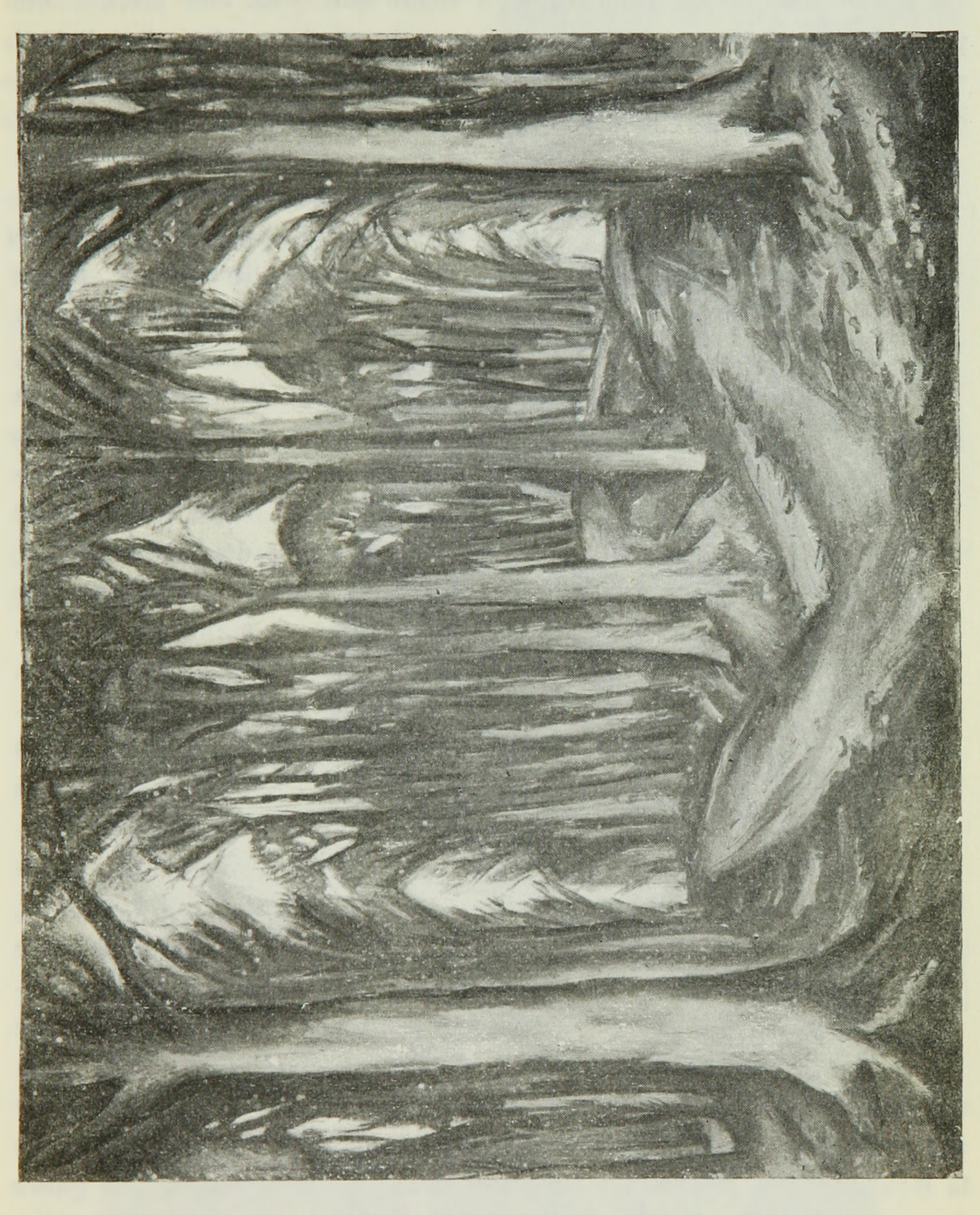
(Vorwort zur Bergarbeiter-Mappe von Willi Borutta)

PARISER BRIEF

La saison 1920-1921 s'est terminée en beauté. Et cependant, jamais peut-être les peintres parisiens n'ont vécu dans plus d'isolement. C'est qu'il importe aujourd'hui d'être fort, d'être puissant, de réaliser, chacun (si Dieu aide!) l'œuvre permise par les belles découvertes de voici dix et vingt ans, à présent que ces belles découvertes ont perdu le pouvoir de surexciter suffisamment les derniers venus pour leur donner l'illusion de vivre assez. A moins qu'il ne s'agisse de bons artistes de deuxième plan et des ordinaires suiveurs, pour que ce qui d'abord fit scandale pénètre sans tapage dans les profondeurs quotidiennes. J'ai collé sur un Almanach des Postes et Télégraphes un cliché de la **galerie Simon**; aucun de mes visiteurs — il est vrai que c'est collé avec un soin attendrissant — ne doute que cet almanach n'ait été offert "tel que" par le bon facteur, en me la souhaîtant bonne et heureuse. Mais au 1er janvier 1925, l'ami facteur l'offrira tout de bon, et authentique, à ma concierge qui s'en délectera. Alors, je vous le demande, où donc M. Uhde ira-t-il chercher les signes émouvants du "style concierge"?

L'œuvre de vulgarisation est entreprise à Montparnasse. Ça a commencé par une exposition sur les murs du **Café du Parnasse,** face au Dôme. Toute la presse en a parlé. Les grands journeaux y ont délégué leurs photographes. Désormais l'exposition est permanente. Les disciples de la deuxième génération s'y multiplient assez pour que l'établissement rival du **Petit Napolitain,** spécialité de

glaces et demi-glaces, ait pu suivre le mouvement avec l'exposition de la **Boîte à Couleurs.** C'est un succès. Des touristes vinrent là, après avoir visité les expositions Ingres, Fragonard ou des



OTHON FRIESZ Die Waldwege (Ölg.)
(Aus Salmon „Othon Frieß" Ausgabe der Nouvelle Revue Française)

Maîtres Hollandais. Mais rien n'avait le pouvoir de rassembler les jeunes maîtres isolés. Pourtant, jusqu'à l'août fulgurant, **André Derain** venait chaque soir s'asseoir une heure au **Café des Deux Magots,** face à Saint-Germain-des-Près. Il lui arrivait d'y être rejoint par Georges Braque ou Dunoyer de Segonzac. Quand la discussion tend à glisser de l'esthétique à l'éthique, Dunoyer de

Segonzac entame un beau discours en prenant l'accent des paysans de Molière. Mais **Braque** est sérieux et bénévole. Il a découvert la Bourgogne. Non point à Saint-Germain-des-Prés, mais au volant de sa Cadillac. La Bourgogne a désormais tout son cœur. Le paysage bourguignon avec ses masses de verdure puissante, tenant rudement la lumière, est la représentation pleine de la peinture à l'huile. La campagne d'Avignon dans sa poussière de lumière, c'est la fresque. André Derain a longuement approuvé Braque, après quoi il a roulé tout droit sur Avignon; encore que la peinture actuelle de Derain ne procède aucunement de la fresque.



ODILON REDON Kopf (Tusche)

Picasso se maintient à Biarritz. Ignore-t-on encore que Picasso s'en f...? O Pablo, lorsque ton jeune génie commença de rayonner sur le monde, du haut de la place Ravignan, que savais-tu de Biarritz où dansent pour toi des baigneuses ovales, de Céret où Franck Haviland ouvrit pour toi cette école dont tu ne voulus pas, d'Avignon à la fresque et de la Bourgogne à l'huile! . . Et notre Max Jacob naissant à la gloire dans une chambre de bonne! Nous sommes toujours d'accord, vieux frère. J'y suis! J'y suis toujours! disait Arthur Rimbaud.

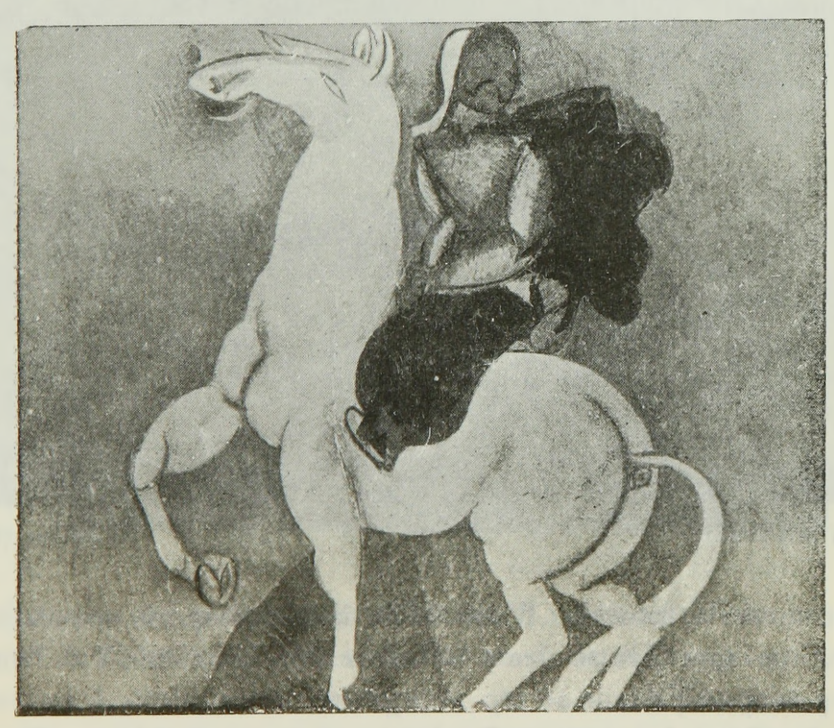
Braque a vivement pris à partie un marchand. Ainsi s'expriment les journaux distingués. Ça n'a pas nui à la vente qui pouvait être moins heureuse. Le cubisme le moins conciliant a soutenu le coup assez rude, aussi bien que les œuvres de **Dufy**, dont on a revu l'esquisse

du **Cavalier arabe** acheté par M. Flechtheim en 1914. Pour M. Uhde, au moins aura-t-il eu la satisfaction d'avoir prévu sagement, alors qu'il y avait encore quelque audace à se comporter comme il fit.



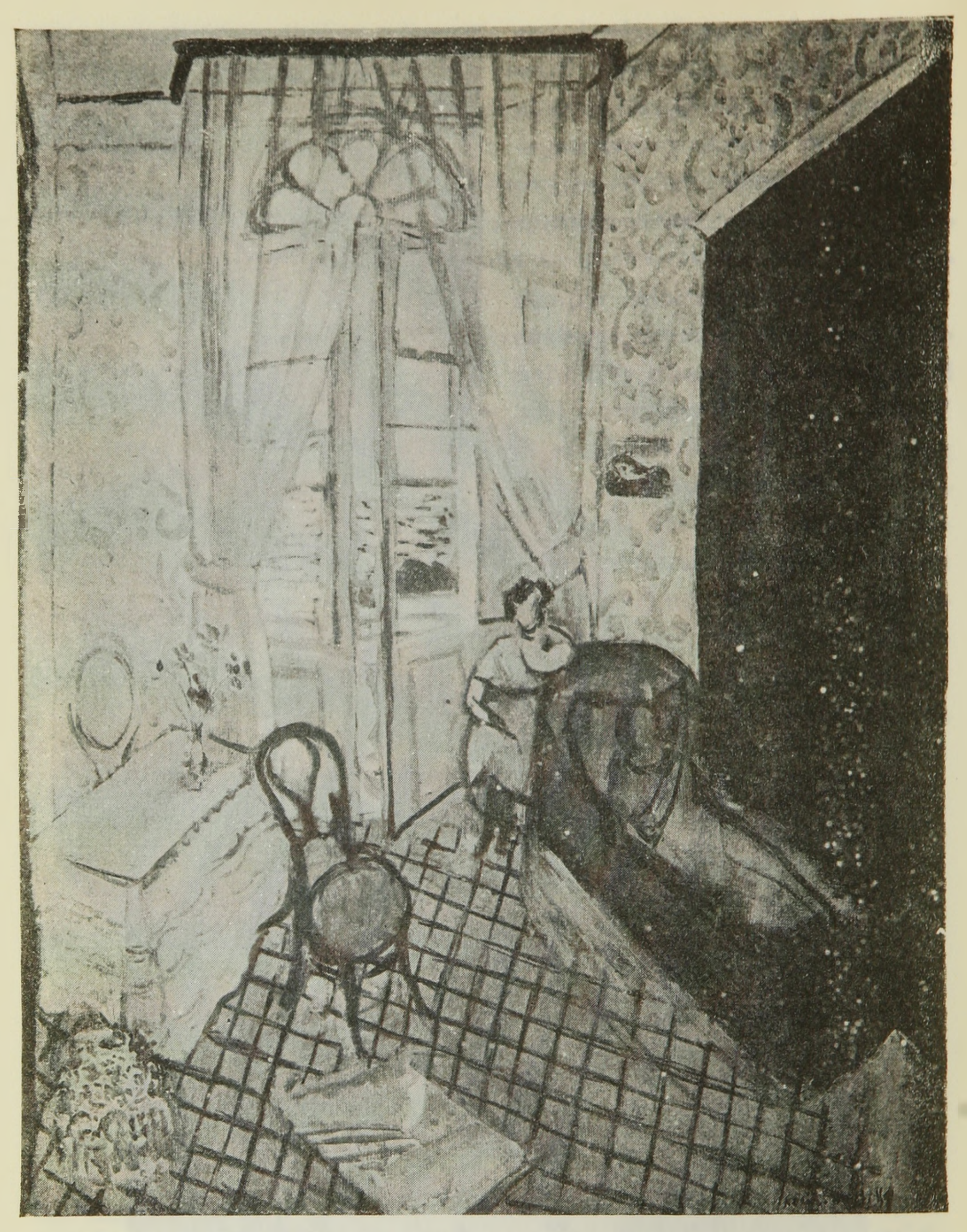
JOSÉ DE TOGORES Knabe (Ölg.)

Marie Laurencin expose désormais chez Rosemberg, dans le voisinage de **Picasso, d'André Lhote** et de **Bissières**. Elle peint aujourd'hui devant la mer, en tournant résolûment le dos à cet élément. Déjà les souscripteurs se disputent les exemplaires du „Sommer" de von Hatzfeld et de l'essai d'André Gide qu'elle illustre et cet **Eventail** de **Marie Laurencin** à quoi ont collaboré une dizaine de poètes.



RAOUL DUFY Der Türkenreiter (Ölg.)

J'ai beaucoup regretté de ne pouvoir visiter l'exposition Ingres en la compagnie de Marie Laurencin. Je lui aurais demandé son

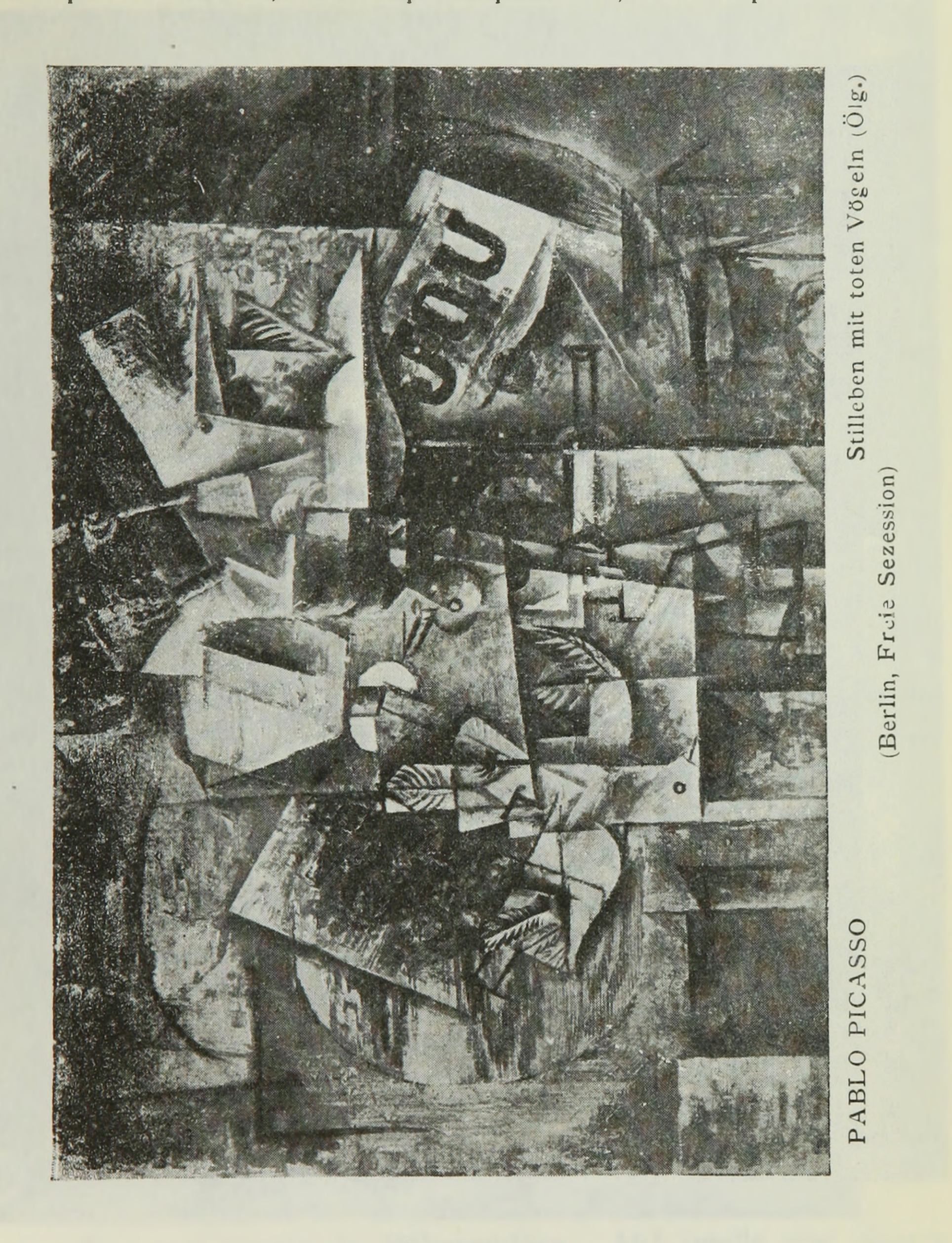


HENRI MATISSE Interieur (Olg.)

sentiment sur la franchise d'une dame inconnue qui fit scandale. A l'exposition Ingres, cette dame inconnue s'écria: "Mais Van Dongen n'a rien inventé!"

J aime cette innocente, plus brave que tant d'initiés appliqués à réhabiliter Ingres et se souvenant trop qu'il fut longtemps "Monsieur Ingres" écrasé sous la responsabilité de Bouguereau, parce qu'on

avait cessé de comprendre Raphaël. Du Sanzio, notre Derain a pu dire: "Raphaël est le plus grand incompris. Il est au-dessus da Vinci encombré d'impureté. Mais on ne doit l'aborder qu'après beaucoup de difficultés, beaucoup d'inquiétudes, beaucoup de drames.

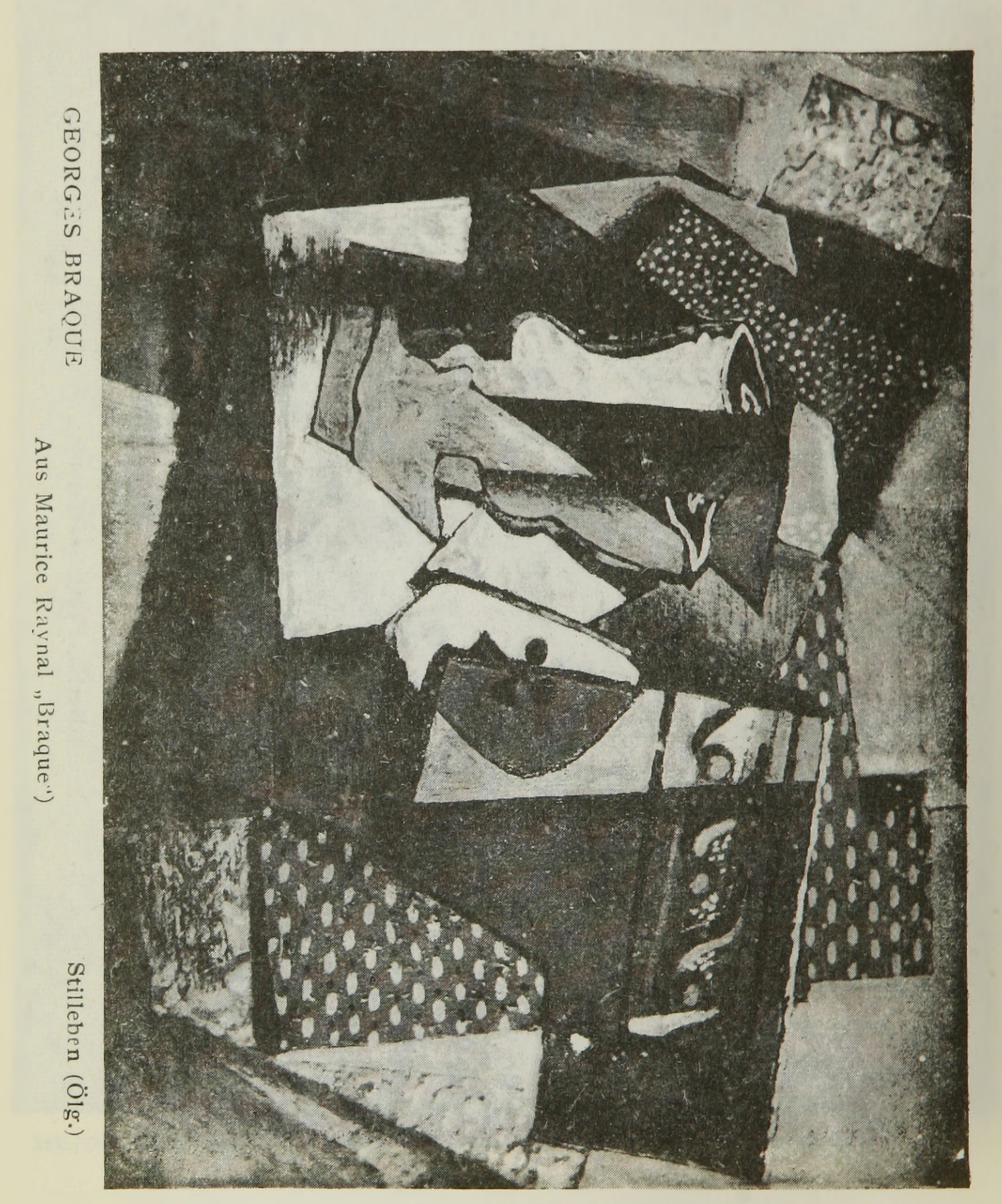


PABLO PICASSO Stilleben mit toten Vögeln (Ölg.)
(Berlin, Freie Sezession)

Ce n'est pas un maître pour débutant. Le retrouver est un bonheur réservé à l'héroïsme. Mais si l'on part de lui, tout est perdu." Revenons à cette dame courageuse qui ne savait pas qu'un peintre, avant elle, avait comparé Ingres aux érotiques chinois. Que n'a-t-on fait coïncider l'exposition Ingres avec les fêtes de la Fontaine. Un conte du grand poète eut bien illustré le catalogue:

Tout un déshabillé, des mules, un peignoir, . . .
Parfums sur la toilette et des meilleurs de Rome . . .

Et nous avons revu **Pascin**, qui nous échappe une fois de plus. Il veut joindre des croquis tunisiens aux dessins rapportés d'Amérique



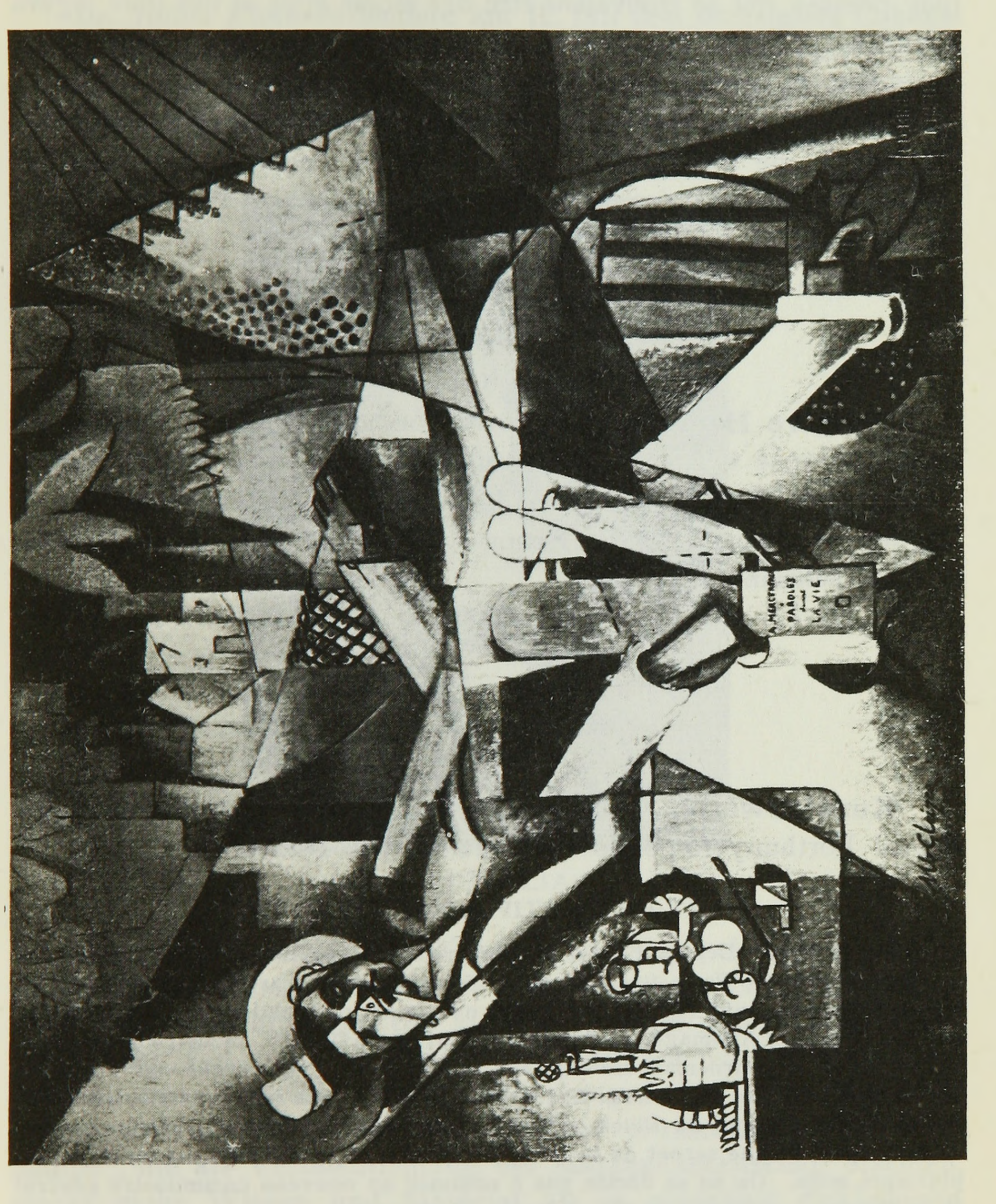
GEORGES BRAQUE Stilleben (Ölg.)
Aus Maurice Raynal „Braque")

et de La Havane. Pascin s'est singulièrement grandi dans sa retraite.

L'Amérique telle que la vit Pascin est certainement la vraie Amérique. Le gratte-ciel et le standard perfectionné y sont de hasard. Un pasteur nègre soutenu par l'orgue de Berberi harangue les sept péchés capitaux, sa meilleure clientèle. La Luxure est toute vieille,

la Gourmandise s'enchante de l'hymne mécanique et c'est la Paresse qui laisse voir sa jambe sous les dentelles pointues de pantalon.

Des déjeuners sur l'herbe, des carrioles de guingois et l'Europe



ALBERT GLEIZES (Freie Sezession, Berlin) Die Hängematte (Ölg.)

en guenilles aux portes du Débarcadère. Ah! quelle girl illustre deviendra cette petite Polonaise!

Peintre, Pascin est en droit de prétendre avoir été accueilli par Renoir. Aux extrèmes limites du maniérisme, dans la sérénité d'une intelligente confession du réalisme d'avant l'école.

*
* *

Or, nous attendons désormais que les meilleurs nous donnent des **tableaux**. Des tableaux comme ceux des musées, mais qui ne "fassent pas musée"; ce qui fut, l'an dernier, la mésaventure des plus pressés qui se trouvaient être des moins âgés et des plus légers d'études. Comme dit Derain, ils n'avaient pas connu assez d'inquiètudes, ni marché au-devant d'assez de drames.

Kisling est en Savoie. Il s'en faisait, je pense, une idée différente. En juin, je me trouvais à Ornans. Vient-il beaucoup de peintres? demandai-je au locataire de la maison de Courbet. — Pourquoi faire? me répondit ce brave homme.

Vallée de Chevreuse, août 1921.

André Salmon

Dernière Heure. — Le correspondant de L'Art Vivant en Provence nous télégraphie: Derain et Monzain, qu'il estime, sont à Sanary près Toulon où les rejoint Kisling chéri des indigènes. A Cagnes où mourut Renoir, Simon Lévy médite sur Cézanne avec le recul suffisant.

*
* *

Kunstgewerbe. Im „Bulletin de la vie artistique“ schreibt Pascal Forthuny folgende charakteristische Notizen:

L'ART DÉCORATIF A MUNICH EN 1922

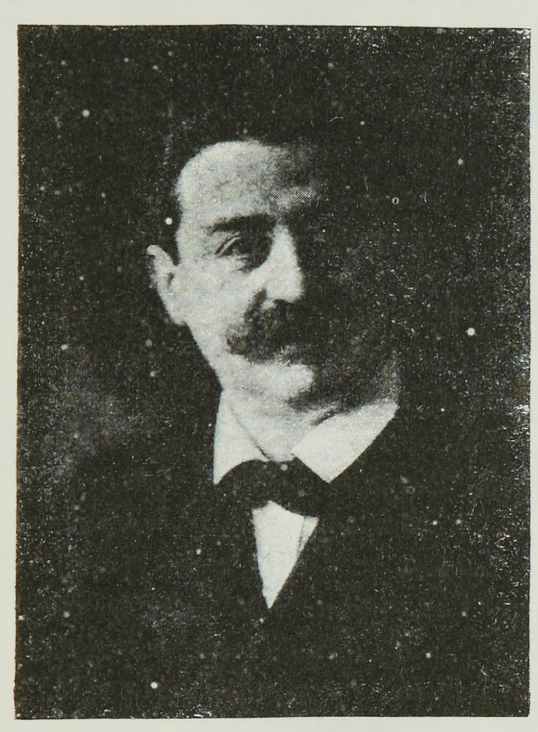
Simples faits. Depuis 1912 et le regretté L.-H. Roblin, nous cherchons les moyens de faire à Paris une exposition internationale d'art décoratif moderne. Munich annonce, pour l'année prochaine, une exposition nationale pour laquelle, malgré la crise, l'Allemagne, — budgets d'Etat et provincaux, industriels, mécènes, — a réuni en un tournemain les capitaux nécessaires. Toute l'économie du projet est établie, on passe aux actes : on travaille partout, dans les ateliers et toutes les écoles d'art appliqué du Reich. Chaque ville a son comité et, mieux encore, l'Autriche et Vienne seront de la fête. En France, Marc Réville est mort depuis plusieurs mois. On ne se décide pas à nommer un nouveau commissaire général et la fameuse exposition de 19.. (?) reste en quenouille.

ART DÉCORATIF MODERNE ALLEMAND:

Les salles de l'Académie des Arts de Berlin, jusqu'à ce temps, ne s'étaient ouvertes que pour accueillir »l'art pur«. On y ménage maintenant une place importante à l'art décoratif. L'Allemagne entend souligner par cette innovation sa pensée que, pour servir le bon renom de la nation sur les marchés du monde, l'artiste décorateur vaut le sculpteur et le peintre.

AUS DEM BERLINER KUNSTLEBEN

Dr. Julius Elias vollendete am 12. Juli sein sechzigstes Lebensjahr. Elias, der ursprünglich Philologie studiert und sich als Begründer und langjähriger Herausgeber der literarischen Jahresberichte ein grosses Verdienst erworben hat, wandte schon früh sein



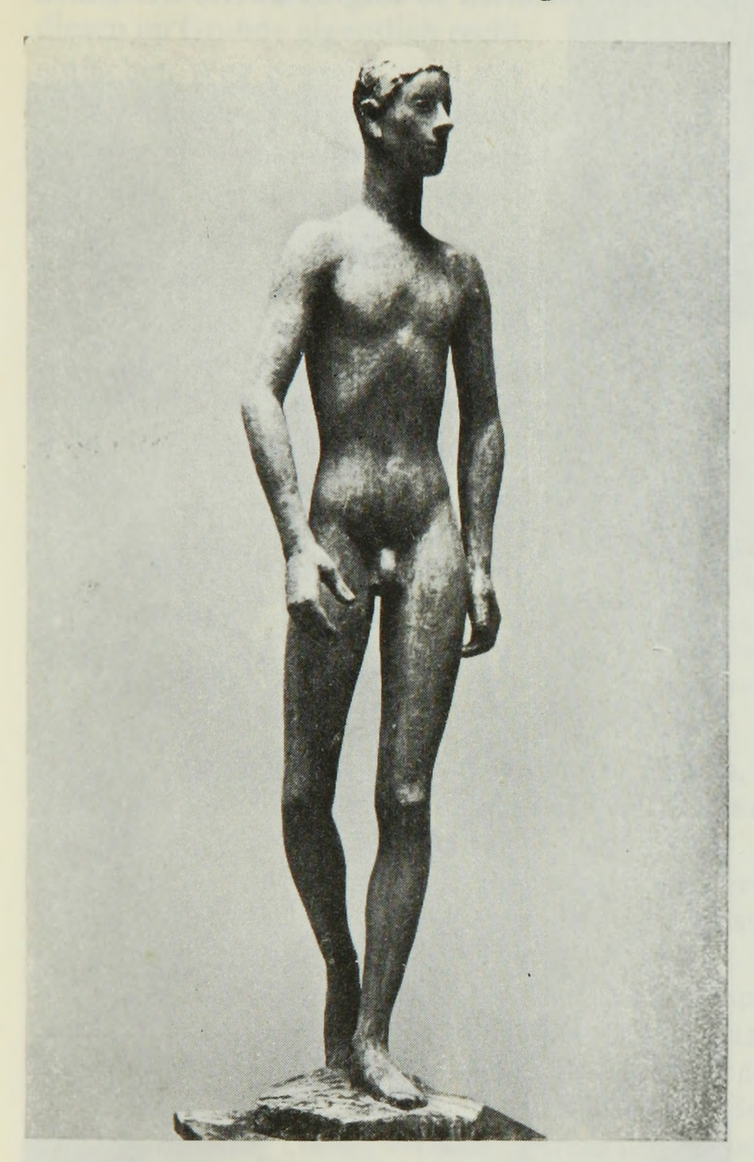
JULIUS ELIAS

Interesse der zeitgenössischen Kunst zu Er war in den Malerateliers in Berlin und München ebenso wie in Paris ein gern und oft gesehener Gast, und seine umfangreiche kunstschriftstellerische Tätigkeit ist ebensosehr von sicherem kritischen Urteil wie von einer intimen persönliehen Kenntnis aller Erscheinungen der neueren Kunst getragen. In dem einleitenden Text der „Französischen Skizzenmappe“, die als Veröffentlichung der Marées-Gesellschaft erschien, steckt mehr Wissen und Material als in manchem dickleibigen Werke. Zur besonderen Aufgabe hat Elias es sich gesetzt, das bibliographische Material für eine Geschichte der neueren Kunst vorzubereiten. Seit vielen Jahren ist diese Sammlung begonnen und mit wahrhaft aufopfernder Mühe fortgesetzt worden. Die Liebermann - Bibliographie, die er im Jahre 1917 veröffentlichte, stellt nur einen ganz kleinen Ausschnitt aus diesem ungeheuer um-



ERNESTO DE FIORI Schreitender (Abguß)
(Freie Sezession)

fangreichen Material dar. Aber sie kann eine Vorstellung geben von dem, was zu erwarten steht, wenn Elias dieses Werk abschliesst, das die Grundlage für alle künftigen Arbeiten über die Kunst des späteren 19. Jahrhunderts und unserer Zeit sein wird. Mancher hat aber auch bisher schon aus dieser Quelle schöpfen dürfen, die der stets Hilfsbereite immer gern anderen öffnete. Denn Elias gehört zu den Menschen, die nicht geizig sind mit ihrem Wissen. Er hat werdende Sammler wohl beraten, und er hat zugleich Künstlern in der Bedrängnis Hilfe geleistet. Seine offene Art hat ihm viele Freunde verschafft, und alle werden ihm wünschen, dass es ihm vergönnt sei, noch lange Jahre seiner Arbeit zu leben.



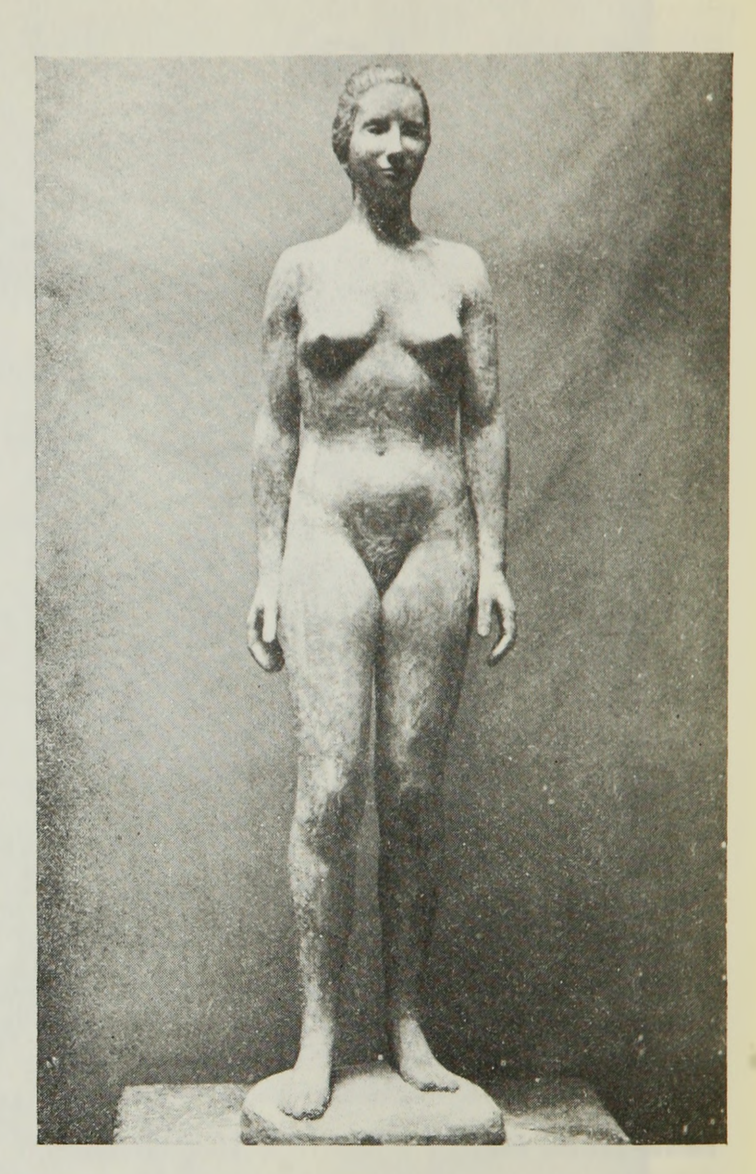
ERNESTO DE FIORI Jüngling (Bronze)

Curt Glaser

Fiori bei Gurlitt

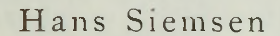
Eines der bedeutendsten Ereignisse dieses Jahres war die Fiori - Ausstellung bei Gurlitt. Da aber Kritiker und Publikum noch immer damit beschäftigt sind, den Begriff „Expressionismus“ zu formulieren und die Frage „Lebt er noch oder ist er tot?“ alle kunstsinnigen Gemüter ausschliesslich in Anspruch nimmt, so

ging dieses so gar nicht theoretische, sondern sehr tatsächliche Ereignis ziemlich unbemerkt vorüber. Besonders die Berufskritiker zeigten sich diesem die Grenzen ihrer Theorien so sorglos überschreitenden Künstler gegenüber von einer zwar nicht unerwarteten, aber doch ergötzlichen Hilflosigkeit. Ist es doch tatsächlich vorgekommen, dass ganz ernstgenommene Leute in aller Öffentlichkeit ein Verwandtschafts- oder gar Abhängigkeitsverhältnis zwischen Fiori und Lehmbruck konstatieren. Sie wissen nichts davon, dass diese beiden Künstler einander nicht nur wesensfremd, sondern geradezu wesensfeindlich sind, und dass man ebensogut behaupten kann, Knut Hamsun verdanke seine Kunst dem genauen Studium von Sudermann, und Maillol sei ein Schüler von Max Klinger. Nur wenige haben die grosse und in leider selten gewordenem Masse geistige Arbeit begriffen, die sich in dieser Ausstellung Fioris dokumentierte. Es war ein weiter Weg von den ersten im Gefühl sehr starken, aber in der Form noch unbeholfenen Figuren über die schonungslos strengen Konstruktionen (die Ignoranten für „kubistisch“ hielten)

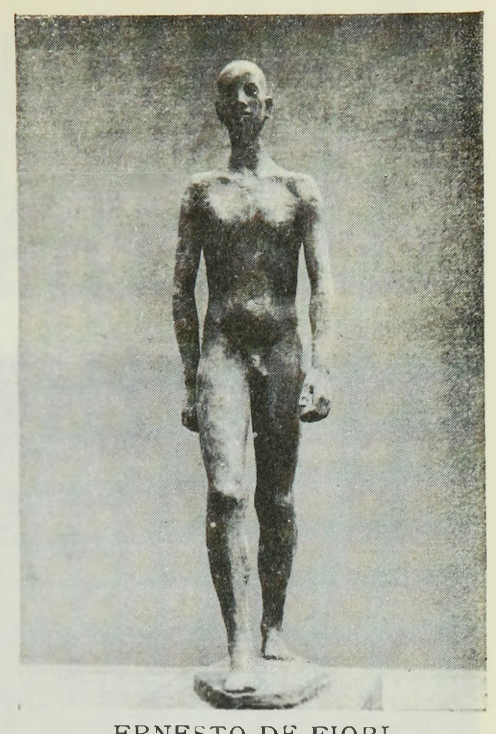


ERNESTO DE FIORI Junge Frau (Bronze)

bis zu den im Gefühl wie in der Form gleich starken grossen Figuren der letzten drei Jahre. Wer diesen im Grunde eigentlich recht einfachen Weg begreift, wird mit Genugtuung und Freude in Fiori einen der wenigen wirklich schöpferischen unter den lebenden Künstlern erkennen. Er scheint berufen, seine Kunst, die seit Rodin nur Maillol (und nur nach einer beschränkten Richtung hin) entwickelte, weiter und nicht in eine Sackgasse zu führen, vielmehr einem, wie seine neuen Figuren in der „Freien Sezession" aufs neue beweisen, schönen Ziele entgegen.



Hans Siemsen



ERNESTO DE FIORI
Schreitender
(Freie Secession)

Über das Leben, das im **Kronprinzenpalais**, dank Justi, pulsiert, darüber gibt am besten folgender Aufsatz **Max Osborns** in der Vossischen Zeitung Auskunft.

„Die moderne Abteilung der Nationalgalerie im Kronprinzenpalais hat wieder eine Reihe von Sälen umgestaltet und neu eingerichtet.

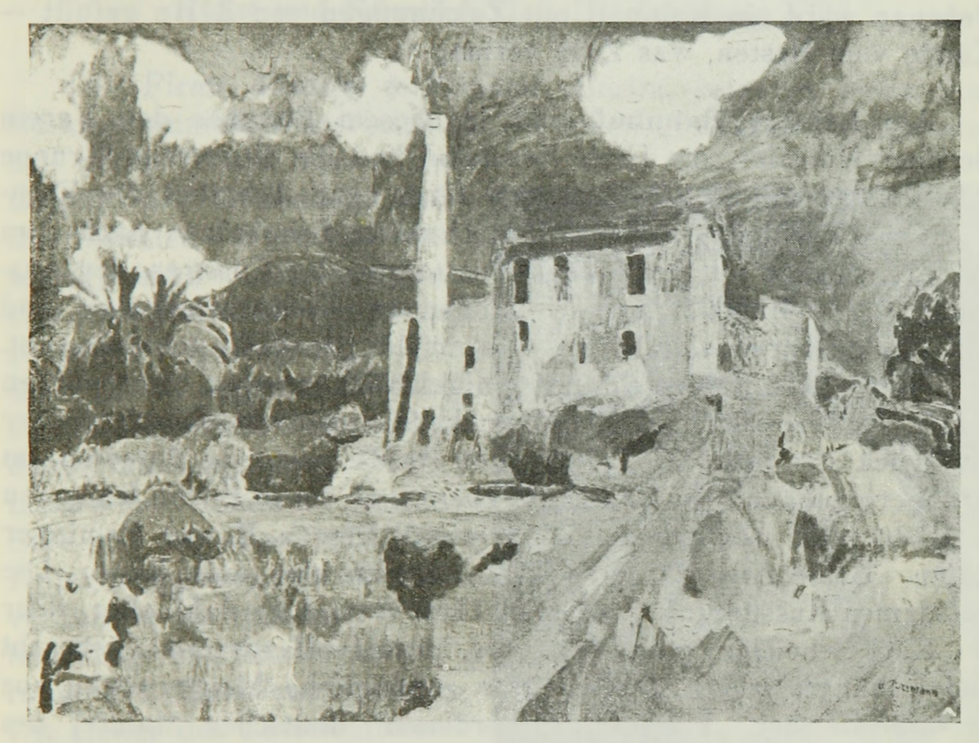
Haupt-, Mittel- und Schwerpunkt ist eine imposante van Gogh-Ausstellung, zu der die Herren von der Leitung der Galerie mit Spürsinn und Eifer das Beste zusammengebracht haben, was sich von Werken des holländischen Meisters in Berliner Privatbesitz auftreiben liess. Damit wird wenigstens durch Leihgaben, wenigstens für einige Monate die van Gogh-Lücke gestopft, die im Stockwerk der Expressionisten klafft. Man denkt wieder mit Ingrimm an die verpasste Gelegenheit aus der Kaiserzeit zurück. Damals wurden der Nationalgalerie ein halbes Dutzend ausgewählter van Goghs zum Kauf angeboten. Sie waren für ein Butterbrot zu haben. Wurde aber nichts daraus. Nicht etwa, weil es ein Ausländer war — für ein halbes Dutzend Bouguereaus wäre die Zustimmung wahrscheinlich erteilt worden —, sondern weil es ein „Moderner" war. Mit solchen Maximen der Kunstpolitik mussten wir uns herumschlagen! Ein Skandal.

Was der Staat versäumte, holten private Kunstfreunde und Sammler nach. Wir sehen jetzt mit Respekt, was sie unserer Stadt sicherten. Die ganze Entwicklung van Goghs lässt sich von guten Beispielen ablesen, und die Macht seiner Persönlichkeit kommt grossartig zur Geltung. Es bleibt ein immer neues Staunen, welch riesenhaftes Lebenswerk, rein dem Umfang nach, dieser glühende Mensch in die zehn Jahre presste, die ihm für seine künstlerische Produktion überhaupt übrig blieben, und welchen Sturmlauf zur Höhe in dieser kurzen Zeitspanne sein Genie zurücklegte. Das kleine Bild einer Holländerin, ganz in schummeriges Halbdunkel getaucht, deutet auf die Frans Halssche Art, worin er sich zuerst versuchte. Dann steigen Zeugnisse der Periode auf, in der van Gogh unter Millets Einfluss stand. Das Bild der beiden Feldarbeiterinnen ist geradezu eine Millet-Kopie — aber was ist unter seinen Händen aus dem Thema geworden! Wie ist die epische Ruhe des Vorbildes in leidenschaftliche Bewegtheit umgesetzt! Bei dem Sämann, der gleichfalls ohne das französische Muster nicht zu denken ist, lässt die gelbe Sonnenscheibe an dem noch merkwürdig romantisch-sentimentalen Abendhimmel, noch verkapselt, van Goghs Lieblingsfarbe vorklingen. Dann kommt die Gruppe der frühen Stilleben. Solideste Arbeit, auf Ton und „gute Malerei“ gestellt. Ein Blumentopf sieht fast aus wie ein Trübner. Dann aber werden die Fesseln abgestreift. Die Bäume, die Häuser, der Boden beginnen zu kreisen — zu kreissen, möchte man sagen. Alles wird trächtig von unheimlichem inneren Leben. Zuckende Flammenstriche beschwören mit den Naturbildern zugleich die Seelen und Gespenster, die darin stecken. Ein dämonischer Pantheismus entfaltet sich, feierlich und drohend. Die Linie geht bis nach Arles, wo die Tragödie des frühen Endes sich vollzog. Eine Fassung des Postboten ist da, bei dem van Gogh in Arles zuerst wohnte — strotzend im saftigen Blau mit dem



GERTRUD SAUERMANN
Judenmädchen (Ölg.)
(Hamburg, Künstlerbund)

Gelb der Knöpfe und des Mützenbesatzes. In seiner ungeheuren Einfachheit ist das Porträt fast „kunstlos“, und eben dadurch umso hinreissender. Blasser, vergeistigter das Bild des Sohnes dieses Hauswirts Als Krönung das wundervolle Exemplar der „Arlésienne“, das Berlin beherbergt. In einem Nebensaal Zeichnungen; Sachen höchster Qualität. Eine der berühmten Brücken. Zwei der Wiesen, in denen mit sparsamster Knappheit der ganze Jubel sommerlichen Prangens eingefangen ist



HANS PURRMANN Ajaccio (Ölg.)
(Potsdam, Orangerie)

Noch andere Novitäten des Kronprinzenpalais sind zu vermerken. Ein Nachbarsaal enthält als Leihgabe sieben Bilder von Matisse — nicht minder willkommen Das kostbare Frühbild der Pariser Brücke grenzt noch an den Impressionismus. Ein Stilleben mit hellgrüner Vase und einer Plastik zeigt den Geschmacksmaler, von dem ganze Schüler-Generationen abstammen, auf dem Gipfel der Delikatesse Aber zwei grosse dekorative Tafeln verraten auch seinen Pferdefuss, die aus lauter Geschicklichkeit entstehende innere Leere. Zwei Stücke von Moll und Purrmann und eins von Rudolf Levy gesellen sich hinzu

Sodann sind neuerworbene Zeichnungen und Aquarelle ausgestellt. Sorgsam ausgesuchte Arbeiten von Rohlfs, Otto Müller, Curt Herrmann, ein paar schöne Dokumente des im Kriege verschollenen Morgner, eine kleine Zartheit von Marie

Laurencin. In einer Vitrine daneben wonnige Bronzetierchen der Renée Sintenis.

Aus der Macke-Ausstellung hat die Galerie ein charakteristisches Parkbild angekauft. Mackes meisterliches Porträt von Franz Marc hat die Witwe des Künstlers geschenkt. Im Heckel-Saal ist ein grosser Porträtkopf hinzugekommen.

Im Stockwerk darunter ist jetzt ein Corinth-Raum eingerichtet, wiederum Leihgaben. Ein Strömen sinnlicher Farbe empfängt uns. Nebenan ward ein Kabinett mit Zeichnungen von Zille gefüllt — Kunde vom Besten, was Zille vermag."

Am **Lehrter Bahnhof** sind in diesem Sommer der Verein Berliner Künstler, die Freie Sezession und die November-Gruppe friedlich vereinigt. Die Sezession zeigt neue Arbeiten der Franzosen (sie wirkten wie die erste Schweizer Schokolade nach dem Kriege), so dass mit der Munch-Ausstellung bei Cassirer, der Ausstellung der Italiener und Holländer im Kronprinzenpalais und einiger anderer Ausländer im „Sturm" die Blockade gebrochen ist. — Leider fehlen Kokoschka und einige Brückenmaler, sonst würden der Freie Sezession und die November-Gruppe ein übersichtlicher Ausdruck der deutschen Kunst von heute sein. In **Potsdam**, im Orangeriegebäude von Sanssouci aber, sind die in Berlin fehlenden Brückenmaler usw. zu sehen, während Klee z. B. und Feininger fehlen. Beide Ausstellungen ergänzen sich also aufs beste. Die Potsdamer Ausstellung, von Erich Hancke und Ferd. Moeller, über der Karl Schefflers Geist schwebte, prachtvoll zusammengebracht und gehängt, zeigt dabei schwer zugängliche Meisterwerke aus Privatbesitz der „klassisch gewordenen" deutschen Malerei des 19. Jahrhunderts. K.

Wichtige kunsthistorische Entdeckung. Der Name Trecento, der bisher als Bezeichnung eines Jahrhunderts gegolten hat, wird sich als Eigenname eines italienischen Meisters nachweisen lassen. Sein hundert Jahre früher geborener Vorgänger ist uns ja als Persönlichkeit längst bekannt; teilt doch zum Beispiel **Otto Grautoff*** in der „Kunstchronik" vom 22. April mit, „es stehe zweifellos fest, dass der Italiener Dugento eine massgebende Rolle im Aufbau der Ikonenmalerei in Nowgorod gespielt habe".

Kunst und Künstler, Heft IX. Jahrgang XIX

Die Firma **Flatow & Priemer**, Berlin, zeigt in ihren Ausstellungsräumen, Viktoriastrasse 29, neben kostbaren Antiquitäten, bei deren Wahl vor allen Dingen die Seltenheit und interessanten Formen aus schlaggebend waren, Arbeiten eigensten Entwurfs von hochstehender Ausführung, die sämtlich in eigenen Werkstätten hergestellt werden. Bei diesen mustergültigen Qualitätsarbeiten ist sowohl an alte Stile wie an alte Techniken Anlehnung genommen worden, verbunden mit äusserster Verfeinerung und letzter Erfahrung des Kunsthandwerkes. Die Leiter des Unternehmens wollen nicht neue Kunstrichtungen erfinden, sondern aus bisher Geschaffenem das Beste an Geschmack und Technik in eine Form zu bringen versuchen.



E. R. WEISS (Ölg.)
Bildnis der Renée Sintenis

Die **November-Gruppe** gibt jetzt eine Zeitschrift bei Steegemann in Hannover heraus. Schriftleiter sind Raoul Hausmann, der den klugen Führer zur Ausstellung der Gruppe am Lehrter Bahnhof verfasste, und Hans Siebert von Heister. Aus dieses Malers Feder stammt der köstliche Aufsatz „Franzosendämmerung", der zeigt, dass sein Verfasser, der körperlich von Andreas Achenbach stammt,

* Um den Wert des Grautoffschen Buches „Die französische Malerei seit 1914" nachzuprüfen, begibt sich Paul Westheim nach Paris.

geistig von Vinnen herkommt. Er greift die Freie Sezession an, weil sie sich Arbeiten von Braque, Derain, Gris, Marie Laurencin, Léger, Picasso und de Vlaminck verschaffte, Bilder, um die die so straff disziplinierte November-Gruppe die Galerie Flechtheim gebeten hatte, als sie der Freien Sezession bereits zugesagt waren. Dann sind noch ausser Bildern von Mitgliedern der November-Gruppe noch Arbeiten von Morgner (zu Briefen, die er an Georg Tappert schrieb) und Malereien von Alessandro Magnasco abgebildet.



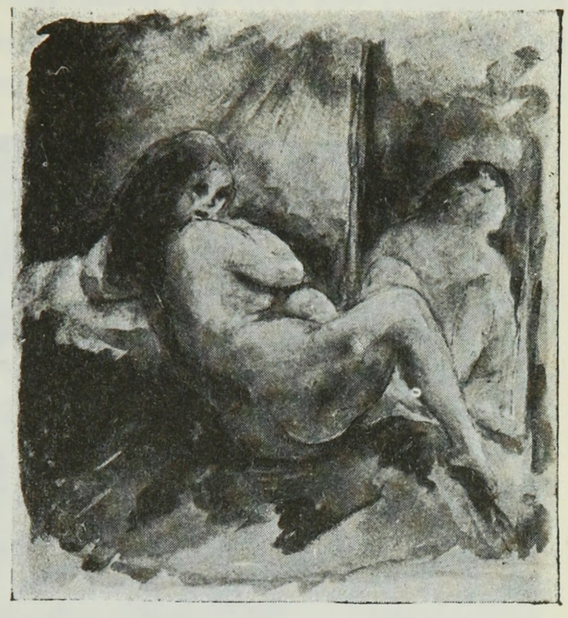
HEINRICH NAUEN Blumen (Ölg.)
(Potsdam, Orangerie)

Julius Meier-Graefe ist von Dresden nach Berlin übergesiedelt.

Nach endgültiger Übersiedlung von Hannover nach Berlin hat Dr. **Alb. Brinckmann** nunmehr daselbst seine Wohnung von Bendlerstr. 10 nach Viktoriastr. 15II verlegt.

Dr. Fritz Goldschmidt — Dr. Victor Wallerstein haben ihrer Kunsthandlung, Schöneberger Ufer 36a, eine **moderne Abteilung** angegliedert und widmen ihre Tätigkeit dem Schaffen der deutschen nachimpressionistischen Kunst. In erster Linie kommen hier die Künstler in Frage, die seinerzeit der Vereinigung „Brücke" angehörten und seither nicht wieder geschlossen gezeigt wurden: Heckel, Otto Mueller, Kirchner, Pechstein. Dann erweitert sich dieser Kreis durch Namen wie: Feininger, Kokoschka und einige andere wichtige Vertreter der jüngeren Generation. Der Erfolg blieb nicht aus.

Das Museum in **Detroit** (Vereinigte Staaten) hat hier eine Reihe von Werken gekauft. Es wurden erworben: Lyonel Feiningers „Raddampfer“, ein Stilleben und ein Bild seiner Frau von Erich Heckel, E. L. Kirchners „Landschaft von Fehmarn“, Oskar Kokoschkas „Elblandschaft“, Otto Müllers Bild badender Mädchen, eine Landschaft Max Pechsteins mit Akten unter Bäumen und von Georg Kolbe die Bronze der „Auferstandenen“.



OTTO SCHOFF Der Spiegel (Aquarell)
(Hannover, Kestner-Ges.)

Dem Lebenskünstler und Modenschöpfer **Otto Haas-Heye**, Lehrer an der Kunstgewerbeschule in Berlin, ist der Titel Professor verliehen worden.

Wie benehme ich mich als Besitzer von Gemälden?

Man kaufe nur gerahmte Bilder — Rahmen sind unter allen Umständen eine vorteilhafte Kapitalsanlage, da sie im Preis immerfort steigen. Man kann einen schönen Rahmen auch stets für wenig Geld neu füllen lassen, wenn einem das alte Sujet nicht mehr gefällt. Man hänge das Bild so auf, dass des Malers Signum rechts unten bleibt, und ist dann beinah sicher, nicht verkehrt gehängt zu haben. Doch kann man moderne Gemälde ohne Schaden für die künstlerische Wirkung als Quer- oder Längsformat gebrauchen. Immer suche man dunkle Winkel der Wohnung aus: da stören die Gemälde nicht so sehr und schlagen nicht leicht ein.

Roda-Roda in der „Dame“

Die **Kestner - Gesellschaft** in Hannover veranstaltete im September eine Aquarellausstellung.

Das wichtigste Ereignis des Kunstsommers in **Dresden** ist die **Ausstellung** der Künstlervereinigung, die das Werk **Oskar Kokoschkas** von 1910 bis heute aus öffentlichem und Privatbesitz und die **de Fiori-Ausstellung** (die bei Gurlitt zu sehen war) zeigt.



OSKAR KOKOSCHKA Fortuna (Ölg.)
(Hannover, Sammlung von Garvens)

Die diesjährige **Künstlerbund-Ausstellung** findet bis Ende Oktober in der **Hamburger Kunsthalle** statt. Sie zeigt einen guten

Querschnitt durch die Malerei des heutigen Deutschlands; sie geht nach rechts bis zu Graf Kalkreuth, Pankok, Bretz und den Berliner Impressionisten, bis zu Gaul und Elkan, links bis Klee, Gleichmann und zur November-Gruppe. Das Zentrum bilden Hofer, dessen Bild „Der Abschied" eines der eindruckvollsten der Ausstellung ist,



MAX BURCHARTZ Kleines Mädchen (Ölg.) 1921
(Hamburg, Künstlerbund)

Nauen mit dem barmherzigen Samariter und den Ährenleserinnen, und die „Dôme - Gruppe" mit Purrmann, Levy, Friedrichs, Grossmann, Ahlers-Hestermann, v. Waetjen, de Fiori (rechts) und die Brückenmaler (links). Bei diesen fehlen merkwürdigerweise die in Hamburg besonders beliebten Nolde und Schmidt-Rottluff.

W.



MARIE LAURENCIN — Die jungen Mädchen (Ölg.)

(Berlin, Slg. Paul von Mendelssohn)

VOM KUNSTLEBEN AM RHEIN

Das **Luxussteuergesetz** ist endlich in eine vernünftige die Kunst der Lebenden nicht mehr schädigende Form gebracht.

Deshalb werden die Ausstellungen der Galerie Flechtheim in Düsseldorf im Spätherbst wieder aufleben. In Aussicht genommen sind zunächst Kollektionen einiger rheinischer Künstler, wie Theo Champion, Hans Drexel, Felicitas Haller, Johannes Molzahn, Josef Urbach, Max P. Watenphul, dann der Berliner Ernesto de Fiori, Genin, Karl Hofer, Hans Purrmann, Gertrud Sauermann, Otto Schoff und E. R. Weiss, der Maler der ehemaligen Brücke (Heckel, Kirchner, Otto Mueller, Nolde, Pechstein, Schmidt-Rottluff), ferner der Nachlass des fürs Vaterland gefallenen Aachener **Hans Bolz**, der zum Dôme-Kreis gehörte.



KEES VAN DONGEN
August Freiherr von der Heydt* (Ölg.)

Ausserdem werden in Düsseldorf (ebenso wie in Berlin und Frankfurt) ständig Arbeiten der meisten dieser Künstler und von Braque, Bretz, Burchartz, Campendonk, Derain, Dufy, Enseling, Gleichmann, Gris, Grossmann, Hermann Haller, Werner Heuser, Hoetger, Klee, der Laurencin, Léger, Lehmbruck, Levy, Macke, Matisse Morgner, Nauen, Picasso, Rohlfs, Seehaus, der Brüder Sohn-Rethel, Starke, Thesing, de Togores, Topp, de Vlaminck und von Waetjen zu sehen sein.

Dr. Alfred Salmony beendet im Kunstblatt seinen Aufsatz über **Marie Laurencin** mit folgenden Worten: „In Düsseldorf lebt längst

---

* Der grosse rheinische Sammler und Mäcen feierte seinen 70. Geburtstag. Er hat mit soviel Grazie und Esprit seine Jugend und sein Mannesalter verlebt, dass wir uns auf die Arabesken seiner vieillesse verte freuen.

ein enger Kreis malerischer Kultur. Dort ist die wahre Akademie. Die Laurencin zählt man dazu. In einer östlicheren Stadt würde das Temperament der Heimischen diese Verknüpfung verhindern. In Düsseldorf wirkt sie organisch. Revolution macht man dort nicht. Trotzdem hat die alte Kunststadt auch heute noch eine Mission. Sie besteht freilich nicht in der Erhaltung der belgischen Historienmalerei oder der langweiligen Landschaftsporträts des vorigen Jahrhunderts. Frankreich hat nun einmal mehr Handgelenk, mehr kultivierte Oberfläche, den Augenreiz und die leichte Bewegtheit des beschwingten Augenblicks. Nirgends wird das besser verstanden als am Rhein. **Otto v. Waetjen, Werner Heuser, Rudolf Levy** haben nie daran gedacht, die Vergangenheit wegzuwerfen, weil die Zukunft neue Lösungen braucht".



OTTO v. WAETJEN Bildnis (Ölg.)
(Hamburg, Künstlerbund-Ausstellung)

Die **Galerie Goyert** in **Köln** gab eine Schrift über **Christian Rohlfs,** dessen neueste Arbeiten sie zeigt, heraus. Dr. Karl With schrieb ihr ein Vorwort und vergleicht den Wundergreis mit Jean Paul. („So farbig, ungleich, sprunghaft; so voller Schilderung, Detail und Komik; skurril und kindlich; eigensinnig und zornig; gütig und zart.")

Richard Schwartzkopf stellt im Oktober im Neusser Museum seine sämtlichen Arbeiten freier und angewandter Graphik aus.

Das **Junge Rheinland** veranstaltet im Oktober im Kunstverein zu Düsseldorf eine Ausstellung von Graphik und Kleinplastik.

Dr. Arnold Fortlage, der rheinische Kunsthistoriker und Schriftsteller, einer der Vorkämpfer für die Kunst der Lebenden am Rhein, ist, 43 Jahre alt, in Ballenstedt am Harz gestorben.

Die Herren Baehr in Frankfurt versteigerten am 6. Mai den modernen Teil (Bücher des 19. und 20. Jahrhunderts) der Bücherei

Ida Schoeller aus Düren. Diese allzufrüh verstorbene Bibliophilin hatte eine Buchkunstsammlung ungewöhnlichen Ranges zusammengebracht, deren ältere Bestände, jetzt einer öffentlichen Sammlung gehörend, auf der Leipziger Buchweltausstellung 1914 zu sehen waren und in einem schönen, von der Gesellschaft der Bibliophilen herausgegebenen Verzeichnis beschrieben wurden. Der Auktions-Katalog, ein Ergänzungsband jenes ersten Verzeichnisses, zeigt, wie weit die Sammlerin mit ihrer Inventarisierung des deutschen Buchbildes im neunzehnten Jahrhundert schon fortgeschritten war.

G. A. E. B

(Aus dem „Kunstwanderer")



HEINRICH NAUEN Halbakt (Aquarell)
(Hannover, Kestner-Ges.)

Bund der Künste im Rheinisch-Westfälischen Industriegebiet. Im Herbst des vorigen Jahres haben sich führende Persönlichkeiten aus den Kreisen der Kunst und Kunstpflege und der Verwaltung des westlichen Industriebezirks zu einer Arbeitsgemeinschaft zusammengefunden, die vor kurzem zur Gründung des „Bundes der Künste im Rheinisch-Westfälischen Industriegebiet" führte. Der Bund bezweckt die Zusammenfassung und Förderung aller künstlerischen Kräfte und Bestrebungen des Industriegebiets in einer grosszügigen Organisation, die aus künstlerischen und wirtschaftlichen Gründen alle interessierten Institute, Vereinigungen, Behörden, Künstler und Kunstfreunde des Bezirks zu gemeinsamer Arbeit auffordert. Mit der Durchführung der vom Bund geplanten Unternehmungen, unter denen die gemeinschaftliche Regelung des Konzert-, Aufführungs-, Vortrags- und Ausstellungswesens im Industriegebiet von weittragender Bedeutung werden dürfte, sind Fachkammern

für Musik, Theater, Literatur, freie bildende Kunst, Architektur und angewandte Künste betraut. Die Geschäftsführung hat Museumsdirektor Dr. Reiche, Barmen. — Die Gründungsversammlung fand am 11. Juni in Essen statt.

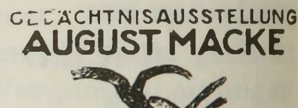
Die „Kunstchronik" schreibt über **Nauen** in Erfurt: „Im Lesesaal hängen einige Bilder von Heinrich Nauen, Beispiele aus allen Perioden seines bisherigen Schaffens von einer belgischen Mondlandschaft von 1903 an bis zu einem Aquarell vom Winter 1920. Das Hauptstück ist das grosse Gartenbild, das ursprünglich für Burg Drove bestimmt, dem Künstler aber unter der Hand über das dorthin passende Format hinausgewachsen war. Die Bilder stammen alle aus Erfurter Privatbesitz".

Wiesbaden

ERNST AUFSEESER
(Litho)



WILHELM MORGNER
(Linoleumschnitt)





AUGUST MACKE
(nach einer Zeichnung)

Das **„Feuer"**, das jetzt in einem neuen Verlage, dem „Feuer"-Verlag Weimar-Bochum (gibt es grössere Gegensätze als diese beiden Städte?) erscheint, brachte als Doppelnummer ein Wiesbadener Heft heraus als ein Kompliment Guido Bagiers an seine neue Residenz. Das Heft bringt Aufsätze über das Museum, Kunstpolitik und Sammlungen. — Das Augustheft des „Feuers" brachte einen Aufsatz von Osthaus über Rodin, aus dem die innigen Beziehungen des grossen Sammlers zu den grössten Künstlern seiner Zeit hervorgehen.

Im Herbst dieses Jahres wird im Feuerverlag eine Publikation **„Westdeutsche Graphik"** erscheinen, als deren Herausgeber Hermann von Wedderkop zeichnet. Neben einem Vorwort von Kurt Glaser wird das umfangreiche Werk, das mit über 140 Wiedergaben geschmückt ist, unter anderem Beiträge von Walter Cohen, Karl

Buchhandlung Walter Severin in Hagen

Ernst Osthaus, Paul Westheim, Leopold Zahn, Richart Reiche, Hermann von Wedderkop, Paul Erich Küppers, Theodor Däubler, Adolf Behne, Kasimir Edschmid enthalten.

In **Biebrich** fand eine französische Ausstellung statt. Das einzige im Katalog abgebildete moderne Bild ist, ausser einem Marquet (und einer Tapete nach Entwürfen von Raoul Dufy) ein Maurice Denis „La meilleur part", das im deutschen Katalog mit „Die bessere Hälfte" übersetzt wurde.



CAMPENDONK Die Dichterin (Aquarell) (Hannover, Kestner-Ges.)

Der Kunstverein in **Basel** veranstaltet im Oktober eine Ausstellung neuer deutscher Kunst, in der Marc und Paula Modersohn,Campendonk, Feininger, Heckel, Kirchner, Klee, Kokoschka, Otto Müller, Nauen, Nolde, Pechstein, Rohlfs und Schmidt-Rottluff vertreten sind. Die Ausstellung ist von dem Baseler Bildhauer Zschokke mit Unterstützung Dr. Thormählens zusammengestellt und zeigt leider ein ganz einseitiges Bild der neuen deutschen Kunst.

„Und bist du nicht willig,
So brauch' ich Gewalt!"

Heinrich Nauen hat sein Amt als Vorsitzender des **Jungen Rheinlands** niedergelegt. Darauf erhielt er folgenden Brief, datiert 25. August, den Adolf Uzarski, der verdienstvolle Künstler, der berühmte Verfasser der „Spanischen Reise", dessen Reiseberichte aus Italien kürzlich ganz Düsseldorf erheiterten, unterfertigte: „Ich bin beauftragt, Ihnen folgenden Beschluss des Vorstandes mitzuteilen: Der Vorstand hat von Ihrem Herrn Sopher

erklärten Austritt Kenntnis genommen und teilt Ihnen nach Einsicht der in Frage kommenden Briefe mit: Der Vorstand kann nicht einsehen, dass die Briefe, die in sehr begreiflichem Unmut geschrieben worden sind, irgendwie beleidigend für Sie sein können. Sie enthalten nichts, was Sie als ersten Vorsitzenden veranlassen dürfte, Ihren Austritt zu erklären. Aus diesem Grunde stellt es Ihnen der Vorstand anheim, Ihre Erklärung nochmals zu überprüfen und eventuell zurückzunehmen. Sollten Sie von diesem Zugeständnis keinen Gebrauch machen wollen, so sieht sich der Vorstand allerdings veranlasst, Ihre Gründe anderswo zu suchen und das gesamte, Ihre Tätigkeit als erster Vorsitzender betreffende Material nicht nur den Mitgliedern der Vereinigung, sondern auch der Öffentlichkeit vorzulegen.

Mit vorzüglicher Hochachtung

Das Junge Rheinland

I. A.: gez. Uzarski

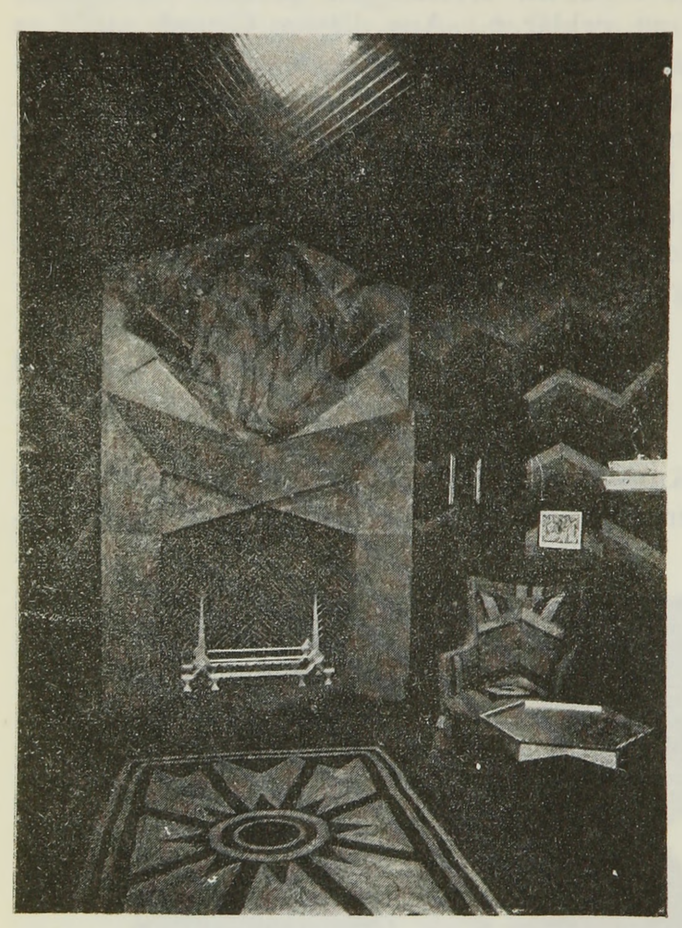
Der **Kölnische Kunstverein** errichtet auf dem Friesenplatz eine eigene Galerie, deren Eröffnung anfangs Januar stattfinden wird.



FRANZ MARC — Der Hirt (Ölg.)
(Leihgabe des Erfurter Sammlers Hess auf der Baseler Ausstellung)

Wilhelm Kreis hat im Rahmen der im letzten Querschnitt besprochenen Akademie-Ausstellung einen Raum vollendet, der als Vorraum für eine Kunstausstellung gedacht ist. Hierüber schreibt Lothar von Kunowski in der Rheinisch-Westfälischen Zeitung:

„Inzwischen ist auch der zur Akademie-Ausstellung gehörige obere Raum des Architekten Prof. Kreis vollendet. Hier ist ein Versuch gewagt, den Vorraum einer Kunstausstellung zum starken Anreger und Erschliesser der Sinne zu machen. Dies ist die eigentliche Absicht seiner Licht-, Form- und Farbgestaltung. Durch die Öffnung einer kleinen Kuppel fällt warmes Licht von oben herab, lässt seine Geradlinigkeit widerhallen in den schneidend geraden Linien des Kamins und den leise schwingenden, dennoch scharfen Kanten der beiden organisch vibrierenden Steinpfeiler, indessen Aufseesers rostbraune, rote, gelbe Zickzackbänder an den Wänden der geraden Linie die Farbe in starker Lichtzerlegung vermählen. Wie selbstverständlich nimmt danach das Auge am Fussboden Aufseesers einfach dunkel und hell ornamentierenden Teppich entgegen zugleich mit einem monumentalen, farbig gestreiften Sessel von Kreis, um über dem Kamin Farbe, Licht und Form in Nauens gross und immer noch eckig herb umrissenem, aber doch auch geschwungenen Wandbild zweier nackter Frauen sich zur figurlichen Darstellung einigen zu lassen. Werke von Fiori, Burchartz Nolde, Klee, Heuser, Gris, Laurencin, Sintenis . . ., die



WILHELM KREIS Interieur

vom Architekten als Beispiele herangezogen wurden, finden stark erschlossene, freilich auch stark fordernde Sinne vor. Vorräume ähnlicher Art liessen sich in vielen Abwandlungen in grösseren Ausstellungen denken. Und wirklich hat Professor Kreis seinen Vorstoss, der jede Anlehnung an übliche Bauformen mied, um weckend zu wirken, durch den Erfolg gekrönr gesehen, dass der Werkbund ihm daraufhin den Auftrag erteilt hat, sämtliche Räume der „Münchner Farbenschau" des nächsten Jahres zu gestalten."

Dr. Werner Witthaus fühlt sich bemüssigt im Anschluss an eine Besprechung dieser Ausstellung in der Kölnischen Zeitung folgenden Ausfall gegen die Galerie Flechtheim anzubringen: „Endlich bedarf es eines nachdrücklichen Einspruchs gegen die Art, wie sich der Kunsthandel unter dem Schutz eines staatlichen Institutes, das er im Alltagleben feurig zu bekämpfen versteht, breitmacht: Die im Kreisschen Raum hängenden Bilder, lediglich moderne, entstammen in erster Linie einer Düsseldorfer Kunsthändlergalerie, deren Inhaber sich bescheiden den Titel eines Kunstsammlers zuspricht." Darauf schreibt ihm **Werner Heuser** wie folgt:

Lieber Herr Witthaus!

Sie sind nun auch unter die aggressiven Leute gegangen; das ist ein Beruf, der evtl. viel Geld einbringen kann, aber, dann dürfen solche Irrtümer, wie sie in Ihrem letzten Artikel vorkamen, allerdings nicht unterlaufen. Die Schlussfolgerungen, welche Sie zogen, fussen nicht auf Tatsachen: Sie hätten sich da genauer informieren sollen. Die Bilder der Galerie Flechtheim im Ausstellungssaale Kreis sind auf persönliche Bitte und Wunsch und Aussuchen des Herrn Professor Kreis geliehen worden, und von Seiten der Galerie ist absolut nicht der Versuch gemacht worden, irgendwie sich heranzudrängen. Da Ihnen bei allem Für und Wider an sachlicher und persönlicher Sauberkeit liegen muss, werden Sie hoffentlich gerne Ihren Irrtum berichtigen. Im übrigen auf hoffentlich baldiges Wiedersehen in alter Selbstverständlichkeit

mit herzlichem Grusse

Werner Heuser

Eine Antwort gab Dr. Witthaus nicht.

Albrecht Dürer, Hans Holbein, Eugen Kampf. Derselbe Herr Dr. Witthaus, dessen kritisches Vermögen augenscheinlich von Kunstgeschichte ungetrübt geblieben ist, orakelt in der Kölnischen Zeitung Nr. 497 von den Landschaften des Düsseldorfer Professors

E. Kampf: „Sie stehen auf einem abschliessenden Höhepunkt, insofern sie die einzige Möglichkeit ausbeuten, die das 19. Jahrhundert einem unter der Auswirkung der Antike, Holbeins und Dürers reifenden Menschen und Künstler gewährte". Usw.

Der Querschnitt richtet jetzt eine Witthaus-Ecke ein und hofft seinen Lesern noch viele ähnliche Funde bescheren zu können.



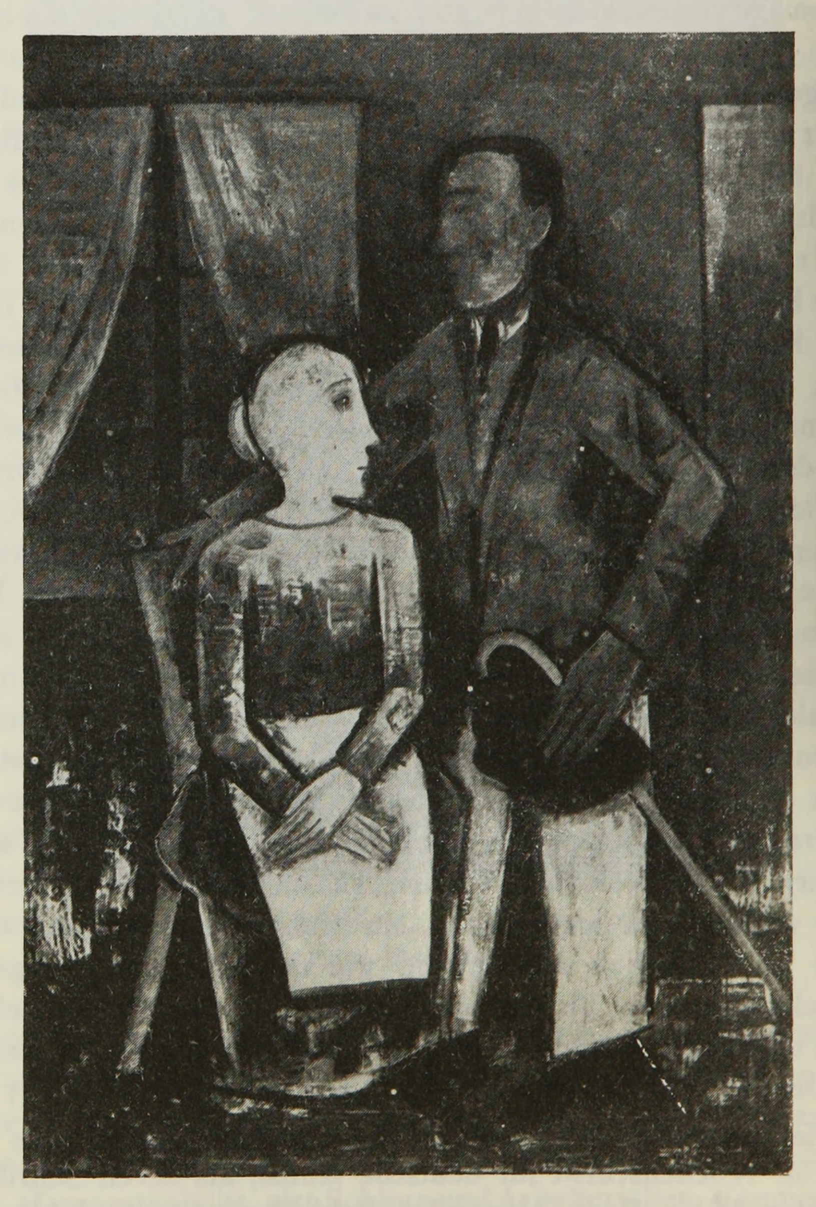
PAULA MODERSOHN Bauernfrau (Ölg.)
(Dresden, Stadtmuseum)

Aus Essen. Neulich ist Campendonk an die Handwerker- und Kunstgewerbeschule berufen worden. Er nahm sofort an. Das bayerische Seeshaupt mit seinen Campendonkbäumen-, Tieren- und Fischen lockte ihn nicht mehr. Man wird sich jetzt vorstellen: Krupp, Margaretenhöhe, also Schlote und Arbeitervillen: Campendonk wird industrialisiert. Aber dem ist mit nichten so. Essen ist nähmlich

auch die Stadt seines Direktors, Alfred Fischers, eines wagemutigen Architekten und ganz ausgezeichneten Organisators Wie Fischer jetzt die künstlerische Oberleitung der Essener Elektro-Ausstellung mit den einfachsten Mitteln, ein bisschen farbigem Rupfen, guten Schriftplakaten und ähnlichem durchführte — man stelle sich vor, wie solche Maschinen-Anhäufung in Düsseldorf ausgesehen hätte — das war staunenswert und bewies, dass man wenigstens an der Ruhr eine reibungslose Zusammenarbeit von Industrie und Kunst, vorbildlich für andere Städte, in die Wege geleitet hat Als Direktor der Kunstgewerbeschule verstand es Fischer, der heute noch nicht vierzig Jahre zählt, einen Stosstrupp von Lehrkräften zusammenzubringen, der in die gerade in der rheinisch-westfälischen Industrieprovinz grassierende Düsseldorferei, hoffentlich für immer, Bresche gelegt hat. Vergleicht die Ausstellung, die im Mai im Hans Goldschmidthause dem städtischen Museum, eröffnet wurde, veranstaltet von Urbach, Kriete, Poetter und Enseling, alle vier Lehrer an der Kunstgewerbeschule, mit der grossen Ausstellung der Düsseldorfer Kunstakademie, von der im letzten „Querschnitt" berichtet wurde, und Ihr werdet nicht im Zweifel sein, wo Zukunftswerte stecken! An Stelle unwählerischer Stilhuberei, die hilflos zwischen Piero della Francesca und August Deusser, zwischen Pieter Brueghel und Wiener Gschnas sich wand, eine stramme, fast uniforme Gesinnung, eine am Expressionismus geschulte, aber nicht davon angefressene. Urbach, der Maler, steuert in neueren Bildern auf ein von Macke nicht nur geahntes expressionistisches „Kabinettstück" zu, er ist jetzt in Italien und wird die Pflöcke noch weiter setzten; Enseling, ein Westfale, ist im Plastischen eine Hoffnung des Westens, muss sich aber vor einer gewissen Groschengefälligkeit — die Kinderbüsten! — hüten; Kriete ist im Holzschnitt ganz ausgezeichnet und Poetter, der Graphiker und Kunstgewerbler, gibt in Einbänden, Tapeten, Textilien, Ehrenurkunden und allem, was die moderne Kunstgewerbeschule verlangt und hervorbringt, ein Einheitliches an Qualität. Das Ganze ist vorzüglich aufgemacht, wie fast alle Ausstellungen des Goldschmidthauses. In diesem Museum, mit dem die Ausstellungsräume organisch verbunden sind, hängen auch Bilder von van Gogh und Derain! Man folkwängelt in Essen nicht ohne Glück!

Hier erscheint seit einiger Zeit der „Hellweg", eine westdeutsche Wochenschrift für deutsche Kunst, als deren Schriftleiter in erster Linie **Paul Alexander Schettler**, ein Redakteur des vorzüglichen Feuilletons der Rheinisch-Westfälischen Zeitung,

zeichnet. Die bisher erschienenen Hefte bringen den Beweis der Güte der Zeitschrift, der weiteste Verbreitung in dem so kunstfremden, ja kunstfeindlichen rheinisch-westfälischen Westen zu wünschen ist. K.



KARL HOFER — Der Abschied (Ölg.)
(Hamburg, Künstlerbund)

In der Serie der Bücher **Neue Kunst** von Klinkhardt & Biermann erschienen als besonders nennenswerte Bändchen, ausser dem bereits angezeigten Laurencin-Heft von H. v. Wedderkop, Georg Biermanns Campendonk, Wolfradts George Gross und Braunes Oskar Moll.

Es erschienen fast gleichzeitig drei Bücher über **Paul Klee** von v. Wedderkop bei Klinkhardt & Biermann, das geistreichste, von Leopold Zahn bei Kiepenheuer das exakteste und von Hausenstein „Kairuan" bei Kurt Wolf das fantasiereichste und poetischste, das kleeischste.



JULES PASCIN Am Tisch (Aquarell) (Hannover, Kestner-Ges.)

Bei Bruno Wollbrück in Weimar ist ein Mappenwerk von **Max Thalmann** „Passion" erschienen mit einer Dichtung von Albert Talhoff. „Ins Blut gedrungen, von ihm angerollt vor glühende Vision wird hier Bekenntnis die ganze Inbrunst der Natur. Gebärender Schoss dem stürzenden Licht ist Scholle Schrei der Gottgeburt. Tiefste Frömmigkeit, Gestaltungsdrang, Erlebnisstärke werden zur Schrift dem Gehölz, in Hell und Dunkel eingeschwiegen Farbe, Klang und Bewegtheit des Geschehns. Gehorchend nur dem inneren Zwang ist Max Thalmanns Schaffen in Form gelittener Ausdruck seiner Eigenart, Dichtung von Albert Talhoff. Ergriffenheit ist beider Künstler Notwendigkeit gewordenes Geständnis."

Fernand Léger hat Zeichnungen zu Iwan Golls Buch „Die Chapliniade", einer Kinodichtung für Charlot geschaffen. Das Buch erschien im Kaemmerer-Verlag in Dresden. — Hier erschien jetzt auch **Wilhelm Uhde's** längst erwarteter entzückender Roman „Die Freundschaften Fortunats".

AUSGABEN DER GALERIE FLECHTHEIM

Mynona's Worte zur **Mappe IX: Werner Heusers Köpfe** erscheinen im 6. Heft. Über diese Mappe schreibt Dr. H. W. Keim: „Heusers Anfänge, soweit ich sie kenne, liegen im Impressionismus. Aber der hat ihn nie ausgefüllt und befriedigt. Er suchte, so scheint es, schon damals nach Farbe, die nicht die Oberfläche des Gegenstandes wiedergibt, sondern innere Bewegung erfassen, und nach einer Form, die bestimmte Gesetze des Bildganzen erfüllen sollte. Diesem Baugedanken des Bildes ging er dann vor allem in der Graphik nach. Aber der Willen nach Klarheit in der Erfassung der Probleme war noch grösser als die Kraft sie zu lösen. Es liegt in diesen Zeichnungen, die nur wenige Jahre zurückliegen, etwas Konstruktives, Formbesessenes und organisch Gewaltsames, ein Zuviel an rhythmischem Pathos. Aber es steckt zugleich mehr darin: die aus innerem Trieb wachsende Sehnsucht des Künstlers, im Bilde sich von Gesichten der Seele und Bewegungen des Gemüts zu befreien; die Qualität also, von der ich oben sprach. Erfüllung brachte ihm wohl zuerst das Gemälde. Ich glaube, der Wille zum Ausdruck in der reinen Farbe hat Heuser davor bewahrt, zeichnender Literat oder konstruierender Formexperimentator zu werden. In der letzten grossen Kunstausstellung zeigte er zum erstenmal der breiteren Öffentlichkeit, wohin sein Weg, dornig von Problemen, Versuchen, Enttäuschungen und halbem Gelingen, ihn geführt. Die Farbe ist jetzt wirklich ein Spiegel der Seele, eine Rechenschaft des Gemütes und des Lebenswillens über sich selbst — an sich selbst. Und Zeichnung und Farbe des Bildes sind nicht mehr irgendwie getrennt in ablösbare Teile, sondern eins trägt und stärkt das andere. Das Ganze zerrisse, wollte man einen Bestandteil aus dem andern lösen.

Heuser hat eine Mappe geschaffen mit Köpfen wahnsinniger Männer. Sie gehört zu dem Erschütterndsten unter den Schöpfungen der jungen Kunst. Da bricht ein Gelächter und ein Schrei zum Himmel, dass sich einem das Blut wärmesuchend in den tiefsten Herzwinkel verkriechen möchte. Denn hier spricht ja nicht blanker Hohn. Hier steht klagend ein Schmerz und ein Zorn auf, und hier spricht zugleich eine tiefe Einsicht ein Schuldlos. Der Mensch ist letzten Endes doch nicht an sich selbst zum Verbrecher geworden. Dämonen halten ihn in ihren Krallen, und über dem Armseligsten liegt immer noch irgendwie der Schimmer einer geschundenen

Schönheit. Fluch und Heiligenschein auf einem Haupt! Ein unbewusstes und deshalb ein fürchterliches und zugleich rührendes Martyrium!

Der Künstler, der das schafft, muss schaffen, um nicht selbst in diesen Strudel von brodelndem Wahnsinn und verzweifelter Klage gerissen zu werden. Wie weit steht ein solches Wirken ab von den Gefälligkeiten, die unsere Ausstellungsräume füllen. Deshalb ist es nötig, dass gerade solche Schöpfungen, menschliche Antriebe hoher Intensität, in einem Umfange gezeigt werden, der ihrer Bedeutung zukommt".

Die X. Mappe, Otto Gleichmann's „Chimären", 8 Lithographien mit einem Begleitwort von **Hans Koch** ist fertiggestellt. Ihr gibt **Theodor Däubler** folgende Worte mit: „Ein neuer überragender Zeichner Deutschlands, O. Gleichmann, ist ein durchaus Selbständiger. Der Ausdruck seiner Gesichte, ihre Fügung zu Stil, die technischen Hilfsmittel, alles ungewöhnlich! Dabei niemals gesucht: und das bleibt das Erstaunlichste! . . . Er rätselt sich in die Wirbel dieses Jetzt mit ganz fein differenzierten Rhythmen vorerst hinein. Er weiss uns in einem ganz neuen unerhörten Schleier der Maja . . . Es gibt Geheimniskrämer, die behaupten, man begegne viel häufiger Gespenstern, als man



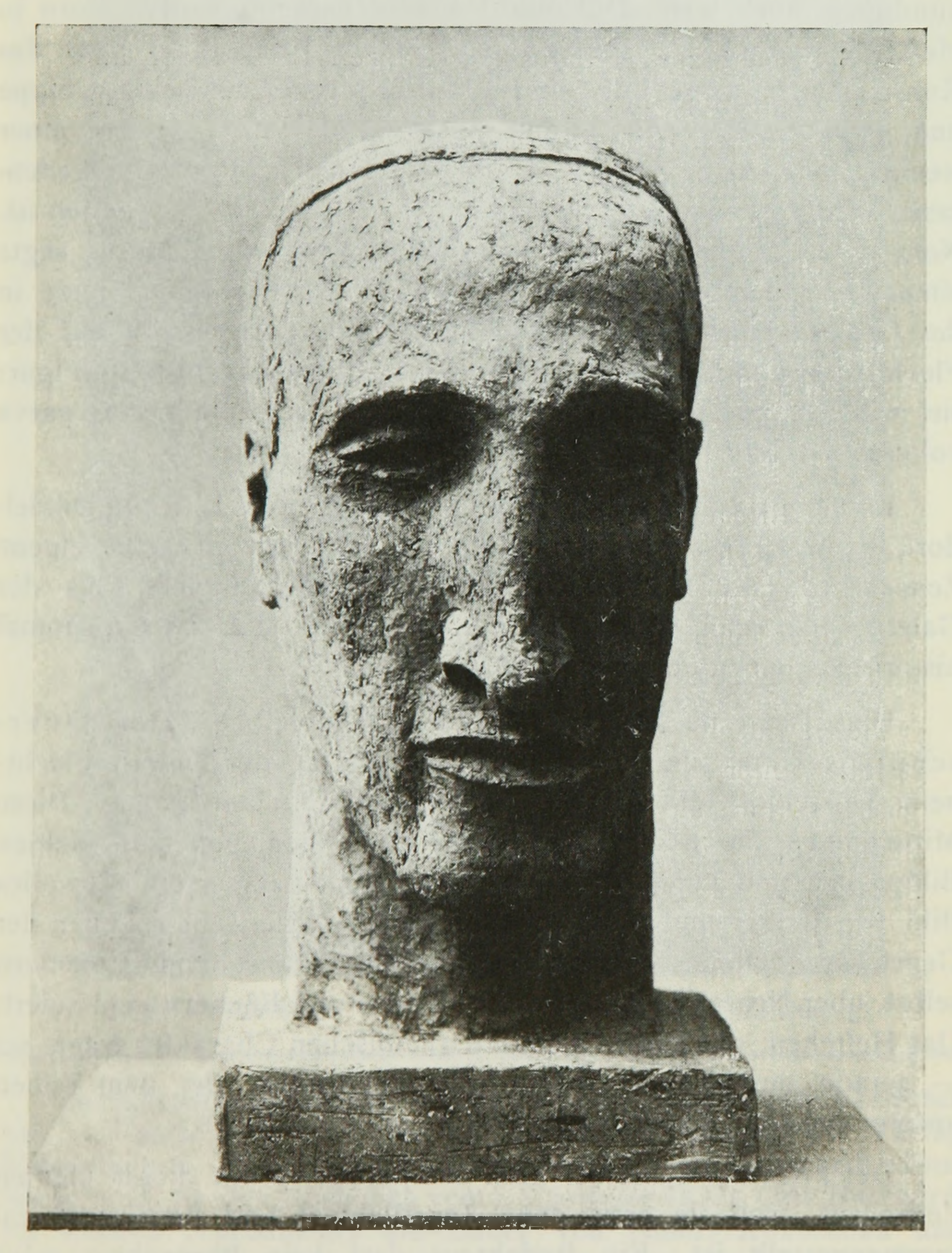
OTTO GLEICHMANN
Aus der Mappe „Chimären" (Litho)

eigentlich annehme. Auf der Strasse, meinen sie, traben unaufhörlich Unirdische umher. An so eine groteske Vorstellung muss man bei Otto Gleichmann denken. Sind das noch Menschen? Nein. Gespenster? Keinesfalls! Auch keine Karikaturen. Groteske Erscheinungen: das erschöpft auch nicht, was der Künstler darzustellen vermag. Ausgeburten unseres höllisch gewordenen Daseins! Das könnte vielleicht stimmen . . . .“

Uber die **XI. Mappe Willi Borutta's** Lithographien **„Aus dem Bergmannsleben“** mit einem Vorwort des **Hauers Heinrich Bohnenkamp** schreibt Otto Albert Schneider anlässlich einer Ausstellung der Blätter: „Wie im Graphischen Kabinett die religiöse Sehnsucht der Zeit bildnerischen Ausdruck findet, wird bei Flechtheim das andere, uns Menschen von heute bewegende Problem, die soziale Frage, aufgerollt. Die vor kurzem in einer von der Galerie Flechtheim herausgegebenen Folge von graphischen Sammelwerken erschienene Elfte Mappe enthält acht Lithographien aus dem Bergmannsleben, die Willi Borutta (Bochum) geschaffen hat. Ein schlichter Bergmann, der Hauer Heinrich Bohnenkamp auf Zeche Langenbrahm, leitet die Sammlung mit der Schilderung eines Arbeitstages ein, die in ihrer unmittelbar zupackenden, das besondere Wesen dieser Welt unter Tage knapp und erschöpfend umschreibenden Sprache sehr lustig zu lesen ist. Und doch — aus diesen Sätzen, die dem Laien so amüsant erscheinen, kommt uns der schwere Rhythmus einer Arbeit entgegen, die vielen Tausenden täglich eine Gefahr bedeutet, die sie kennen und von der sie doch nicht sich schrecken lassen, weil ihnen das Hauen im Blute sitzt. Borutta hat sich mit Glück bemüht, die wesentlichen Bildeindrücke einer Tagesarbeit über eine blosse Abschilderung der Wirklichkeit hinaus ins Typische zu steigern und doch wieder jenem tendenzvollen sozialen Pathos aus dem Wege zu gehen, das Mennier zu Gestaltung brachte. Ihr steht gerade der Bergmann verständnislos gegenüber, der, wie der Hauer Bohnenkamp, mit der Welt da unten lebt.“

Für die **XII. Mappe** schafft **Johannes Molzahn** in Soest 6 Radierungen **„Zeit-Taster“**, für die **Wilhelm Uhde** eine Einführung schreibt. — Diesen Mappen folgen als **XIII. Rudolf Grossmann „Boxer“**, 8 Lithographien mit dem Chanson von Beranger aus 1814 und einem Vorwort von **Hans Breitensträter,** dem deutschen Meister

im Schwergewicht, — als **XIV. Mappe Otto Schoff „Das Wannseebad"**, 8 Steinzeichnungen zu einem Gedicht in Prosa von **Hans Siemsen,** — als **XV. Ottomar Starke,** 15 Lithographien zu Voltaires „Candid"; mit einem Vorwort von **Franz Blei.**



RENÉE SINTENIS Porträt Graf Salm (Stein)
(Berlin, Freie Sezession)

URTEILE ÜBER DEN QUERSCHNITT

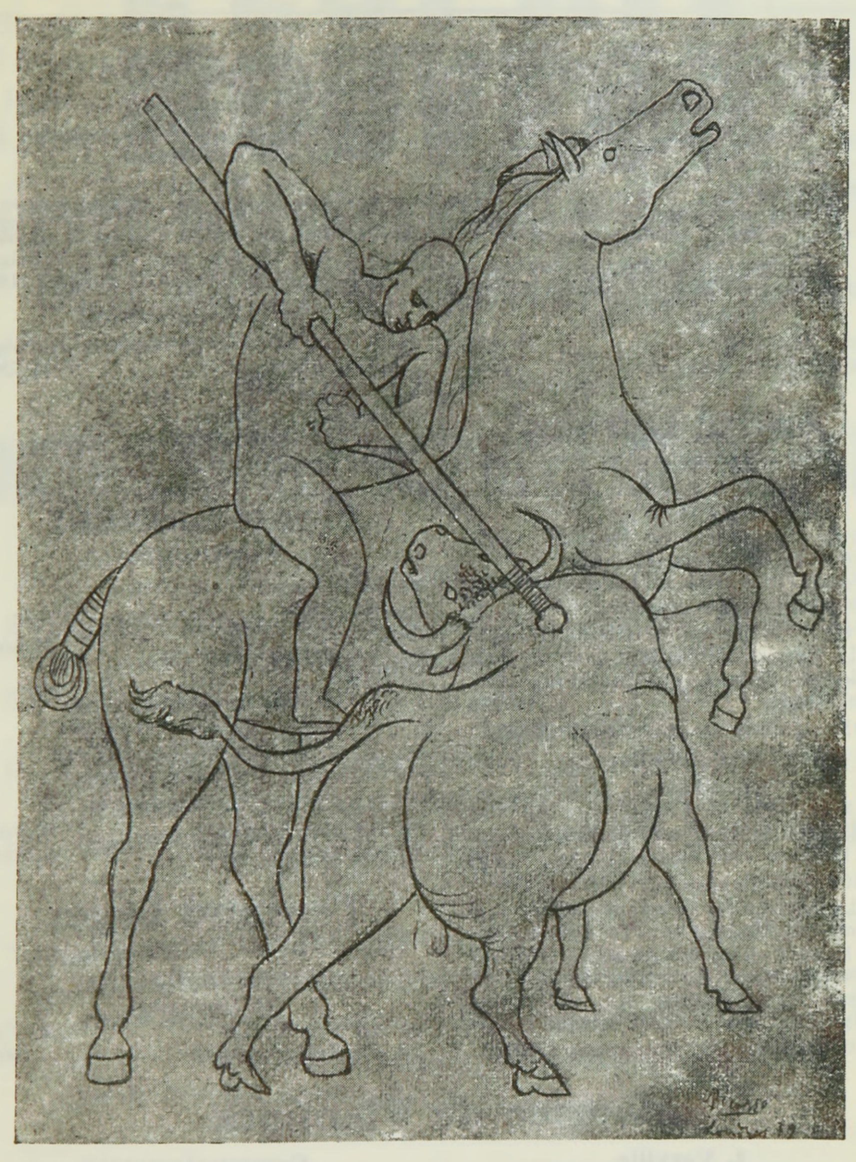
Der „Sammler" schreibt: „Weniger alttestamentlich als der „Ararat", sondern sehr gespreizt ist vom Titel her gesehen Der Querschnitt, Marginalien der Galerie Flechtheim in Düsseldorf, die nun in Dr. Otto Burchards jetzigem Berliner Haus am Lützowufer und in Frankfurt am Main Zweigniederlassungen ankündigt — auch wenn Düsseldorf wieder geräumt wird? Vorn in Heft 2-3 spricht zur Hebung des Ganzen Friedländer über das Kunstsammeln, abgebildet sind u. a. der Meister der heiligen Sippe und Paul Cassirer (in Bildnisphotographie), der Meister einer weniger heiligen Sippe. Auch Marie Laurencin, Pariser Angedenkens, wird reproduziert, die nun schon längst Frau v. Waetjen ist. Nous avons perdu la guerre, mais nous avons gagné Marie, sagte einmal blasphemisch jemand aus dieser zweiten Sippe. Jetzt in der Grossen Kunstausstellung, bei der Freien Secession auf der Flechtheim-Wand, hängt sie natürlich auch und macht beste Figur: sie will wenigstens nicht mehr als sie kann — in parvis parva voluisse sat est".

Lothar Brieger schreibt: „Die Galerie Flechtheim in Düsseldorf, die im Herbst nach Berlin übersiedeln wird, gibt eine eigene Zeitschrift „Der Querschnitt" heraus. Mitteilungen aus der Galerie, aber auch Glossen zur Kunst der Zeit, die vielfach einmal historische Bedeutung haben können."

Die „Deutsche Allgemeine Zeitung" schreibt: „Der Querschnitt. Unter diesem Titel gibt der Verlag der Galerie Flechtheim, Düsseldorf, ein kleines interessantes Heftchen heraus. Diese Mitteilungen, die in zwangloser Folge erscheinen, geben in kleinen Bildproben und kurzen Aufsätzen und Buchauszügen ein reizvolles Bild von junger und jüngster Kunst und künstlerischem Leben der Gegenwart. Ohne scharfe Polemik wird, meist von Künstlern selbst, über Neuerscheinungen von Bildern und Büchern geplaudert. Das Heftchen, das einen betonten rheinischen Charakter trägt, sei — gerade deswegen — jedem sehr empfohlen, der dem Leben unserer neueren Kunst folgen will."

Der „Ararat" schreibt: „Ich sympathisiere mit dieser kleinen Zeitschrift, weil sie ganz ohne Ängstlichkeit und Pedanterie zusammengestellt ist. Ein Redakteur darf kein Bureaukrat sein! Eine leichte Notiz von drei Zeilen ist wichtiger als eine mehr-

seitige Abhandlung von zehn Spalten. Es ist verdienstvoller amüsant zu sein als langweilig. Die Herausgeber des Querschnitts scheinen gottseidank diese Binsenwahrheiten zu wissen."



PATLO PICASSO — Stierkampf (Zeichnung)

Die Klischees der Bilder von Derain, Gris, Picasso und de Vlaminck lieh „L'Esprit Nouveau", die der Bilder von Chagall der Verlag Kiepenheuer. Die Fotos der Boxer überliess die Zeitschrift „Box-Sport" und die des Ausblicks vom Lützowufer 13 Dr. Otto Burchard. Es wurden reproduziert die Bilder von Hofer, Kokoschka und Purrmann mit Genehmigung von Paul Cassirer, von Klee von Hans Goltz, von Campendonk von Zinglers Kabinett und von van Dongen, Dufy und Matisse von Bernheim Jeune & Cie.

Ausgaben der Galerie Simon, Paris

Auslieferung durch die Galerie Flechtheim

Georges Braque

Stilleben

farbige Lithographie

120 vom Künstler signierte und numerierte Abzüge . . . . M. 800

Farbenholzschnitte zu

„Le Piège de Méduse"

von Eric Satie

100 Exemplare (mit Musik von Satie) (Format 24×33)

90 auf Van Gelder . . . . . M. 950
10 auf Kaiserl. Japan . . . . „ 1500

André Derain

Radierungen

1920

Plattengröße $12^1/_2 \times 17^1/_2$

1. Frau mit aufgelösten Haaren . .
2. Kopf eines jungen Mädchens . .
3. Nackte Frauen in einer Landschaft
4. Frauenkopf, sich umwendend . .

je M. 750

50 signierte und numerierte Exemplare

5. „La Cassette de Plomb" Gedichte von Georges Gabory, geschmückt mit 2 Radierungen . . . . M. 750

130 signierte und numerierte Hefte

Holzschnitte

1920

1. „A la Santé du Corps" Gedicht von Maurice de Vlaminck, geschmückt mit 4 Blättern von André Derain M. 450

100 signierte und numerierte Hefte

2. „La ballade du pauvre Macchabé mal enterré" Gedicht von René Delize mit 6 Holzschnitten von André Derain und zwei Aufsätzen, in memoriam des 1918 gefallenen Dichters, von Guillaume Apollinaire und André Salmon M. 750

100 signierte und numerierte Hefte

Juan Gris

Vier Lithographien zu

„Ne coupez pas Mademoiselle ou les erreurs des P. T. T."

von Max Jacob

100 Exemplare (Format 24×33)

90 auf Van Gelder je . . . . M. 600
10 auf Van Gelder mit einer 2. Folge der Lithographien auf China M. 1150

Vier Lithographien

Je 50 vom Künstler numerierte und signierte Abzüge . . . . . je M. 250

1. Der Junge
2. Marcelle la Brune
3. Marcelle la Blonde
4. Jean le Musicien

Henri Laurens

Radierungen

1. Zwei Frauen . . . . . .
2. Der Tisch . . . .
3. Frau mit Fächer . . . . .
4. Frau mit Guitarre . . . .
5. Boxer . . . .

je M. 400

30 vom Künstler signierte und numerierte Exemplare

Radierungen zu **„Les Pélican"**

von R. Radiguet

100 Exemplare (Format 24×33)

90 auf Van Gelder . . . . M. 700
10 auf Kaiserl. Japan . . . . „ 1150

Fernand Léger

Holzschnitte zu **„Lunes en Papier"**

von André Malraux

100 Exemplare

90 auf Van Gelder . . . . . M. 750
10 auf Kaiserl. Japan . . . . „ 1500

Maurice de Vlaminck

1. Verville
2. Straße in Hérouville
3. Die Straße nach Nesles

Lithographien

Je 100 vom Künstler signierte und numerierte Abzüge auf Chinabütten M. 400

Der Sausseron

farbige Lithographie

100 vom Künstler numerierte u. signierte Abzüge auf Chinabütten . . M. 600

„Communications"

Gedichte und Holzschnitte

100 Exemplare (Format 24×33)

90 auf Van Gelder . . . . . M. 750
10 auf Kaiserl. Japan . . . . „ 1500

Holzschnitte zu **„Voyages"**

von Fr. Vanderpyl

100 Exemplare (Format 24×33)

90 auf Van Gelder . . . . . M. 750
10 auf Kaiserl. Japan . . . . „ 1500

Hierzu die Steuer.

VERLAG DER GALERIE FLECHTHEIM, DÜSSELDORF

VERLAG DER GALERIE FLECHTHEIM, DÜSSELDORF

Galerie Commeter

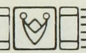
Hermannstraße 37 **Hamburg** Ecke Bergstraße

Kunsthandlung
Wechselnde Ausstellungen
Graphisches Kabinett
Eigener Verlag

Der Buchladen Commeter

Buchkunst und Graphik

Interessenten verlangen kostenlos Katalog



Koelnischer Kunstverein

Eröffnung
des neuen Galeriebaues
auf dem Friesenplatz

Anfangs Januar 1922

GRAPHISCHES KABINETT J. B. NEUMANN

BERLIN W 50 · KURFÜRSTENDAMM 232

MÖNCHSLIKÖR

CURACAO





PRUNELLE



3 Kantorowicz-Spezialitäten

HARTWIG KANTOROWICZ A.G. jetzt nur BERLIN

MAPPENWERKE

Mappe II **MAX BURCHARTZ** Mappe II

„RASKOLNIKOFF" / Zehn Steinzeichnungen in Mappe, deren Umschlag als elfte gilt, mit einem Vorwort von Paul Erich Küppers. 100 Exemplare. Nr. 1 bis 30 . . . . vergriffen Nr. 31 bis 100 auf Büttenpapier. Preis M. 200,– (fast vergriffen).

Jede Mappe und jedes Blatt sind von Burchartz signiert und numeriert.

Mappe V **IN MEMORIAM WILHELM MORGNER** Mappe V

Sieben Linoleumschnitte in Mappe, deren Umschlag der Holzschnitt „Patroklidom" schmückt (ein besonderer Abzug dieses Holzschnitts ist jeder Mappe beigegeben). Mit einer Einführung von Theodor Däubler und der „Westfalenballade" von Adolf von Hatzfeld. 50 Mappen. Größe 70 : 52 cm (fast vergriffen) . . . . . je M. 500,–

Die Mappen sind von Georg Tappert, dem Freunde Morgners, signiert, die Blätter von der Mutter des Künstlers; Däubler und von Hatzfeld signierten ihre Beiträge eigenhändig.

Mappe VI **MARIE LAURENCIN** Mappe VI

„SOMMER" / Vier Lithographien zu Adolf von Hatzfelds Gedichten mit einer Einführung in der Laurencin Werk von André Salmon und einem Vorwort von René Schickele. Größe der Mappe 30 : 45 cm. 100 Mappen (fast ganz vergriffen) je M. 3000,–

Mappe VII **PAUL THESING** Mappe VII

„DAMAS DE NOCHE" (Erinnerungen an spanische Nächte). Sechs Lithographien in Mappe mit einem Vorwort von Hanns Heinz Ewers. Größe der Mappen 47 : 60 cm. 80 Mappen.

Ausgabe A . . . . vergriffen.

Ausgabe B: Auf Pergamentpapier, die Mappen mit Leinenrücken. 30 Mappen (fast vergriffen) . . . . je M. 280,–

Ausgabe C: Die Lithographien auf Kupferdruckpapier, die Blätter in kartonniertem Umschlag. 50 Mappen . . . . je M. 180,–

Jede Mappe und jedes Blatt von Thesing und Ewers signiert.

VERLAG DER GALERIE FLECHTHEIM, DÜSSELDORF

VERLAG DER GALERIE FLECHTHEIM, DÜSSELDORF

Mappe VIII **WALTER TANCK** Mappe VIII

15 Radierungen zum „DON QUIJOTE" in Mappe, deren Umschlag eine Lithographie schmückt. Ein besonderer Abzug dieser Steinzeichnung ist jeder Mappe beigegeben. Die Radierungen auf russischem Kupferdruckpapier. Mappengröße 25 : 30 cm. 40 Mappen (fast vergriffen) . . . . je M. 500,–

Mappe IX **WERNER HEUSER** Mappe IX

„KÖPFE" / 11 Holzschnitte mit einem Vorwort von Mynona. Format 25 : 39 cm. Die Blätter sind mit der Hand abgezogen, signiert und numeriert. 50 Mappen . . . . je M. 500,–

Mappe X **OTTO GLEICHMANN** Mappe X

„CHIMÄREN", 8 Lithographien, mit einem Vorwort von Hans Koch. Mappengröße 33 : 39 cm. 100 Mappen.

Ausgabe A: In Halbpergament, die Lithos auf handgeschöpftem Bütten. 30 Mappen . . . . je M. 600,–

Ausgabe B: In Leinen, die Lithos auf handgeschöpftem Bütten. 70 Mappen . . . . je M. 400,–

Mappe XI **WILLI BORUTTA** Mappe XI

„AUS DEM BERGMANNSLEBEN", 8 Lithographien mit einer Einführung von Heinrich Bohnenkamp, Hauer auf Zeche Langenbrahm. Größe 34 : 43 cm. 110 Mappen.

Ausgabe A . . . . vergriffen.

Ausgabe B: In Leinen, die Lithographien auf van Gelder. 30 Mappen. (fast vergriffen) . . . . M. 600,–

Ausgabe C: In Leinen, die Lithographien auf Japan. 72 Mappen. M. 350,–

Mappe XII **JOHANNES MOLZAHN** Mappe XII

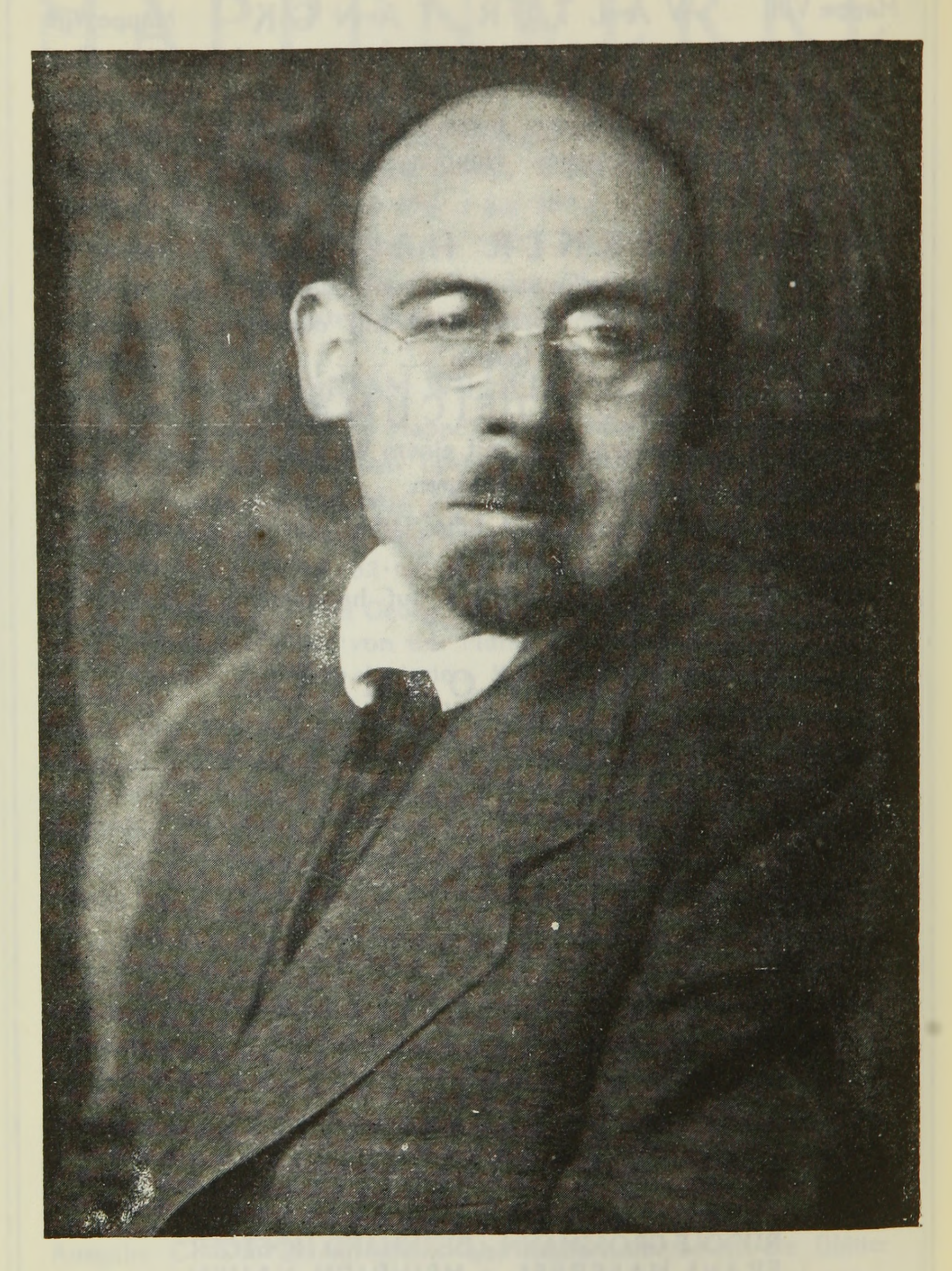
„ZEIT-TASTER", 6 Radierungen mit einem Begleitwort von Wilhelm Uhde. Größe 27 : 35 cm. 50 Mappen . . . . je M 500,–

Die Preise verstehen sich ohne Luxussteuer. Nach Herstellung der angezeigten Exemplare sind die Platten und Stöcke zerstört, die Steine abgeschliffen. / In Vorbereitung Mappen von

ERNESTO DE FIORI / ROBERT GENIN
RUDOLF GROSSMANN / BERNHARD HOETGER
FRANS MASEREEL / HEINRICH NAUEN
OTTO SCHOFF / OTTOMAR STARKE

und eine „DÔME"-Mappe, die RUDOLF LEVY herausgibt.

VERLAG DER GALERIE FLECHTHEIM, DÜSSELDORF



HEINRICH NAUEN
Foto von Ilse Forberg, Düsseldorf



HANS BOLZ Stilleben (Ölg)

HANS BOLZ

geb. 1885 in Aachen, gest. 1918 in München



HANS BOLZ Der Balkon (Ölg.)

Das Werk dieses rheinischen Malers ist wie eine Spiegelung aller auch der zartesten Strömungen der Malerei unserer Tage. Voll aller Verheissung, aller Vernichtung. Nicht etwa, weil er leichtgläubig einer Mode vertrauend diese für Stil nahm. Sondern weil er mitten in den Diskussionen Montmartres sass, weil er die neue Malerei kreierte, weil er jenes Leben geistiger Intensität, aus der die grossen Maler unserer Tage ihre Kraft und Überlegenheit sogen, mitbaute hinaus in ein vages Land der Zukunft, das wir alle vor dem Weltbeben auftauchen fühlten.

Wir haben in unserer Heimat wenig von ihm gewusst, und die wenigsten ahnten, dass Bolz in Paris zu den Führern der Moderne zählte — in einer Schar von Franzosen, wenig Spaniern der einzige Deutsche.

Die Art seiner Farbe, Komposition und Formulierung erscheint von Beginn ab wie Diktatur.

Er trug mit Prägnanz und Konzentration seine Bilder in die dünnste Luft der Probleme. Forderte das Äusserste, zuerst an Farbigkeit (in den Bildern der spanischen Reise) eine wilde Orgie, kühner Bau von Flecken über kleine Leinwand.

Seine abstrakten Bilder wiederum gingen weiter, als selbst Picasso oder Delaunay wagten. Die Franzosen behielten die klassische Tradition des Formates, der rosa und blauen Töne — Bolz aber verzichtete auf all dieses und gab die Geometrie der endlosen Nächte geistiger Versunkenheit, der Zerstörung des Leibes, des Angriffes der schamlosen Menge auf die empfindsame, nervöse Seele des schöpferischen Menschen.

Bolz war agressiv in jeder Analyse.

Er liebte die Pointe, war gallischer als der Franzose, und früh entschied sich der Kampf: Paris oder Berlin! in der Brust dieses Rheinländers zu Ungunsten Berlins.

Kurze Zeit lebte Bolz auch in München, und hier wurde er, seiner Neigung zu kritischer, boshafter Prägnanz getreu als Zeichner „der Bürger Haare sträubender" Karikaturen bald gefeiert. Er war der erste expressionistische Karikaturist, der auch Bestandteile kubistischer Lehre in seine Persiflage des bürgerlich - politischen Heldenlebens einfing und mit drastischer Schamlosigkeit Wunden und Blössen ätzte. Eine ganze Generation lebt noch von seinen heftigen Wutausbrüchen.

So schnell, impulsiv und dennoch eigentlich unbemerkt dieses Leben ihn dahintrug durch die Höhen der aufgeklärtesten und freiesten Bohème Europas, so lautlos und tragisch entfloh es auch.

Einäugig kehrte er aus den feldgrauen Klauen nach München zurück an sein Werk. In wenig Wochen schuf er eine Folge elementarster plastischer Energieen. Als der giftige Atem ihn schlug und in drei Tagen dieses kühne Herz zerbrach. Man sagt, er sei an der Grippe gestorben. Vorher liess er alle seine Figuren und Bilder, die er noch besass, zerstören.

Karl Otten

„ALLES UM GELD"

— oder besser: Traumulus. Nämlich darum besser, weil das Schicksal dieses Vincenz durch sein unheilbares Träumertum bestimmt wird, nicht durch seinen heilbaren Geldmangel. Er kriegt ja immer wieder Geld — aber er verschleudert oder verbrennt es. Er könnte sich durch Zugeständnisse rangieren — aber er verschmäht sie Er nennt sich zuversichtlich einen Raubvogel — aber ist er nicht ein Lamm? Herbert Eulenberg hat gewiss gemeint, hier einen allerdeutschen Typus den grossen Typen der Gallier entgegenzustellen: Lesages Turcaret, dem nichts als niedrigen Geldmenschen; Balzac Mercadet, der in den Taschen der Andern das Geld findet, das noch garnicht darin ist; Zolas Saccard, der jahraus, jahrein Millionen verzehrt, ohne je selbst einen Pfennig zu besitzen — diesen Dreien eine halb namenlose Kreatur Gottes, die nicht sät und nicht erntet und doch erhalten wird; den Verbrechern einen Windbeutel;

den Zahlenmenschen einen Musiker; den gewissenlosen Spekulanten einen gewissenszarten Phantasten, der keine Unschuld für sich leiden lässt Im Drama werden die gallischen Typen durch die pittoresk vorüberhuschenden Episoden kleiner Halsabschneider, Börsianer und Heiratsvermittler vertreten. Eulenberg müht sich redlich ab, den Gegensatz zwischen absonderlichen und gewöhnlichen, zwischen träumenden und rechnenden Menschen sinnfällig und dramatisch zu machen. Das Malheur ist nur, dass er seinen Aufwand beinah für nichts vertut, dass er jenen Gegensatz eigentlich garnicht ausnutzt. Auf Vincenz läuft Alles hinaus. Aber die Geldnot kann ernstlich einer Seele nichts anhaben, die in anderen Welten lebt; und was diese Seele ernstlich trifft, hat nichts mit Geld und Geldeswert zu schaffen. Wenn dieses Drama undramatisch ist, wenn dieser Körper kein Rückgrat hat und an vielen Stellen blutleer anmutet: so kommt das daher, dass der Gegensatz unnotwendig, dass er ein Akt dichterischer Willkür ist.

Einen zweiten Gegensatz konstruiert Vincenz mit dem Munde. Er erklärt für ein Unglück, dass er mehr Geist als Glück, mehr Genie als Geld habe. Dazu würde noch nichts gehören. Aber wo ist sein Genie, ich meine sein Geist? Müsste er nicht wenigstens durch Worte hörbar werden, da er durch keine Leistungen sichtbar wird? Verzichten wir auch darauf, um endlich zur Freude an der Schönheit dieser Dichtung zu kommen. Vincenz hat weder Geist noch Glück, weder Genie noch Geld. Aber er hat: Sehnsucht. Er und sein Tross, sein verkrüppelter Sohn, seine romantische Tochter, sein empfindsamer Schreiber und Ursula, die prächtige alte Gefährtin seines jammervollen Ausgangs: sie Alle sind wie im Exil, von einem schönern Stern in diese kalte Welt verbannt. Sie frieren allein und wärmen sich an einander. Sie schwelgen in ihrem Heimweh und berauschen sich an ihren Ekstasen. Sie glauben lachend an ihre Träume und träumen zehn neue, wenn einer zerrinnt. Eulenberg gibt hier meisterhaft die besondere Not jedes Einzelnen und die Atmosphäre von freudiger Entrücktheit, die sie Alle umschimmert und verbindet. Von dieser Atmosphäre geht ein Zauber aus, der sogar in die hässliche praktische Welt hinübergreift. Ein fetter Börsenmensch wird gut und hilfreich, ein unbedenklicher Verführer ziemlich menschenähnlich. Die blühende Beredsamkeit ist für jenes ausgesetzte Häuflein nur ein Mittel mehr, sich zu betäuben. Darum ist sie diesmal sogar dramatisch unanfechtbar. In andern Fällen ist sie es nur sprachlich gewesen. Von jeher klang jedes Wort von Eulenberg neu und eigen, weil seine Menschen immer ein volles, ganz von einer Empfindung volles Herz hatten. Aber es brauchte nicht immer dieselbe Empfindung zu sein.

Eulenbergs Menschen handelten nicht aus psychologisch kontrollierbaren Beweggründen, sondern aus jähen Impulsen. Sie hielten nicht fest auf ein Ziel zu, sondern hüpften unfassbar närrisch herum. Sie überrumpelten fortwährend sich und uns. Dieses Werk aber enthält dramatische Existenzen, Menschen, deren Schöpfer weiss, was er mit ihnen will, die selbst wissen, was sie wollen, und die trotzdem nicht etwa unkompliziert sind.

Leider sind sie in irgendeine dramatische Handlung gestellt; und müssten in die dramatische Handlung gestellt sein, der ihr Wesen nicht entrinnen kann Noch einmal (von links herum, wie der Schadchen Cyriak sagt): was diesen Vincenz zeitlebens erfüllt und schliesslich umbringt, und was uns an seinem Schicksal nahegeht, das ist völlig unabhängig von seinen Geldnöten; die Jagd nach dem Geld aber nimmt vier Fünftel des Stückes ein. So ist es gründlich verformt. Schade. Denn es hat in aller Eintönigkeit eine berückende Klangfülle, in aller Einfarbigkeit ein strahlendes Nuancenspiel. Es ist voll von schrullenhaften Humoren, die diesmal nicht von Jean Paul und Dickens und Raimund, sondern durchaus von Eulenberg sind. Es ist gleichwohl ein Trauerspiel und wird in seiner melancholischen Bangigkeit, die der Weichlichkeit noch immer zur rechten Zeit ausbiegt, eine Zuflucht vor dem Jahrmarktslärm des Tages für jedes traumulische Dasein bleiben, für den ewigen Menschenschlag, den der Dichter Eulenberg von jeher gestalten wollte und hier einmal gestaltet hat: Sehnsuchtsvolle Hungerleider nach dem Unerreichlichen.

Dieses Nachtstück, auf der Maultrommel gespielt, verlangt einen Stil, der Schärfe und Ungreifbarkeit zu einer Art fliessender Plastik vereinigt. In der Dachkammer, wo die Gläubiger des Vincenz, Seelenverkäufer von abgestorbener, nicht recht geheurer Lustigkeit, ihren gespenstigen Flackertanz vollführen — da muss immer wieder die Stimmung eines Albdrucks entstehen, den der Morgen verscheucht und die nächste Finsternis neu gebiert. Eulenberg hat vor zehn Jahren so gedichtet, wie heute überall inszeniert wird. Auch im Schlosspark-Theater. Dessen Direktor, Regisseur und Protagonist heisst Paul Henckels. Sollte er als Garten-Thespis und Vorort-Jessner auf die Dauer versagen, so wird sich die Reichshauptstadt des Mimen bemächtigen. Ein hochgeschossener, langarmiger, vogelprofiliger, bühnefüllender Gestalter, aus dessen Augen Strahlen von überlegener Ironie auf die Grübelfalten des sehnigen Antlitzes fallen. Eine Freude, ihn undeklamatorisch Eulenbergs Sprache beseelen zu hören, die sich zu Edschmids verhält wie Nachtigallengesang zu Fröschegequak.

Siegfried Jacobsohn

RUDOLF LEVY

Von Rudolf Levy gibt es so viele Geschichten und Anekdoten, weise Sprüche und salomonische Urteile, er ist bei denen, die Bescheid wissen, so sehr bekannt als Dichter, Philosoph, weiser Spassmacher und guter Kamerad, dass man manchmal darüber vergessen hat, dass er eigentlich Maler ist, oder wie man in Deutschland sagt: Kunstmaler.



RUD. LEVY Stilleben 1919 (Ölg.)

Wenn von ihm die Rede ist, so weiss jeder in der Tafelrunde ein paar reizende Geschichten zu erzählen oder gar eins seiner köstlichen Gedichte aufzusagen. Und dann ist es natürlich langweilig, das bisher beliebte Gespräch über die Prinzipien der Malerei und den Kampf Matisse—Picasso fortzusetzen, man wendet sich heiteren und lieblicheren Gefilden der Erinnerung zu. Er selbst spricht selten von seinen Bildern. Er wäre ja nicht der Vater des Dômes, der in langjähriger unermüdlicher Arbeit die jungen Leute des Montparnasse zu Skepsis und Bescheidenheit erzog, wenn er sich mit seiner Arbeit, seinen Bildern dicke täte. Er wird es auch nicht gerne sehen, dass man in aller Öffentlichkeit darüber spricht. Über ernste Dinge schweigt man besser. Also schweigt er über seine Bilder. Denn das sind ernste Dinge.

Seine Landschaften, Porträts und Stilleben werden in modernen Ausstellungen niemals grosses Aufsehen erregen. Sie sind viel zu bescheiden und einfach. Die neue deutsche Malerei, auch in ihren besseren Vertretern vom sogenannten Expressionismus zu grossen Anstrengungen, zu grossen Gebärden, zu grossem Getöse angestachelt, schlägt und schreit in den grossen Ausstellungen ruhige

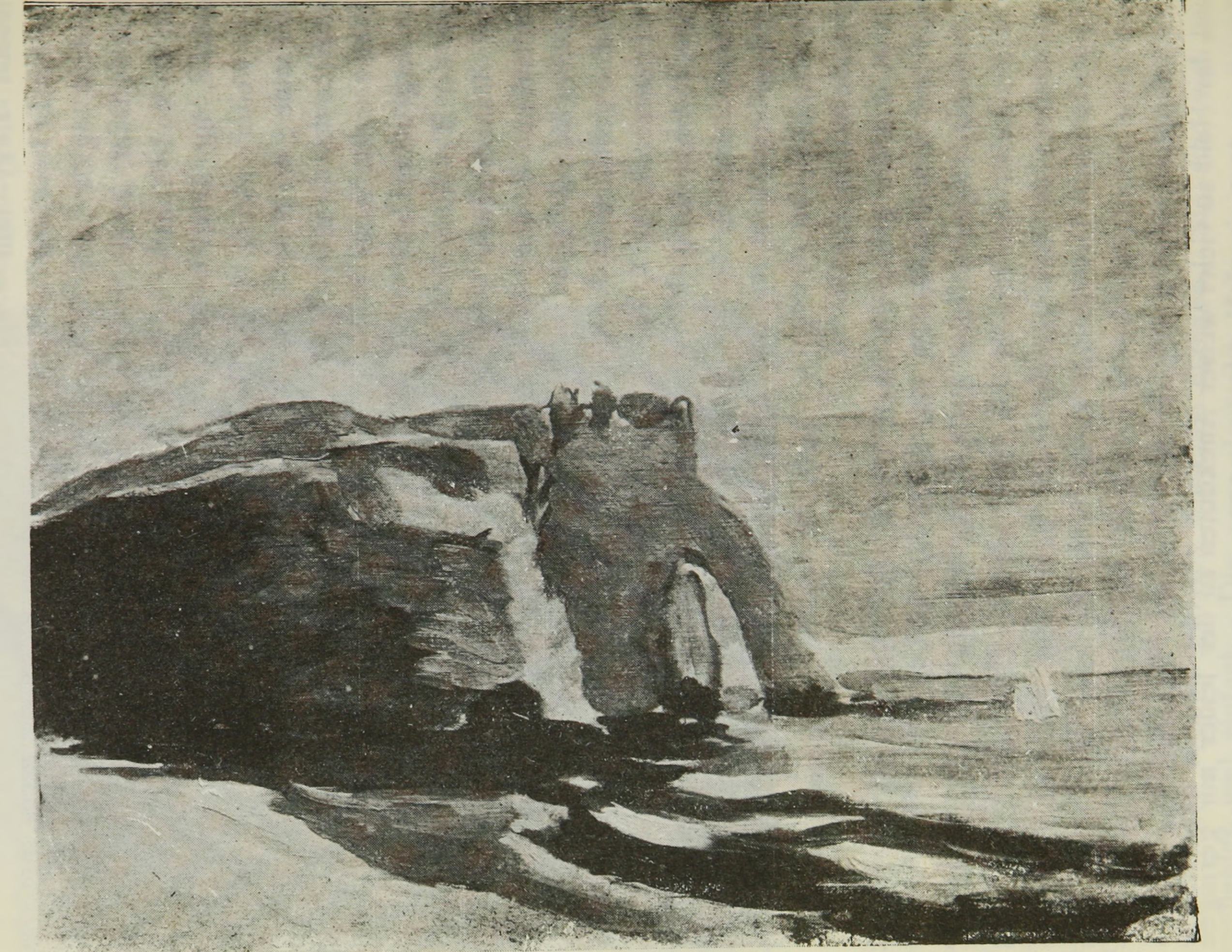
und friedlichere Nachbarn einfach tot. Wer es nicht versteht, durch seine Bilder, durch irgendwas „Besonderes“, durch irgendeine übertriebene Geste aufzufallen — der fällt eben nicht auf. Rudolf Levy fällt nicht auf. In seinen Bildern gibt es keinen Bluff, keine Kniffe und Kunststücke, nur Arbeit — weiter nichts. Auf seine ganz persönliche Art und Weise verarbeitet er die grossen Lehren der Tradition, der französischen Malerei und die des Ateliers Matisse zu niemals geschmackloser, immer anständiger und manchmal ausserordentlich schöner Malerei. Ich vermeide die grossen Worte, die heute, wie die grossen Gesten, üblich sind. Sie würden vor dieser ehrlichen Arbeit lächerlich und deplaciert wirken.



RUD. LEVY — Bildnis 1920 (Ölg.)

Eines Tages werden die grossen Gesten und grossen Worte verschwunden sein und in der Stille, nach verklungenem Lärm, wird die unentwegte Kunstgemeinde ein paar heut noch überschriene Namen hören. Der Rudolf Levys wird darunter sein. Und man wird (wie so oft, ein wenig verspätet) bemerken, dass der Dichter der „Sappho“, der Schöpfer der „Deutsch - französischen Lyrik“ und der Held so vieler weiser Anekdoten zu der leider nur geringen Zahl von Malern zählt, deren Bilder die Gegenwart überdauern werden.

Hans Siemsen



HENRI MATISSE — Die_Küste (Etretat), Ölg.

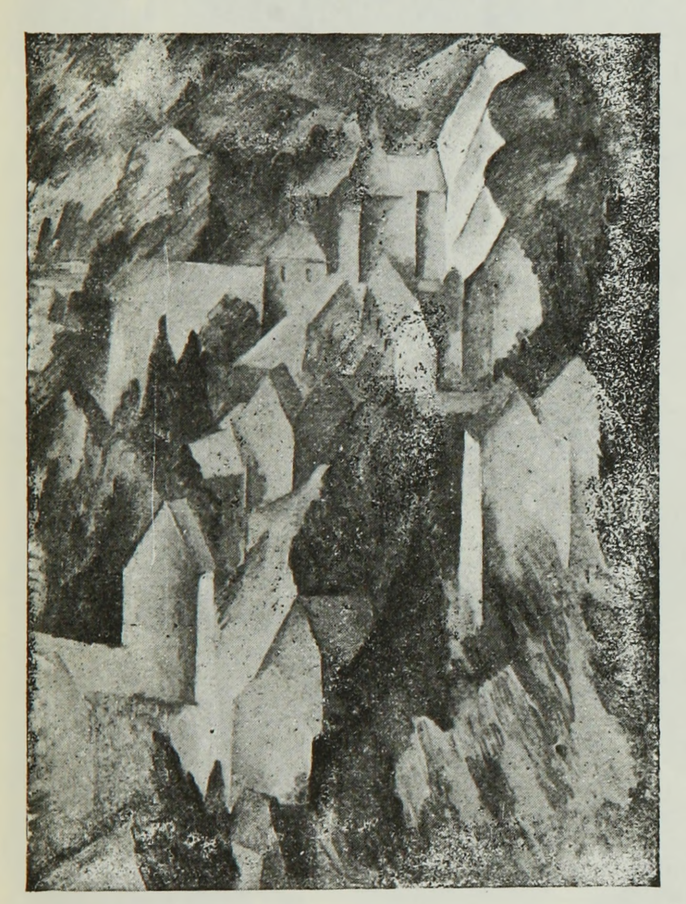
(Galerie Flechtheim, Matisse-Ausstellung)

GEORGES BRAQUE

Les apparences paisibles dans la généralisation plastique, c'est ce que, dans une région tempérée, a rejoint l'art de Georges Braque.

*
* *

Georges Braque est le premier parmi les peintres nouveaux, qui après sa métamorphose esthétique, ait pris contact avec le public.



GEORGES BRAQUE Felslandschaft (Ölg.)

Cet événement capital se passa au Salon des Indépendants en 1908.

*
* *

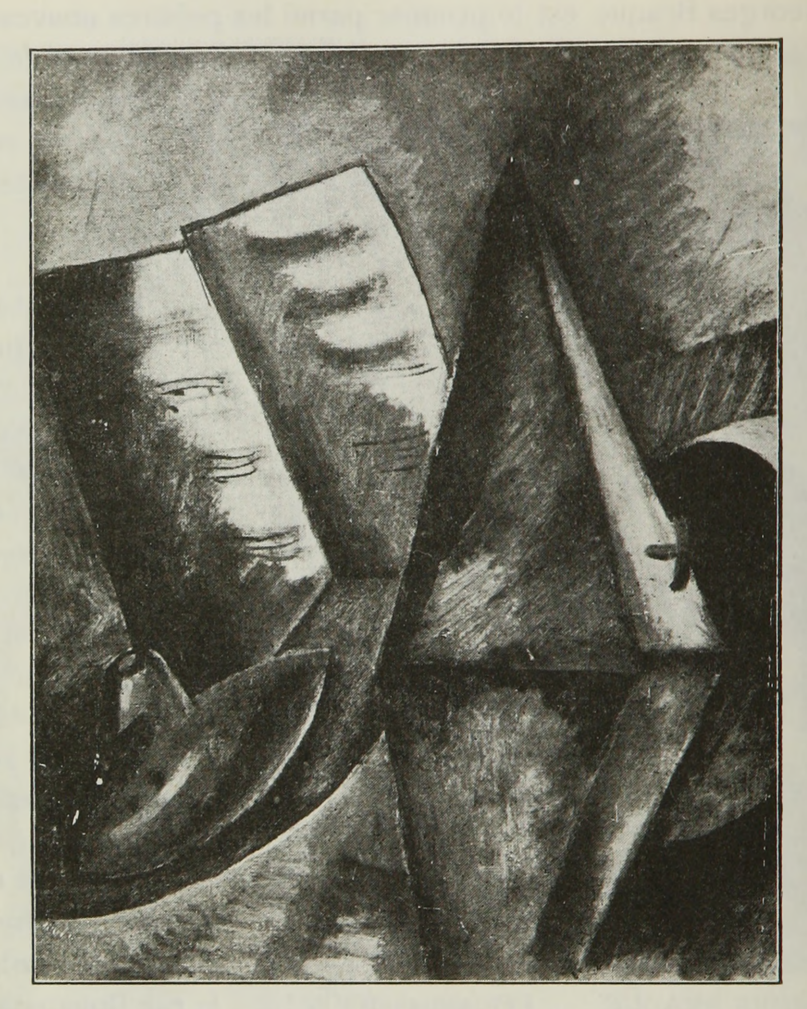
Le rôle historique du Salon des Indépendants commence à être aujourd'hui bien défini.

L'art du XIXe siècle — art par lequel s'est encore manifestée l'intégrité du génie français — n'est qu'une longue révolte contre la routine académique, à laquelle les rebelles opposaient les traditions authentiques qui échappent aux maîtres de cet art dégénéré que défend la citadelle de la rue Bonaparte.

Le Salon des Indépendants joue, depuis sa fondation, un rôle prépondérant dans l'évolution de l'art moderne et tour à tour il nous révèle les tendances et les personnalités qui, depuis vingt-cinq ans, font corps et âme avec l'histoire de la peinture française, la seule qui compte aujourd'hui, qui poursuive à la face de l'univers la logique des grandes traditions et qui manifeste toujours une grande intensité de vie.

Il convient d'ajouter que les grotesques ne paraissent pas au Salon des Indépendants dans une proportion supérieure à celle où ils se montrent, avec un art soi-disant légitime, dans les salons officiels.

Du reste, la culture artistique, de nos jours, ne relève plus d'une discipline sociale. Et ce n'est pas le moindre mérite de l'art qui se manifesta, en 1908, dans une œuvre de Georges Braque, que de s'accorder avec la société où il évolue.

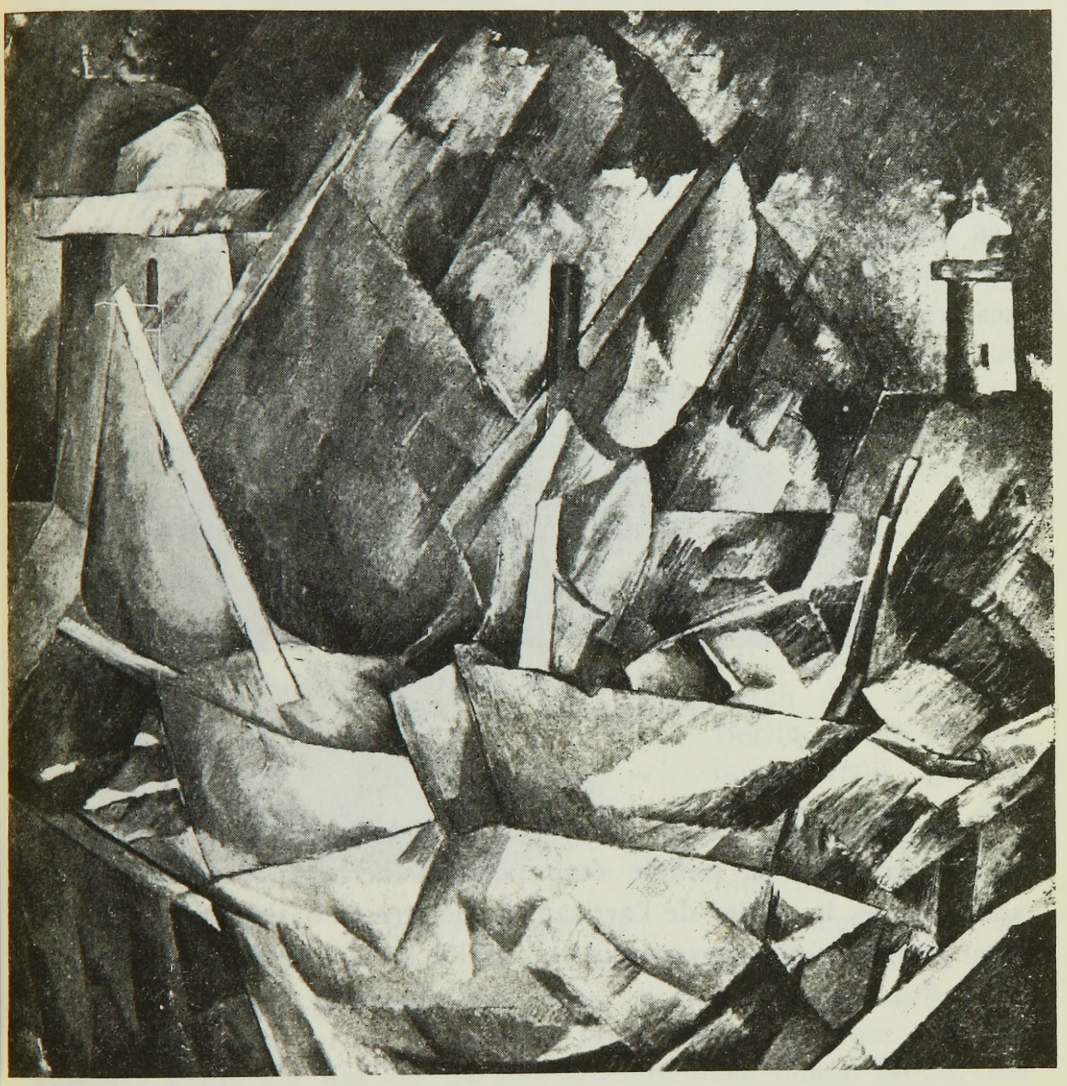


GEORGES BRAQUE Stilleben (Ölg.)

Ce fait, qui ne s'était plus produit depuis la bonne période de la peinture hollandaise constitue, en somme, l'élément social de la Révolution dont Georges Braque fut l'orateur.

Elle aurait été avancée de deux ou trois ans si Picasso avait exposé, mais le silence lui était nécessaire et qui sait si les moqueries auxquelles fut alors en butte un Georges Braque, n'eussent point détourné un Picasso du chemin difficile où il avait d'abord marché tout seul.

Mais en 1909, la révolution qui renouvela les arts plastiques était faite. Les plaisanteries du public et de la critique ne pouvaient plus l'empêcher.



GEORGES BRAQUE Der Hafen (Ölg.)

Plus peut-être que des nouveautés qui paraissaient dans les tableaux de Braque, on s'étonna que quelqu'un parmi les jeunes peintres, sans se laisser aller à l'afféterie des illustrateurs, remit en honneur l'ordre et le métier, sans quoi il n'y a point d'art.

* *
*

Voici donc Georges Braque. Son rôle fut héroïque. Son art paisible est admirable. Il s'efforce gravement. Il exprime une beauté pleine de tendresse et la nacre de ses tableaux irise notre entendement. Ce peintre est angélique.

Il a enseigné aux hommes et aux autres peintres l'usage esthétique de formes si inconnues que quelques poètes seuls les avaient soupçonnées. Ces signes lumineux brillent autour de nous, mais quelques peintres seuls en ont dégagé la signification plastique. Le travail, surtout dans ses réalisations les plus grossières, contient une multitude d'éléments esthétiques dont la nouveauté est toujours d'accord avec le sentiment du sublime qui permet à l'homme d'ordonner le chaos: il ne faut pas mépriser ce qui paraît neuf, ou ce qui est sali ou ce qui nous sert, le faux bois ou le faux marbre des peintres en bâtiment. Même si ces apparences paraissent triviales, il faut, lorsque l'action réclame un homme, qu'il parte de ces trivialités.



GEORGES BRAQUE
Pfirsiche und Zitronen (Ölg.)

Je déteste les artistes qui ne sont pas de leur époque et de même que le langage du peuple était pour Malherbe le bon langage de son époque, le métier de l'artisan, du peintre en bâtiment devrait être pour l'artiste la plus vigoureuse expression matérielle de la peinture.

* * *

On dira: Georges Braque le vérificateur. Il a vérifié toutes les nouveautés de l'art moderne et en vérifiera encore.

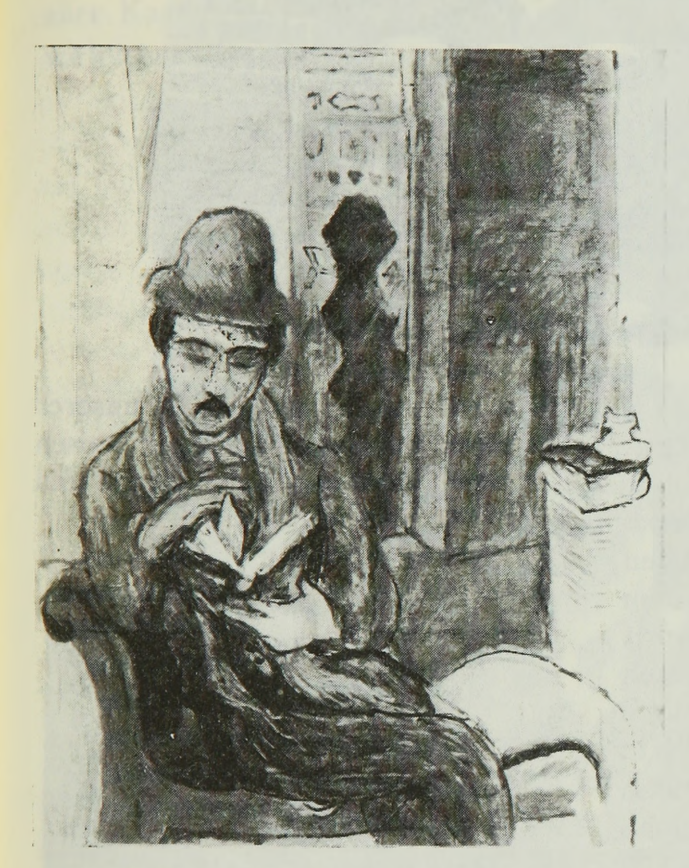
Guillaume Apollinaire*

---

* Apollinaire schrieb diesen Aufsatz im Jahre 1911, er erschien 1912 in seinem (vergriffenen) Buche »Les peintres cubistes«. — Apollinaire, 1880 in Rom geboren, hiess Albert Kostrowiecki; er starb 1918 in Paris an der Grippe.

C H A P L I N

Wir kennen in Deutschland Chaplin noch kaum. Wir wissen, daß er 40 oder 400 oder 444 (es kommt ja heutzutage nicht so genau drauf an; und dann bei den Valutaschwankungen!), also wir wissen, dass er ein paar Hundert Millionen verdient; dass er in Galizien, Fontainebleau, London und Amerika geboren wurde; dass er vor einiger Zeit in Berlin war; dass er hier, zum Staunen der Reporter und Journalisten, nicht den Kurfürstendamm, nicht die Autorennbahn, nicht das grosse Schauspiel- und auch nicht das Zeughaus besichtigt hat, sondern dass er durch das nördliche Berlin, durch die Arbeiterviertel gebummelt ist, dass er sich in den Laubenkolonien mit den einfachsten Leuten angebiedert und in einer Bierbudike zu Abend gegessen hat; dass er, und das verstanden die Journalisten nun gar nicht, dass er minutenlang ein paar Kindern zusehen kann, die auf der Strasse spielen, oder einem Hund, der gar nichts tut; und dass er also tatsächlich Berlin wieder verlassen hat, ohne überhaupt den Kurfürstendamm und die Tauentzienstraße, und was es sonst noch so gibt, gesehen zu haben.



ROBERT GENIN Charley Chaplin (Ölg.)

Wir wissen, dass er der beliebteste Filmschauspieler jener Welt ist, zu der Deutschland seit vielen Jahren nicht mehr gehört. Und wenn wir so glücklich waren, irgendwo in jener Welt (oder irgendwo in Deutschland) ein paar seiner Filme zu sehen, so wissen wir ausserdem, dass er, dieser Clown mit dem wehmütigen Kindergesicht, dem steifen Hut, den schlecht sitzenden Hosen und den viel zu grossen Schuhen an der Grenze zwischen Ulk und Ernst hintorkelnd durch alle beschämenden Abenteuer dieses unseres sonderbaren Lebens —



wir wissen dann, dass er einer der grössten Schauspieler unserer Zeit, einer der guten, alten, ernsten Spassmacher, einer jener weisen Narren ist, die den Menschen bis auf den Grund durchschauen und ihn trotzdem (das ist das schwerste) lieb behalten.

Wir verstehen dann den Herrn **Tokine**, der in dem ersten Heft des „Esprit **Nouveau**" in einem längeren Aufsatz über „L'esthétique du Cinéma" kaum Worte findet für seine Begeisterung, wenn er von Chaplin spricht. Er sagt: «Was soll ich von ihm reden? Wir kennen ihn ja alle. Il est notre joie. Emotion et rire Admirable Chaplin, nous t'aimons.»

Ja, es ist wahr, wir, die wir ihn kennen, wir lieben ihn.

Hans Siemsen



„Fanatisch hasste sie Künstlerpaar, das, statt als Arbeiter und Handwerker Werte, mit deren Leben bezahlt war, zu schaffen, sich auf Grund meist geringen Talentes als des Bürgertums Zuhälter füttern liess."

Sternheim (in „Europa")

FRANS MASEREEL

Sein Stundenbuch beginnt so: Ein junger Mann macht eine Reise. Aus seiner Gebärden Freimut und nackter Fülle merkt der Beschauer, dieser Jüngling ist gänzlich unbefangen, ohne Vorurteil aller Kasten und Cliquen, sein Anzug ohne Farbe. So gering ihn wirkliches Gepäck belastet, so wenig schleppt er an bürgerlichen



MASEREEL (Genf, Slg. Falk) Der Balkon (Ölg.)

Zwangsvorstellungen irgendwelcher Art. Er ist nur gesund, lyrisch und brutal wie Natur an ihren Quellen; sonst unbeschriebenes Blatt und zum Reflex bereiter Spiegel.

Da beginnt das Leben auf ihn zu wirken. Haus, Strasse, Kreatur und Element bewegen sich auf ihn zu und brechen seine Unbefangenheit, flechten ihn in Ereignisse und entfesseln sein Urteil. Anfangs noch nach Recht, Vernunft und Barmherzigkeit rufend, wird sein Kampf mit öffentlicher Meinung schliesslich helle Rebellion gegen

ein erbarmungsloses System. Und er stirbt, nachdem er aus hinreissenden Blättern immer begeisterter das feierliche Bekenntnis zur Internationale der Menschheit abgegeben, unter begreifenden Sternen und Sonnen schliesslich an der Melancholie seines empfindsamen Herzens.

„Mon Livre d'Heures“, im Jahr 1918 erschienen und unter dem Albdruck der Katastrophe, die 1914 begann, entstanden, wirkt aus seinen fast zweihundert Blättern nicht wie eine Geschichte, deren Abwicklung von Zufällen abhängt, sich in irgendeiner Epoche so oder anders hätte abspielen können, sondern als bindende Feststellung der Gefühlsschwingungen eines Zeitgenossen zu Beginn des zwanzigsten Jahrhunderts, eine Art „Éducation sentimentale“ von heute, und als früheste umfassende Arbeit Frans Masereels schon als Programm, das uns des Menschen und Künstlers Unbestechlichkeit in alle Zukunft versichert.

Von nun an ist Masereel ganz von ihn anspringenden Zeitfragen besessen, die er in schnell sich folgenden Werken „La Passion d'un Homme“ (1918), „Le Soleil“ (1919), in tausend Zeichnungen für die in Genf erscheinende radikal pazifistische Tageszeitung „La Feuille“ entwirft, technisch variiert und in der Form stets entfesselter als Schlagworte und Signale wiederholt. In prallem Schwarz-Weiss rüttelt er Umwelt durch sie zur Stellungnahme auf.

1920 erschien „Histoire sans Paroles“, eine Liebesgeschichte, vielleicht das unerbittlichste und zarteste seiner Bücher, kurz darauf „Idée“, die Tragödie des missverstandenen Gedankens, 1921 „Souveniers de mon Pays“, sechzehn Holzschnitte, die uns so schlagend Flanderns Charakter vermitteln, dass man bei diesen Blättern nicht weiss, ob tiefer bewegt: Gewissenhaftigkeit der Betrachtung oder des gefundenen Ausdrucks Gewalt.

Diese sechs Bände anspruchslosen Formats nehmen unter dem bescheidenen Deckmantel von Bilderbüchern wenig Platz in unseren Bücherschränken ein. Doch werden sie in der Geschichte der Menschlichkeit eine entscheidende Rolle spielen und ein mächtiges Gewicht in die Wagschale werfen, wenn endlich die Abrechnung unseres Zeitalters beginnt. Wir fühlen vor, mehr als andere künstlerische Formulierungen sind sie unsere Ehrenrettung. Darum lieben wir sie, verehren in ihnen die Gesinnung und ihren Schöpfer, den Belgier Frans Masereel, als einen der wenigen Führer Europas, denen wir uns rückhaltlos, blindlings und mit dem ganzen Enthusiasmus unserer Hoffnung anvertrauen dürfen!

Thea Sternheim



MARIE LAURENCIN Das Geheimnis (Ölg.)

LE CALMANT

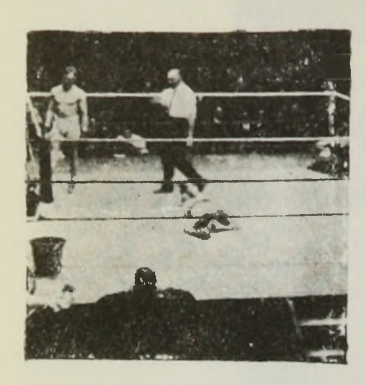
Plus qu'ennuyée
Triste.
Plus que triste
Malheureuse.
Plus que malheureuse
Souffrante.
Plus que souffrante
Abandonnée.
Plus qu'abandonnée
Seule au monde.
Plus que seule au monde
Exilée.
Plus qu'exilée
Morte.
Plus que morte
Oubliée.

LION

Lion généreux
Je te fais mon parent
Pour dire à tous ces gens
Que je n'ai pas peur d'eux.

Marie Laurencin

WIE GEWINNT DER BOXSPORT DAS ALLGEMEIN-INTERESSE?



CURT PRENZEL
gewinnt die deutsche Meisterschaft im Halbschwergewicht

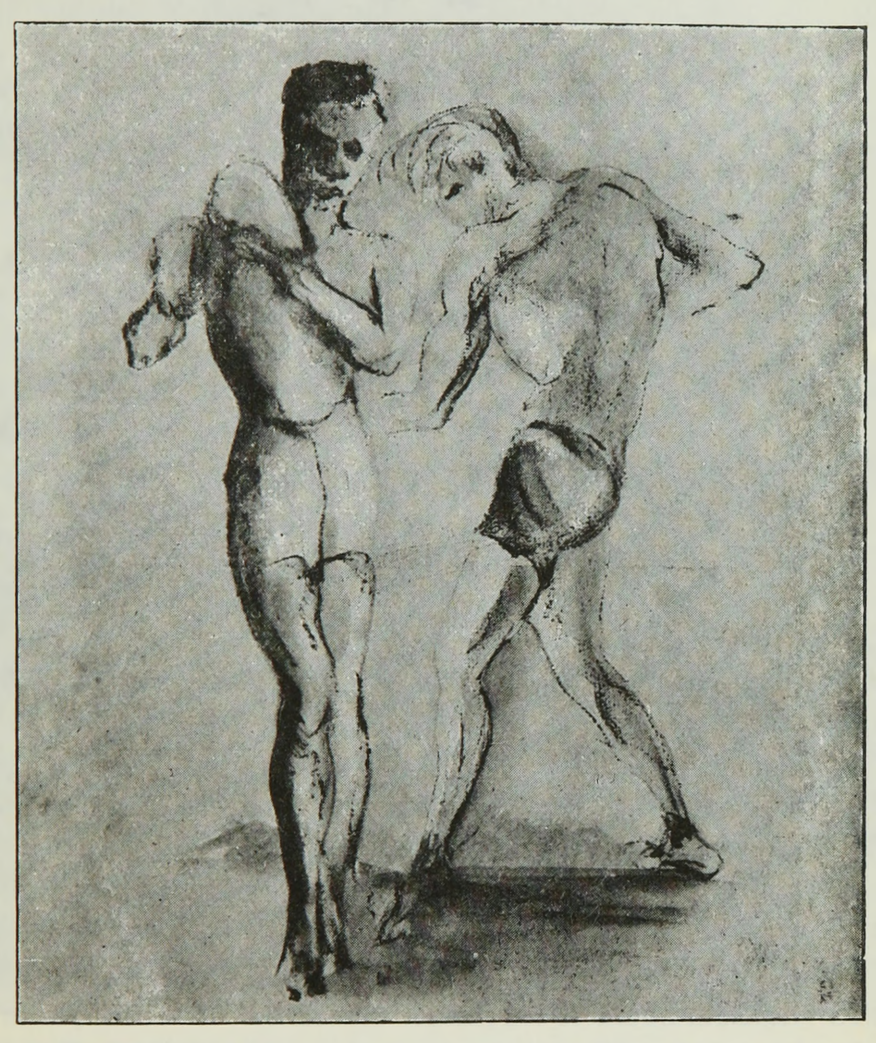
Wer heute behaupten würde, das Boxen sei in allen Schichten der Bevölkerung des Reiches populär, übersieht die Sachlage nicht. Er lässt sich trügen, weil bei einzelnen Veranstaltungen, z. B. speziell in Berlin, für die man die Bezeichnung „Grosskampftag“ gefunden hat, ein Allgemein-Interesse, durch die augenblickliche scharfe Reklame veranlasst, vorhanden zu sein scheint. Richtig beobachtet, geht das Publikum mit mehr oder minder grosser Gleichgültigkeit an einem Boxmeeting vorüber. Ein kleinerer Kreis von Sportfreunden natürlich ausgenommen. Eine zeitbegrenzte Aufstachelung des Interesses schafft dann einem Boxkampf wohl guten Kassenerfolg, das richtige und wirkliche Interesse, das sich natürlich nicht nur auf einen Kampf beschränken darf, bleibt trotzdem flach wie zuvor. Gewiss entwickelt der Boxsport allgemein für sich Interesse und Popularität, wenn ein paar Grössen in den Ring treten, deren Namen hier und im Auslande guten Klang haben. Diese Abzweigung des Interesses von den Boxmeistern ersten Ranges auf den Boxsport an sich müsste weit mehr gezüchtet werden. Ein, zwei, vielleicht auch acht oder vierzehn Tage vor, während und nach Abhaltung des Kampfes werden alle Register der Reklame gezogen. Nachdem versinkt wieder alles in tiefes Schweigen.

Die Reklame bleibt in den meisten Fällen klein wie jede Reklame, die ausschliesslich mit Plakaten und Zeitungsanzeigen arbeitet, und von einem feineren Werbedienst nichts zu kennen scheint. Wir würden die Grenzen unserer heutigen Besprechung mit einer näheren Ausführung einer Propaganda für den Boxsport überschreiten. Gewiss kann die Reklame für einen einzigen Kampftag auch im weiteren Sinn verallgemeinert werden. Nicht nur diese eine Boxschau muss Nutzen aus ihrer Reklame ziehen, nein, das gesamte Boxen soll in dieser Reklame sachlich erläutert, in den Mund der Leute und dem Verständnis für den Nichtsportmann näher gebracht werden.

Der Leser der Tageszeitung geht mit ziemlicher Gleichgültigkeit über die Ankündigung eines Boxkampfes hinweg. Er findet

viel Lesenswertes unter den vielen Anzeigen. Wäre er Sportmann, würde er gerade die Boxkampf-Anzeige suchen, da er uninteressiert ist, fesseln ihn andere Bekanntmachungen in erster Linie.

Der Boxkampf ist verhältnismässig neu in Deutschland. Das grosse Publikum, das sich aus Vorkriegszeiten immer noch der Reden von einer Brutalität des Boxens erinnert, hat von den Fein-



RUD GROSSMANN Schattenboxer
(Litho aus der Boxer-Mappe)

heiten dieses Sportes keine Ahnung. Es gilt, aufklärend zu wirken, es muss Lektüre geschaffen werden, die volkstümlich und gewinnend vom Boxsport plaudert, von seinen Sportregeln erzählt, das schwere Training schildert und gut sportliche Kämpfe in Wort und Bild demonstriert. Illustrationen, darin liegt ein gewaltiger Wert, von dem jeder zu berichten weiss, der die Wirkung des Photo-Bildes im Redaktionsteil der Zeitungen erprobt hat.

Wer sich nicht bemüht, sich sein Publikum zu erziehen, vergrössert den Kreis seiner Freunde nicht. Will man nach der geringen Zahl der sportgerechten Boxkämpfe auf die Freunde des



SUSI VON ZIMMERMANN — Hans Breitensträter (Ölg.)

Boxens schliessen, kommt man nicht zu weiten Begriffen. Es scheint dann, dass die Freundschaft und der Kreis der Gönner und des Stammpublikums sich gern weiter und weiter ausdehnen kann. Bittet die Sportschriftsteller speziell von dem Boxen zu schreiben! Bringt Notizen, Plaudereien, Hinweise, Aufsätze in die Tagespresse! Berichtet, dass nicht nur Kämpfe, die bald alle miteinander in der Reklame zu „Grosskampftagen" gestempelt werden, interessant,

sehenswert und sportgerecht sein können, bei denen allererste Grössen gegeneinander antreten! Lasst eine wohlbedachte, alles verstehende Geschäftsführung, der die vorerwähnten Erläuterungen nicht fremd sind, mitwirken, das Allgemeininteresse zu wecken! Unterstützt die Fachpresse ihres guten Zweckes wegen. Sorgt, dass der „Boxsport", der eifrig mitarbeiten will, gelesen wird. Auch mit der Verbreitung dieses Fachblattes werden dem Boxen neue Freunde erworben, auf dass es auch bei uns populär wird, wie es in anderen Ländern schon lange ist.*

M. te Kloot

IST DER BOXSPORT RO

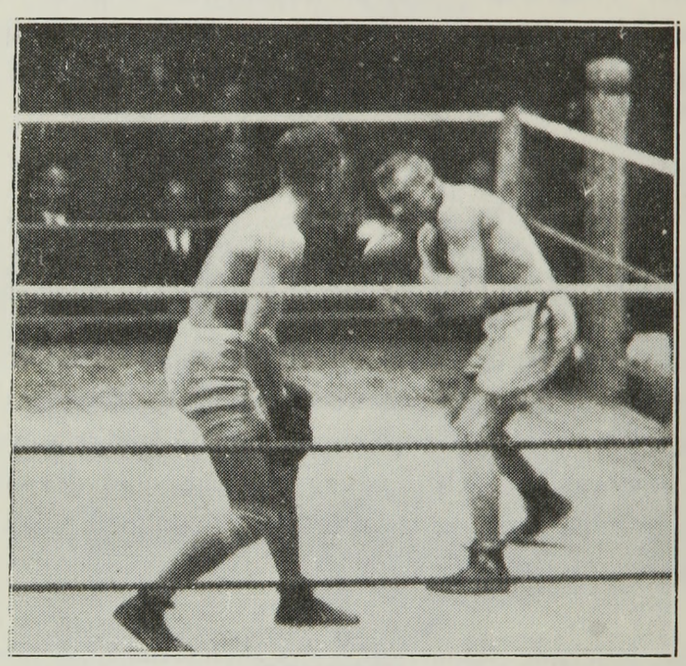
Der so gern als roh bezeichnete Boxsport ist zweifellos der edelste aller Sportarten. Kein anderer trainiert und bildet die Muskeln so durch, als gerade der Boxsport. Herz und Lunge werden mit der Zeit auf eine normale Höchstleistung gestellt, um jeder Anstrengung im Leben gewachsen zu sein. Man sehe in einer Faustkampfschule die wunderbar geformten Körper der Boxjünger — — — man wird überzeugt sein.

Schnelle, federnde Beinarbeit, bewegliche Hüften, breite Schultern, die die blitzschnellen Stösse und Schläge der Arme unterstützen, ein rühriges, klares Auge im rastlos beweglichen Kopfe, dies alles wird von einem Faustkämpfer gefordert. Hier gibt es kein feiges „Kneifen", ran an den Gegner, Gedanke und Tat muss eins hier sein. Jeder Boxer hat eine andere Kampfart, bringt andere Finten, um zu täuschen, jeder hat andere Schwächen und die zu suchen und darnach zu arbeiten, macht den Boxsport zu einem Studium. Wehe dem Anfänger, der meint, wenn er die Stösse kennt, sei er schon Meister. Bekehrt wird auch der sein, der gedankenlos in den Ring steigt, oder dessen Temperament mit ihm durchgeht. Kalt lächelnd steckt der Boxer die schweren Schläge seines Gegners ein, unerschütterlich ist seine Ruhe. Jetzt hat er die Schwäche des Gegners bemerkt, ein kurzes Anfinten, d. h. täuschen, ein blitzschneller Schlag und der Kampf ist beendet.

---

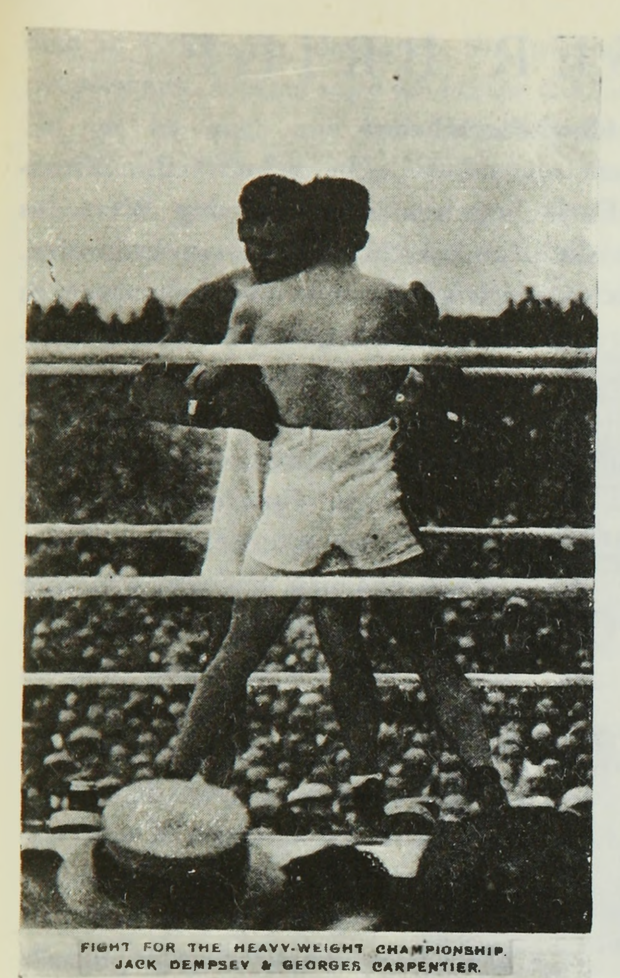
* Der Querschnitt hält es für seine Pflicht, den Boxsport auch in den deutschen Künstlerkreisen populär zu machen. In Paris sind Braque, Derain, Dufy, Matisse Picasso, de Vlaminck begeisterte Anhänger, und Rodin fehlte in kaum einem Kampf.

Nun noch etwas für das Publikum, das doch zu gern über das Boxen den Stab bricht. Kein Trainer wird seinen Zögling zu einem Kampfe zulassen, ehe er nicht weiss, dass er den Kampf besteht. Und fragt einen Kämpfer, ob er einen schmerzhaften Schlag bekommen hat? Die Schmerzen sind durch den gepolsterten Handschuh gemindert. Gefährliche Schläge, wie Tief- und Nierenschläge sind verboten!



PRENZEL
im Kampf um die Meisterschaft im Halbschwergewicht

Der Magenschlag ist, wenn er gut sitzt, für einen Augenblick atemraubend, hat aber sonst weiter keine Folgen und ist schwer anzubringen. Kinnschläge, falls sie richtig treffen, haben einen dumpfen Ruck im Kopfe zur Folge, der zu einer kurzen Bewusstlosigkeit führen kann, sonst aber keinen Schaden macht. Wohlbemerkt, dies kommt alles nur im Kampfe mit Kampfhandschuhen vor, nicht im Training. Nehmen wir nun einen anderen Sport; sind da die Verletzungen nicht weit schlimmer? Z. B. beim Fussball, Radfahren, Turnen, Fechten, mag er heissen, wie er will. Man darf eben nicht beim Nasenbluten falsch urteilen. Man sagt mit Recht: Boxsport — Männersport. Betrachten sie die Zuschauer. Kaum kann der Zuschauer seine Aufregung verbergen Sein Herz schlägt stürmisch in der Brust. Manchmal stockt der Atem. Und fragt man sie warum, dann geben diese zur Antwort: „Ach, ich bin so aufgeregt". Fragt man weiter, ob er wohl auch boxen möchte, dann hört man, „Ja, das schon, — — aber es



FIGHT FOR THE HEAVY-WEIGHT CHAMPIONSHIP.
JACK DEMPSEY & GEORGES CARPENTIER.

ist zu roh — — zu schmerzhaft". Da haben wir das Vorurteil. Dann sagt ihm nur ruhig, dass es mit dem Herzklopfen eine andere Bewandtnis habe.

Es ist der Mann, der sich in seiner Brust regte. —

Es ist die Freude an echtem, wahren Männersport. Diese Regung, dies edle Gefühl der Mannbarkeit zu unterdrücken, ist ein Verbrechen an sich selbst Männern mit Weiberherzen ist dieses Gefühl fremd, denen drückt beim Boxkampf das Angstgefühl die Kehle zu.

Ja, roh und schmerzhaft. Glauben sie denn, diese „Männer im Ring" würden Tag für Tag die Handschuhe anziehen, um sich gegenseitig möglichst viele Schmerzen zuzufügen? O nein! Wohl bildet das Boxen eine grosse körperliche wie geistige Anstrengung. Aber Schmerzen? Nein! Die geistige Anstrengung ist so gross, die Nerven sind so angespannt, dass dieselben bei Treffern das Schmerzgefühl garnicht aufkommen lassen. Das ist das Geheimnis des Boxens. Wer das nicht glaubt, und wer den Boxsport kennen lernen möchte, der gehe zum Training. Ihm wird ein Licht aufgehen. Endlich wird er das Unbegreifliche verstehen lernen, warum man am Boxsport so sehr hängt, dass man ihn nicht missen möchte. Es weitet sich das Herz — — — Männersport — — — Boxsport!!!

So wird durch den Boxsport der junge Mann zu einem gesunden, gekräftigten und harten Menschen erzogen, der jeder Lage im Leben gewachsen ist.

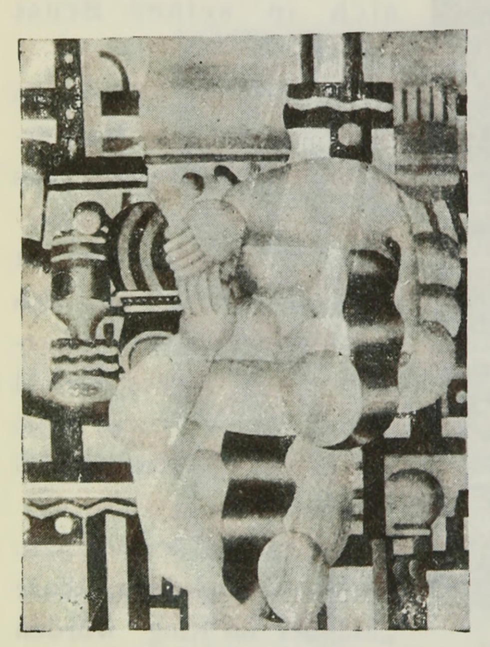
Wehe dem Rowdy, der mit solch' einem echten Mann anbindet, — — — kein zweites Mal wird er solches wagen! F. O.

(Aus „Der Faustkämpfer")

PARISER BRIEF

Sehr geehrter Herr Flechtheim!

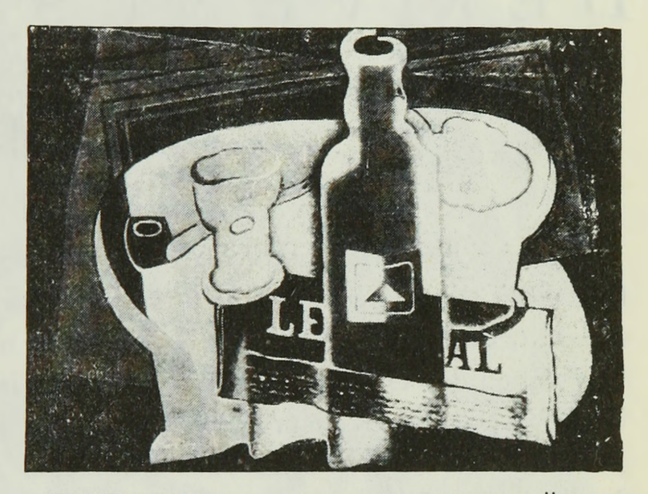
Ich lese eben in Ihrem amüsanten „Querschnitt“ die Mitteilung, dass ich mich nach Paris begeben habe, um den Wert des Grautoffschen Buches über die französische Malerei nachzuprüfen. Imstande dazu wäre ich schon; ich glaube von mir behaupten zu dürfen, ein so gewissenhafter Redakteur zu sein, dass ich, um meine Leser zu unterrichten, es nicht unterlassen würde, eine Reise — gar eine so überaus angenehme Reise — zu unternehmen. Allerdings, wenn man, um jedes schlechte Buch zu besprechen, 24 Stunden den D-Zug frequentieren müsste, wohin sollte man da kommen? Dann hätten Zeitungen und Zeitschriften sich ausser dem Sitzredakteur noch einen Rundreiseredakteur zu halten.



FERNAND LÉGER
Bei der Toilette (Ölg.)

Da Sie mit Ihrem „Querschnitt“ und Ihren Ausstellungen sich so eifrig um Unterrichtung über die französische Kunstentwicklung mühen, so will ich Ihnen genau sagen, wie es um dieses Grautoffsche Buch bestellt ist. In meiner Jugend gab es in Göttingen einen Professor, der grosses Aufsehen erregte mit seinen Wetterprophezeihungen. Allerdings hatte er das Pech, dass seine Voraussagen fast niemals eintrafen. Dagegen gab es auf dem Eichsfeld einen alten Schäfer, der auch das Wetter prophezeihte und fast immer recht hatte. Nahm also eines Tages unser Professor seinen Regenschirm und machte sich auf, um ihn zu interpellieren. Auf einem Stoppelfeld fand er ihn, inmitten seiner Herde, an einem Wollstrumpf strickend. „Lieber Mann,“ rief er ihn an, „sind Sie es nicht, der hier immer das Wetter prophezeiht? Welches System haben Sie eigentlich?“ „System — —?“ „Nun ja, ich meine, nach welcher Theorie — — —“ Und nachdem er ihm des Langen und Breiten auseinandergesetzt hatte, was es mit System und Theorie auf sich habe, sagte der: „Ach so! Das ist ganz einfach. Wissen Sie, da

drin in Göttingen, da haben Sie so einen Professor, der 's Wetter prophezeiht. Darauf sage ich immer das Gegenteil, und dann stimmt's." So ist es auch mit dem Grautoffschen Buch, fast immer braucht man nur das Gegenteil anzunehmen, und dann stimmt's. Von Derain steht da geschrieben, dass er „für die Landschaft gegenwärtig jedes Interesse verloren" habe. Kahnweiler, durch dessen Hände fast alle Arbeiten von Derain gehen, der selbst ein kleines Buch über Derain veröffentlicht hat, versicherte mir, dass Derain seit 1914 fast nur Landschaften und Stilleben gemalt habe. Und er zeigte mir über ein Dutzend dieser Derain-Landschaften, vor allem diese schönen römischen Landschaften, die zu dem Besten gehören, was Derain überhaupt geschaffen hat, die so verhalten gross wie die römischen Landschaften Corots sind. Eine der neuen Derain-Landschaften, das kleine Waldstück, haben Sie ja auch in Ihrer Berliner Eröffnungs-Ausstellung gezeigt. Und so ist das meiste, was in diesem Märchenbuch uns ahnungslosen Berlinern aufgebunden worden ist.



JUAN GRIS Stilleben (Ölg.)

Der Kubismus sei am Ende! Das kam mir schon immer sehr eigentümlich vor, nachdem in den jungen französischen Kunstzeitschriften kaum anderes und fast in jeder Nummer Kubismus zu finden war. In Paris schien man also nichts von dem Ende des Kubismus zu wissen, und man weiss auch noch nichts davon. Eine Ingres-Mode grassiere! Sie grassiert, nur nicht in Paris, sondern in der Phantasie des Verfassers und am Kurfürstendamm, wo man diese Weisheit für bare Münze genommen hat.

Wie so etwas möglich ist? Ich habe mir darüber auch den Kopf zerbrochen, bis mir ein auch Ihnen befreundeter Schriftsteller, der ob seiner treffenden Anekdoten bekannt ist, eine Art Aufklärung gegeben hat. Er meinte, man kenne in Paris Grautoff doch noch von früher her, so habe man seine Blague mit ihm getrieben. Und da er scheinbar mehr Interesse gehabt habe fürs Bankettieren als fürs Kunststudieren, habe er das alles wohl in Deutschland wiedererzählt.

Ob das die Erklärung ist, vermag ich natürlich nicht zu sagen; immerhin, dass die Geschichte glaubhaft sein könnte, zeigt sich in Paris auf Schritt und Tritt, manchmal kommt es einem vor, als sei der Verfasser jenes Buches weniger in Paris als in — Tarascon gewesen.

Mit den besten Grüssen
Ihr ergebener
Paul Westheim

Steglitz, 6. 11. 21.

DER VENUSWAGEN

Wolfgang Gurlitt wurde zu 1000 Mark Geldstrafe verurteilt, weil er den „Venuswagen" mit Lovis Corinths Illustrationen und andere Kunstbücher veröffentlicht hat.

1. DER KAMPF GEGEN DIE KUNST

Der von neuem entbrannte Kampf gegen „Schmutz in Wort und Bild", der durch besondere Abteilungen der Polizei und Staatsanwaltschaft organisiert ist, hat in letzter Zeit namhafte Künstler vor die Schranken des Gerichts geführt. Männer wie Corinth, Zille, Scheurich, Geiger, Jaeckel, Klemm sehen sich dem kränkenden Vorwurf ausgesetzt, dass ihre Werke unzüchtig, also nach der Rechtsprechung des Reichsgerichts „geeignet sind, das Scham- und Sittlichkeitsgefühl des normalen Menschen in geschlechtlicher Beziehung zu verletzen". Die Frage ist, worin die Kriterien des „Unzüchtigen" bei einem Kunstwerk bestehen. Kohler stellt in seiner Schrift „Das Sinnliche und das Unsittliche in der Kunst" in den Vordergrund seiner Erörterungen die fundamentalen Sätze:

> „Von allen menschlichen Gefühlen ist keines bedeutsamer als das Gefühl der Liebe, und zwar der Geschlechtsliebe, denn sie verbindet uns mit der Gattung und durch die Gattung wieder mit der Allschöpfung, deshalb ist die Schilderung der Liebe von jeher das reichste und fruchtbarste Gebiet der Kunst gewesen. Dem Künstler muss es zustehen, den Schleier zu heben, mit welchem uns der nüchterne, aber unvermeidliche Konventionalismus deckt. Für die Kunst gibt es keine Hüllen und Gürtel, für sie gibt es kein schüchternes Erröten. Mit kräftiger Hand zeichnet sie den Menschen und durch den Menschen die in ihm sich betätigende Lebenskraft der unendlichen Natur."

Diese Kohlerschen Denksätze bilden auch einen wesentlichen Bestandteil der Rechtsprechung des Reichsgerichts. Auch das Reichsgericht steht auf dem Standpunkt, dass der Künstler die Kraft hat, den Gegenstand seines Werkes so darzustellen, dass die reine Freude am Schönen übrigbleibt. Von jeher sind Kunstwerke, die Vorgänge des Liebes- und Geschlechtslebens zum Gegenstand haben, in öffent-



RUDOLF LEVY „Bei Sanary" (Ölg.) 1913
(Hagen, Folkwang)

lichen Museen und Bildergalerien der breitesten Allgemeinheit zugänglich gemacht worden, ohne dass auch nur ein einziger reichsgerichtlicher Normalmensch mit Erfolg Anstoss genommen hätte. Werke von Moderno, van Eyck, Menzel, Rubens, Sinding, Correggio, Michelangelo usw.

> „Die Kunst ist imstande" — so sagt das Reichsgericht — „auch Gegenstände dieser Art künstlerisch bis zu dem Grade zu durchgeistigen und zu verklären, dass für das natürliche ästhetische Gefühl die sinnliche Empfindung zurückgedrängt wird. Entscheidend ist also allein der Grad künstlerischer Vollendung, den die bildliche Darstellung erreicht hat."

Die Frage der Unzüchtigkeit eines Werkes ist also im wesentlichen eine Frage der Kunst, die nur von ihren berufenen Vertretern und nicht von polizeilichen Organen entschieden werden kann. Es sollte niemals eine Beschlagnahme angeordnet oder ein Ermittelungsverfahren eingeleitet werden, bevor nicht namhafte Künstler oder Organe der Kunst, wie die Akademie der Künste, die Berliner Künstlervereinigungen, beide Sezessionen usw., Gelegenheit hatten, zu der Frage Stellung zu nehmen, ob das beanstandete Werk ein Kunstwerk im wahren Sinn des Wortes oder nur mit künstlerischen Mitteln hergestellt ist. Hierzu ist keine Gesetzesänderung nötig, es genügt eine ministerielle Anweisung an die Staatsanwaltschaft. Es geht nicht an, Werke nur von dem Gesichtspunkt aus zu betrachten, was sie darstellen, ohne dass man das Wie der Darstellung berücksichtigt.

Nicht jedes Werk ist für die breite Allgemeinheit bestimmt. Kostbare Mappenwerke z. B. wenden sich nicht an das grosse Publikum, sondern sind nur für den kleinen Kreis der Sachkenner und Sammler bestimmt. Es wäre widersinnig, die Frage, ob ein solches Werk geeignet ist, das Scham- und Sittlichkeitsgefühl zu verletzen, nach dem Durchschnittsempfinden der Allgemeinheit zu beurteilen, wenn das Werk gar nicht in der Allgemeinheit verbreitet wird. Aber auch damit wird eine Wahrheit ausgesprochen, die längst vom Reichsgericht anerkannt ist.

> „Grundsätzlich entscheidet allerdings“, so führt das Reichsgericht (Band 29 der Entscheidungen in Strafsachen Seite 133) aus, „das Durchschnittsempfinden der Allgemeinheit, indessen ist der Kreis der Abnehmer, Beschauer oder Leser zu berücksichtigen. Die Strafkammer hat in eingehenden tatsächlichen Erwägungen festgestellt, dass die Schrift, von ganz zufälligen Ausnahmen abgesehen, nur von gebildeten und gereiften Menschen gelesen wurde und gelesen werden würde. Es war daher nicht rechtsirrig, wenn sie den Eindruck, den die Schrift nach der in diesen Kreisen herrschenden Durchschnittsauffassung auf den Leser zu machen geeignet war, als Massstab zur Bestimmung und Beurteilung des unzüchtigen Charakters der Schrift wählte.“

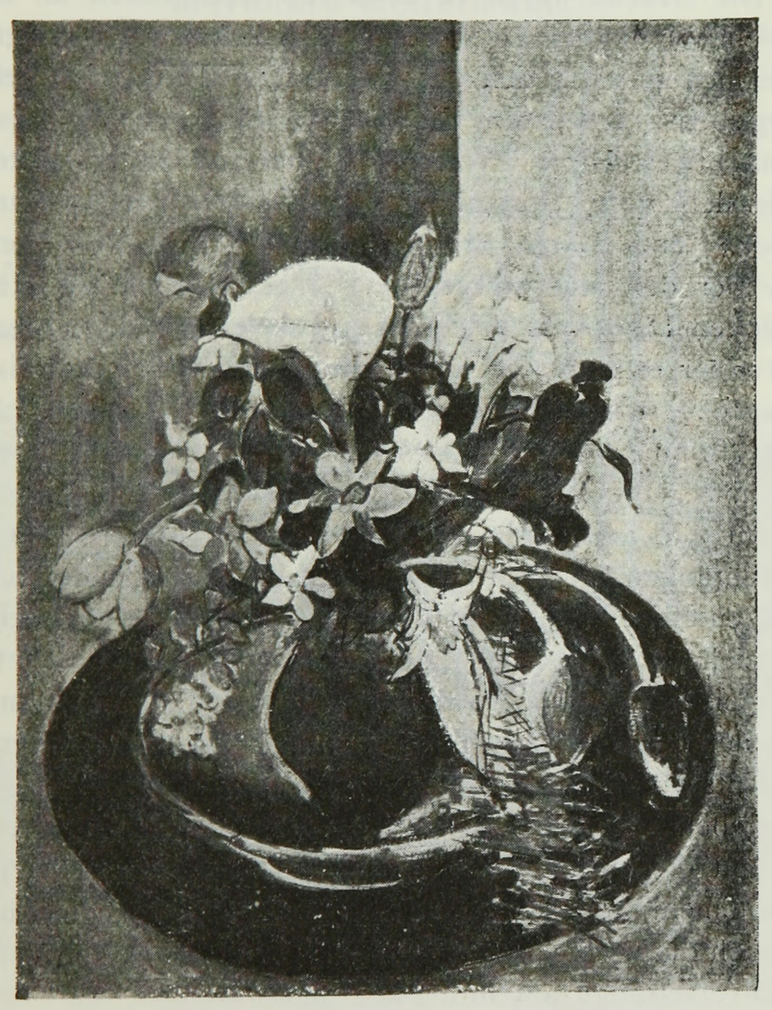
Und noch epigrammatischer ist derselbe Rechtsgrundsatz in Band 32 Seite 418 wie folgt ausgesprochen:

> „Der Vorderrichter prüft die Frage nach der Unzüchtigkeit der Schrift ausschliesslich in der Art, dass er die Tendenz der verfänglichen Sätze der Schrift erörtert. Er hätte aber auch

in Betracht ziehen müssen, auf welches Lesepublikum die Schrift berechnet ist.“

Sicherlich würden Künstler und Kunstliebhaber weniger von polizeilichen Eingriffen beunruhigt werden, wenn die Rechtssätze des Reichsgerichts schon in den Vorinstanzen gehörig beachtet würden und die Behörden vor jedem Einschreiten Künstler und Organisationen der Kunst als Gutachter hörten. Der jetzt eingeschlagene Weg führt zu einem kunstfeindlichen Konventionalismus.

Fritz Grünspach



RUDOLF LEVY Calla (Ölg.) 1921
(Philadelphia, Sammlung Speyser)

2. DER VENUSWAGEN IN MOABIT

Das Urteil in dem Prozess gegen Gurlitts „Venuswagen“ wird in weiten Kreisen mit Verwunderung aufgenommen werden. Corinth als

unzüchtig (!) beschlagnahmt, Janthur, Jaeckel, Schoff, Christophe, Geiger, Zille als unzüchtig beschlagnahmt! Ist es so weit gekommen, dass eine Anzahl unserer besten Künstler, mit dem Altmeister Corinth an der Spitze, auf die Stufe der Pornographen herabsank?

Nicht mit Verwunderung aber würden weite Kreise dieses Urteil vernehmen — mit Befremdung und Bestürzung, hätten sie Zeugen des Prozesses sein können. Es handelte sich bei der Publikation zum grössten Teil um kulturhistorische Kuriosa erotischer Natur, die von Meisterhänden sehr dezent, oft recht zahm illustriert worden waren. Die Drucke waren in etwa 700 Exemplaren an Sammler und Liebhaber abgegeben worden, also keineswegs geeignet, die Allgemeinheit zu erreichen und die Volkssittlichkeit zu gefährden.

Vergebens versuchten die Sachverständigen das Gutachten des allmächtigen Herrn Professor Brunner zu erschüttern, der selbst die delikateste Darstellung eines Damensitzteils als unzüchtig empfindet. Jenes Herrn Brunner (damals vom Polizeipräsidium Berlin!), der den Mut aufbrachte, Gilles de Rais aus Huysmans unsterblichem Là-Bas als „schamlos und ekelerregend" zu bezeichnen. Herr Brunner empfand bei der Lektüre des Gilles de Rais — wie er aussagte — einen „innerlichen Krampf". Ja, auch ich, Herr Professor Brunner, empfand einen „Krampf", als ich dieses „Gutachten" hörte, und auf Grund dieses Gutachtens spreche ich Ihnen hiermit für alle Zeiten die Urteilsfähigkeit in literarischen Dingen ab! Beschränken Sie sich in Zukunft auf die bildende Kunst, die — befragen Sie die Sachverständigen — ohne jeden Zweifel Ihre ganz spezielle Domäne ist. Vergebens bemühte sich der Verteidiger, in einer meisterhaften, überwältigenden Darstellung unter Anführung von Urteilen des Reichsgerichts darzutun, dass längst schon rechtsgültige Entscheidungen in diesen Fragen ergingen.

Vergebens, alles vergebens. Ohne besondere Begeisterung führt das Gericht die Verhandlung, häufige Blicke auf die Uhr, ungeduldiges Trommeln der Finger — bei der blendenden Rede Grünspachs mehren sich die Zeichen der Ungeduld. Erschöpft sinken Verteidiger und Sachverständige auf ihre Sitze. Es war alles vergebens.

Der Staatsanwalt erhebt sich. Auch er empfindet Gilles de Rais als unzüchtig und beantragt die Beschlagnahme dieses Buches. Mit grimmem Lächeln erhob sich der Geist Huysmans aus der Pyramide, die er sich errichtete und in der er schlummert, um nie zu sterben, und betrachtet, den Glanz der Unsterblichkeit auf den Zügen, den preussischen Staatsanwalt.

Der Prozess war zu Ende. Die ausgeschlossene Öffentlichkeit (wo waren die Künstler, um ihre Kameraden zu decken? wo die Schriftsteller, um tote und lebende Meister ihres Berufs zu verteidigen? wo?) — die ausgeschlossene Öffentlichkeit, bestehend aus einer jungen Dame, die auf dem kalten Korridor blau gefroren war, zog mit dem beschämten und gedemütigten Sachverständigen ab.

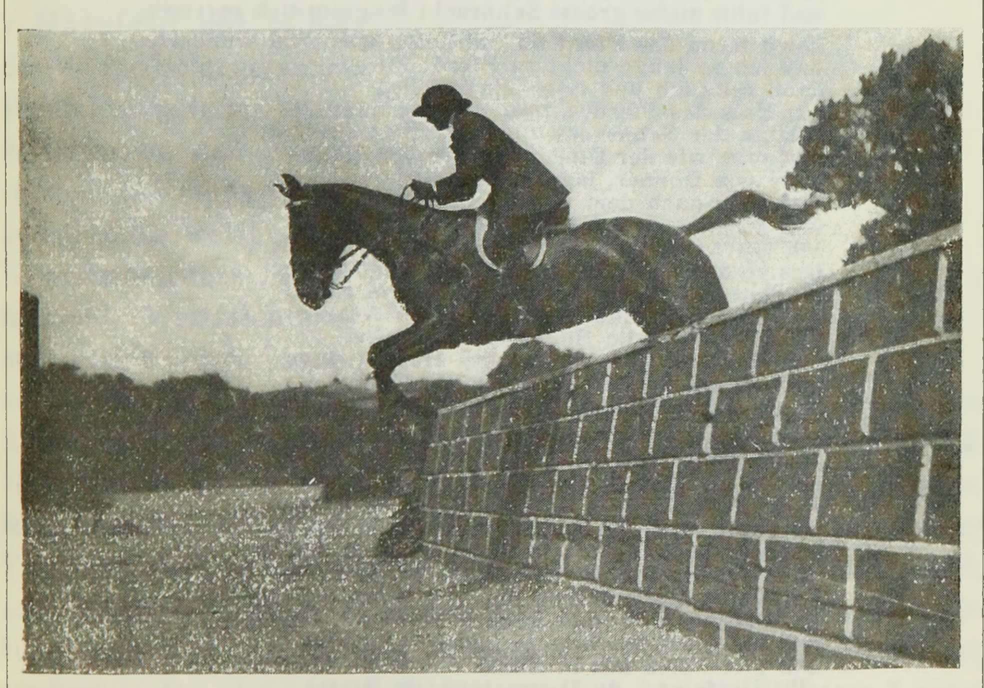
Die Trümmer des goldenen, luftigen und lustigen „Venuswagens" bedeckten die Turmstrasse.

Bernhard Kellermann.

* * *

VOM REITTURNIER IM STADION

Die Malerin GERTRUD SAUERMANN* auf ihrer 6jährigen Ostpreussin „Die lustige Sieben".



* Ihr Gemälde „Erinnerung an Italien" wurde letzthin vom Nürnberger Museum angekauft, das ausserdem Landschaften von Grossmann und Purrmann erwarb und de Fioris grossen „Schreitenden" (der in der „Freien Sezession" war) aufstellte.



WESTFALENBALLADE

Die Weite eines Sommermittags engt der Hahnenschrei.
Wallhecken grenzen mir die grossen Horizonte.
Das Blut darf nicht ausbrechen in dem Mai.
dies Blut, das sich zur Grösse noch nicht lösen konnte.
Die Hintergründe meines Lebens sind nicht Ich.
Dies sind die Väter, die mich schwer umkreisen.
Ihr unerlöstes Blut ertrage ich
und fühle meine grosse Sehnsucht langsam sich vereisen.

Doch wenn das Pferd im Stall sich wiehernd wundert,
daß ich so lange nicht zu Pferde stieg,
dann reite ich und reite ich und lieg
am Hals des Pferdes, fasse ich die hundert
Nächte der Sehnsucht, die mein Blut durchstieg,
und rase wie der Sturm der grossen Heide,
rolle wie Donner, jage, breche aus
und reite nach dem Glück, nach Tod und Leide,
und komme viele Nächte nicht nach Haus.
Ich bin Kentauer; loderndes Haar im Wind.
Des Hengstes Mähne ist mit mir verwachsen.
So reite ich. und Schweiss und Atem rinnt,
und reite Gott und Welt aus ihren Achsen.
Dann stürzen alle Bilder und Gestalten
und sind nur Kot, der unterm Hufe springt,
und meiner großen Seele dunkle Falten
falten sich aus, dass Ross und Reiter klingt.

Und meine Seele hängt wie Nacht im Land.
Und meine Hand, die lange harte Hand,
ist tief ins Fleisch des Pferdes eingespannt.
Dann sind mir alle Grenzen Spott und Hohn.
Es gäbe, wenn ich wollte, eine Himmelfahrt.
Ich stürzte, wenn ich wollte, Gott vom Thron
und schleifte ihn am Pferd, am weissen Bart.
Es raucht die Luft von mir und meinem Pferde.
Ich bin nur Tier, halt keinem Weib die Treue,
und um mich jauchzt die ganze Heideerde
und giesst sich aus in Nacht und blühnde Bläue:
„Du Heideland, du Heimatland, du Blume,
wie bist du wild in mir und singst ein klingend Lied
vom Tier in mir und meinem Jünglingstume.
von süsser Wollust, die mein Knie durchzieht."

Doch plötzlich wird die Seligkeit des Reiters leerer.
Die Hand löst sich vom Blut des Pferdes los,
und alle Dinge werden wieder schwerer,
und meine Wollust zittert nackt und bloss.
Ich stehe plötzlich träumend im Morast,
träumend im Moor, bedroht vom ganzen Land,
und steh an meines Wesens dunklem Rand:
Wer ist hier Herr? Wer Knecht? Und wer der Gast?

Adolf von Hatzfeld

AUSGABEN DER GALERIE FLECHTHEIM

Über die **Morgner Mappe** schreibt Hans Franck in der Frankfurter Zeitung: = **„In Memoriam Wilhelm Morgner."** So nennt sich die fünfte der graphischen Mappen der Düsseldorfer Galerie Alfred Flechtheim. Theod. Däubler hat für sie ein Vorwort geschrieben und unterschrieben, das begrifflich einiges richtig bezeichnet, aber durch seinen weichlich larmoyanten Ton mit dem Wesen der Morgnerschen Kunst eine unnötige Disharmonie bildet. Um sehr vieles näher ist diesem Innersten des Künstlers Adolf v. Hatzfeld mit seiner der Mappe beigegebenen Westfalen-Ballade, wenn er auch von den widerstreitenden Empfindungskomplexen, welche die Besonderheit des schöpferischen Westfalentums und damit auch Morgners ausmachte, mehr dem Schweifenden als dem Schweren, dem Aufbäumen als dem Gebundensein, der Allsehnsucht als der Allverhaftetheit durch Wort und Rhythmus Ausdruck — jagenden, faszinierenden Ausdruck — leiht. Die Mappe enthält von Georg Tappert, dem Lehrer und Nachlassverwalter Morgners ausgewählt, acht Schnitte grössten Formates (für die reine künstlerische Wirkung zum Teil zu grossen Formates, da nicht alles gefüllt ist, sondern in den ohnehin das Weisse überbetonenden Blättern Leeren bleiben). Von der Art der Bedeutung Morgners, wie ich sie vor einiger Zeit an dieser Stelle in einem Aufsatz zu umschreiben suchte, vermittelt die Mappe keinen ganz vollen und keinen ganz reinen Eindruck. Das liegt einmal daran, dass Morgner Aller-



DERAIN Mädchenkopf (Rad.) 1920

stärkstes (ebensowenig wie bei der Malerei, wo er gleichfalls noch im Stadium des Formsuchens war) im Holzschnitt nur selten glückte, da er hier erst ertasten musste, was ihm bei der Zeichnung, seinem unmittelbarsten und nächstliegendsten Ausdruck, von selber zufiel. Zum andern daran, dass die Auswahl Tapperts zu einseitig



OTTO SCHOFF Litho a. d. Mappe „Das Wannseebad“

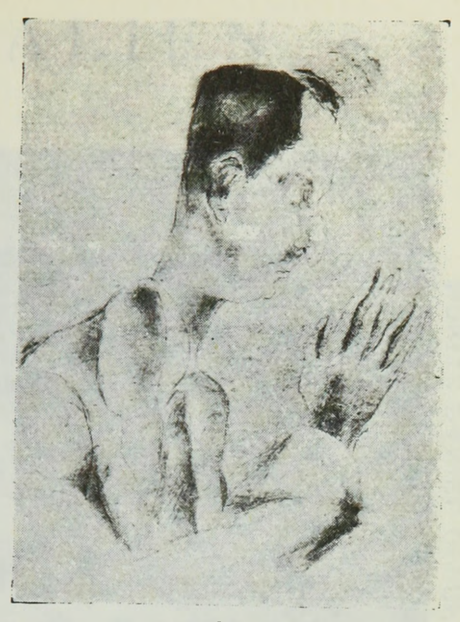
getroffen ist. Gewiss musste die Entwicklung Morgners angedeutet und sein Ringen um den abstrakten Linienholzschnitt gezeigt werden. Aber Tappert hat offenbar seine eigene Vorliebe für eine engabgegrenzte Richtung des Holzschnittes, die er in seinen Schnitten zu Däublers Nachtwandler (als 4. Mappenwerk der Galerie Flechtheim erschienen) durch keineswegs zwingende eigene Arbeiten dokumentierte, bei der ihm obliegenden Charakterisierung Morgners zu stark mitsprechen lassen. Trotzdem enthält die Mappe Unvergleichliches. So wiegt allein das Selbstbildnis dieser Mappe Dutzende von vielblättrigen Publikationen ähnlicher Art auf.

Hans Franck.

Die Subskriptionseinladungen für die **XII. Mappe Johannes Molzahn „Zeit-Taster“,** 6 Radierungen, sind versandt. Ihr gab **Wilhelm Uhde** folgende Worte mit: „Diese Kunst ist Dynamik,

Tempo im unendlichen Raum. Wie unter einer Glasglocke behütet vor jeder Berührung des Gestrigen, der Romantik und Sentimentalität des durch Tradition Geweihten. Sie ist jung, leidenschaftlich und spröde.

Sie möchte ein Von-vorne-Anfangen sein, durch nichts verbunden mit allem Vorhergehenden. Aber sie ist dieses dennoch durch die Qualität, die über jeden Künstlerwillen hinweg nach ewigem Gesetz Beziehungen und Zusammenschlüsse schafft."



R. GROSSMANN
Bildnis Pretzfelder (Litho)

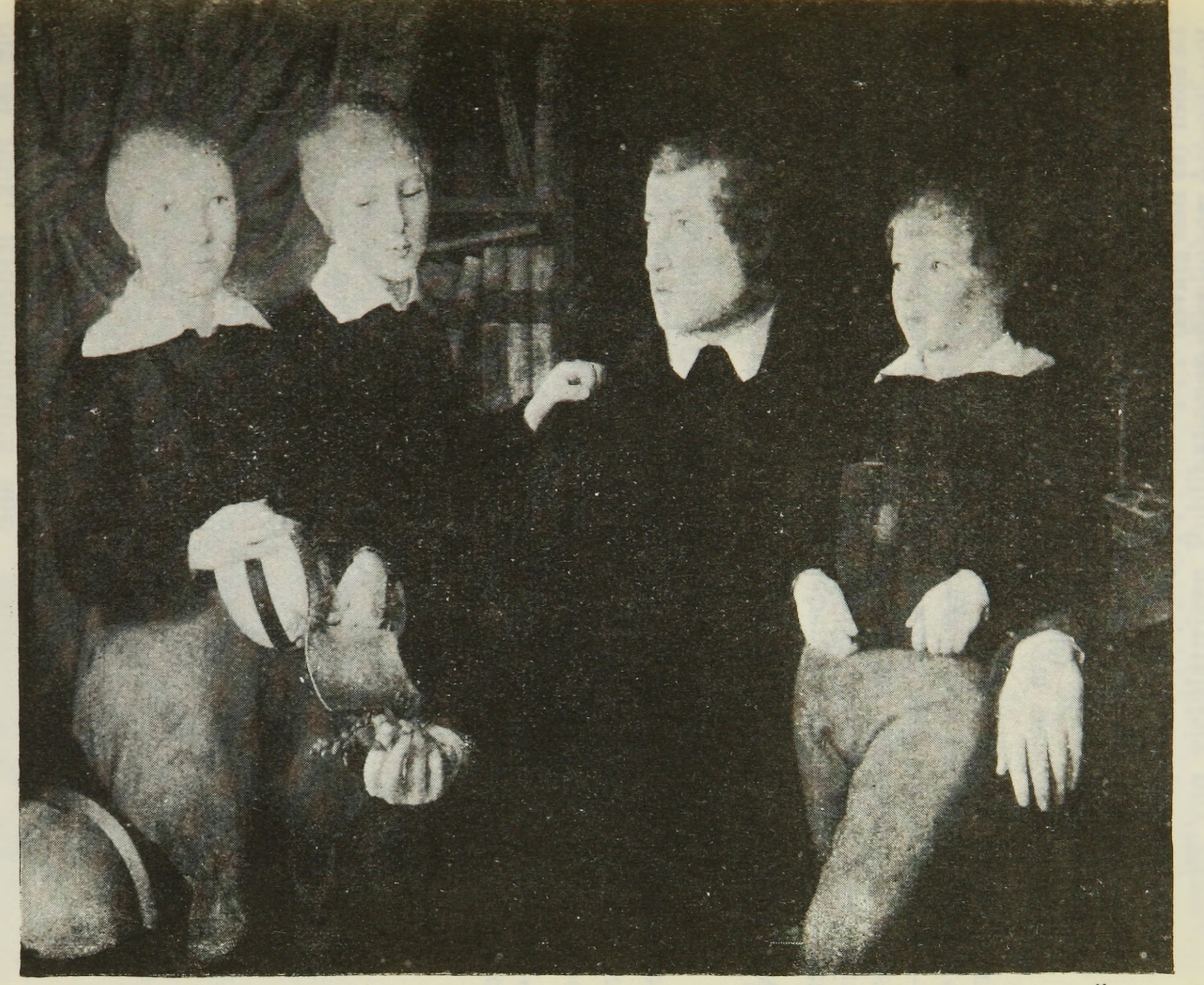
Die **XIII. Mappe, Grossmanns Boxermappe,** wird anfangs Dezember erscheinen; die **XIV.** und **XV. Mappe, Otto Schoff „Das Wannseebad" — Ottomar Starke „Candid"** kommen zu Weihnachten heraus. Als **XVI. Mappe** ist eine **Hoetger-Mappe** mit einem Beitrag von **Kasimir Edschmid** in Vorbereitung; für die **XVII. Mappe** schafft **Frans Masereel** 11 Lithographien für **Carl Sternheims „Fairfax"**.

AUSGABEN DER GALERIE SIMON

Der in Céret in den Pyrenäen lebende spanische Bildhauer **Manolo** hat Gedichte von Pierre Reverdy, „Coeur de Chène" mit Holzschnitten geschmückt. Das Buch kostet auf van Geldern 115 Frs. (90 Exemplare) und auf Kaiserlich Japan 225 Frs. (10 Exemplare). — Die im letzten „Querschnitt"-Heft angegebenen Preise sind infolge der Markschwankungen ungültig. Preise für die Folge nach Übereinkunft. —

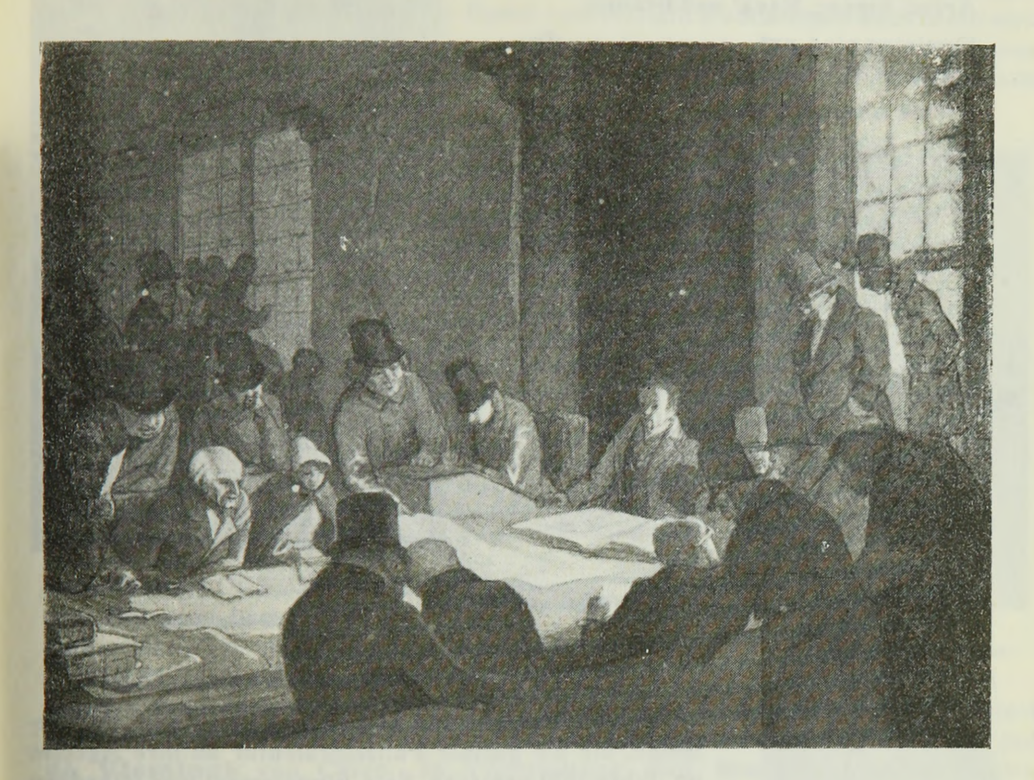
Bisher erschienen von **Masereel** (s. Seite 215):

Vingt cinq Images de la Passion d'un Homme (25 Bois gravés)	Editions du Sablier Genf
Mon Livre d'Heures (167 Bois gravés)	
Le Soleil (63 Bois gravés)	
Histoire sauns Paroles (60 Bois gravés)	
Un Fait divers (5 Bois gravés)	
Souvenirs de mon Pays (16 Bois gravés)	
Idées (83 Bois gravés)	Edition Ollendorf, Paris
Politische Zeichnungen	Erich Reiss Verlag
Mein Kundenbuch (167 Holzschnitte)	Kurt Wolff Verlag
Die Sonne (63 Holzschnitte)	Kurt Wolff Verlag



MORITZ DANIEL OPPENHEIM — Lehrer und Schüler (Ölg.)
(Ausgestellt in der Galerie Flechtheim in Frankfurt)

MARGINALIEN



JACOB GENSLER

Versteigerung von Kunstsachen
im alten Börsensaale durch E. Harzen und J. M. Commeter
Hamburg, Kunsthalle (Aquarell) 1836
(Aus dem Katalog der Jubiläum-Ausstellung, Januar 1921,
der Galerie Commeter in Hamburg*)

Das nebenstehende Gemälde stellt die drei Brüder Jung aus Rotterdam mit ihrem Erzieher, dem später bekanntgewordenen Pädagogen Ackermann dar. Der mittlere der jungen Holländer ist Georg Jung, der als preussischer Gerichtsassessor a. D. im Jahre 1848 Mitglied der Konstituirenden Nationalversammlung in Frankfurt, dann als Barrikadenkämpfer in Berlin und zuletzt als langjähriger Landtagsabgeordneter eine Rolle spielte. Er war verheiratet mit Johanna Cecilie Stein, der Schwester des Begründers des Kölner Bankhauses J. H Stein.

Die beiden anderen Knaben sind Gottfried und Johann Jung, die beide als Königlich Niederländische Konsulen in den 70iger Jahren in Heidelberg starben.

Das Bild ist im Jahre 1820 von **Moritz Daniel Oppenheim** (1801—1882) in Frankfurt gemalt und ging über in den Besitz der Tochter von Georg Jung, der Frau Anna vom Rath in Berlin und nach deren Tod (1918) in den Besitz ihres Neffen Dr. Emil Hartwich.

---

* Die Galerie Commeter hatte anlässlich ihres 100jähr. Bestehens eine Ausstellung der durch ihre Hände gegangenen und in Hamburg gebliebenen Meisterwerke veranstaltet.

VERSUS MEMORIALES

Masculina sind auf . . . . **ac**
Arrac, Signac, Mack' und Braque

Feminina sind auf . . . . . . **in**
Sintenin und Laurencin *

Neutra aber sind auf . . . . . **aeh**
Kaul-, Len-, Feuer-, Achenbach

Grete ◎.

Das Stadtmuseum in **Danzig** hat von Nauen ein Selbstbildnis aus 1908, ein Stilleben aus 1920, von Rudolf Levy ein Stilleben — Orchideen — aus 1921 und de Fiori's Holzskulptur „Stehender Mann" erworben.

Das Museum in **Winterthur** erwarb von de Fiori einen „Jüngling" (Bronze), die Kunsthalle in **Bremen** die Bronze „Stehende Frau".



MAX LEON FLEMMING **
Westerland, Aug. 1921

COURBET VOR DER POLIZEI

Diese Photographie **Gustav Courbets** war diejenige, die die pariser Polizeipräfektur an ihre Agenten im Jahre 1870 verteilte. Sein Signalement war folgendes: „Gustave Courbet, 48-50 Jahre alt, gross, dick, beschwerlich gehend infolge von Rückenschmerzen, lange graumelierte Haare, sieht aus wie ein bösartiger Bauer, ziemlich schlecht angezogen".

Aus „Bulletin de la Vie artistique".

Im Rahmen der nordischen Woche zu Lübeck fand auch eine **Emil Nolde-Ausstellung** statt. Sie wurde in der Katharinenkirche durch **geistlichen Chorgesang** eröffnet. Zwei Redner —, Prof. Dr. Sauerlandt (Hamburg) und Dr. Heise, sprachen über Emil Nolde's Bedeutung für die deutsche Kunst. Mit **„Eine feste Burg ist unser Gott"** schloss die Eröffnungsfeier.

Helmut vom Hügel hat zehn Originallithographien mit dem Titel „Legenden" zu einer Mappe vereinigt, die mit einem Vorwort Wilhelm Uhde als Publikation von der „Freude" zur Subskription aufgelegt wurde. Ein liebenswürdiges Werk eines jungen zukunftsvollen Künstlers, das bei dem geringen Preise (M. 300) sehr empfohlen werden kann.

Wilhelm Uhde's Neuauflage des im Verlag der Galerie Flechtheim 1913 erschienenen, längst vergriffenen Buches über **Henri Rousseau** ist im Kaemmerer-Verlag erweitert und neu illustriert erschienen.

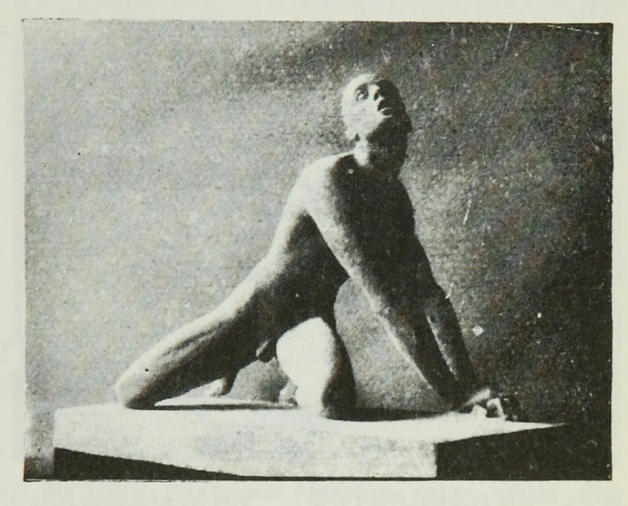
---

* Doch was sind Pascin und Genin?

** Der Hamburger Sammler und Maezen feierte seinen 40. Geburtstag; er hat mit so viel Grazie und Esprit seine Jugend erlebt, dass wir uns auf die Arabesken seines Mannesalters freuen.

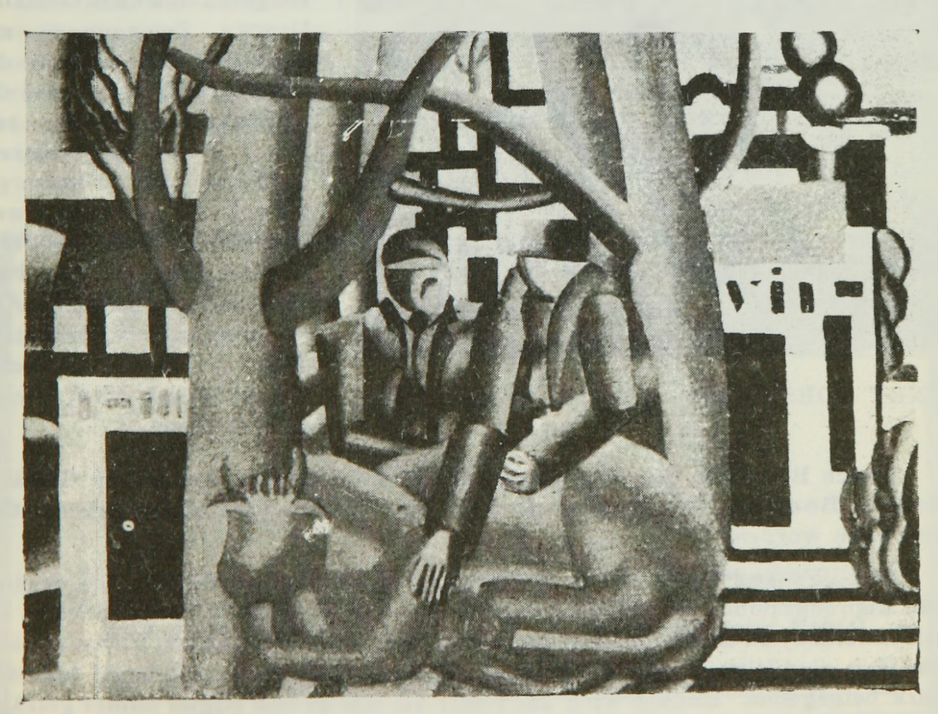
Amerikaner in Rom geben eine schöne Zeitschrift heraus, „Broom" genannt, die Abbildungen nach in Italien lebenden Landsleuten und nach Derain, Gris, Léger, Picasso u. a. bringt. — Im Cicerone stand letzthin ein interessanter Aufsatz über junge amerikanische Kunst und brachte Abbildungen nach Malereien und Plastiken von Maurice Sterne und Hunt Diederich Einer der wichtigsten Künstler drüben ist der Bildhauer Lachaise, den Thayer im „Dial" wiederholt reproduzierte.

Eines der schönsten, vielleicht das schönste der Kunstbücher, die letzthin erschienen, ist **Alfred Kuhn's** Buch **„Die neuere Plastik"**. Gut, was er über Maillol, Hoetger, de Fiori, Haller schreibt. Man denkt bei der Lektüre unwillkürlich an Meier Gräfe's grosses Werk „Die Entwicklungsgeschichte." Auch die Illustrationen sind vorzüglich.



JOSEF ENSELING Aufschrei (Abguss)

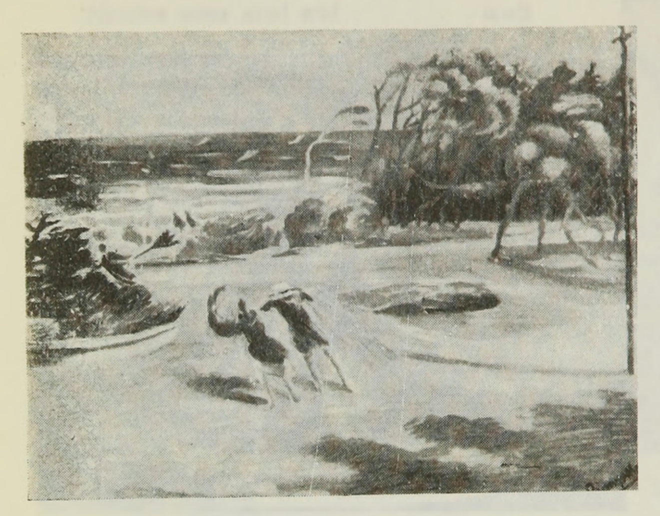
Von der ausgezeichneten Serie kleiner Monographien über zeitgenössische französische Künstler, die Gaston Gallimard von der **Nouvelle Revue française** herausgibt, erschienen letzthin (der erste Band — von Marcel Sembat — war **Henri Matisse** gewidmet) **Othon Friesz** von Salmon, und **de Vlaminck** von Carco. In Vorbereitung sind **Marie Laurencin** von



FERNAND LÉGER Der Viehhändler (Ölg.)

Roger Allard, **Derain** von Salmon, **Braque, Gris, Léger, Picasso.** Bei dieser Gelegenheit sei auf Raynals **Braque**-Band der **Valori Plastici** aufmerksam gemacht. Die kleinen Hefte erinnern an Biermann's Serie **„Junge Kunst“.** — Ähnlich der Serien der jungen Kunst erscheinen jetzt im Ribo-Verlag reich illustrierte **Boxer-Monographien.** Als erste erschien „Sasse“, der deutsche Meister im Federgewicht.

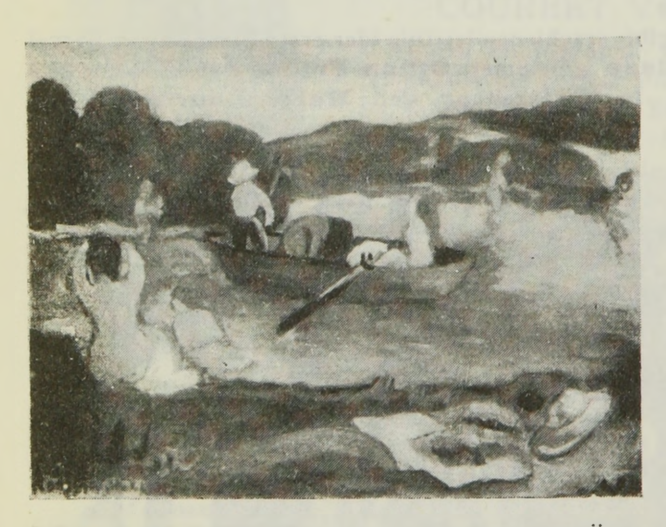
In der Kunsthalle in **Bremen** findet im November eine Ausstellung statt in der Bangerter, Genin, Großmann, Marie Laurencin, Levy, Pascin, Purrmann, Roessingh, Gertrud Sauermann, Otto Schoff und v. Waetjen vertreten sind.



WALTER BANGERTER Ein Windstoss (Ölg.)

Die Galerien Dr. Goldschmidt & Wallerstein und Gurlitt veranstalteten beide im Oktober Ausstellungen von Aquarellen und Zeichnungen von **Oskar Kokoschka.**

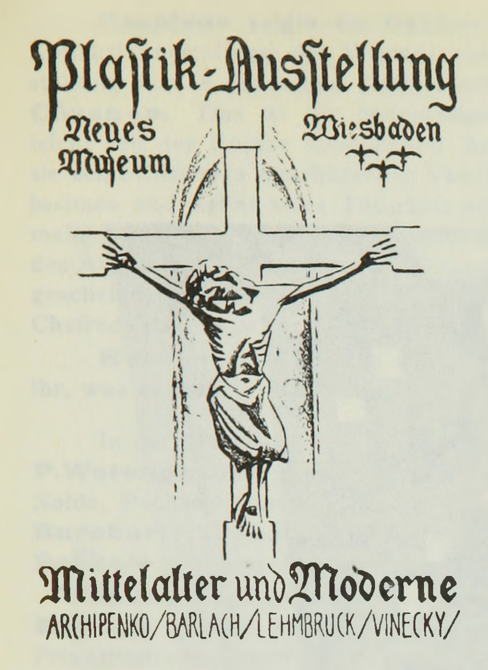
Für das nächste Frühjahr, Februar und März, ist eine gewählte Ausstellung deutscher Kunst in den Räumen von **Liljevalchs Konsthall** in **Stockholm** vorgesehen, welche Gemälde, Drucke, Zeichnungen und illustrierte Bücher aus den letzten Jahrzehnten und der Gegenwart umfassen soll. Das Ausstellungsmaterial wird in der Hamburger Kunsthalle gesammelt werden. Die Auswahl der Werke liegt in den Händen Prof. Dr. Pauli's, so dass diese Ausstellung kein so einseitiges Bild der neuen deutschen Kunst bieten wird, wie die z. B. in Basel.



HENRY ROESSINGH Sommer (Ölg.)

Durch Beschluss des Magistrats ist die Leitung der städtischen Gemäldegalerie in **Bochum** dem Museumsdirektor Dr. Reiche in Barmen nebenamtlich übertragen worden.

Das **„Feuer“** tritt in den 3. Jahrgang und bringt im Oktoberheft wundervolle Reproduktionen von Ife-Terrakotten zu einem Aufsatz von Frobenius und nach Jawlensky zu einem Aufsatz des ersten Jawlensky-Anhängers, Richart Reiche. Dem Heft sind Mitteilungen des Bundes der Künste im rhein. und westf. Industriebezirk beigegeben. Endlich wird das Feuer so, wie es sich Bagier immer geträumt hat — ein Kunstwerk.



Wiesbaden. Der verdienstvolle Leiter des Nassauischen Kunstvereins, Edmund Fabri, stellte in den Monaten Oktober und November eine Ausstellung neuerer und mittelalterlicher Plastik zusammen, deren reizvolles Gegenspiel auf der einen Seite mittelrheinische Holzfiguren und Wandmalereien, auf der anderen Seite Werke von Lehmbruck und Archipenko zeigte. Ein in dieser Stadt seltsamer Fall trat ein: Dass nämlich der Vergangenheit und der Gegenwart die gleiche Begeisterung zuteil wurde, dass auch in befangenen Köpfen die Erkenntnis von den inneren Zusammenhängen jeder qualitativ hochstehender Kunst aufging.

Im übrigen war hier auf anderen Gebieten in neuer Kunst wenig zu verspüren, es sei denn, daß als Unikum in der Stadt der Redouten und Kurhausbälle zum ersten Male Frank Wedekind mit einer geschickten durch Karl Hagemann besorgten Aufführung seines Marquis von Keith zu Worte kam.

Eine besondere Rolle spielt die Bücherstube am Museum, deren Leiter sich eine reizvolle Innenausstattung, entworfen von Edmund Fabri, angelegen sein liessen. In diesem intimen Raume werden im Verlaufe des Winters zeitgenössische Dichterabende vor einem kleinen gewählten Kreise veranstaltet werden. Die Leitung haben Karl Hagemann, Edmund Fabri und

Guido Bagier.

Neulich, bei Cassirer. Flechtheim und ein Pariser Kunstmann, die erste Schwalbe übrigens. «Flechtheim» — sagt er — «une bonne idée d'exposition pour lancer votre galerie à Berlin, — on veut la faire à Strasbourg, — les mères d'artistes!» — Ein homerisches Lachen, — Cassirer: «Mais mon ami Flechtheim n'a jamais exposé autre chose.» Er hatte an Cambronne, der Pariser an Rembrandts Mutter gedacht.



Die Bücherstube am Museum in Wiesbaden
(Inneneinrichtung Edmund Fabri)

Cassirer zeigte im Oktober Aquarelle von Kurt Herrmann und eine Kollektivausstellung des Werkes von Kolbe. Mitte November beginnt eine Ausstellung von in deutschem Besizte befindlichen Bildern und Zeichnungen von **Paul Cézanne.** Das ist die bedeutsamste Ausstellung, die seit langen Jahren, vielleicht seit der Kölner Sonderbund-Ausstellung, in Deutschland stattgefunden hat: sie zeigt Cassirers unschätzbare Verdienste um die Bereicherung deutschen Kunstbesitzes und krönt seine Tätigkeit als vorbildlichen Kunsthändler, dem die Kunst mehr ist als Ware. Der Querschnitt wird anlässlich dieser Ausstellung demnächst den Aufsatz «La Captivité de Cézanne» abdrucken, den Salmon im Sommer 1914 geschrieben hat und der am 13. Juli 1914 im «L'homme libre», als Clemenceau der Chefredakteur war, erschien.

Herwarth Walden zeigte seine 100. Ausstellung und dokumentierte mit ihr, was er für die Entwicklung der neuen Kunst geleistet hat.

In der **Galerie Flechtheim** in Düsseldorf folgen den Bildern von **Max P. Watenphul** solche von **Munch** und der **„Brücke“** — Heckel, Kirchner, Mueller, Nolde, Pechstein und Schmidt-Rottluff — und dann neue Arbeiten von **Bretz**, **Burchartz**, **Heuser**, **Hoetger**, **Nauen** und **von Waetjen.** Dann sind eine **Drexel-** und eine **Hofer-**Ausstellung in Vorbereitung.

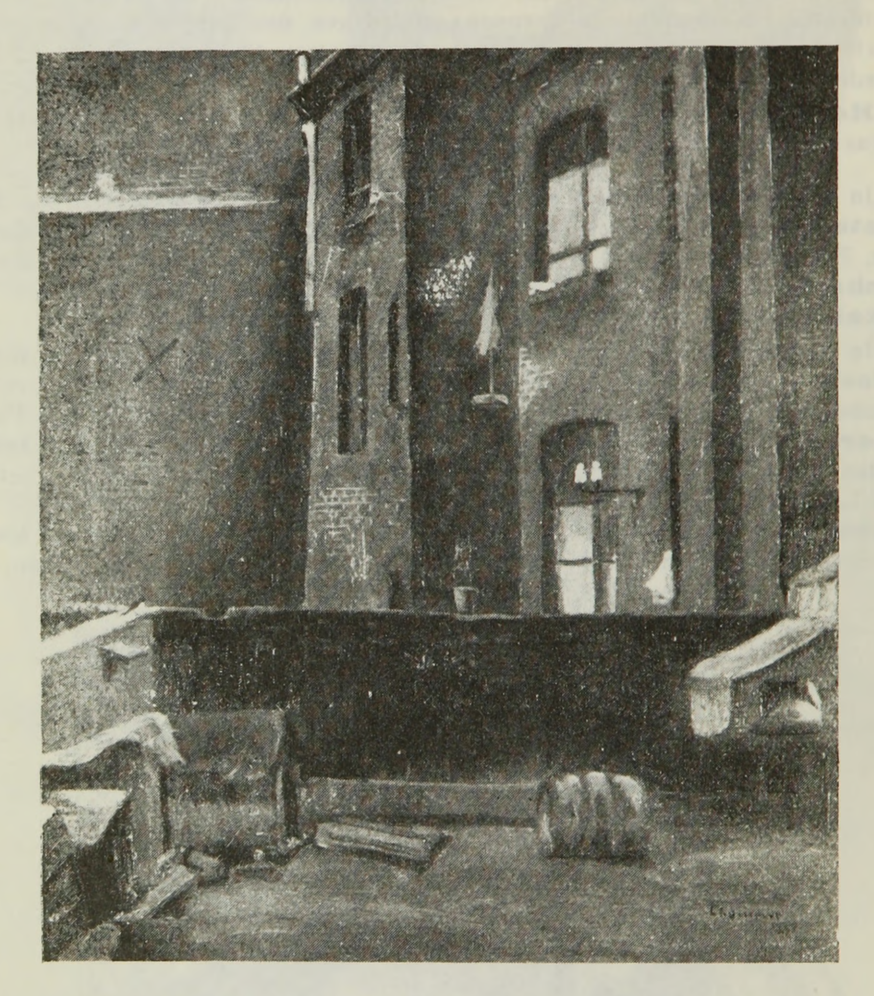
In Berlin bringt der November eine Ausstellung von Werken von **Henri Matisse** — neue Arbeiten des Meisters und frühere aus berliner und breslauer Privatbesitz — der Dezember Plakate von **Lautrec** und Gemälde der **Paula Modersohn** und von **Oskar Moll,** der Januar das Werk von **Robert Genin**. Für den März ist eine Ausstellung **„Frauen“** in Vorbereitung mit Werken der Marie Laurencin, der Sintenis, der Slavona, von Anita Rée, der Cavallo-Schülein, Sauermann, von Zitzewitz u. a. Der April bringt Gemälde von **Rudolf Levy.** Carl Sternheim bereitet für das kommende Frühjahr eine umfassende Aus-



WILHELM SCHMURR Abend (Ölg)

stellung des in Genf lebenden Genters **Frans Masereel** vor. Diese wird zuerst in Düsseldorf, dann in Berlin und anderen deutschen Städten gezeigt werden.

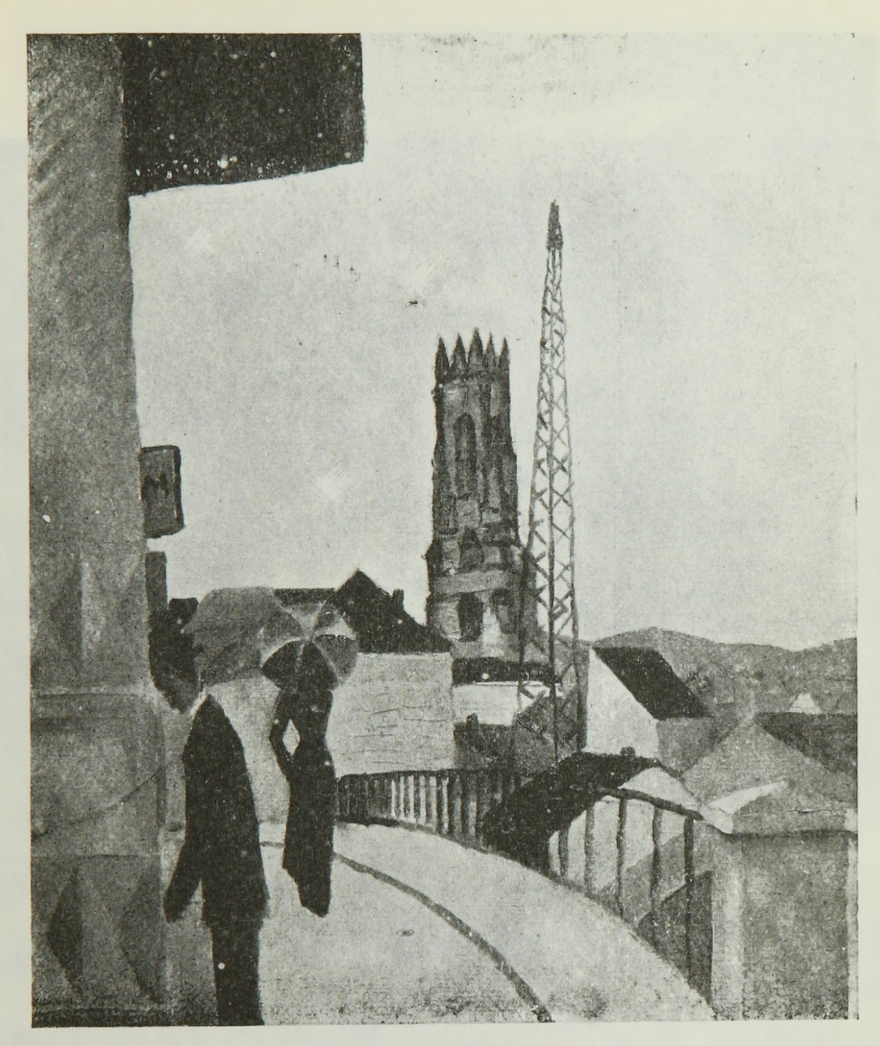
In Vorbereitung sind dann noch an ausländischen Ausstellungen, Bilder von **Henri Rousseau,** zu der deutsche Privatsammler ihren Besitz zusagten, von **Derain, de Vlaminck, Picasso, Braque, Léger** und **Juan Gris.**



THEO CHAMPION — Der Hof (Ölg.)
(Düsseldorf, Champion-Ausstellung)

In **Berlin** fand eine **rheinische Kulturwoche** statt, mit Aufführungen von Beethoven, Offenbach, Schillings, mit einer Eulenberg-Matinee, mit Bowlen und Kölner Hänneschen im Zoo und einer Ausstellung niederrheinischer Künstler im Kronprinzenpalais. Vertreten waren Campendonk, Drexel, Nauen und Waterphul, Lehmbruck, Macke und Seehaus. Rheinische Kultur sind aber nicht allein Eulenberg und Nauen und der Immermannbund, sondern auch Ed. v Gebhardt und Fritz Reusing, die Grossindustriellen und Kuxenhändler; rheinische Kultur wird auch repräsentiert durch den Malkasten und den Industrieklub. Zur rheinischen Kultur gehören auch der Dumont Schwierigkeiten, die Beschäftigungslosigkeit von Peter Behrens als Direktor

der Düsseldorfer Kunstgewerbeschule, die Nemes-Sammlung, der Sonderbund Koetschau's Kämpfe und der ewige Düsseldorfer Kunst-Klüngel, Hagelstange's Erlebnisse in Köln und sein noch immer unbesetzter Posten, usw. usw.* A. F



AUGUST MACKE Magdeburger Dom (Ölg.)
(z. Zt. Berlin, Kronprinzenpalais)

Der Direktor der Düsseldorfer Akademie, Prof. Dr. **Fritz Roeber,** dessen Verdienste und Bedeutung Otto Albert Schneider im 1. Querschnittheft gewürdigt hat, wurde anlässlich seines 70. Geburtstages zum Ehrenbürger der Stadt Düsseldorf ernannt.

Diese Stadt soll das Angebot Luise Dumonts, das **Schauspielhaus** zu übernehmen, abgelehnt haben. Das Schauspielhaus wird nun wohl umgebaut und als Kuxen-, Devisen- und Getreidebörse weiterleben.

Um das **Folkwang-Museum** kämpfen Essen, Hagen, München. Es wird wohl Hagen erhalten bleiben.

---

* Inzwischen ist Dr. Secker, der Direktor des Stadtmuseums in Danzig, Leiter der modernen Abteilung des Wallraf-Museums geworden.



CAMPENDONK Orientalisches (Ölg.)
Aus der Slg. Köhler (z. Zt. Berlin, Kronprinzen-Palais)

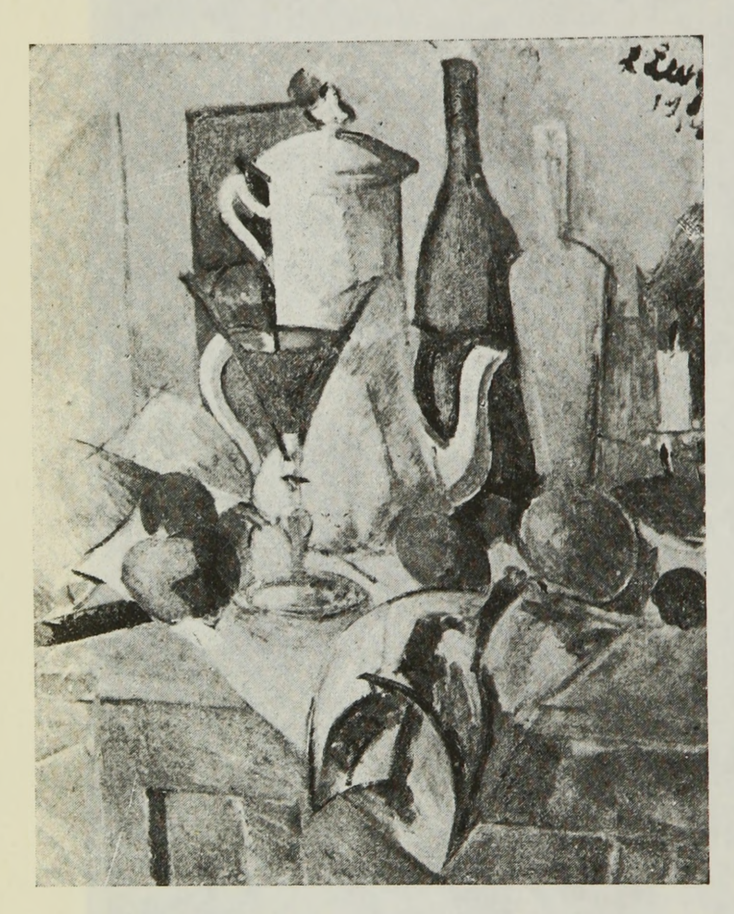


HEINRICH NAUEN Die Ährenleserinnen (Ölg.)
(z. Zt. Berlin, Kronprinzenpalais)

DER „DOME“

Stell' auf den Tisch die blühenden Stilleben,
Die letzte Tube Zinkweis bring herbei
Und lasst uns wieder von Cézannen reden,
Wie einst im Januar, Februar, März, April und Mai.

Rudolf Levy



RUDOLF LEVY Stilleben (Ölg.)
(Frankfurt, Dr. Vietor)

Hiermit nimmt der „Querschnitt“ als Zweimonatsschrift Abschied von seinen Lesern. Er wird 1922 als Jahrbuch wiederkommen. Für seine Abonnenten ist ein 7. Heft im Druck mit dem mit Zeichnungen geschmückten Inhaltsverzeichnis der sämtlichen Hefte, mit **André Salmon**'s Aufsatz „La Captivité de Cézanne“ (s. S. 243) als Vorwort mit Abbildungen nach bei Cassirer im November ausgestellten Werken des Meisters, mit Beiträgen von **Hans Bethge** („Die Künstler“), **Collofino** („Der langschwänzige Grasaffe oder der künstliche Schellfisch“), **Kasimir Edschmid** („Hoetger“), **Mynona** („Grotesk“), **René Schickele** („Marie Laurencin“), **Hans Siemsen** („Duisburg“) und Gedichten von **Dietrich, Otto Schoff** und **Carl Sternheim.**

Die sieben Hefte zusammengebunden werden alsdann als erstes Jahrbuch zu Weihnachten erscheinen; diesem gibt **Frans Masereel** einen Originalholzschnitt mit. Den Umschlag wird **Picasso**'s Exlibris für Guillaume Apollinaire schmücken. K.

Ausserdem enthält jedes Heft die Abteilungen: Glossen / Zeitfragen / Notizen / Besprechungen / Zeitschriften Archiv.

Preis eines jeden Heftes 8,50 M., des Doppelheftes 16,— M., des ganzen Jahrganges 96,— M., dazu der ortsübliche Sortimenteraufschlag.

Die Vorzugsausgabe

erscheint in einer einmaligen Ausgabe von 100 numerierten Exemplaren, auf bestem Kunstdruckpapier. Jedes Heft enthält eine vom Künstler signierte und in Höhe der Auflage hergestellte Original-Graphik.

So enthält:

Heft 1 einen Holzschnitt von Frans Masereel / Heft 2 eine Lithographie von Alfred Kubin / Heft 3 eine Lithographie von Edwin Scharff / Heft 4 eine Lithographie von Paul Klee / Heft 5 eine Radierung von Richard Seewald / Heft 6 eine Lithographie von Archipenko / Heft 7 eine Radierung von Josef Eberz / Heft 8/9 eine Radierung von Georg Ehrlich und eine Lithographie von Paris Gütersloh / Heft 10 eine Lithographie von Georg Schrimpf / Heft 11 eine Lithographie von Max Beckmann / Heft 12 eine Lithographie von Carl Meuse

Preis des Jahrganges 750,— M. Einige wenige Einzelnummern kosten 80,— M. das Einzelheft, 120,— M. das Doppelheft.

Von dem I. Jahrgang, welcher nur in kleiner Auflage gedruckt wurde, sind erschienen:

Nr. 1—3 als Politisches Flugblatt
„ 4—12 (darunter drei Doppelhefte)
mit 120 Abbildungen
deutscher und ausländischer Künstler
Preis komplett 42,20 M.

Außerdem erschienen zwei Sonderhefte:

I. Sonderheft: George Grosz

mit 13 Abbildungen . . . 4,— M.

II. Sonderheft: Paul Klee

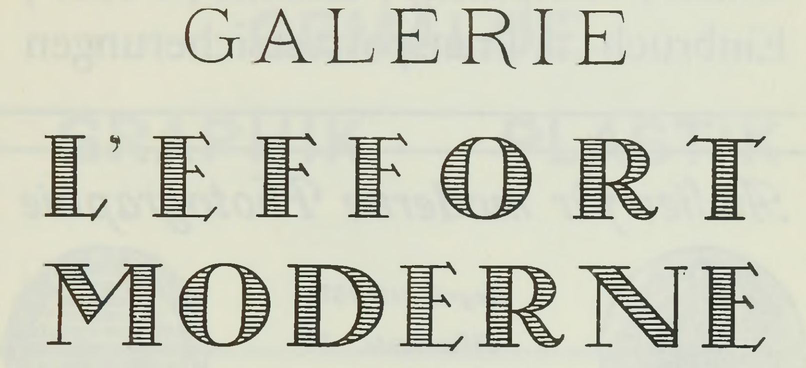
mit 31 Abbildungen . . . 6,— M.

Dasselbe: Vorzugsausgabe mit einer
10-Farben-Lithographie von Paul Klee
35,— M.

Zu beziehen durch alle Buch- und Kunsthandlungen und den
GOLTZVERLAG / MÜNCHEN / BRIENNERSTR. 8


WISKOTT

GRAPHISCHES KABINETT J. B. NEUMANN
BERLIN W 50 · KURFÜRSTENDAMM 232



LÉONCE ROSENBERG

---

19 RUE DE LA BAUME 19

PARIS
VIII°

M. Amram · Düsseldorf

Charlottenstrasse 57 **Telefon Nr. 151**

Generalagentur

Unfall-, Haftpflicht-, Lebens-, Feuer-,
Einbruch- u. Transportversicherungen

Atelier für moderne Photographie



Gegründet 1870
Viktoriastr. 26
Fernruf 3294

INDUSTRIE- UND GEWERBE- AUSSTELLUNG RHEINLAND-WESTFALEN VERBUNDEN MIT EINER DEUTSCH-NATIONALEN KUNSTAUSSTELLUNG DÜSSELDORF -1902-

Constantin Luck · Düsseldorf

PAUL GUILLAUME

MARCHAND DE TABLEAUX

59 RUE LA BOÈTIE - PARIS

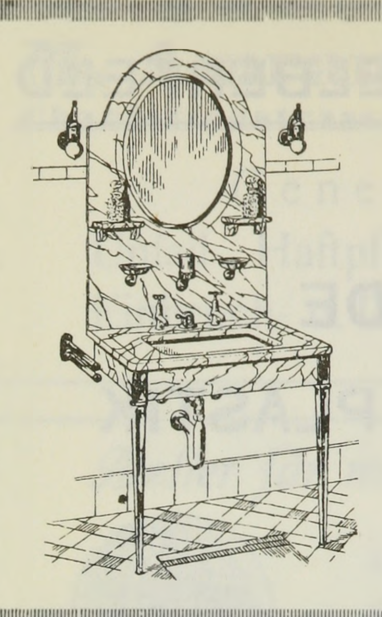
ACHÈTE ET VEND LES ŒUVRES DE

ANDRE DERAIN · MODIGLIANI
MARIE LAURENCIN · MATISSE
PICASSO · VLAMINCK · UTRILLO ETC.

ET LES

SCULPTURES NÈGRES

DE PREMIER ORDRE



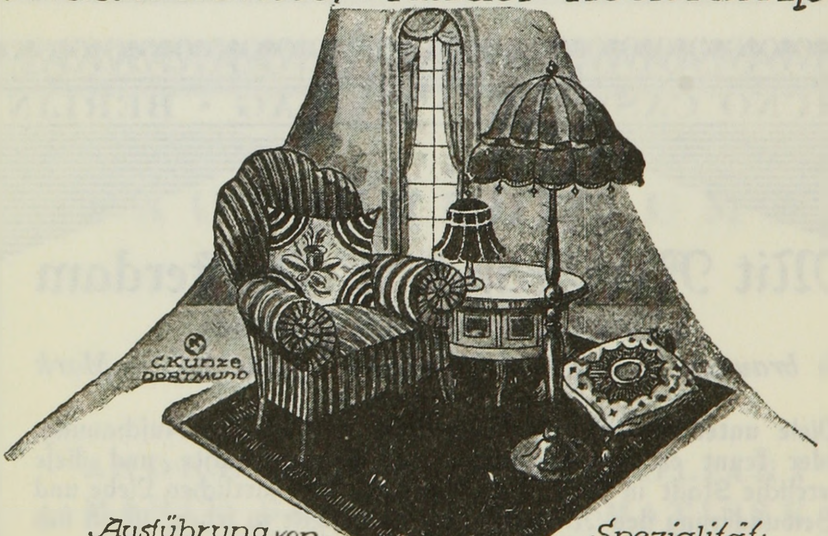
A. BALLAUFF

Inhaber:
Oskar Dörrenberg & Adolf Fischer

Düsseldorf
Bismarckstraße 6

Gesundheitstechn. Anlagen
Zentral-Heizungen
Vornehme Baderäume
Waschtoiletten usw.

Seidenschirme, Ständer Tischlampen



Ausführung von Einrichtungen für Hotels, Restaurants, Cabarets, Kinos.

Spezialität: Klubmöbel in Leder u. Stoff. Erste Referenzen.

OTTO STRUWE u. Co.

Werkstätten für Innendekoration
Dortmund, Lübeckerstrasse 34
Fernruf 3591

